REVUE PARISIENNE




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



1851. [illegible]

DE BALZAC

REVUE PARISIENNE

PARIS

GARNIER FRÈRES,

...ue Richelieu, 10. — Palais-National, 215 bis.

...ES,

...ational, 215 bis. ...


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

1851. [illegible]

DE BALZAC

REVUE

PARISIENNE

PARIS

GARNIER FRÈRES,

[Ru]e Richelieu, 10. — Palais-National, 215 bis.

[Natio]nal, 215 bis.

Maître Adam, Chaulieu, Colletet, Corneille, La Fare, La Fontaine, Maynard, Racan, Scarron, Saint-Amant, Théophile Viau, Voiture. — Bertin, Boufflers, A. Chénier, Colardeau, Collé, Demoustier, Dorat, Ducis, Gentil Bernard, Gilbert, Grécourt, Ginguené, Laclos, Legrand, Mirabeau, Parny, de Pezay, Piron, Saint-Aulaire, Sauvigny, Ségur, Voltaire. — De Banville, Barbet, Baudelaire, de Belloy, Béranger, Busquet, Chalamel, Chateaubriand, Coran, Delaage, A. Desplaces, Duvalle, A. Dumas fils, Pierre Dupont, Esquiros, A. des Essarts, T. Gautier, G. de Nerval, F. de Gramont, G. Guillaume, A. Houssaye, J. Janin, P. L. Jacob, *bibliophile*, J. Lacroix, G. de la Landelle, Lamartine, Julien Lemer, Léo Lespès, H. Lucas, P. Malitourne, P. Mantz, N. Martin, H. Moreau, H. Mürger, Napoléon, Plouvier, La Rounat, Texier, A. Vacquerie, H. Vermot, A. Vitu, B. de Wiers.

SOUS PRESSE

Pour paraître très-prochainement :

LETTRES D'AMOUR, avec portraits et vignettes,		1 vol.
DROLERIES POETIQUES,	id.	1 vol.
VERS ET CHANSONS A BOIRE,	id.	1 vol.
GALANTERIES ROYALES ET PRINCIÈRES,	id.	1 vol.
HISTOIRES D'AMOUR,	id.	1 vol.

Le moral comme le physique de l'homme est sujet à certaines maladies qui finissent par devenir fatales, si on ne s'empresse d'y porter remède; mais les topiques diffèrent comme les caractères et les tempéraments de ceux auxquels il faut les appliquer. A celui-ci convient une lecture frivole; à celui-là il faut une lecture plus sérieuse. Nous avons donc jugé convenable de réunir une série de petits ouvrages de différents genres. Notre but est de charmer l'imagination sans la préoccuper, de distraire l'esprit sans le fatiguer. 10 volumes sont en préparation pour paraître de mois en mois.

Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

REVUE

PARISIENNE

DIRIGÉE PAR

M. DE BALZAC.

---

25 juillet.

PARIS,

A LA REVUE PARISIENNE,
Rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

—

1840





INTRODUCTION.

—

Nous avons toujours pensé que rien n'était plus intéressant, ni plus comique, ni plus dramatique que la comédie du gouvernement, et comme aujourd'hui les historiettes de Tallemant des Réaux peuvent se publier au lieu de demeurer secrètes, la *Revue Parisienne* a pour objet de donner la chronique réelle des affaires publiques, en la dégageant des nuages dans lesquels l'enveloppe la phraséologie hypocrite des débats quotidiens.

La critique littéraire manquait également de sincérité, nous avons pensé qu'il était nécessaire de la faire marcher parallèlement avec la critique politique.

Enfin nous croyons qu'un fragment littéraire

est désormais le complément de toute publication où se débattront les intérêts de la politique et de la littérature.

Tels seront les éléments constants de cette Revue qui, par son bon marché, la nature de sa périodicité, pourra acquérir plus d'importance que des Revues sans indépendance réelle.

LITTÉRATURE.

Z. MARCAS[1].

> La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur. Z. MARCAS.

Je n'ai jamais vu personne, en comprenant même les hommes remarquables de ce temps, dont l'aspect fût plus saisissant que celui de cet homme. L'étude de sa physionomie inspirait d'abord un sentiment plein de mélancolie et finissait par donner une sensation presque douloureuse. Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

Marcas! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? Ne vous semble-t-il pas que

(1) En se conformant aux dispositions de la Charte de la Société des gens de lettres, ce fragment peut être reproduit.



l'homme qui le porte doive être martyrisé? Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité, il est bien composé, il se prononce facilement, il a cette briéveté voulue pour les noms célèbres ? N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre ? mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines mais efficaces se sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux Sciences Occultes.

Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots? Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

Examinez encore ce nom: Z. Marcas! Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas! N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute avec ou sans bruit?

J'achevais mon droit en 1836, à Paris. Je demeurais alors rue Corneille, dans un hôtel entièrement destiné à loger des étudians, un de ces hôtels où

l'escalier tourne au fond, éclairé d'abord par la rue, puis par des jours de souffrance, enfin par un châssis. Il y avait quarante chambres, meublées comme se meublent les chambres destinées à des étudians. Que faut-il à la jeunesse de plus que ce qui s'y trouvait? un lit, quelques chaises, une commode, une glace et une table. Aussitôt que le ciel est bleu, l'étudiant ouvre sa fenêtre, mais dans cette rue il n'y a point de voisine à courtiser. En face, l'Odéon, fermé depuis long-temps, oppose au regard ses murs qui commencent à noircir, les petites fenêtres de ses loges et son vaste toit d'ardoises. Je n'étais pas assez riche pour avoir une belle chambre, je ne pouvais même pas avoir une chambre, Juste et moi, nous en partagions une à deux lits, située au cinquième étage.

De ce côté de l'escalier, il n'y avait que notre chambre et une autre petite occupée par Z. Marcas, notre voisin. Juste et moi, nous restâmes environ six mois dans une ignorance complète de ce voisinage. Une vieille femme qui gérait l'hôtel nous avait bien dit que la petite chambre était occupée, mais elle avait ajouté que nous ne serions point troublés, la personne étant excessivement tranquille. En effet, pendant six mois, nous ne rencontrâmes point notre voisin et nous n'entendîmes aucun bruit chez lui, malgré le peu d'épaisseur de la cloison qui nous séparait et qui était une de ces cloisons faites en lattes et enduites en plâtre, si communes dans les maisons de Paris.

Notre chambre, haute de sept pieds, était tendue d'un méchant petit papier bleu semé de bouquets. Le carreau, mis en couleur, ignorait le lustre qu'y don-

nent les frotteurs. Nous n'avions devant nos lits qu'un maigre tapis en lisière. La cheminée débouchait trop promptement sur le toit, et fumait tant que nous fûmes forcés de faire mettre une gueule de loup à nos frais. Nos lits étaient des couchettes en bois peint, semblables à celles des colléges. Il n'y avait jamais sur la cheminée que deux chandeliers de cuivre, avec ou sans chandelles, nos deux pipes, du tabac éparpillé ou en sac; puis, les petits tas de cendre que déposaient les visiteurs ou que nous amassions nous-mêmes en fumant des cigares. Deux rideaux de calicot glissaient sur des tringles à la fenêtre, de chaque côté de laquelle deux petits corps de bibliothèque étaient attachés par des pattes; de ces bibliothèques en bois de merisier que connaissent tous ceux qui ont flâné dans le quartier latin, et où nous mettions le peu de livres nécessaires à nos études. L'encre était toujours dans l'encrier comme de la lave figée dans le cratère d'un volcan. Tout encrier peut, aujourd'hui, devenir un Vésuve. Les plumes tortillées servaient à nettoyer la cheminée de nos pipes. Contrairement aux lois du crédit, le papier était, chez nous, encore plus rare que l'argent.

Comment espère-t-on faire rester les jeunes gens dans de pareils hôtels garnis? Aussi les étudians étudient-ils dans les cafés, au théâtre, dans les allées du Luxembourg, chez les grisettes, partout, même à l'Ecole de Droit, excepté dans leur horrible chambre, horrible s'il s'agit d'étudier, charmante dès qu'on y babille et qu'on y fume. Mettez une nappe sur cette table, voyez-y le dîner improvisé qu'envoie le meilleur restaurateur du quartier, quatre couverts et deux filles; faites lithographier cette vue d'inté-

rieur, une dévote ne peut s'empêcher de sourire.

Nous ne pensions qu'à nous amuser. La raison de nos désordres était une raison prise dans ce que la politique actuelle a de plus sérieux. Juste et moi, nous n'apercevions aucune place à prendre dans les deux professions que nos parens nous forçaient d'embrasser. Il y a cent avocats, cent médecins pour un. La foule obstrue ces deux voies, qui semblent mener à la fortune et qui sont deux arènes : on s'y tue, on s'y combat, non point à l'arme blanche ni à l'arme à feu, mais par l'intrigue et par la calomnie, par d'horribles travaux, par des campagnes dans le domaine de l'intelligence, aussi meurtrières que celles d'Italie l'ont été pour les soldats républicains. Aujourd'hui que tout est un combat d'intelligence, il faut savoir rester des quarante-huit heures de suite assis dans son fauteuil et devant une table comme un général restait deux jours en selle sur son cheval. L'affluence des postulans a forcé la médecine à se diviser en catégories : il y a le médecin qui écrit, le médecin qui professe, le médecin politique et le médecin militant, quatre manières différentes d'être médecin, quatre sections déjà pleines. Quant à la cinquième division, celle des docteurs qui vendent des remèdes, il y a concurrence et l'on s'y bat à coups d'affiches infâmes sur les murs de Paris. Dans tous les tribunaux, il y a presque autant d'avocats que de causes. L'avocat s'est rejeté sur le journalisme, sur la politique, sur la littérature. Enfin, l'Etat, assailli pour les moindres places de la magistrature, a fini par demander une certaine fortune aux solliciteurs. La tête pyriforme du fils d'un épicier riche

sera préférée à la tête carrée d'un jeune homme de talent sans le sou. En s'évertuant, en déployant toute son énergie, un jeune homme qui part de zéro peut se trouver, au bout de dix ans, au-dessous du point de départ. Aujourd'hui, le talent doit avoir le bonheur qui fait réussir l'incapacité; bien plus ! s'il manque aux basses conditions qui donnent le succès à la rampante médiocrité, il n'arrivera jamais.

Si nous connaissions parfaitement notre époque, nous nous connaissions aussi nous-mêmes et nous préférions l'oisiveté des penseurs à une activité sans but, la nonchalance et le plaisir à des travaux inutiles qui eussent lassé notre courage et usé le vif de notre intelligence. Nous avions analysé l'état social, en riant, en fumant, en nous promenant. Pour se faire ainsi, nos réflexions, nos discours n'en étaient ni moins sages ni moins profonds.

Tout en remarquant l'ilotisme auquel est condamnée la jeunesse, nous étions étonnés de la brutale indifférence du pouvoir pour tout ce qui tient à l'intelligence, à la pensée, à la poésie. Quels regards, Juste et moi, nous échangions souvent en lisant les journaux, en apprenant les événemens de la politique, en parcourant les débats des chambres, en discutant la conduite d'une cour dont la volontaire ignorance ne peut se comparer qu'à la platitude des courtisans, à la médiocrité des hommes qui forment une haie autour du nouveau trône, tous sans esprit ni portée, sans gloire ni science, sans influence ni grandeur. Quel éloge de la cour de Charles X, que la cour actuelle, si tant est que ce soit une cour! Quelle haine contre

le pays, dans la naturalisation de deux vulgaires étrangers, sans talent, intronisés à la chambre des pairs! Quel déni de justice, quelle insulte faite aux jeunes illustrations, aux ambitions nées sur le sol! Nous regardions toutes ces choses comme un spectacle et nous en gémissions sans prendre un parti sur nous-mêmes.

Juste, que personne n'est venu chercher et qui n'eût été chercher personne, était, à vingt-cinq ans, un profond politique, un homme d'une aptitude merveilleuse à saisir les rapports lointains entre les faits présens et les faits à venir. Il m'a dit, en 1831, ce qui devait arriver et ce qui est arrivé: les assassinats, les conspirations, le règne des juifs, la gêne des mouvemens de la France, la disette d'intelligences dans la sphère supérieure, et l'abondance de talens dans les bas-fonds, où les plus beaux courages s'éteignent sous les cendres du cigare. Que devenir? Sa famille le voulait médecin. Être médecin, n'était-ce pas attendre pendant vingt ans une clientèle? Vous savez ce qu'il est devenu? Non. Eh bien! il est médecin, mais il a quitté la France, il est en Asie. En ce moment, il succombe peut-être à la fatigue dans un désert; il meurt peut-être sous les coups d'une horde barbare, ou peut-être est-il premier ministre de quelque prince indien. Ma vocation, à moi, est l'action. Sorti à vingt ans d'un collége, il m'était interdit de devenir militaire autrement qu'en me faisant simple soldat, et fatigué de la triste perspective que présente l'état d'avocat, j'ai acquis les connaissances nécessaires à un marin. J'imite Juste, je déserte la France, où l'on dépense à se faire faire place le temps et l'énergie néces-

saires aux plus hautes créations. Imitez-moi, mes amis! je vais là où l'on dirige à son gré sa destinée.

Ces grandes résolutions ont été prises froidement dans cette petite chambre de l'hôtel de la rue Corneille, tout en allant au bal Musard, courtisant de joyeuses filles, menant une vie folle, insouciante en apparence. Nos résolutions, nos réflexions ont longtemps flotté. Marcas, notre voisin, fut, en quelque sorte, le guide qui nous mena sur le bord du précipice ou du torrent et qui nous le fit mesurer, qui nous montra par avance quelle serait notre destinée si nous nous y laissions choir. Ce fut lui qui nous mit en garde contre les attermoiemens que l'on contracte avec la misère et que sanctionne l'espérance, en acceptant des positions précaires d'où l'on lutte, en se laissant aller au mouvement de Paris, cette grande courtisane qui vous prend et vous laisse, vous sourit et vous tourne le dos avec une égale facilité, qui use les plus grandes volontés en des attentes captieuses, et où l'infortune est entretenue par le Hasard.

Notre première rencontre avec Marcas nous causa comme un éblouissement. En revenant de nos écoles, avant l'heure du dîner, nous montions toujours chez nous et nous y restions un moment, en nous attendant l'un l'autre, pour savoir si rien n'était changé à nos plans pour la soirée. Un jour, à quatre heures, Juste vit Marcas dans l'escalier, moi je le trouvai dans la rue. Nous étions alors au mois de novembre, et Marcas n'avait point de manteau; il portait des souliers à grosses semelles, un pantalon à pieds en cuir de laine, une redingote bleue boutonnée jusqu'au cou, et à col carré, ce qui donnait d'autant

plus un air militaire à son buste qu'il avait une cravate noire. Ce costume n'a rien d'extraordinaire, mais il concordait bien à l'allure de l'homme et à sa physionomie. Ma première impression, à son aspect, ne fut ni la surprise, ni l'étonnement, ni la tristesse, ni l'intérêt, ni la pitié, mais une curiosité qui tenait de tous ces sentimens. Il allait lentement, d'un pas qui peignait une profonde mélancolie, la tête inclinée en avant et non baissée à la manière de ceux qui se savent coupables. Sa tête, grosse et forte, qui paraissait contenir les trésors nécessaires à un ambitieux du premier ordre, était comme chargée de pensées, elle succombait sous le poids d'une douleur morale, mais il n'y avait pas le moindre indice de remords dans ses traits. Quant à sa figure, elle sera comprise par un mot. Selon un système assez populaire, chaque face humaine a sa ressemblance avec un animal. L'animal de Marcas était le lion. Ses cheveux ressemblaient à une crinière, son nez était court, écrasé, large et fendu au bout comme celui d'un lion, il avait le front partagé comme celui d'un lion par un sillon puissant, divisé en deux lobes vigoureux. Enfin ses pommettes velues que la maigreur des joues rendait d'autant plus saillantes, sa bouche énorme et ses joues creuses étaient remuées par des plis d'un dessin fier, étaient relevées par un coloris plein de tons jaunâtres. Ce visage presque terrible semblait éclairé par deux lumières, deux yeux noirs mais d'une douceur infinie, calmes, profonds, pleins de pensées. S'il est permis de s'exprimer ainsi, ces yeux étaient humiliés. Marcas avait peur de regarder, moins pour lui que pour ceux sur lesquels il allait arrêter son regard fascinateur,

il possédait une puissance et ne voulait pas l'exercer, il ménageait les passans, il tremblait d'être remarqué. Ce n'était pas modestie, mais résignation, non pas la résignation chrétienne qui implique la charité, mais la résignation conseillée par la raison qui a démontré l'inutilité momentanée des talens, l'impossibilité de pénétrer et de vivre dans le milieu qui nous est propre. Ce regard, en certains momens, pouvait lancer la foudre. De cette bouche devait partir une voix tonnante, elle ressemblait beaucoup à celle de Mirabeau.

— Je viens de voir dans la rue un fameux homme, dis-je à Juste en entrant.

— Ce doit être notre voisin, me répondit Juste, qui dépeignit effectivement l'homme que j'avais rencontré. — Un homme qui vit comme un cloporte devait être ainsi, dit-il en terminant.

— Quel abaissement et quelle grandeur !

— L'un est en raison de l'autre.

— Combien d'espérances ruinées ! combien de projets avortés !

— Sept lieues de ruines ! des obélisques, des palais, des tours, les ruines de Palmyre au désert, me dit Juste en riant.

Nous appelâmes notre voisin les ruines de Palmyre. Quand nous sortîmes pour aller dîner dans le triste restaurant de la rue de la Harpe où nous étions abonnés, nous demandâmes le nom du numéro 37, nous apprîmes alors ce nom prestigieux de Z. Marcas. Comme des enfans que nous étions, nous répétâmes plus de cent fois et avec les inflexions les plus variées, bouffonnes ou mélancoliques, ce nom dont la prononciation se prêtait à notre jeu.

Juste arriva par momens à jeter le Z comme une fusée à son départ, et après avoir déployé la première syllabe du nom brillamment, il peignait une chute par la briéveté sourde avec laquelle il prononçait la dernière.

— Ah çà, où, comment vit-il ?

De cette question à l'innocent espionnage que conseille la curiosité, il n'y avait que l'intervalle voulu par l'exécution de notre projet. Au lieu de flâner, nous rentrâmes, munis chacun d'un roman. Et de lire en écoutant. Nous entendîmes, dans le silence absolu de nos mansardes, le bruit égal et doux produit par la respiration d'un homme endormi.

— Il dort, dis-je à Juste en remarquant ce fait le premier.

— A sept heures, me répondit le docteur.

Tel était le surnom que je donnais à Juste, qui m'appelait le garde-des-sceaux.

— Il faut être bien malheureux pour dormir autant que dort notre voisin, dis-je en sautant sur notre commode avec un énorme couteau dans le manche duquel il y avait un tire-bouchon. Je fis en haut de la cloison un trou rond, de la grandeur d'une pièce de cinq sous. Je n'avais pas songé qu'il n'y avait pas de lumière, et quand j'appliquai l'œil au trou, je ne vis que les ténèbres. Quand, vers une heure du matin, ayant achevé de lire nos romans, nous allions nous déshabiller, nous entendîmes du bruit chez notre voisin : il se leva, fit détonner une allumette phosphorique et alluma sa chandelle. Je remontai sur la commode. Je vis alors Marcas assis à sa table et copiant des pièces de procédure. Sa chambre était de moitié moins

grande que la nôtre, le lit occupait un enfoncement à côté de la porte, car l'espace pris par le corridor, qui finissait à son bouge, se trouvait en plus chez lui ; mais le terrain sur lequel la maison était bâtie devait être tronqué, le mur mitoyen se terminait en trapèze à sa mansarde. Il n'avait pas de cheminée, mais un petit poêle en faïence blanche ondée de taches vertes, et dont le tuyau sortait sur le toit. La fenêtre pratiquée dans le trapèze avait de méchans rideaux roux. Un fauteuil, une table et une misérable table de nuit composaient le mobilier. Il mettait son linge dans un placard. Le papier tendu sur les murs était hideux. Evidemment on n'avait jamais logé là qu'un domestique jusqu'à ce que Marcas y fût venu.

— Qu'as-tu ? me demanda le docteur en me voyant descendre.

— Vois toi-même ! lui répondis-je.

Le lendemain matin, à neuf heures, Marcas était couché. Il avait déjeuné d'un cervelas : nous vîmes sur une assiette, parmi des miettes de pain, les restes de cet aliment qui nous était bien connu. Marcas dormait. Il ne s'éveilla que vers onze heures. Il se remit à la copie faite pendant la nuit et qui était sur la table. En descendant, nous demandâmes quel était le prix de cette chambre, nous apprîmes qu'elle coûtait quinze francs par mois. En quelques jours, nous connûmes parfaitement le genre d'existence de Z. Marcas. Il faisait des expéditions, à tant le rôle sans doute, pour le compte d'un entrepreneur d'écritures qui demeurait dans la cour de la Sainte-Chapelle ; il travaillait pendant la moitié de la nuit ; après avoir dormi de six à dix heures, il recommen-

çait en se levant, écrivait jusqu'à trois heures, il sortait alors pour porter ses copies avant de dîner et allait manger rue Michel-le-Comte chez Miserai, à raison de neuf sous par repas, puis il revenait se coucher à six heures. Il nous fut prouvé que Marcas ne prononçait pas quinze phrases dans un mois, il ne parlait à personne, il ne se disait pas un mot à lui-même dans son horrible mansarde.

— Décidément, les ruines de Palmyre sont terriblement silencieuses! s'écria Juste.

Ce silence chez un homme dont les dehors étaient si imposans avait quelque chose de profondément significatif. Quelquefois en nous rencontrant avec lui, nous échangions des regards pleins de pensée de part et d'autre, mais qui ne furent suivis d'aucun protocole. Insensiblement, cet homme devint l'objet d'une intime admiration, sans que nous pussions nous en expliquer la cause. Etait-ce ces mœurs secrètement simples? cette régularité monastique, cette frugalité de solitaire, ce travail de niais qui permettait à la pensée de rester neutre ou de s'exercer, et qui accusait l'attente de quelque événement heureux ou quelque parti pris sur la vie? Après nous être longtemps promenés dans les ruines de Palmyre, nous les oubliâmes, nous étions si jeunes! Puis vint le carnaval, ce carnaval parisien qui, désormais, effacera l'ancien carnaval de Venise, et qui dans quelques années attirera l'Europe à Paris, si de malencontreux préfets de police ne s'y opposent. On devrait tolérer le jeu pendant le carnaval; mais les niais moralistes qui ont fait supprimer le jeu sont des calculateurs imbéciles qui ne rétabliront cette plaie nécessaire que quand il sera prouvé que la France laisse des millions en Allemagne.

Ce joyeux carnaval amena, comme chez tous les étudians, une grande misère. Nous nous étions défait des objets de luxe; nous avions vendu nos doubles habits, nos doubles bottes, nos doubles gilets, tout ce que nous avions en double, excepté notre ami. Nous mangions du pain et de la charcuterie, nous marchions avec précaution, nous nous étions mis à travailler, nous devions deux mois à l'hôtel, et nous étions certains d'avoir chez le portier chacun une note composée de plus de soixante ou quatre-vingts lignes dont le total allait à quarante ou cinquante francs. Nous n'étions plus ni brusques ni joyeux en traversant le palier carré qui se trouve au bas de l'escalier, nous le franchissions souvent d'un bond en sautant de la dernière marche dans la rue. Le jour où le tabac manqua pour nos pipes, nous nous aperçûmes que nous mangions, depuis quelques jours, notre pain sans aucune espèce de beurre : la tristesse fut immense.

— Plus de tabac! dit le docteur.

— Plus de manteau! répondit le garde-des-sceaux.

— Ah! drôles, vous vous êtes vêtus en postillons de Lonjumeau! vous avez voulu vous mettre en débardeurs, souper le matin et déjeuner le soir chez Véry, quelquefois au Rocher de Cancale! au pain sec, messieurs! Vous devriez, dis-je en grossissant ma voix, vous coucher sous vos lits, vous êtes indignes de vous coucher dessus...

— Oui, mais, garde-des-sceaux, plus de tabac! dit Juste.

— Il est temps d'écrire à nos tantes, à nos

mères, à nos sœurs, que nous n'avons plus de linge, que les courses dans Paris useraient du fil de fer tricoté. Nous résoudrons un beau problème de chimie en changeant le linge en argent.

— Il nous faut vivre jusqu'à la réponse.

— Hé bien, je vais aller contracter un emprunt chez ceux de nos amis qui n'auront pas épuisé leurs capitaux.

— Que trouveras-tu?

— Tiens? Dix francs! répondis-je avec orgueil.

Marcas avait tout entendu, il était midi, il frappa à notre porte et nous dit : — Messieurs, voici du tabac, vous me le rendrez à la première occasion.

Nous restâmes frappés, non de l'offre, qui fut acceptée, mais de la richesse, de la profondeur et de la plénitude de cet organe, qui ne peut se comparer qu'à la quatrième corde du violon de Paganini. Il disparut sans attendre nos remercîmens. Nous nous regardâmes, Juste et moi, dans le plus grand silence. Être secourus par quelqu'un évidemment plus pauvre que nous! Juste se mit à écrire à toutes ses familles, et j'allai négocier l'emprunt. Je trouvai vingt francs chez un compatriote. Dans ce malheureux bon temps, le jeu vivait encore, et, dans ses veines dures comme les gangues du Brésil, les jeunes gens couraient, en risquant peu de chose, la chance de gagner quelques pièces d'or. Le compatriote avait du tabac turc rapporté de Constantinople par un marin, il m'en donna tout autant que nous en avions reçu de Z. Marcas. Je rapportai la riche cargaison au port, et nous allâmes rendre triomphalement au voisin une

voluptueuse, une blonde perruque de tabac turc à la place de son tabac de caporal.

— Vous n'avez voulu me rien devoir, dit-il, vous me rendez de l'or pour du cuivre, vous êtes des enfans, de bons enfans...

Ces trois phrases, dites sur des tons différens, furent diversement accentuées. Les mots n'étaient rien, mais l'accent?.. ah! l'accent nous faisait amis de dix ans. Marcas avait caché ses copies en nous entendant venir, nous comprîmes qu'il eût été indiscret de lui parler de ses moyens d'existence, et nous fûmes honteux alors de l'avoir espionné. Son armoire était ouverte, il n'y avait que deux chemises, une cravate blanche et un rasoir. Le rasoir me fit frémir. Un miroir, qui pouvait valoir cent sous, était accroché auprès de la croisée. Les gestes simples et rares de cet homme avaient une sorte de grandeur sauvage. Nous nous regardâmes, le docteur et moi, comme pour savoir ce que nous devions répondre. Juste, me voyant interdit, lui demanda:
— Monsieur, cultive la littérature?

— Je m'en suis bien gardé! répondit Marcas, je ne serais pas si riche.

— Je croyais, lui dis-je, que la poésie pouvait seule, par le temps qui court, loger un homme aussi mal que nous.

Ma réflexion le fit sourire, et ce sourire donna de la grâce à sa face jaune.

— L'ambition n'est pas moins sévère pour ceux qui ne réussissent pas, dit-il. Aussi, vous qui commencez la vie, allez dans les sentiers battus, ne pensez pas à devenir supérieurs, vous seriez perdus!

— Vous nous conseillez de rester ce que nous sommes, dit en souriant le docteur.

La jeunesse a, dans sa plaisanterie, une grâce si communicative et si enfantine, que la phrase de Juste fit encore sourire Marcas.

— Quels événemens ont pu vous donner cette horrible philosophie? lui dis-je.

— J'ai encore une fois oublié que le hasard est le résultat d'une immense équation dont nous ne connaissons pas toutes les racines. Quand on part de zéro pour arriver à l'unité, les chances sont incalculables. Pour les ambitieux, Paris est une immense roulette, et tous les jeunes gens croient avoir une victorieuse martingale.

Il nous présenta le tabac que je lui avais donné pour nous inviter à fumer avec lui; le docteur alla prendre nos pipes, Marcas chargea la sienne; puis, il vint s'asseoir chez nous en y portant le tabac, il n'avait chez lui qu'une chaise et son fauteuil. Léger comme un écureuil, Juste descendit et reparut avec un garçon apportant trois bouteilles de vin de Bordeaux, du fromage de Brie et du pain.

— Bon, dis-je en moi-même et sans me tromper d'un sou, quinze francs!

En effet, Juste posa gravement cent sous sur la cheminée.

Il est des différences incommensurables entre l'homme social et l'homme qui vit au plus près de la nature. Une fois pris, Toussaint Louverture est mort sans proférer une parole. Napoléon, une fois sur son rocher, a babillé comme une pie: il a voulu s'expliquer. Z. Marcas commit, mais à notre profit seulement, la même faute. Le silence et toute sa majesté ne se trouvent que chez le sauvage. Il n'est

pas de criminel qui, pouvant laisser tomber ses secrets avec sa tête dans le panier rouge, n'éprouve le besoin purement social de les dire à quelqu'un. Je me trompe. Nous avons vu l'un des Iroquois du faubourg Saint-Marceau mettant la nature parisienne à la hauteur de la nature sauvage : un homme, un républicain, un conspirateur, un Français, un vieillard a surpassé tout ce que nous connaissions de la fermeté nègre, et tout ce que Cooper a prêté aux Peaux rouges de dédain et de calme au milieu de leurs défaites. Morey, ce Guatimozin de la Montagne, a gardé une attitude inouïe dans les annales de la justice européenne. Voici ce que nous dit Marcas, pendant cette matinée, en entremêlant son récit de tartines graissées de fromage et humectées de verres de vin. Tout le tabac y passa. Parfois les fiacres qui traversaient la place de l'Odéon, les omnibus qui la labouraient, jetèrent leurs sourds roulemens, comme pour attester que Paris était toujours là.

Sa famille était de Vitré, son père et sa mère vivaient sur quinze cents francs de rente. Il avait fait gratuitement ses études dans un séminaire, et s'était refusé à devenir prêtre : il avait senti en lui-même le foyer d'une excessive ambition, et il était venu, à pied, à Paris, à l'âge de vingt ans, riche de deux cents francs. Il avait fait son droit, tout en travaillant chez un avoué où il était devenu premier clerc. Il était docteur en droit, il possédait l'ancienne et la nouvelle législation, il pouvait en remontrer aux plus célèbres avocats. Il savait le droit des gens et connaissait tous les traités européens, les coutumes internationales. Il avait étudié les

hommes et les choses dans cinq capitales : Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg et Constantinople. Nul mieux que lui ne connaissait les précédens de la chambre. Il avait fait pendant cinq ans les chambres pour une feuille quotidienne. Il improvisait, il parlait admirablement et pouvait parler longtemps de cette voix gracieuse, profonde qui nous avait frappé dans l'âme. Il nous prouva par le récit de sa vie qu'il était grand orateur, orateur concis, grave et néanmoins d'une éloquence pénétrante : il tenait de Berryer pour la chaleur, pour les mouvemens sympathiques aux masses, il tenait de M. Thiers pour la finesse, pour l'habileté ; mais il eût été moins diffus, moins embarrassé de conclure, il comptait passer brusquement au pouvoir sans s'être engagé par des doctrines d'abord nécessaires à un homme d'opposition, et qui plus tard gènent l'homme d'État.

Marcas avait appris tout ce qu'un véritable homme d'État doit savoir ; aussi son étonnement fut-il excessif quand il eut occasion de vérifier la profonde ignorance des gens parvenus, en France, aux affaires publiques. Si chez lui la vocation lui avait conseillé l'étude, la nature s'était montrée prodigue, elle lui avait accordé tout ce qui ne peut s'acquérir : une pénétration vive, l'empire sur soi-même, la dextérité de l'esprit, la rapidité du jugement, la décision, et ce qui est le génie de ces hommes, la fertilité des moyens.

Quand il se crut suffisamment armé, Marcas trouva la France en proie aux divisions intestines nées du triomphe de la branche d'Orléans sur la branche Bourbon. Évidemment, le terrain des lut-

tes politiques est changé. La guerre civile ne peut plus durer longtemps, elle ne se fera plus dans les provinces. En France, il n'y aura plus qu'un combat de courte durée, au siége même du gouvernement, et qui terminera la guerre morale que des intelligences d'élite auront faite auparavant. Cet état de choses durera tant que la France aura son singulier gouvernement, qui n'a d'analogie avec celui d'aucun pays, car il n'y a pas plus de parité entre le gouvernement anglais et le nôtre qu'entre les deux territoires. La place de Marcas était donc dans la presse politique. Pauvre et ne pouvant se faire élire, il devait se manifester subitement. Il se résolut au sacrifice le plus coûteux pour un homme supérieur, à se subordonner à quelque député riche et ambitieux pour lequel il travailla. Nouveau Bonaparte, il chercha son Barras, Colbert espérait trouver Mazarin. Il rendit des services immenses; il les rendit, là-dessus il ne se drapait point, il ne se faisait pas grand, il ne criait point à l'ingratitude, il les rendit dans l'espoir que cet homme le mettrait en position d'être élu député : Marcas ne souhaitait pas autre chose que le prêt nécessaire à l'acquisition d'une maison à Paris, afin de satisfaire aux exigences de la loi. Richard ne voulait que son cheval.

En trois ans, Marcas créa une des cinquante prétendues capacités politiques, qui sont les raquettes avec lesquelles deux mains sournoises se renvoient les portefeuilles, absolument comme un Directeur de marionnettes heurte l'un contre l'autre le Commissaire et Polichinelle, dans son théâtre en plein vent, en espérant toujours faire sa recette. Cet homme n'existe que par Marcas; mais il a préci-

sément assez d'esprit pour apprécier la valeur de son teinturier, pour savoir que Marcas, une fois arrivé, resterait comme un homme nécessaire; tandis que lui serait déporté dans les colonies du Luxembourg. Il résolut donc de mettre des obstacles invincibles à l'avancement de son directeur, et cacha cette pensée sous les formules d'un dévoûment absolu. Comme tous les hommes petits, il sut dissimuler à merveille; puis il gagna du champ dans la carrière de l'ingratitude : il devait tuer Marcas, pour n'être pas tué par lui. Ces deux hommes, si unis en apparence, se haïrent dès que l'un eut une fois trompé l'autre. L'homme d'État fit partie d'un ministère. Marcas demeura dans l'Opposition pour empêcher qu'on n'attaquât son ministre, à qui, par un tour de force, il fit obtenir les éloges de l'Opposition. Pour se dispenser de récompenser son lieutenant, l'homme d'État objecta l'impossibilité de placer brusquement et sans d'habiles ménagemens un homme de l'Opposition. Marcas avait compté sur une place pour obtenir, par un mariage, l'éligibilité tant désirée. Il avait trente-deux ans, il prévoyait la dissolution de la chambre. Après avoir pris le ministre en flagrant délit de mauvaise foi, il le renversa, ou du moins contribua beaucoup à sa chute, et le roula dans la fange.

Tout ministre tombé doit, pour revenir au pouvoir, se montrer redoutable; cet homme, que la faconde royale avait enivré, qui s'était cru ministre pour longtemps, reconnut ses torts. En les avouant, il rendit un léger service d'argent à Marcas, qui s'était endetté pendant cette lutte. Il soutint le journal auquel travaillait Marcas, et lui en

fit donner la direction. Tout en le méprisant, Marcas, qui recevait en quelque sorte des arrhes, consentit à paraître faire cause commune avec le ministre tombé. Sans démasquer encore toutes les batteries de sa supériorité, Marcas s'avança plus que la première fois, il montra la moitié de son savoir-faire, le ministère dura cent quatre-vingts jours, il fut dévoré. Marcas, mis en rapport avec quelques députés, les avait maniés comme pâte, en laissant chez tous une haute idée de ses talens. Son mannequin fit de nouveau partie d'un ministère, et le journal devint ministériel. Le ministre réunit ce journal à un autre uniquement pour annuler Marcas, qui, dans cette fusion, dut céder la place à un concurrent riche et insolent, dont le nom était connu et qui avait déjà le pied à l'étrier. Marcas retomba dans la plus profonde misère : son altier protégé savait bien en quel abîme il le plongeait. Où aller? Les journaux ministériels, avertis sous main, ne voulaient plus de lui. Les journaux de l'Opposition répugnaient à l'admettre dans leurs comptoirs. Marcas ne pouvait passer ni chez les républicains ni chez les légitimistes, deux partis dont le triomphe est le renversement de la chose actuelle. Les ambitieux aiment l'actualité, nous dit-il en souriant. Il vécut de quelques articles relatifs à des entreprises commerciales. Il travailla dans une des encyclopédies que la Spéculation et non la Science a tenté de produire. Enfin, il se fonda un journal qui ne devait vivre que deux ans, mais qui rechercha la rédaction de Marcas; dès lors, il renoua connaissance avec les ennemis du ministre, il put entrer dans le parti qui voulait la chute du ministère; et

une fois que son pic put jouer, l'administration fut renversée.

Le journal de Marcas était mort depuis six mois, il n'avait pu trouver de place nulle part. On le faisait passer pour un homme dangereux. La calomnie mordait sur lui : il venait de tuer une immense opération financière et industrielle par quelques articles et par un pamphlet. On le savait l'organe d'un banquier qui, disait-on, l'avait richement payé, et de qui, sans doute, il attendait quelques complaisances en retour de son dévoûment. Dégoûté des hommes et des choses, lassé par une lutte de cinq années, Marcas, regardé plutôt comme un *condottière* que comme un grand capitaine, accablé par la nécessité de gagner du pain qui l'empêchait de gagner du terrain, désolé de l'influence des écus sur la pensée, en proie à la plus profonde misère, s'était retiré dans sa mansarde, en gagnant trente sous par jour, la somme strictement nécessaire à ses besoins. La méditation avait étendu comme des déserts autour de lui. Il lisait les journaux pour être au courant des événemens. Pozzo di Borgo fut ainsi pendant quelque temps. Sans doute Marcas méditait le plan d'une attaque sérieuse, il s'habituait peut-être à la dissimulation et se punissait de ses fautes par un silence pythagorique. Il ne nous donna pas les raisons de sa conduite.

Il est impossible de vous raconter les scènes de haute comédie qui sont cachées sous cette synthèse algébrique de sa vie : les factions inutiles faites aux pieds de la fortune qui s'envolait, les longues chasses à travers les broussailles parisiennes, les courses du solliciteur haletant, les tentatives

essayées sur des imbéciles, les projets élevés qui avortaient par l'influence d'une femme inepte, les conférences avec des boutiquiers qui voulaient que leurs fonds leur rapportassent et des loges et la pairie et de gros intérêts; les espoirs arrivés au faîte, et qui tombent à fond sur des brisans; les merveilles opérées dans le rapprochement d'intérêts contraires et qui se séparent après avoir bien marché pendant une semaine; les déplaisirs mille fois répétés de voir un sot décoré de la Légion-d'Honneur et ignorant comme un commis, préféré à l'homme de talent; puis ce que Marcas appelait les stratagemes de la bêtise: on frappe sur un homme, il paraît convaincu, il hoche la tête, tout va s'arranger; le lendemain cette gomme élastique, un moment comprimée, a repris pendant la nuit sa consistance, elle s'est même gonflée, et tout est à recommencer, vous retravaillez jusqu'à ce que vous ayez reconnu que vous n'avez pas affaire à un homme, mais à du mastic qui se sèche au soleil.

Ces mille déconvenues, ces immenses pertes de force humaine versée sur des points stériles, la difficulté d'opérer le bien, l'incroyable facilité de faire le mal; deux grandes parties jouées, deux fois gagnées, deux fois perdues; la haine d'un homme d'État, tête de bois à masque peint, à fausse chevelure, mais en qui l'on croyait, toutes ces grandes et ces petites choses avaient non pas découragé, mais abattu momentanément Marcas. Dans les jours où l'argent était entré chez lui, ses mains ne l'avaient pas retenu, il s'était donné le céleste plaisir de tout envoyer à sa famille, à ses sœurs, à ses frères, à son vieux père. Lui, semblable à Napoléon

tombé, n'avait besoin que de trente sous par jour, et tout homme d'énergie peut toujours gagner trente sous dans sa journée à Paris.

Quand Marcas nous eut achevé le récit de sa vie et qui fut entremêlé de réflexions, coupé de maximes et d'observations qui dénotaient le grand politique, il suffit de quelques interrogations, de quelques réponses mutuelles sur la marche des choses en France et en Europe pour qu'il nous fût démontré que Marcas était un véritable homme d'État, car les hommes peuvent être promptement et facilement jugés dès qu'ils consentent à venir sur le terrain des difficultés : il y a pour les hommes supérieurs des *Shibolet*, et nous étions de la tribu des lévites modernes, sans être encore dans le Temple. Comme je vous l'ai dit, notre vie frivole couvrait les desseins que Juste a exécutés pour sa part et ceux que je vais mettre à fin.

Après nos propos échangés, nous sortîmes tous les trois et nous allâmes, en attendant l'heure du dîner, nous promener, malgré le froid, dans le jardin du Luxembourg. Pendant cette promenade, l'entretien, toujours grave, embrassa les points douloureux de la situation politique. Chacun de nous y apporta sa phrase, son observation ou son mot, sa plaisanterie ou sa maxime. Il n'était plus exclu-clusivement question de la vie à proportions colossales que venait de nous peindre Marcas, le soldat des luttes politiques. Ce fut, non plus l'horrible monologue du navigateur échoué dans la mansarde de l'hôtel Corneille, mais un dialogue où deux jeunes gens instruits, ayant jugé leur époque, cherchaient sous la conduite d'un homme de talent à éclairer leur propre avenir.

— Pourquoi, lui demanda Juste, n'avez-vous pas attendu patiemment une occasion, n'avez-vous pas imité le seul homme qui ait su se produire depuis la révolution de juillet en se tenant toujours au-dessus du flot?

— Ne vous ai-je pas dit que nous ne connaissons pas toutes les racines du hasard? Carrel était dans une position identique à celle de cet orateur. Ce sombre jeune homme, cet esprit amer portait tout un gouvernement dans sa tête; celui dont vous me parlez n'a que l'idée de monter en croupe derrière chaque événement; des deux, Carrel était l'homme fort; eh bien! l'un devient ministre, Carrel reste journaliste; l'homme incomplet mais subtil existe, Carrel meurt. Je vous ferai observer que cet homme a mis quinze ans à faire son chemin et n'a fait encore que du chemin; il peut être pris et broyé entre deux charrettes, sur la grande route. Il n'a pas de maison, il n'a pas, comme Metternich, le palais de la faveur, ou comme Villèle, le toit protecteur d'une majorité compacte. Je ne crois pas que dans dix ans, la forme actuelle subsiste. Ainsi en me supposant un si triste bonheur, je ne suis plus à temps, car pour ne pas être balayé dans le mouvement que je prévois, je devrais avoir déjà conquis une position supérieure.

— Quel mouvement? dit Juste.

— Août 1830, répondit Marcas d'un ton solennel en étendant la main vers Paris, Août fait par la Jeunesse qui a lié la javelle, fait par l'Intelligence qui avait mûri la moisson, a oublié la part de la Jeunesse et de l'Intelligence. La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine

à vapeur. La jeunesse n'a pas d'issue en France, elle y amasse une avalanche de capacités méconnues, d'ambitions légitimes et inquiètes, elle se marie peu, les familles ne savent que faire de leurs enfans; quel sera le bruit qui ébranlera ces masses, je ne sais; mais elles se précipiteront dans l'état de choses actuel et le bouleverseront. Il est des lois de fluctuation qui régissent les générations, et que l'empire romain avait méconnues quand les Barbares arrivèrent. Aujourd'hui, les Barbares sont des Intelligences. Ces lois du trop-plein agissent en ce moment lentement, sourdement au milieu de nous. Le gouvernement est le grand coupable, il méconnaît les deux puissances auxquelles il doit tout, il s'est laissé lier les mains par les absurdités du contrat, il est tout préparé comme une victime. Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre étaient et sont avides de jeunesse intelligente. En France, la Jeunesse est condamnée par la légalité nouvelle, par les conditions mauvaises du principe électif, par les vices de la constitution ministérielle. En examinant la composition de la chambre élective, vous n'y trouvez point de député de trente ans: la jeunesse de Richelieu et celle de Mazarin, la jeunesse de Turenne et celle de Colbert, la jeunesse de Pitt et celle de Saint-Just, celle de Napoléon et celle du prince de Metternich n'y trouveraient point de place; Burke, Shéridan, Fox ne pourraient s'y asseoir. On aurait pu mettre la majorité politique à vingt et un ans et dégrever l'éligibilité de toute espèce de condition, les départemens n'auraient élu que les députés actuels, des gens sans aucun talent politique, incapables de parler sans estropier la

grammaire, et parmi lesquels, en dix ans, il s'est à peine rencontré un homme d'État. On devine les motifs d'une circonstance à venir, mais on ne peut pas prévoir la circonstance elle-même. En ce moment, on pousse la jeunesse entière à se faire républicaine, parce qu'elle voudra voir, dans la république, son émancipation. Elle se souviendra des jeunes représentans du peuple et des jeunes généraux! L'imprudence du gouvernement n'est comparable qu'à son avarice.

Cette journée eut du retentissement dans notre existence, Marcas nous affermit dans nos résolutions de quitter la France, où les supériorités jeunes, pleines d'activité se trouvent écrasées sous le poids des médiocrités parvenues, envieuses et insatiables. Nous dînâmes ensemble rue de La Harpe. De nous à lui, désormais, il y eut la plus respectueuse affection; de lui sur nous la protection la plus active dans la sphère des idées. Cet homme savait tout, il avait tout approfondi. Il étudia pour nous le globe politique et chercha le pays où les chances étaient à la fois les plus nombreuses et les plus favorables à la réussite de nos plans. Il nous marquait les points vers lesquels devaient tendre nos études; il nous fit hâter, en nous expliquant la valeur du temps, en nous faisant comprendre que l'émigration aurait lieu, que son effet serait d'enlever à la France la crême de son énergie, de ses jeunes esprits, que ces intelligences nécessairement habiles choisiraient les meilleures places, et qu'il s'agissait d'y arriver les premiers. Nous veillâmes dès lors assez souvent à la lueur d'une lampe. Ce généreux maître nous écrivit quelques mémoires,

deux pour Juste et trois pour moi, qui sont d'admirables instructions, de ces renseignemens que l'expérience peut seule donner, de ces jalons que le génie seul sait planter. Il y a dans ces pages parfumées de tabac, pleines de caractères d'une cacographie presque hiéroglyphique, des indications de fortune, des prédictions à coup sûr. Il s'y trouve des présomptions sur certains points de l'Amérique et de l'Asie, qui, depuis et avant que Juste et moi nous ayons pu partir, se sont réalisées.

Marcas était, comme nous d'ailleurs, arrivé à la plus complète misère, il gagnait bien sa vie journalière, mais il n'avait ni linge, ni habit, ni chaussure. Il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était, il avait rêvé le luxe en rêvant l'exercice du pouvoir. Aussi ne se reconnaissait-il pas pour le Marcas vrai. Sa forme, il l'abandonnait au caprice de la vie réelle. Il vivait par le souffle de son ambition, il rêvait la vengeance et se gourmandait lui-même de s'adonner à un sentiment si creux. Le véritable homme d'état doit être surtout indifférent aux passions vulgaires; il doit, comme le savant, ne se passionner que pour les choses de sa science. Ce fut dans ces jours de misère que Marcas nous parut grand et même terrible, il y avait quelque chose d'effrayant dans son regard qui contemplait un monde de plus que celui qui frappe les yeux des hommes ordinaires. Il était pour nous un sujet d'étude et d'étonnement, car la jeunesse (qui de nous ne l'a pas éprouvé?), la jeunesse ressent un vif besoin d'admiration, elle aime à s'attacher, elle est naturellement portée à se subordonner aux hommes qu'elle croit supérieurs, comme elle se dévoue aux

grandes choses. Notre étonnement était surtout excité par son indifférence en fait de sentiment : la femme n'avait jamais troublé sa vie. Quand nous parlâmes de cet éternel sujet de conversation entre Français, il nous dit simplement : — Les robes coûtent trop cher ! Il vit le regard que Juste et moi nous avions échangé, et il reprit alors : — Oui, trop cher. La femme qu'on achète, et c'est la moins coûteuse, veut beaucoup d'argent ; celle qui se donne prend tout notre temps ! La femme éteint toute activité, toute ambition ; Napoléon l'avait réduite à ce qu'elle doit être. Sous ce rapport il a été grand, il n'a pas donné dans les ruineuses fantaisies de Louis XIV et de Louis XV ; mais il a néanmoins aimé secrètement.

Nous découvrîmes que, semblable à Pitt, qui s'était donné l'Angleterre pour femme, Marcas portait la France dans son cœur, il en était idolâtre, il n'y avait pas une seule de ses pensées qui ne fût pour le pays. Sa rage de tenir dans ses mains le remède au mal dont la vivacité l'attristait, et de ne pouvoir l'appliquer, le rongeait incessamment ; mais cette rage était encore augmentée par l'état d'infériorité de la France vis-à-vis de la Russie et de l'Angleterre. La France au troisième rang ! Ce cri revenait toujours dans ses conversations. La maladie intestine du pays avait passé dans ses entrailles. Il qualifiait de taquineries de portier les luttes de la Cour avec la Chambre, et que révélaient tant de changemens, tant d'agitations incessantes, qui nuisent à la prospérité du pays.

— On nous donne la paix, disait-il, en escomptant l'avenir.

Un soir, Juste et moi, nous étions occupés et plongés dans le plus profond silence. Marcas s'était relevé pour travailler à ses copies, car il avait refusé nos services malgré nos plus vives instances. Nous nous étions offerts à copier chacun à tour de rôle sa tâche afin qu'il n'eût à faire que le tiers de son insipide travail, il s'était fâché, nous n'avions plus insisté. Nous entendîmes un bruit de bottes fines dans notre corridor, et nous dressâmes la tête en nous regardant. On frappe à la porte de Marcas, qui laissait toujours la clef à la serrure. Nous entendons dire à notre grand homme : Entrez ! puis : — Vous ici, monsieur ?

— Moi-même, répondit l'ancien ministre, le Dioclétien du martyr inconnu.

Notre voisin et lui se parlèrent pendant quelques temps à voix basse ; puis,tout-à-coup, Marcas, dont la voix s'était fait entendre rarement, comme il arrive dans une conférence où le demandeur commence par exposer les faits, éclata soudain à une proposition qui nous fut inconnue.

— Vous vous moqueriez de moi, dit-il, si je vous croyais. Les jésuites ont passé, mais le jésuitisme est éternel. Vous n'avez de bonne foi ni dans votre machiavélisme ni dans votre générosité. Vous savez compter, vous ; mais on ne sait sur quoi compter avec vous. Votre Cour est composée de chouettes qui ont peur de la lumière, de vieillards qui tremblent devant la jeunesse ou qui ne s'en inquiètent pas. Le gouvernement se modèle sur la Cour. Vous avez été chercher les restes de l'empire, comme la restauration avait enrôlé les voltigeurs de Louis XIV. On a pris jusqu'à présent les reculades de la peur et de la

lâcheté pour les manœuvres de l'habileté ; mais les dangers viendront, et la jeunesse surgira comme en 1790. Elle a fait les belles choses de ce temps-là. En ce moment, vous changez de ministres comme un malade change de place dans son lit, ces oscillations révèlent la décrépitude de votre gouvernement. Vous avez un système de filouterie politique qui sera retourné contre vous, car la France se lassera de ces escobarderies. Elle ne vous dira pas qu'elle est lasse, jamais on ne sait comment on périt, le pourquoi est la tâche de l'historien ; mais vous périrez certes pour ne pas avoir demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, ses dévoûmens et son ardeur ; pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne pas les avoir triés avec amour dans cette belle génération, pour avoir choisi en toute chose la médiocrité. Vous venez me demander mon appui, mais vous appartenez à cette masse décrépite que l'intérêt rend hideuse, qui tremble, qui se recroqueville et qui veut rapetisser la France parce qu'elle se rapetisse ; ma forte nature, mes idées seraient pour vous l'équivalent d'un poison, vous m'avez joué deux fois, deux fois je vous ai renversé, vous le savez. Nous unir pour la troisième fois, ce doit être quelque chose de sérieux : je me tuerais si je me laissais duper, car je désespérerais de moi-même, le coupable ne serait pas vous, mais moi.

Nous entendîmes alors les paroles les plus humbles, l'adjuration la plus chaude de ne pas priver le pays de talens supérieurs. On parla de patrie, Marcas fit un ouh ! ouh ! significatif, il se moquait de son prétendu patron. L'homme d'État devint plus

explicite, il reconnut la supériorité de son ancien conseiller, il s'engageait à le mettre en mesure de demeurer dans l'administration, de devenir député; puis il lui proposa une place éminente, en lui disant que désormais, lui, le ministre, se subordonnerait à celui dont il ne pouvait plus qu'être le lieutenant. Il était dans la nouvelle combinaison ministérielle, et ne voulait pas revenir au pouvoir sans que Marcas eût une place convenable à son mérite; il avait parlé de cette condition, Marcas avait été compris comme une nécessité.

Marcas refusa.

L'homme d'état promit, de la part de ses collègues, une forte somme, pour mettre Marcas à même de payer le cens voulu pour l'éligibilité, lui offri la place de chef de son cabinet, avec la promesse formelle d'une retraite dans la magistrature de Paris, en cas de chûte.

Marcas refusa.

— Je n'ai jamais été à même de tenir mes engagemens, voici une occasion d'être fidèle à mes promesses, et vous la manquez.

Marcas ne répondit pas à cette dernière phrase. Lés bottes firent leur bruit dans le corridor, et le bruit se dirigea vers l'escalier.

— Marcas! Marcas! criâmes-nous tous deux en nous précipitant dans sa chambre, pour quoi refuser! Il était de bonne foi. Ses conditions sont honorables. D'ailleurs, vous verrez les ministres.

En un clin-d'œil nous dîmes cent raisons à Marcas, l'accent du futur ministre était vrai, sans le voir nous avions jugé qu'il ne mentait pas.

— Je suis sans habit, nous répondit Marcas.

— Comptez sur nous, lui dit Juste en me regardant.

Marcas eut le courage de se fier à nous, un éclair jaillit de ses yeux, il passa la main dans ses cheveux, se découvrit le front par un de ces gestes qui révèlent une croyance au bonheur, et quand il eut pour ainsi dire dévoilé sa face, nous aperçûmes un homme qui nous était parfaitement inconnu: Marcas sublime, Marcas au pouvoir, l'esprit dans son élément, l'oiseau rendu à l'air, le poisson revenu dans l'eau, le cheval galopant dans son steppe. Ce fut passager, le front se rembrunit, il eut comme une vision de sa destinée. Le doute boîteux suivit de près l'espérance aux blanches ailes. Nous le laissâmes.

— Ah! ça, dis-je au docteur, nous avons promis, mais comment faire?

— Pensons-y en nous endormant, me répondit Juste, et demain matin, nous nous communiquerons nos idées.

Le lendemain matin nous allâmes faire un tour de Luxembourg.

Nous avions eu le temps de songer à l'événement de la veille et nous étions aussi surpris l'un que l'autre du peu d'entregent de Marcas dans les petites misères de la vie, lui que rien n'embarrassait dans la solution des problèmes les plus élevés de la politique rationelle ou de la politique matérielle. Mais ces natures élevées sont toutes susceptibles de se heurter à des grains de sable, de rater les plus belles entreprises faute de mille francs. C'est l'histoire de Napoléon qui, manquant de bottes, n'a pas été aux Indes.

— Qu'as-tu trouvé ? me dit Juste.

— Eh bien, j'ai le moyen d'avoir à crédit un habillement complet.

— Chez qui.

— Chez Humann.

— Comment ?

— Humann, mon cher, ne va jamais chez ses pratiques, les pratiques vont chez lui, en sorte qu'il ne sait pas si je suis riche ; il sait seulement que je suis élégant et porte bien les habits qu'il me fait ; je vais lui dire qu'il m'est tombé de la province un oncle dont l'indifférence en matière d'habillement me fait un tort infini dans les meilleures sociétés où je cherche à me marier : il ne serait pas Humann s'il envoyait sa facture avant trois mois.

Le docteur trouva cette idée excellente dans un vaudeville, mais détestable dans la réalité de la vie, et il douta du succès. Mais, je vous le jure, Humann habilla Marcas, et, en artiste qu'il est, il sut l'habiller comme un homme politique doit être habillé.

Juste offrit deux cents francs en or à Marcas, le produit de deux montres achetées à crédit, et engagées au Mont-de-Piété. Moi je n'avais rien dit de six chemises, de tout ce qui était nécessaire en fait de linge, et qui ne me coûta que le plaisir de les demander à la première demoiselle d'une lingère, avec qui j'avais *musardé* pendant le carnaval. Marcas accepta tout sans nous remercier plus qu'il ne le devait, il s'enquit seulement des moyens par lesquels nous nous étions mis en possession de ces richesses, et nous le fîmes rire pour la dernière fois. Nous regardions notre Marcas, comme des armateurs qui ont épuisé tout leur crédit et tou-

tes leurs ressources pour équiper un bâtiment, doivent le regarder mettant à la voile.

Ici, Charles se tut, il parut oppressé par ses souvenirs.

— Eh bien, lui cria-t-on, qu'est-il arrivé ?

— Je vais vous le dire en deux mots, car ce n'est pas un roman, mais une histoire! Nous ne vîmes plus Marcas : le ministère dura trois mois, il périt après la session. Marcas nous revint sans un sou, épuisé de travail. Il avait sondé le cratère du pouvoir, il en revenait avec un commencement de fièvre nerveuse. La maladie fit des progrès rapides, nous le soignâmes. Juste, au début, amena le médecin en chef de l'hôpital où il était entré comme interne. Moi qui habitais alors la chambre tout seul, je fus la plus attentive des garde-malades; mais les soins, mais la science, tout fut inutile. Dans le mois de janvier 1838, Marcas sentit lui-même qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. L'homme d'état dont il était l'âme, ne vint pas le voir, n'envoya même pas savoir de ses nouvelles. Marcas nous manifesta le plus profond mépris pour le gouvernement : il nous parut douter des destinées de la France, et ce doute avait causé sa maladie. Il avait cru voir la trahison au cœur du pouvoir, non pas une trahison palpable, saisissable, résultant de faits, mais une trahison produite par un système, par une sujétion des intérêts nationaux à un égoïsme. Il suffisait de sa croyance en l'abaissement du pays pour que la maladie s'aggravât. J'ai été témoin des propositions qui lui furent faites par un des chefs du système opposé qu'il avait combattu. Sa haine, pour ceux qu'il avait tenté de servir,

était si violente qu'il eût consenti joyeusement à entrer dans la coalition qui commençait à se former entre des ambitieux, chez lesquels il existait au moins une idée, celle de secouer le joug de la Cour. Mais Marcas répondit au négociateur le mot de l'Hôtel-de-Ville : Il est trop tard !

Il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Juste et moi nous eûmes bien de la peine à lui éviter la honte du char des pauvres, et nous suivîmes, tous deux, seuls, le corbillard de Z. Marcas qui fut jeté dans la fosse commune au cimetière de Mont-Parnasse.

Nous nous regardâmes tous tristement en écoutant ce récit, le dernier de ceux que nous fit Charles Rabourdin, la veille du jour où il s'embarqua sur un brick, au Havre, pour l'île de Java. Nous connaissions plus d'un Marcas, plus d'une victime de ce dévoûment politique, récompensé par la trahison ou par l'oubli.

Aux Jardies, juillet 1840.

DE BALZAC.

POÉSIE.

—

EPITRE
DU COMTE DE SAINT-GERMAIN,

SUR L'INAUGURATION

De la statue de Guttenberg.

Chez Mécénas, un soir, le chevalier romain
Germanus (aujourd'hui comte de Saint-Germain)
Paria qu'avant peu l'immortel Capitole
Dans le Tibre étonné ferait la cabriole,
Et que Rome la grande, avec ses arsenaux,
Son barreau, son Forum, ses clubs et ses journaux,
En moins de cinq cents ans verrait passer l'empire
Aux mains d'un conquérant qui ne saurait pas lire.
On comprend quels éclats ce lazzi souleva ;
Mécénas en sourit et Virgile en rêva.
Aussitôt un esclave annonce Horace. Il entre ;
On l'instruit : Hé ! fit-il caressant son gros ventre,
Si notre Mécénas meurt sans postérité,
Je crains que Germanus n'ait dit la vérité.

Le mot eut du succès, il fit oublier l'autre ;
Et, de plus, fut payé fort cher au bon apôtre.
Moi, je fus bafoué. Pour l'empire Romain,
Il périt, et depuis j'ai fait bien du chemin :
Soumis au fils de Dieu , dont la parole austère
Sans l'art de Guttenberg avait soumis la terre,
J'ai reçu le baptême avec le roi Clovis ;
Gentilhomme français, j'ai vu les fleurs de lis,
A l'ombre des autels, s'épanouir et croître,
Et sauf d'un long hiver dans les serres du cloître,
L'art refleurir au ciel comme un divin palmier ;
J'ai vu le grand Léon ! j'ai vu François Premier,
Et Louis et Colbert, sur les bords de la Seine

Rappelant les beaux jours d'Auguste et de Mécène.
Mais déjà sourdement Guttenberg et Vénus
Distillaient des poisons jusqu'alors inconnus,
Et sur le front pâli de notre grande Europe,
Déjà mon œil lisait un fatal horoscope.

En ce temps là, passant à Vienne en Dauphiné,
Je vis Ahasvérus le touriste damné,
Qui dans son vis-à-vis m'emmena jusqu'à Nîme.
Il voyageait en poste, et, sous le pseudonyme
De Samuel Bernard, tranchait du financier
Et des ordres du roi se disait officier.
Je m'étonnais, sachant le diable dans sa bourse,
Qu'il eût ainsi fondé le crédit à la course.
C'est tout notre secret, me dit l'honnête Juif,
Passif : cent millions, et cinq sous pour actif.
Ho ! nous allons bon train; et JAPHET, mon cher comte,
A mangé tout son bien ; maintenant il escompte.
Mais l'échéance approche et CHAM, depuis long-temps,
Armant ses noirs recors, dit au Seigneur : J'attends.
L'antique fournisseur que votre orgueil dénigre
SEM dort ; mais son réveil sera celui du tigre.
Et cependant JAPHET, vers l'abîme emporté ,
Fait bonne chère et dit comme un enfant gâté :
La terre m'appartient, et la terre est féconde,
Buvons frais. Après nous, ma foi, la fin du monde !
— Maître, dis-je à mon tour, quel présage certain
Du nouveau Balthazar troublera le festin ?

Ahasvérus tira de sa poche un cigare :
— Ceci vaut, me dit-il, le trésor d'un avare.
Et me l'offrant : Prenez, joyeux enfants d'Abel,
Et fumez les beaux jours des maçons de Babel.
Ce cigare doit vivre autant que leur mémoire :
Ses feux sont le présent, sa fumée est la gloire,
Son corps est l'avenir, sa cendre est le passé.
Il dit, et me quitta; car il était pressé.

Depuis ce jour, narguant la régie et ses sbires,
Je brûle à petit feu le destin des empires,

Séculaire tison que, sans le rallumer,
Du matin jusqu'au soir Paris me voit fumer.
Or, il était encor de longueur raisonnable
Lorsque, dans un journal traînant sur une table,
Je lus qu'à Guttenberg la France, heureuse en choix,
Élevait un autel dans les murs *Straspourchois*.
Soudain je vis briller une flamme sinistre...
Et, j'en préviens un roi, j'en accuse un ministre,
(Ce qu'entendit Mécène on peut le dire à Thiers)
Mon cigare n'est plus à présent qu'aux deux tiers.

Muse! c'est trop long-temps enchaîner ta colère.
Parle, relève-toi, Cassandre impopulaire,
Et fulminant de haut un arrêt menaçant,
Domine ton sujet du geste et de l'accent.

Guttenberg de Strasbourg, bâtard de Prométhée,
Ce signe où tu revis dans ta forme exaltée
Est le taureau d'airain où, nouveau Phalaris,
De tes funestes dons tu recevras le prix.
Géant, revêts enfin ton armure géante,
Revêts ce bronze étroit, prison retentissante
Où ton âme promise au destin des Titans,
Captive, gémira jusqu'à la fin des temps,
Là, comme Niobé, cette orgueilleuse mère,
Tu verras le néant de ton œuvre éphémère,
Quand l'éternel oubli confondra sous tes yeux
Ces peuples que ton art crut égaler aux dieux.

Le progrès n'est qu'un mot. L'homme est toujours le même;
La science toujours le ramène au blasphême.
En vain il reconstruit, dans ses chantiers hautains,
Le navire insolent qui porte ses destins,
En vain le ciel lui rit; la voile réparée
En vain se gonfle et rase une mer azurée,
En vain auprès du port Dieu lui montre l'écueil;
Toujours la nef se brise au rocher de l'orgueil.
Où sont ces peuples-rois qui, vains de leur science,
De la terre et du ciel ont rompu l'alliance,

Disant : il sera temps de refaire des dieux
Lorsque nous n'aurons plus rien à créer de mieux ?
Quelques noms altérés leur survivent à peine.
Qui sait où fut Babel, leur aïeule incertaine?
Où sont Ninive, Tyr, Babylone, Ilion ?
Et que sont aujourd'hui Rome, Athènes, Sion ?
Un même sort attend ces nations altières
Qu'éblouit le faux jour de leurs propres lumières.
L'athéisme à leurs pieds est un gouffre béant
Où s'évanouiront dans un même néant
La forme symbolique et l'abstraction nue,
Et l'esprit qui fait vivre, et la lettre qui tue.
Christ voilera sa face et son verbe sera
Comme un livre fermé que le temps gardera.

Mon esprit, devançant ce terme de nos crimes
Entend déjà la voix de l'ange des abîmes :

CHAM ! debout, fils maudit, réveille tes tribus ?
Viens punir de Japhet les superbes rebuts.
SEM ! tes fers sont brisés ; lève-toi, prends ton glaive,
Marche, fléau de Dieu, suis l'astre qui se lève ;
Rouvre aux chars de tes fils l'ornière d'Attila.
Venez, Caffres bronzés, hordes de Dongola,
Vous à qui la laideur est échue en partage,
Du Dieu qui vous proscrit brisez partout l'image !
Caïn, réjouis-toi, frappe du pied le sol :
Vois, des champs de Mysore aux steppes du Mogol
Les éléphants ployés sous des forêts de piques,
L'Océanie entière et les deux Amériques,
Chingulais, Indiens, Zélandais, Iroquois
Accourent ; on entend résonner leurs carquois.
Les boucliers de cuirs s'entrechoquent ; les conques
Mugissent ; l'Océan disparaît sous les jonques
Des stupides Chinois, singes civilisés,
Par l'orgueil abrutis, par la science usés.
De Gog jusqu'à Magog, d'Atlas aux Cordilières,
L'Équateur a vomi ses noires fourmilières,

Et, du Cancer à l'Ourse, en se rétrécissant,
L'anneau s'enroule et se tord dans le sang.
Ces colons dont le fouet régissait les deux mondes,
Où sont-ils ? Albion, reine des mers profondes,
A quoi bon dans ta main ce tronçon de trident ?
Reine, il ne s'agit plus de vaincre en marchandant,
Et ton art si vanté de diviser pour vendre
Dans ce fatal conflit saura mal te défendre.
Allume tes fourneaux, arme tous tes compas !
Pour braver le fléau qui la cerne à grands pas
L'Europe attend de toi ces puissantes machines
Par qui l'homme se rit des vengeances divines.
Rule Britannia ! Mais, sourds à ton appel,
Tes fils t'ont méconnue, ô moderne Babel !
La main du Dieu sous qui tu râles oppressée
Brise enfin sur tes dents ton sanglant caducée.
O Seigneur ! votre droite est lente à nous frapper
Mais faut-il qu'à ses coups rien ne doive échapper ?
Et n'est-ce pas assez que la vieille Angleterre,
Polype qui suçait le pur sang de la terre,
De son colosse immonde allégeant l'univers
Avec Léviathan s'abîme au fond des mers ?
Faut-il encore ?... Il faut que l'Europe secoue
Ses palais de granit, ses chaumières de boue
Et, de tant de cités que le vent balaiera,
A la race de Cham fasse un nouveau Sahra.
C'est en vain que Paris, courtisane androgyne,
Étale aux yeux l'ampleur de sa douteuse échine,
Et, le mouchoir en main, sur les fangeux trottoirs,
Lascive se prodigue à ses alliés noirs :
Ceux-ci repousseront sa main toujours tendue
A l'avide étranger. Et toi, Rome, on t'a vue,
Au bord du Tibre, un soir.... La pudique Vesta
Te criait : *Procul hinc* ! Mais rien ne t'arrêta ;
Aussi l'époux divin qui mit en toi sa force
D'un hymen pollué signa-t-il le divorce.
L'heure sonne et déjà les rhéteurs muselés
Rampent sous les débris des rostres descellés.

Guttenberg ! c'est alors que ta statue altière
Enfin trébuchera pour tomber la dernière.
La terre bondira sous ton lourd piédestal,
Et, confondus autour du bronze triomphal
Que t'érigea Strasbourg et que vota le monde
Les vainqueurs danseront une infernale ronde.
Alors tes yeux verront palais, temples, bazars,
S'écrouler, et, livrés aux torches des Omars,
Les fragiles dépôts de la pensée humaine,
De leur propre ruine illuminer la scène.
Tes liens tomberont avec ces dieux humains
Proclamés immortels par l'œuvre de tes mains.
Deux fois veuve, ton âme, aux feux d'un lent supplice,
Rendra les éléments de son rude cilice
Et, libre des tourments à l'orgueil imposés,
Renaîtra dans l'oubli des maux qu'elle a causés.

Cependant la laideur, comme un ulcère immonde,
D'âge en âge croissant, s'étendra sur le monde;
Et la terre et le ciel verront frémir l'Amour
De ses fruits qu'à regret éclairera le jour,
Honte alors à nos arts ! Honte à la Muse antique
Qui, trois fois au Typhon abandonna l'Attique,
Et n'a su que bercer l'occident endormi !
Honte à ce demi dieu téméraire à demi
Qui, de l'être abordant la source intarissable,
N'y sut puiser qu'un feu terrestre et périssable,
Sans prévoir, insensé ! que, pour l'entretenir,
Le souffle manquerait au débile avenir.
Honte aux cultes rians dont la pompe insensée
Du vrai Dieu, sous les fleurs, étouffa la pensée!
Honte aux Olympiens ! leurs types éclatants
Ne surnageront pas sur l'abîme des temps.
Au jour du grand conflit, au jour du grand mystère
Tous ces dieux tomberont la face contre terre,
Et, partout où gira l'Olympe enseveli,
Une main semera les roses et l'oubli.

Peut-être, sous le ciel de l'antique Ionie

Veuve de son doux nom, veuve de son génie,
Quelque beau marbre, un jour, vestige radieux,
Surgira de ce sol où dormiront les dieux ;
Alors, d'un Hottentot la formidable épouse,
De la hache de pierre armant sa main jalouse,
Brisera ton beau front, meurtrira tes seins nus,
O blanche Dionée, ô déesse, ô Vénus !
Et les noires tribus à grands cris appelées,
Au marbre palpitant en triomphe attelées,
Hurlant et de fureur, et d'envie, et d'effroi,
O mère des forfaits, mère du peuple roi !
Te rendront, belle encor malgré ton infamie,
Au sein qui t'a portée, aux flots qui t'ont vomie.
Avec toi s'éteindront dans les gouffres amers
Ces feux, gloire et fléau de l'antique univers ;
Et Dieu, trop bien vengé, détournera sa face
De ce monde où déjà son image s'efface.

A moins, puisque le sort change tout ici-bas,
Que, dans l'orbe sans fin réimprimant ses pas,
La Nature ne rende aux matrices premières
Des types altérés les vivantes matières,
Et de ces noirs humains errants dans les forêts
N'adoucisse à la fois et les mœurs et les traits.
Oh ! la vierge ! Voyez comme en longs flots de soie
La laine de son front ruisselle et se déploie.
Salut, charmes nouveaux et nouvelles amours !
Filles des belles nuits, ramenez les beaux jours ?
Tout renaît : et déjà, sur le riant Ménale,
Les troupeaux bondissants, la flûte pastorale,
Les danses et les jeux, les combats des pasteurs,
Et volages beautés et serments imposteurs.
Vingt siècles ont passé comme une nuit sans rêve.
Sur le premier autel c'est Pan qui se relève,
Pan, sa flûte à la main, de ses cornes armé,
Triomphant et debout, mais raide, inanimé,
Tel enfin qu'une main éginète ou thébaine
A pu, novice encor, le tailler dans l'ébène.

La foule admire. Lui, l'artiste ingénieux,
Il errait à l'écart, cherchant de nouve aux dieux ;
Il demandait aux fleurs, aux sources, aux nuages,
Pour ces dieux qu'il rêvait, de plus nobles images,
Et, penché sur les flots, il contemplait les cieux,
Quand un épais bandeau s'abaisse sur ses yeux :
Il s'indigne, il veut.... mais une main forte et douce
L'entraîne et le caresse; en vain il se courrouce,
Quand une voix : Sois humble et laisse-toi guider;
Cherche le ciel en toi; si tu veux aborder
Le rivage où de l'art s'éclaircit le mystère,
Ferme d'abord tes yeux aux clartés de la terre:
De la nuit sort le jour. Intimidé, séduit,
Il se soumet, il marche en aveugle conduit.
Qu'importe dans quels gués semés d'âpres rocailles
Sa marche fait crier de vivantes écailles ;
Qu'importe si son pied sanglant tache le roc,
Et, dans le sol fangeux qu'il creuse comme un soc,
Du visqueux basilic sent jaillir les entrailles;
Qu'importe si sa peau déchirée aux broussailles
Se hérisse au contact du corps froid de l'aspic ?
Il marche dans la foi du divin pronostic,
Aux sévères accords de cette lyre intime
Que sent vibrer en soi l'artiste légitime.
Dans quels lointains climats, sous quel prochain abri
Par la Muse entraîné ,par la Muse nourri,
Et, long-temps abreuvé des larmes de l'extase,
Du progrès toujours lent subit-il chaque phase ?
Dans quel désert hanté de la hyène et du lynx,
Dans quel antre idéal défendu par un sphynx
Retrouva-t-il du beau le type indélébile ?
On ne sait ! Mais, un jour, il rentrait dans sa ville,
Pâle, assis au timon de ce char triomphal
Qui porte un dieu d'airain. Le signe colossal,
Lentement ébranlé, résonne ; il fend la presse ;
Majestueusement sur l'autel il se dresse,
Aux acclamations des peuples entraînés.
Et les poëtes saints sur la harpe inclinés

Chantaient en chœur : Salut! Flambeau d'un nouveau monde,
Rayonne ! Oh ! que, sans toi, notre nuit fut profonde,
Apollon, de la lyre et des arts inventeur,
Dieu vainqueur de Python, dieu civilisateur !
C'en est fait : de la Chair l'Esprit enfin se venge !
Ah ! si dans la spirale où toute forme change,
De symbole en symbole il avance à grands pas
Vers l'axe rayonnant qui seul ne se meut pas ;
Sous quelque nom moins cher, si l'Europe nouvelle
Sourit encore aux mœurs d'une France plus belle,
On me verra, fidèle à mon antique amour,
Habiter des plaisirs l'immuable séjour,
Et, censeur moins fâcheux des hommes et des choses,
Historien léger de nos métamorphoses,
Dans le Paris nouveau, fumer, nègre élégant,
Un cigare immortel au boulevard de Gand.

Le Comte DE BELLOY.

Note. Nous donnons cette épitre de l'Ecole Voltairienne afin de prouver que les louanges données à la poésie plastique du dix-neuvième siècle, n'impliquent pas l'exclusion de la poésie à idées.

LETTRES

sur la littérature, le théâtre et les arts.

Ire.

A Madame la comtesse E.

Paris, 15 juillet 1840.

Pour vous écrire publiquement mes sentiments sur les livres qui paraissent, je ne changerai rien à la manière dont je les exprimais en ne me confiant qu'à vous. Ce sera la même liberté de jugement, le même laisser-aller, le même style. Ne craignez pas que je sois au-dessous de la critique actuelle en agissant ainsi : aujourd'hui, la critique n'existe plus. Nous voyons des attaques haineuses d'homme à homme, des assertions de l'envie qu'on ne daigne pas contredire, d'infâmes calomnies ; mais d'écrivain positivement instruit, ayant médité les moyens, qui connaisse les ressources de l'art et qui critique dans l'intention louable d'expliquer, de consacrer les procédés de la science littéraire, ayant lu les ouvrages dont il s'occupe, un pareil homme est à trouver, il ne se trouvera pas de sitôt. Voici pourquoi : lire un ouvrage, s'en rendre compte à soi-même avant d'en rendre compte au public

en chercher les défauts dans l'intérêt des lettres, et non pour le triste plaisir de chagriner l'auteur, est une tâche qui veut plus d'un jour, elle demande des semaines.

Ainsi faisaient les anciens critiques du *Mercure de France*, et ceux du *Journal des Savans*, publication que le Gouvernement, sous la protection duquel elle est placée, laisse amoindrir, comme s'il n'était pas bien d'avoir chez la nation la plus littéraire, une espèce de *Moniteur de la littérature*. Ainsi faisait jadis aussi le *Journal des Débats*. Le salaire, qui attend un semblable travail aujourd'hui, ne défraierait pas la vie du critique, en la réduisant à la solde d'un sous-lieutenant des Zouaves. Je vous le dis à notre honte; mais ceci est l'exacte vérité.

Au rebours, pour écrire une vulgaire et ignoble anecdote, à la hauteur des abonnés d'un journal, il n'est besoin ni de savoir écrire ni d'instruction. Cette méchante composition, faite en quelques jours, est payée deux fois plus qu'on ne paierait le travail qui coûterait un mois à quelque censeur éclairé.

Je n'ai pas, madame, la prétention d'être un Critique, mais je vais continuer la charge que j'avais acceptée de vous dire ce qui me plaît ou ce que je rebute dans les ouvrages nouveaux; seulement, je motiverai consciencieusement mes avis. Si je me trompais, vous me redresseriez comme vous le faites quelquefois en critiquant la critique. Il est bien entendu que je ne vous entretiendrai que des ouvrages dûs à des plumes exercées, les œuvres des débutans ne m'occuperont

que dans le cas où il s'y trouverait des beautés supérieures.

La véritable utilité de la critique actuelle est dans l'indication des principes de l'art moderne. La littérature a subi, depuis vingt-cinq ans, une transformation qui a changé les lois de la Poétique. La forme dramatique, la couleur et la science ont pénétré tous les genres. Les livres les plus graves sont forcés d'obéir à ce mouvement qui rend les compositions si attrayantes; mais l'intelligence humaine perdrait tout ce que gagne le plaisir, si dans cette métamorphose périssaient en France et l'instruction nécessaire à tout écrivain et l'invincible logique de la pensée, qui, bien plus que celle des phrases, constitue l'éternelle beauté de la langue française. Je crois que les différens mérites des deux précédens siècles littéraires peuvent et doivent entrer dans les œuvres modernes. Si quelques-unes de ces œuvres obtiennent des succès universels, le succès tient à la réunion de ces mérites, augmentés de l'éclat qu'ils reçoivent de la nouvelle forme. Je ne suis pas de ceux qui méprisent leur époque, qui accablent les écrivains modernes par des comparaisons avec les sept ou huit génies des dix-septième et dix-huitième siècles; je pense que les talens secondaires de notre temps sont tellement au-dessus des talens secondaires d'autrefois que les conditions de la gloire sont devenues plus difficiles pour les écrivains du premier ordre. Mais je crois que si jamais une critique patiente, complète, éclairée a été nécessaire, c'est dans un moment où la multiplicité des travaux, où l'ardeur des ambitions produit une mêlée générale et cause en

Littérature le même désordre quedans la Peinture, qui n'a plus ni Maîtres ni Ecoles, où le défaut de discipline compromet la sainte cause de l'art, et gêne tout, même la conscience du beau sur laquelle repose la Production.

Le mois dernier, nous avons eu, entre autres œuvres, *les Rayons et les Ombres* de M. Victor Hugo, *Léo* de M. de Latouche, *le Lac Ontario* de Cooper, *Jean Cavalier* de M. Eugène Sue, *La Ligue d'Avila* par M. le comte du Hamel, puis quelques ouvrages de femmes, et deux ou trois livres dus à des débutans. Je ne sais si, dans aucun temps, la littérature a offert une pareille activité, car il y a beaucoup d'ouvrages sous presse, et nous sommes dans la saison la moins favorable à la floraison littéraire.

Le livre le plus ancien est *Léo*, qui, depuis longtemps, voulait paraître sous le nom de *Amie et Ennemie*. Comme il est arrivé déjà pour d'autres sujets choisis par M. de Latouche, la fable de *Léo* ne peut pas se dire facilement; la dire est même un jugement si sévère de l'œuvre que le poète a pu compter sur le silence pudique des critiques; aussi, n'en a-t-il pas encore été question. J'essaierai cependant.

Une jeune personne s'échappe un matin d'une rue voisine de Mousseaux, dans l'intention de se préparer un éternel sujet de pleurs et d'augmenter la grande nation française d'un garde national de plus, si toutefois la nature ne se trompe et ne lui donne une fille. Elle rencontre un jeune artiste qu'elle a vu autrefois au sein de sa famille, et se fait suivre par lui sur le bateau à vapeur qui va de Paris à Saint-Cloud. A Paris, les jeunes

gens sont toujours à l'affût des intentions secrètes des jeunes filles qui trottent seules dans les rues, ils s'adonnent même un peu trop à cette chasse, nous a dit le procès Laffarge. Sans reconnaître une ancienne amie, quoique peintre, il s'établit donc entre la jeune fille et lui, sur le bateau à vapeur, une mystérieuse entente qui les fait amans *in petto*. L'artiste et sa facile amie débarquent ensemble, se promènent sur les hauteurs de cette colline qui commence à Saint-Cloud, s'élève au mont Valérien et s'abaisse à Lucienne en faisant la corde de l'arc immense décrit par la Seine. Dans la soirée, le couple entre chez un pêcheur de Bougival et dîne à terre près d'une serre qui lui rend le service de la grotte classique de l'*Enéide*. Pendant que le peintre se remet de son étourdissement, une petite fille lui donne un papier plié en quatre dans lequel se trouvent quarante francs et ces mots écrits au crayon : Payez, s'il vous plaît, la carte ; le reste est pour vous.

Vous ne sauriez imaginer les conclusions d'un pareil exorde. La jeune fille à la pièce d'or revient chez elle, épouse un pair de France enchanté d'avoir un héritier, et voici l'intrigue à laquelle l'auteur de *Fragoletta* destine ce pair de France, cette jeune fille nommée Eve, leur enfant qui s'appellera Léo, et l'artiste nommé Arnold.

Arnold est un peintre républicain qui venait de faire, *pour une somme honteusement royale* (800 francs), une œuvre admirable : « Il a traduit en majesté un front étroit, des joues pendantes, une face qui ne rappellera jamais, dans tout son galbe,

que les formes anti-cérébrales du pain de sucre. » Le ministre, enchanté de ce tour de force, a voulu voir le peintre, peut-être pour lui demander un autre miracle; aussi, pour l'affrioler, lui offre-t-il de décorer une salle à Versailles ou à Fontainebleau, d'y peindre la bataille de Jemmapes ou celle de Valmy. Assez de Jemmapes et de Valmy comme ça! s'écrie Arnold. Ce peintre, qui, pour 800 francs, vient de livrer la copie d'un portrait, refuse de déployer son talent dans une galerie. Arnold Ferrier tient beaucoup plus à ses opinions républicaines qu'à la gloire. Le ministre, qui tient beaucoup plus à ce peintre qu'à sa dignité, lui annonce que, s'il ne travaille pas pour le gouvernement, il lui fermera les portes du Louvre à chaque Exposition. Il ne lui permettra que des toiles de trente pouces carrés; arrêt qui, selon l'auteur, équivaut à un arrêt de mort, comme si Raphaël n'avait pas, dans trente pouces carrés, peint l'*Enlèvement d'Élisée*, qui peut-être égale la *Transfiguration*, et que M. de Latouche a dû voir au palais Pitti.

S'il peut vous sembler étrange, madame, que nous ayons des ministres, des jeunes filles, des peintres, des pairs de France de ce genre, songez que la France est riche en toute chose: on y trouve consuls et rois à souhait, des Deutz à commandement; l'avarice et la trahison y fleurissent pendant des quinze années; il y règne autant de gloire et d'amour que d'infamie et de dévergondage. La France a fait à elle seule les frais de l'histoire moderne. D'ailleurs, comme a dit feu Talleyrand, tout y arrive! Et nous savons combien ce mot est vrai.

Ce peintre farouche, au désespoir d'avoir fait

l'amour d'occasion, se meurt de chagrin. Il ne se promène plus dans Paris, il ne peint plus, pour n'être exposé ni à de semblables ministres ni à de pareilles bonnes fortunes. Un jour, son médecin le met aux prises avec l'Eve du bateau à vapeur, avec l'enfant, fleur de la serre, avec le stupide pair de France, dans un petit village, jadis habité par l'auteur, aux environs de Paris, Longpont. Le peintre, en apprenant qu'il a un fils, veut en faire un républicain de la Montagne, un beau caractère, un homme libre, sans sou ni maille, tandis que la mère veut en faire le fils d'un pair de France, un grand seigneur, un gentleman riche et heureux.

Le sujet est là tout entier. L'artiste gagne la première manche de cette partie, il enlève son fils et se fait adorer par lui. Le pair de France gagne la seconde manche, il recouvre son enfant et il y tient. Qui dit pair de France, dans le roman, dit un effroyable personnage, qui a prêté treize sermens, un pair de France du *Charivari*, qui vote les lois sans les discuter, qui surtout a signé la sentence du maréchal Ney (soldat devenu fou que Napoléon aurait dû ne pas employer en 1815, et qui fut condamné contre le droit des gens, absolument comme Louis XVI) : ce pair de France est un échappé de toutes les révolutions, capable d'une infinité de crimes politiques et autres.

Eve, femme d'un pair de France, devient l'objet du mépris d'Arnold. Pour rentrer en grâce dans ce cœur altier, elle favorise l'enlèvement de son fils par le véritable père, et les aide dans leur fuite ; elle épouse les opinions du peintre : elle conçoit que son enfant sera bien plus heureux, pauvre

et vagabond mais républicain, que pair de France et riche. Comme la mission du poète est de peindre des types, l'auteur croit sans doute à la primauté des sentimens républicains sur les sentimens maternels chez les Françaises. Quand le pair de France a recouvré son enfant, Eve, afin de pouvoir le rendre au peintre, avoue à son mari le secret de la naissance de Léo, achetée vingt-quatre francs, chez le pêcheur de Bougival. Savez-vous en quels termes? Cette plume qui veut être si coquette, cet esprit qui s'use à devenir fin et qui, comme le coton, casse en dépassant je ne sais quel numéro, cet homme élégant et qui a dû hanter le monde, M. de Latouche fait dire à une jeune femme ces mots que jamais aucune femme, ni la duchesse, ni la bourgeoise, ni la marchande de coco, n'a pu dire : *un autre m'a possédée.*

Si jamais une femme a eu la sottise de se mettre dans le cas de faire de semblables aveux, ou elle les a jetés dans un moment de rage et de colère à la tête de son mari par un mot énergique, rapide, en lui disant : Votre enfant n'est pas à vous! Ou elle joue une de ces adorables scènes de comédie semblable à celle de la comtesse Almaviva dans le *Mariage de Figaro*, où Beaumarchais a mis en lumière tout l'esprit du sexe. Une femme a le talent de faire alors exprimer l'idée blessante, honteuse par l'homme lui-même, toujours brutal et violent ; puis quand la demande lui est adressée, elle se met ou à pleurer, ou à rougir, ou à baisser soit les yeux, soit la tête, en lâchant un : Eh bien! oui! Quand elle a vu l'effet de cet aveu, selon l'homme, elle se redresse, elle sonde le

terrain, elle se moque, elle triomphe et demeure. Ou elle fait l'humiliée, la pénitente, la Madeleine, l'Agar et sort. Mais elle est toujours femme! Eve disant au comte d'Hacmon-Scanderberg (nommé Giraud avant 1789): Un autre m'a possédée! n'a pas de sexe. La femme la plus masculinisée que vous puissiez imaginer ne dira jamais cela! Croyez-vous que même entre elles, les femmes se disent: Ma chère, j'ai été possédée par un tel! Je vous entends vous écrier que l'auteur était possédé par un mauvais génie en écrivant cette phrase monstrueuse. Mais cette faute, comme beaucoup d'autres, provient d'un vice d'éducation littéraire.

Le pair de France, de plus en plus pair de France du *Charivari*, déduit les raisons légales qui lui permettent de rester le père de son enfant. C'est l'adultère retourné, de l'adultère à la deuxième puissance. Eve, au moment de ses aveux, a laissé au hasard le soin d'empoisonner ou elle ou son mari; aussi quand il a refusé de la rendre à Arnold, au bonheur, lui annonce-t-elle que la chance en décidera malgré lui, que l'un ou l'autre va se trouver libre; mais par un artifice toujours neuf, le pair a changé de tasse avec sa femme. Belle comme Bianca Capello, Eve a pris le poison et ne meurt pas. Le médecin qui a sauvé Arnold la sauve encore. Dans son tardif désespoir de ne pouvoir faire ce qu'elle pouvait le lendemain de la scène de Bougival: épouser Arnold et lui donner son enfant, la comtesse consulte un prêtre, en lui demandant un remède à tant de malheur. Dieu se trouve impuisssant, Eve découvre, dans l'éternité des peines[1], un sentiment peu convenable chez Dieu, la comtesse partage les opinions

de Diderot, et renvoie le prêtre après lui avoir reproché son ignorance. « Savez-vous l'algèbre ? Non. Savez-vous le contre-point? Non. Eh bien! pourquoi voulez-vous que je sache la religion ! » lui dit-elle

Cette partie finit par un incendie, où pour donner *la belle* au peintre, la comtesse essaie d'anéantir la preuve légale de la naissance de Léo en brûlant l'église du village de Longpont. Cet acte est d'autant plus insensé que le comte d'Hacmon a pris soin d'expliquer à sa femme que l'acte de naissance de son fils était à la mairie, et le faisait père de Léo, malgré les faits. Il aurait fallu brûler non-seulement l'église, mais encore la municipalité, puis les archives du tribunal où tous les cinq ans se déposent les registres des mairies. Mais je comprends qu'une muse républicaine ait reculé devant l'incendie d'une Municipalité ! Le peintre, venu dans le village, est soupçonné d'avoir aidé à l'incendie, on l'arrête malgré les aveux de la coupable. Le comte d'Hacmon-Scanderberg meurt. La veuve du pair de France et le peintre s'accusent l'un l'autre par générosité de l'incendie à la cour d'assises de Versailles. La cour d'assises est naturellement fort surprise de voir la veuve d'un pair de France disputant un crime à un accusé, le jury n'y met aucune finesse : il y a un crime et deux criminels, on devine dans ce peintre un bousingot ennemi de l'ordre de choses, et Arnold est condamné aux travaux forcés. Eve fait attaquer à main armée la chaîne qui se rend à Toulon, et délivre Arnold, qu'elle veut emmener en Italie; mais brisée par les chapitres incohérens de sa vie, elle se trouve épuisée dans les gorges de la Maurienne, et

le róman se termine à la frontière de la Savoie par la mort de cette femme, à qui Arnold rend son estime en voyant qu'elle n'aimait pas le pair de France, qu'elle avait passé, malgré ses instincts, pair de France battant, amour en tête, église allumée, à la république et que Léo pourra devenir un chaud républicain.

Si vous pensiez que ce crétin de peintre, que cette jeune fille digne de la Salpêtrière, que ce honteux pair de France sont les personnages les plus odieux de ce tableau, vous vous tromperiez : il y a sur le second plan la mère de la jeune Eve, auprès de laquelle les madames Saint-Léon du Paris fangeux sont des madones. Elle vend sa fille au comte de Scanderberg, elle pousse le pair de France dans des préparations pharmaceutiques pour lui donner des illusions sur sa paternité; elle pousse les domestiques à tuer le pair de France quand elle s'aperçoit de l'amour invincible de sa fille Eve pour le peintre; elle se ferait républicaine si elle vivait jusqu'à la fin de l'ouvrage. Ce reste de tricoteuse n'est pas sans charme.

Un peintre qui met les opinions au-dessus de la couleur et foule la fortune aux pieds, un pair de France ignoble, des mères qui ne sont pas mères, des jeunes filles sans pudeur, traînant du quai d'Orsay à Saint-Cloud, de Saint-Cloud à Bougival, la préméditation d'une faute, laissant passer les circonstances atténuantes des bois, des prés, pour l'aggravante et sale transformation de la serre d'un pêcheur en boudoir (j'ai l'infirmité de ne pas plus croire à des serres chez les pêcheurs qu'au mariage des bergères avec des rois), une sarabande de

crimes et de niaiseries impossibles, voilà ce que vous offrira la triste lanterne non magique intitulée *Léo*.

Je n'ai pas, sans dessein, fait allusion à Bianca Capello. Certes, la nature sociale est si fertile en bizarreries que rien n'y est impossible; mais les plus grandes monstruosités y ont des antécédens qui les expliquent, ou des causes qui appartiennent aux sciences médicales. Bianca quitte Venise avec un amant aimé; elle devient la maîtresse du grand duc de Toscane qu'elle n'aime pas; une fois mariée, elle suppose un enfant afin de garder le pouvoir; puis, pour assurer sa tromperie, elle veut empoisonner son beau-frère le cardinal de Médicis. Toutes ces choses sont horribles, mais elles se tiennent, elles sont explicables par la logique du crime. M. de Latouche, au lieu de fouiller le cœur humain et d'y trouver des raisons à la conduite étrange de ses personnages, nous les offre comme un auteur catholique offrirait la vie d'un saint dont les actions n'ont besoin d'aucun commentaire. Je ne lui jeterai pas la morale à la tête, je ne lui demanderai pas de but humanitaire ou philosophique, je me garderai bien d'imiter la mauvaise foi, l'ineptie des critiques républicains qui veulent républicaniser les hommes avec les livres les plus futiles. Un livre doit amuser ou doit instruire. L'art moderne admet que l'on peigne pour peindre: il admet la fantaisie de Callot, la statue de la Grèce, le magot de la Chine, la vierge de Raphaël, les nymphes de Rubens, les portraits de Velasquez, le dialogue, le récit, toutes les formes, tous les genres. Il permet de faire une épopée dans un roman et un ro-

man dans une épopée ; mais quelque large que soit son champ, les lois y règnent et l'art littéraire en France, ne pourra jamais divorcer avec la raison. On ne secoue pas le joug de la langue, elle domine la contexture même des livres. Or, dans cette œuvre incohérente, il n'y a ni un sentiment, ni une action, ni un intérêt qui conduise le lecteur, qui le captive et le mène à un dénoûment souhaité. Cette œuvre a néanmoins son utilité : il n'y a que les ouvrages ainsi composés qui donnent lieu d'expliquer le travail intérieur de la conception littéraire, et les procédés des maîtres.

Quel que soit le nombre des accessoires et la multiplicité des figures, un romancier moderne, doit, comme Walter-Scott, l'Homère du genre, les grouper d'après leur importance, les subordonner au soleil de son système, un intérêt ou un héros, et les conduire comme une constellation brillante dans un certain ordre. Cette obligation capitale du romancier a toujours été dédaigneusement oubliée par M. de Latouche dans ses ouvrages. Il y a cent vingt pages, un tiers de volume, entre la scène de Bougival et le moment où Arnold retrouve sa maîtresse d'un jour, à Longpont. Aussi, là comme ailleurs, la fable pénible, entortillée, insuffisante à fournir deux volumes, est -elle entrecoupée des épisodes sur lesquels l'auteur a l'habitude de s'appuyer comme sur des béquilles pour aller jusqu'au bout de ses livres.

Quand Arnold emmène Léo, après l'avoir soustrait à sa mère, il lui fait voir la France, moins dans l'intérêt de ce marmot auquel l'auteur n'a pas su nous intéresser, que pour nous introduire,

nous lecteurs, chez monsieur de Lamartine, chez Georges Sand, chez Béranger. Je ne saurais accorder à un auteur le droit d'entrer chez ses contemporains pour leur demander compte de leurs opinions, de leurs rentes ou de leurs misères. Au nom de l'honneur français, ne sanctionnons pas le code infâme de la personnalité. L'inquisition permise par les mœurs de la place publique sur les hommes politiques est déjà bien assez odieuse. Que de sales petits journaux, la honte du pays, vivent de calomnie et de *puffs*, la faute de leur existence est celle du pouvoir et de la loi, de la magistrature et du gouvernement. M. de Latouche a-t-il le droit de faire cotoyer Saint-Point à son héros pour avoir l'occasion de dire : « L'élégie était aux élections. »

Trouvez-vous mauvais que la sculpture et l'astronomie, David et Arago y soient ?

« Oh ! pourquoi la première réputation de ce ta-
« lent n'a-t-elle été faite que par un parti. »

A qui Béranger a-t-il dû la sienne ?

« Il a toujours la fatuité de l'espoir et la sécurité
« du paradis. Le bâton d'Homère, l'hôpital du
« Tasse, la mendicité de Camoëns, la cécité de Mil-
« ton, le septicisme si rongeur de Byron, il a tout
« remplacé par des châteaux en Bourgogne et une
« place à l'Académie »

Comment vous en voulez à un poète d'avoir deux beaux yeux comme Byron, d'avoir un château comme Voltaire, d'avoir une croyance comme Racine ? faut-il donc un procès-verbal de carence fait par un M. Loyal quelconque, avant de prendre la plume? Et quand cela se trouve ainsi, vous accusez de mercantilisme famélique les plus ardens travailleurs !

Mais qui de nous peut affirmer que Homère ne possédait pas cent mille francs de rente sur le grand-livre de son temps, peut-être, comme Saint-Simon, les avait-il mangées avec des Laïs! Ces accusations ridicules méritent d'autant plus le blâme de la critique qu'en logeant son héros chez Georges Sand, voici ce que M. de Latouche fait dire de lui-même par cette femme célèbre :

« C'est un paysan, moins la santé, un anacho-« rète, moins la vertu, qui mourra dans l'anticham-« bre de la gloire, faute de *camaraderie*, lui qui « n'attendrait pas dans un salon de roi (c'est le sa-« lon d'un roi. Un salon de roi pourrait être le sa-« lon d'un financier. La Dubarry a été un morceau « de roi, avant d'être le morceau du roi). Soldat de « la presse parisienne en 1830, il a manqué *du* cou-« rage *d'être* préfet et homme Littéraire avec une « bonne fortune inouie, celle d'avoir fait fleurir un « barbarisme (Un? quelle modestie!) dans la langue « de Voltaire, il ne sera jamais de l'institut. Frère « hospitalier *de* tout mérite qui se veut produire, « ce petit manteau bleu de la littérature, de qui « l'on a imprimé, je crois qu'il avait fait moins « d'ouvrages que d'auteurs, etc. »

Après ces lignes, il n'y a plus qu'à proposer cette épitaphe : *A M. de Latouche, le XIXe siècle reconnaissant.* Mais je crois que Léo et le pair de France sont le mythe de la paternité littéraire que s'attribue l'aigre censeur de M. de Lamartine.

Le véritable roman se réduit à deux cents pages dans lesquelles il y a deux cents événemens. Rien ne trahit plus l'impuissance d'un auteur que l'entassement des faits. Sans pousser jusqu'au système

mon observation, je ferai remarquer combien il y a peu de faits chez les romanciers habiles. (Werther, Clarisse, Adolphe, Paul et Virginie). Le talent éclate dans la peinture des causes qui engendrent les faits, dans les mystères du cœur humain dont les mouvemens sont négligés par les historiens. Les personnages d'un roman sont tenus à déployer plus de raison que les personnages historiques. Ceux-ci demandent à vivre, ceux-là ont vécu. L'existence des uns n'a pas besoin de preuves, quelque bizarres qu'aient été leurs actes; tandis que l'existence des autres doit être appuyée par un consentement unanime. Quand même tous les événemens du livre de M. de Latouche seraient arrivés au sein de notre société, qui n'est ni plus ni moins morale que les sociétés précédentes, ils manquent de vérité littéraire. La vérité littéraire consiste à choisir des faits et des caractères, à les élever à un point de vue d'où chacun les croie vrais en les apercevant, car chacun a son vrai particulier, et chacun doit reconnaître la teinte du sien dans la couleur générale du type présenté par le romancier.

Une jeune fille comme Eve est une horrible exception, et les exceptions ne doivent jamais jouer dans l'action d'un roman qu'un rôle accessoire. Les héros doivent être des généralités. Dans les *Eaux de Saint-Ronan*, un des chefs-d'œuvre de Walter-Scott, le ministre fidèle à un premier amour pour la fille d'un lord et presque fou, n'est qu'un détail. Effie, dans la *Prison d'Édimbourg*, n'est elle-même qu'un accessoire, l'héroïne est Jeanie Deans. Ces dispositions sont le fruit des plus sérieuses médita-

tions, ou de la rapide intuition du génie. Une jeune fille capable de l'acte par lequel Eve débute dans le roman se gardera bien de choisir pour l'accomplir un jeune homme qu'elle a connu. Paris est une bonne ville, elle se prête à bien des mystéres. Enfin une fille assez forte pour concevoir une pareille faute est une sorte de Médée, de Rodogune, de Catherine, d'Elisabeth, de laquelle on attend autre chose que son amour en post-face pour Arnold, et des sottises semblables à celles qu'elle commet. Le jour où elle l'aime, elle doit s'enfuir avec lui, loin de la France. Léo prouve que M. de Latouche ne sait pas distinguer ce qui peut se dire entre garçons, à la suite d'un dîner, de ce qui s'écrit; il ne distingue même pas ce qui peut s'écrire de ce qui doit s'imprimer. L'art de préparer des scènes, de dessiner des caractères, de former des contrastes, de soutenir l'intérêt lui est entièrement inconnu.

Si je vous ai parlé longuement de ce livre, c'est que là se trouve un écueil sur lequel se sont déjà brisés bien des esquifs; la propagande en littérature. Loin de moi l'idée de condamner les convictions, quoique entre vous et moi, je trouve ce qu'on appelle *une conviction*, quelque chose de bien stupide : Lafayette, homme à principes politiques, n'a fait que du mal à son pays, que M. de Talleyrand, algébriste impitoyable, a deux fois sauvé. Mais celui de nous qui se moque le plus de sa religion à Paris, ne l'abjurerait pas à Constantinople, il se ferait tuer plutôt que d'y renoncer. Une conviction est un sentiment. Les sentimens ne s'analysent pas, ne se raisonnent point. Je ne blâme pas M. de Latouche de faire servir ses

livres à la propagation de ses opinions politiques : les *Provinciales* et les pamphlets de Courrier survivent aux circonstances qui les ont fait éclore; je ne le blâme que de publier un livre mal écrit, incohérent, où les figures sont folles, impossibles et niaises. Qu'un sombre et audacieux génie écrive une belle œuvre, où il fera voir un républicain, un conspirateur qui veut faire de l'Europe une grande république, et qui fascine son lecteur, j'applaudirai à sa statue, je l'admirerai, sans trouver mauvais qu'il ait fait un Spartacus plutôt qu'un Louis XIV. Si l'Europe est plus heureuse, républicaine que monarchique, on lui dressera des monumens comme à Guttenberg; mais publier des monstruosités peu amusantes, ceci est triste. Il y a néanmoins dans *Léo*, quelques pages qui ne manquent pas de poésie; mais elles sont toujours gâtées par des fautes de français inexcusables chez un homme qui n'en est pas à ses premières armes. M. de Latouche a commencé sa vie littéraire par la poésie, il se permet en prose les facilités accordées aux poètes, il procède par de continuelles énigmes à la façon de Delille, il est plein de tours elliptiques. De notre temps, il n'est que quatre auteurs à qui le hasard ait donné la faculté d'être à la fois poètes et prosateurs. Messieurs Victor Hugo, Théophile Gautier, de Musset et de Vigny sont de ces exceptions qui rendent notre époque extraordinaire.

En nous en tenant seulement aux fautes capitales des premières pages qui, chez tous les auteurs sont toujours les plus étudiées, voici des citations de *Léo* qui viendront en aide à ma critique.

Page 3. M. de Latouche prend pour *des dispo-*

sitions précieuses et rares dont la nature doue un homme, le masque et un chapeau porté en arrière *avec* de larges bords.

Arnold a un œil penseur, qui tient à la fois de la mélancolie ou de la conspiration.

Est-ce qu'il est à la fois mélancolique et conspirateur? Ou son œil tient-il de la mélancolie et de la conspiration, comme on tient de son père et de sa mère. Ou tient-il à la disposition du public de la mélancolie ou de la conspiration, comme un épicier tient de l'eau de Seltz et de la bougie de l'Étoile.

Entre ses moustaches brunes, *près* de son collier de barbe touffue éclatait un rire *blanc* plein de franchise et de *candeur*.

La topographie de ce rire est assez inexplicable, mais on doit demander à l'auteur un compte sévère d'un rire *blanc* plein de *candeur*.

5. Une face qui ne rappellera jamais dans tout son galbe que... (vous savez le reste). Quand on veut s'adresser à cette face, au moins faudrait-il lu jeter une phrase française. C'est, M. de Latouche, une face *dont* le galbe rappellera toujours, etc.

9. Lui que touchaient les objets extérieurs, comme les vents, la harpe éolienne.

O poète! le verbe change de temps en changeant de nominatif. Cette faute revient sans cesse et produit les plus étranges phrases.

10. Il s'était *croisé* devant lui des coursiers arabes, car l'air était doux et le sol uni.

Comment les coursiers arabes se croisent devant lui parce que l'air est doux et le sol uni. Cacographe! *Croisé*, en fait de chevaux, est un peu leste.

13. Il y a dans cette page : deux femmes sorties *d'un* vieux mur, *par* une petite porte *confondue avec* la muraille grise, qui mériteraient un pensum à un écolier de seconde.

14. Voir lever le soleil. Ce spectacle ne peut se voir qu'à l'Opéra, vers la fin du second acte de *Guillaume Tell*, quand les machinistes se disposent à produire le fameux effet de : Aux armes.

Dans la même page, *rien n'*était plus harmonieux *et* plus hardi. Cette faute est impardonnable à qui lit Molière.

16. *Une absence* de cachemire qui laisse descendre les plis d'une robe.

Les femmes qui rédigent les bulletins de modes se permettent rarement de pareilles licences.

22. Il reste plus d'un attractif rapport à discipliner à vos systèmes. Cherchez.

23. Le jeune homme laissa traverser à son cerveau une pensée. Joli.

31. On toucha cette berge consulaire où la fin du dernier siècle vit un grand homme avorter en empereur.

Ceci veut dire que les empereurs savent avorter encore mieux que les femmes. La berge consulaire est le port de Saind-Cloud. Une fin de siècle qui voit!

Dans cette même page : l'officier élevait les bras dans l'attitude de la dédicace.

Je demande le dépôt au bureau des renseignemens de la Chambre des pairs.

34. Sa compagne rougissante le regarda.

Ceci ne veut pas dire sa compagne le regarda en rougissant ; mais que je ne sais quoi rougissait Eve.

35. Il fallut plus d'une fois poursuivre à travers des champs cultivés. Quoi?

36. Le bien est *long* à triompher de l'inertie.

Le roman de *Léo* est long, mais M. de Latouche a été longtemps à le faire.

38. Il participe *des* félicités du créateur. Ceci voudrait dire en mauvais français que l'artiste fait partie des joies de Dieu, et non pas qu'il participe à ses joies.

Même page. Vous avez de l'or, nous des couleurs. On ne peut pas se dispenser, en prose, d'un nouveau temps du verbe. Vous avez de l'or, nous avons des couleurs.

41. L'encouragement, la bienveillance, ce sont là le mur et la *rampe protectrice* PAR QUI seuls je pourrai m'élever un moment au-dessus de la terre.

Si un débutant littéraire venait consulter M. de Latouche sur un livre où il apercevrait une bienveillance qui devient un mur, il lui ferait brusquement descendre la rampe de son encouragement, et rirait pendant toute une soirée avec ses amis du *par qui*.

Ceci n'est pas comparable à (p. 41) l'*espoir du lait frais et de l'omelette au cerfeuil* qui va s'évanouir pour le couple affamé.

C'est abuser du droit mythologique de tout personnifier, que de doter les omelettes et le lait d'un espoir quelconque. Ce tour elliptique (L'auteur a voulu dire l'espoir de trouver du lait, etc.), est la maladie chronique du style de M. de Latouche.

Ces tours de force sont surpassés par cette phrase de la page 40. Une œuvre n'est pas proscrite *par*

les défauts qu'elle enferme, mais *par les beautés qui n'y sont pas.*

Une œuvre proscrite par des beautés qui n'y sont pas. On voit que M. de Latouche a longtemps travaillé au *Constitutionnel*, il lui en reste d'agréables niaiseries.

44. Cimenter les prémices d'une rencontre par agape rustique.

Cimenter des prémîces me paraît bizarre, mais agape, monsieur, est un pluriel féminin.

53. Vous verrez dans cette page : les premiers rayons de la lune qui éclairent *la grâce et la richesse* d'une taille languissante.

Même page : Arnold baisa son sourire. Ceci explique la fable de Narcisse.

Enfin il y a (120) *un* consolant oasis, et (150) *une* gynecée.

Puis des propositions si bouffones, qu'on éclate de rire aux passages où l'auteur veut être sévère.

« S'il n'était fugitif, l'éclair éblouirait ! »

« Culotter une pipe d'écume de mer *avec* son « tuyau de cerisier de Moldavie. »

Enfin il y a cette phrase qui ne fera pas rire les *ladies* : « l'attouchement des Anglais eut compromis la pudeur des marbres. »

Vous savez que les Anglais, pendus dans leur pays, s'ils se rendent coupables d'un délit puni de deux ans d'emprisonnement à notre tribunal de police correctionnelle, ont obligé le gouvernement napolitain à mettre une culotte de cuivre à la Vénus Callypige. On ne la déshabille que sur une permission.

Je n'ai pas voulu aller au delà des cinquante pre-

mières pages, j'ai choisi seulement les fautes qui prêtaient à rire; car M. de Latouche, ce manteau bleu de la littérature, a, dans son temps, offert des soupes trempées de fiel aux plus grands poètes. Il vous suffira de savoir que tout le livre est écrit dans ce goût. Un professeur trouverait quinze à seize cents fautes de français, dans les deux volumes; deux par page. Le charivari des événemens a gagné la pensée du narrateur, qui pourrait s'appliquer cette phrase de son livre: *Son seul défaut était d'être fort curieux, et de pécher souvent contre la logique de la langue française.*

Après deux faibles ouvrages, Cooper vient de se relever par le *Lac Ontario.* Ce livre est un beau livre, digne des *Mohicans*, des *Pionniers*, de la *Prairie* auxquels il sert de complément. Cooper est dans cette époque le seul auteur digne d'être mis à côté de Walter-Scott, il ne l'égalera point, mais il a de son génie, et il doit la haute place qu'il occupe dans la littérature moderne à deux facultés, celle de peindre la mer et les marins, celle d'idéaliser les magnifiques paysages de l'Amérique. Je ne puis comprendre que l'auteur du *Pilote* et du *Corsaire rouge*, l'auteur des quatre ouvrages, déjà cités soit le même homme qui a écrit les autres romans, desquels j'excepterai seulement *l'Espion.* Ces sept ouvrages sont ses seuls et véritables titres de gloire. Je ne me prononce pas légèrement, j'ai lu et relu les œuvres du romancier, disons le mot vrai, de l'historien américain ; j'éprouve pour ses deux facultés, l'admiration qu'elles avaient excitées chez Walter-Scott et que méritent encore la grandeur, l'originalité de Bas-de-Cuir, ce sublime personnage qui lie en-

tre eux les *Pionniers*, les *Mohicans*, le *Lac Ontario*, la *Prairie*. Bas-de-Cuir est une statue, un magnifique hermaphrodite moral né de l'état sauvage et de la civilisation, qui vivra autant que les littératures. Je ne sais pas si l'œuvre extraordinaire de Walter-Scott fournit une création aussi grandiose que celle de ce héros des savanes et des forêts. Gurth, dans *Ivanhoë* avoisine Bas-de-Cuir. On sent que si le grand Ecossais avait vu l'Amérique, il eut pu créer Bas-de-Cuir. C'est surtout par cet homme demi-indien, demi civilisé que Cooper s'est élevé jusqu'à Walter-Scott.

Le sujet du *Lac Ontario* est excessivement simple, c'est le lac même. Un sergent du 55e régiment, placé au dernier fort qu'ont les Anglais vers le Canada, veuf et vieux, a demandé sa fille qui était en Angleterre et qu'il veut marier avant de mourir, à Bas-de-cuir, le guide fidèle aux Anglais. La jeune fille, venue avec son oncle, un simple marin anglais, est amenée par un chef de peaux rouges à un endroit où l'attendent les envoyés de son père : Bas-de-Cuir (dit *la Longue-Carabine*, dit le *Trappeur*, dit dans ce nouveau roman le *Dépisteur*), et le Grand-Serpent, Chingashoock, un des plus intéressans sauvages des Mohicans. La fille du sergent trouve avec ces deux personnages un jeune ami de Bas-de-Cuir et du Grand-Serpent, un marin de l'Ontario, nommé Jasper. Cette jeune fille et son oncle, Jasper, Bas-de-Cuir et le Grand-Serpent, escortés du chef, appelé Tête-de-Flèche et de Rosée-de-Juin sa femme, ne parviennent pas au fort sans dangers. Les Iroquois. instruits du voyage de la fille du sergent et de son oncle, veulent s'en emparer : ils rôdent dans le

bois, ils ont pour complice Tête-de-Flèche, espion des Français et leur allié secret. Durant cette périlleuse traversée, la jeune fille se prend d'amour, pour Jasper, l'ami de Bas-de-Cuir. En allant avec le sergent prendre possession d'une des Mille-Iles pour y intercepter des convois envoyés par les Français aux Iroquois, Bas-de-cuir apprend qu'il n'est qu'estimé par la fille du sergent, il renonce à elle, et quoique l'aimant, il la marie à Jasper.

J'aime ces sujets simples, ils annoncent une grande force de conception, et sont toujours pleins de richesses. La première partie de l'œuvre embrasse la peinture de l'Oswego, un des fleuves qui se jettent dans l'Ontario, et le long des rives duquel sont placés les sauvages qui veulent s'emparer des voyageurs. Là Cooper est redevenu le grand Cooper. La description des forêts, des eaux du fleuve et de ses chutes; les ruses des sauvages, que déjouent le Grand-Serpent, Jasper et le Dépisteur, fournissent une suite de tableaux merveilleux, et qui, dans cet ouvrage comme dans les précédens, sont inimitables. Il y a là de quoi désespérer tout romancier à qui l'envie prendrait de suivre les traces de l'auteur américain. Jamais l'écriture typographiée n'a plus empiété sur la peinture. Là est l'école où doivent étudier les paysagistes littéraires, tous les secrets de l'art sont là. Cette prose magique non-seulement montre à l'esprit ce fleuve, ses rives, les forêts et leurs arbres, mais elle y parvient en donnant à la fois les moindres circonstances et l'ensemble. Ces vastes solitudes où vous pénétrez deviennent tout-à-coup intéressantes. Le même génie qui, après vous avoir lancé en pleine mer, passionne l'immense étendue de l'Océan,

sait vous faire frissonner en vous laissant apercevoir des Indiens derrière les troncs d'arbres, dans l'eau, sous les rochers. Quand l'esprit des solitudes vous a parlé, quand le calme frais de ces éternels ombrages vous a séduit, quand vous planez sur cette puissante végétation, vous avez le cœur en émoi. De page en page, les dangers se présentent naturellement, sans aucun effort de mise en scène. Il semble que vous vous soyez penché vous-même sous les grands arbres pour reconnaître la trace d'un mocassin. Ces périls sont si bien liés aux accidens du terrain que vous examinez attentivement les rochers, les arbres, les chutes d'eau, les bateaux d'écorce, les buissons; vous vous incarnez à la contrée; elle passe en vous, ou vous passez en elle, on ne sait comment s'accomplit cette métamorphose due au génie; mais il vous est impossible de séparer le sol, la végétation, les eaux, leur étendue, leur configuration, des intérêts qui vous agitent. Enfin, les personnages deviennent ce qu'ils sont réellement, peu de chose, dans cette grande scène que vous mesurez incessamment. Les rencontres avec les Indiens, les ruses, les luttes de sauvage n'ont aucune monotonie, et ne ressemblent à aucune de celles dont s'est déjà servi Cooper. La peinture du fort, le temps de repos des personnages, le tir au cible sont des chefs-d'œuvre. Il faut savoir un gré infini à l'auteur du choix de ces humbles personnages. A l'exception de la jeune fille, qui n'est pas vraie, dont les distinctions sont péniblement inventées et inutiles, ces figures sont *nature*, pour employer le mot des ateliers. Il est malheureux que le marin anglais et le lieutenant Muir, ces deux pivots du drame

si simple, si naïf, soient manqués. Un bon conseil, un peu plus d'étude, et cette composition eût été sans défauts. La navigation sur l'Ontario, miniature délicieuse, égale les plus belles scènes maritimes de Cooper. Enfin l'expédition dans les Mille-Iles et les combats des Iroquois appuyés par un capitaine français sont d'un intérêt égal à celui qui rendait les *Mohicans*, le chef-d'œuvre de ce genre. Bas-de-Cuir ou Longue Carabine ou le Trappeur ou le Chercheur de pistes domine là comme ailleurs, et plus qu'ailleurs. Cette figure si profondément mélancolique y est en quelque sorte expliquée.

Assez sur l'intérêt et les détails de cette belle œuvre, il est plus utile de rechercher les fautes qui s'y trouvent. Ce qui rend Cooper inférieur à Walter-Scott est sa profonde et radicale impuissance en fait de comique et sa perpétuelle intention de vous divertir, ce à quoi il n'a jamais réussi. On éprouve en lisant Cooper une singulière sensation. Il semble que pendant que nous écoutons une belle musique, il y ait là près de nous un affreux ménétrier de village qui râcle son violon, et nous impatiente en jouant le même air. Pour produire ce qu'il croit être le comique, Cooper met dans la bouche d'un de ses personnages, une même plaisanterie sotte, inventée *a priori*, un entêtement quelconque, un vice moral, une difformité d'esprit qui s'est montrée pendant les premiers chapitres et reparaît, de page en page, jusqu'à la dernière. Cette plaisanterie et ce personnage font dans le roman l'effet du ménétrier dont je vous parle. C'est à ce système que nous devons David-la-Gamme dans les *Mohi-*

cans, le marin anglais et le lieutenant Muir dans le *Lac Ontario*, enfin toutes les figures prétendues comiques des romans de Cooper.

Le premier auteur de cette maladie qui a dégénéré en épizootie, car un bon nombre de littérateurs français en sont atteints, est sir Walter-Scott. La visite du roi Charles dont parle sept ou huit fois lady Bellenden dans les *Puritains*, et quelques traits semblables, desquels, en homme de génie, Scott a été sobre, ont perdu Cooper. Le grand écossais n'a jamais abusé de ce moyen qui est petit, qui accuse l'infécondité, l'aridité de l'esprit. Le génie consiste à faire jaillir à chaque situation les mots par lesquels le caractère des personnages se déploie, et non à affubler le personnage d'une phrase qui s'adapte à chaque situation. Il est parfaitement permis de poser un homme comme gai, comme sombre, comme ironique; mais sa gaieté, sa tristesse, son ironie doivent se manifester par des traits de caractère. Après avoir peint votre personnage, faites-le parler; mais lui faire toujours dire la même chose est une impuissance. Walter-Scott a remarqué ce que nous avons tous observé, le vice assez comique des redites; mais cette peinture ne fournissait qu'un personnage ou deux au plus, et il s'en est tenu à ce nombre. C'est dans l'invention des circonstances et dans celle des traits caractéristiques que se révèle le génie du Trouvère moderne. En opposant les pauvres personnages comiques et grimaçans de Cooper à des figures comme celles des deux bourreaux de Tristan dans *Quentin Durward*, à celle de Michel Lambourne dans *Kenilworth*, on découvre aussitôt la loi de cette création

littéraire. Si vous ne vous sentez pas la puissance de créer ainsi, restez vous-même, cherchez, exploitez les ressources qui vous sont propres. Dans *Redgaundtlet,* il y a un vieux contrebandier qui répète incessamment *par suite d'affaires* ; mais Walter-Scott a fait de ce mot une source intarissable d'*humour,* et ne nous ennuie jamais. J'ai été vraiment attristé, quand, dans ce bel ouvrage de Cooper, j'ai vu venir la même plaisanterie chez le marin et sur les quatre femmes du lieutenant Muir.

La conception des caractères secondaires trahit la faiblesse du rival de Walter-Scott. On sent trop que l'entêtement du marin anglais, qui ne veut pas écouter le marin d'eau douce, est nécessaire pour faire arriver la catastrophe. Sublime quand il vous initie aux beautés de la nature américaine, quand il vous fait glisser sur l'Ontario, quand il débouque aux Mille-Iles, Cooper faiblit dans la préparation du drame, et ne rachète cette faiblesse que par la beauté des détails. Jamais Walter-Scott n'aurait commis la faute de n'élever des soupçons sur le caractère de Jasper qu'au milieu du roman. On voit trop la nécessité du moyen, et le moyen. Le lieutenant Muir devait paraître beaucoup plutôt, et l'auteur aurait jeté plus d'intérêt en faisant comprendre adroitement son rôle de traître et ses intelligences avec Tête-de-Flèche.

J'ai un grave reproche à faire à l'auteur. Certes, Cooper ne doit point sa gloire à ses concitoyens, il ne la doit point non plus à l'Angleterre, il la doit en grande partie à l'admiration passionnée de la France, de notre noble et beau pays, plus soucieux des gens de génie étrangers que de ses poètes. Coo-

per a été bien compris, il a été surtout apprécié par la France. L'universalité de notre langue a propagé son nom chez les peuples qui ne savent pas l'anglais. Je suis étonné de lui voir ridiculiser dans le *capitaine Sanglier*, les officiers français qui étaient au Canada, en 1750. Ces officiers étaient des gentilshommes, l'histoire est là pour nous dire combien leur conduite fut belle. Est-ce à un Américain, à qui sa position ordonne d'avoir des idées élevées, à prêter un caractère gratuitement odieux à l'un de ces officiers français, quand le seul secours que l'Amérique ait reçu pendant la guerre de l'indépendance est venu de la France? Le capitaine Sanglier, noble ou ignoble, ne dérange rien au plan du drame, et la noblesse du caractère aurait pu fournir une belle scène de plus. Il y a je ne sais quoi de triste à voir des hommes élevés se mettre au niveau de la foule. Cooper partage encore cette faute avec Walter-Scott, qui a payé par les *Lettres de Paul*, l'admiration vive et sincère de la France. Mon observation est d'autant plus juste, qu'en parcourant toutes les œuvres de Cooper, il est impossible d'y trouver une trace de bienveillance pour la France.

La différence qui existe entre Walter-Scott et Cooper tient essentiellement à la nature des sujets vers lesquels les a portés leur génie. Des tableaux de Cooper, il ne peut rien ressortir de philosophique ni de saisissant pour l'esprit humain quand l'œuvre une fois lue, l'âme regarde en arrière pour en embrasser l'ensemble. Tous deux sont certes de grands historiens; l'un et l'autre ont le cœur froid, ils n'ont pas voulu admettre la passion: cette émanation di-

vine, supérieure à la vertu que l'homme a faite pour la conservation de ses sociétés, ils l'ont supprimée, ils l'ont offerte en holocauste aux bas bleus de leurs pays; mais l'un vous initie aux grandes révolutions humaines, et l'autre aux grands changemens de la nature. L'un a mis la littérature aux prises avec les paysages et la mer, l'autre s'est pris corps à corps avec l'humanité. Lisez Cooper, et ceci vous frappera surtout dans le *lac Ontario*, vous ne trouverez pas un portrait qui vous fasse penser, qui vous ramène en vous-même par une réflexion fine et ingénieuse, qui vous explique les faits, les personnes, leurs actions; il semble au contraire aimer à vous lancer dans la solitude, et à vous y laisser rêvant. Cette impression tient de celles que donnent les voyages où l'on est seul; tandis que Walter Scott vous donne, en tous lieux, une brillante et nombreuse compagnie. L'œuvre de Cooper isole; Scott vous marie à son drame, tout en vous peignant à grands traits son pays à toutes les époques. La grandeur de Cooper est un reflet de celle de la nature qu'il peint, celle de Walter-Scott lui est plus particulière. L'Écossais enfante ses œuvres, l'Américain est le fils des siennes. Walter-Scott a mille faces, Cooper est un peintre de marine et de paysages, admirablement servi par deux académies, le *Sauvage* et le *Matelot*. Sa belle création de Bas-de-cuir est une œuvre à part. Je ne sais pas l'anglais, je ne puis juger du style de ces deux beaux génies, heureusement pour nous si différens; mais je crois également l'écossais bien superieur à l'américain dans l'expression de la pensée et dans le mécanisme du style. Cooper est illogique, il pro-

cède par des phrases qui, prises une à une, sont confuses, dont la suivante ne se lie pas à la précédente, mais dont l'ensemble fait une masse imposante. Pour comprendre ma critique, il suffit de lire attentivement les deux premières pages du *lac Ontario,* en examinant chaque proposition. Il y a là comme un *fourré* d'idées qui mériteraient des pensums à un élève de rhétorique en France; mais bientôt la majesté de la nature vous gagne, vous oubliez l'allure embarrassée du vaisseau, vous admirez la mer ou le lac. En résumé l'un est l'historien de la nature, l'autre celui de l'humanité; l'un arrive au beau idéal par des images, l'autre par l'action et sans négliger aucune poésie : la marée haute dans l'*Antiquaire*, le premier paysage dans *Ivanhoë* témoignent d'un talent de peintre égal à celui de Cooper.

Revenir de ces deux colosses à l'auteur de *Jean Cavalier*, il y a la distance de l'Ontario à la Seine; mais les deux maîtres de l'art me fourniront les exemples auxquels je serai contraint de renvoyer M. Eugène Sue, car malheureusement il n'a rien fait pour revenir de l'arrêt porté sur lui par un de nos critiques lors de *Latréaumont*. Quelque sévère qu'il soit, cet arrêt est juste. Je suis d'autant plus fâché d'avoir à le confirmer, que M. Sue ne manquait pas à son début de qualités, aujourd'hui perdues : il avait de la grâce, et du comique, le travail ne l'épouvantait pas; mais il n'a pas vu clair dans ses recherches; mais il n'a pas voulu apprendre cet art de tisserand, dont les préceptes sont dans les œuvres de Walter-Scott bien méditées.

La lutte de Jean Cavalier et de Louis XIV est si connue qu'il est inutile d'expliquer le fond du roman. Le maître n'a jamais intitulé l'un de ses ouvrages, le *Prétendant*, mais *Waverley* ; *Olivier Cromwell*, mais *Woodstook; Marie Stuart*, mais l'*Abbé*. Dès que vous faitez votre sommaire d'un fait historique, je ne puis y porter le moindre intérêt, je le sais par cœur. Le roman ne peut admettre qu'en passant une grande figure. Ainsi Cromwel, Charles II, Marie Stuart, Louis XI, le Prétendant, Élisabeth, Richard-Cœur-de-Lion, tous les grands personnages que le créateur du genre a mis en scène, ne paraissant jamais qu'un moment ou au dénoûment ; le drame du conteur marche vers eux, comme dans leur temps marchaient les hommes et les choses. On a vécu dans le pourpoint des créations secondaires de Walter-Scott, on a épousé les intérêts de tous les acteurs, quand on s'avance avec eux vers la grande figure historique. Il n'a jamais fait d'un immense événement le sujet de son livre ; mais il en a expliqué minutieusement les causes, en peignant l'esprit et les mœurs de toute une époque, et se tenant dans le milieu social, au lieu de se placer dans la haute région des grands faits politiques. Vous ne trembleriez pas de voir arriver Cromwel à Woodstook, s'il s'agissait de la prise de Charles Ier ; vous savez que Charles Ier a été décapité ; mais vous tremblez pour les personnages secondaires dont le sort est oublié par les historiens ; vous tremblez pour le brave étudiant qui défie le Protecteur. Quand l'Écossais a voulu nous faire vivre avec Marie Stuart, et nous intéresser à son évasion, il ne l'a pas emprisonnée à Fotheringay,

d'où elle n'est sortie que morte, mais à Lochleven.

Cette première faute vous indique déjà, chez M. E. Sue, une ignorance complète de la disposition des grosses pièces de la charpente. Cette faute capitale est encore aggravée par le résumé très bien fait qui domine son ouvrage. En cent pages, M. Sue a écrit l'histoire de la lutte des Cévennes contre Louis XIV. Il a très bien expliqué la révocation de l'édit de Nantes, son roman n'est plus que la paraphrase de cette préface. Quand Walter-Scott sentait la nécessité d'initier son lecteur à une phase historique par des considérations, il les enfermait dans le roman, ou les mettait dans la bouche d'un personnage. C'est à cette profonde connaissance des moyens de l'art que nous devons le chapitre des *Deux cousins* dans Quentin Durward, les savantes préparations de Wawerley et celles de Pévéril du Pic.

Seconde faute. Les *Puritains* de Walter-Scott existaient, le sujet était épuisé. Pour lutter avec Raphaël, il faut être Titien ou Rubens.

En continuant d'indiquer les fautes commises par M. Sue dans son ouvrage, nous révélerons des principes importans à suivre dans la composition des romans dits historiques, et qui, bien faits, valent les plus belles histoires.

Il est impossible à l'art littéraire de peindre les faits militaires, au-delà d'une certaine étendue. Présenter à l'esprit les montagnes des Cévennes, les plaines entre les Cévennes et le Bas-Languedoc, y faire manœuvrer des troupes, expliquer des batailles, Walter-Scott et Cooper ont trouvé pareille tâche au-dessus de leurs forces: ils n'ont jamais

tenté de faire une campagne en littérature, ils se sont contentés de donner, sur un faible échantillon, l'esprit de deux masses de combattans. Encore, les escarmouches qu'ils ont essayé de peindre ont-elles nécessité de longues préparations. Quand Walter-Scott a tenté l'entreprise, il a choisi quelque terrain circonscrit, et n'a pas séparé la description des lieux du récit de l'action, il les a si bien mêlés qu'on sait parfaitement où sont les Puritains, où sont les troupes royales, où est le marais, où est la côte, où sont les bois; rien ne se sépare, tout se tient. Une fois l'escarmouche passée, il a fait attaquer le château de Lady Bellenden; puis il a clos son épopée par la déroute du pont de Bothwell, où il ne s'est même pas donné la peine de peindre le paysage: qui ne se figure pas deux rives, l'une à Morton, l'autre à Claverhouse, un pont à disputer. L'ouvrage de M. Sue embrasse deux campagnes de Cavalier, deux campagnes dont l'issue est connue. Pendant quatre volumes in-octavo, le lecteur doit voir un champ étendu depuis les Cévennes jusqu'à Montpellier. Je ne connais pas la portée de l'attention publique en ce genre; mais, en jugeant par la mienne, je trouve la chose impossible, quand l'auteur ne marie pas les événemens et les hommes aux accidens de la nature, et ne les explique pas les uns par les autres, comme ont fait Cooper et Walter-Scott. Néanmoins, sans me dissimuler l'étendue de l'entreprise et ses difficultés, je crois qu'il serait possible de peindre le mouvement des camps, le grand tohubohu d'une bataille, en mettant à l'œil du lecteur la lorgnette du général; mais il sera nécessaire d'y dépenser un grand espace typographi-

que et les plus rares efforts du talent. Dans un récent chef-d'œuvre, M. Beyle, en faisant un magnifique croquis militaire, a senti les impossibilités que je signale. Il ne s'est pas jeté dans la peinture complète de la bataille de Waterloo, il l'a cotoyée sur les derrières de l'armée, il a donné deux ou trois épisodes de la déroute; mais si puissant a été son coup de pinceau, que l'esprit voit au-delà: l'œil embrasse tout le champ de bataille et le grand désastre. Cet épisode annonce chez l'écrivain la connaissance de ce péril littéraire. Je m'empresse de vous dire que je regarde l'auteur de la *Chartreuse de Parme* comme un des profonds esprits et des meilleurs écrivains de notre époque. Sa part sera plus grande qu'on ne la lui fait.

Jean Cavalier aime Isabeau, fille d'un maitre d'armes, il a pour rival le marquis de Florac, capitaine de dragons, il se querelle avec le marquis et sort de France. M. de Florac se conduit avec Isabeau comme Lovelace avec Clarisse. Quand Cavalier revient de son exil nécessaire, il trouve les Cévennes persécutées, Isabeau déshonorée. D'horribles traitemens infligés à sa famille l'exaspèrent, il commence l'insurrection de concert avec un gentilhomme verrier, nommé du Serre, qu'il a connu à Genève. M. de Florac est aimé d'une colombine, nommée Toinon, qui elle-même est aimée d'un traitant, nommé Taboureau. Toinon, courant après M. de Florac, est suivie de son Taboureau. En apprenant que son amant est prisonnier de Cavalier, la colombine accepte de M. de Villars la mission de se faire aimer de Cavalier; elle réveille chez lui l'ambition, et le pousse à servir Louis XIV, à s'adresser à M. de Villars qui aime mieux traiter avec lui pour pacifier les Cé-

vennes que de continuer cette horrible guerre civile. L'auteur a beaucoup rabaissé Cavalier, en le faisant amoureux d'une Toinon. Combien de préparations eussent été nécessaires pour faire admettre cette erreur chez un homme de la trempe de Cavalier. Je vais plus loin : la chose serait vraie, il aurait fallu, pour un semblable ouvrage, inventer une autre intrigue. La vie de Cavalier, pendant sa lutte, a été celle de Napoléon durant ses premières campagnes d'Italie. Dans une pareille tourmente, comment le chef des Camisards, occupé de venger sa maîtresse, a-t-il pu filer une intrigue amoureuse avec une comédienne? Aucun bourgeois de Paris ayant cent mille écus de rente du temps, ce qui fait un million de ce temps-ci, ne se mettrait dans les pattes des Camisards, à la suite d'une colombine, traînant avec soi des pâtés de becfigue et les meilleurs vins, comme le fait Taboureau. Il va s'émouvoir entre M. de Florac et Cavalier une haine qui engendre la guerre des Cévennes, il n'est question que du nom de M. de Florac qui disparaît des quatre volumes, et vous voulez que nous le prenions au sérieux? Que nous en fassions un homme marchant sur ses pieds, vivant, agissant? Dans les *Puritains,* voyez si Morton et son rival se quittent? M. Sue n'a pas tiré parti de la chute horrible que fait Cavalier, en reconnaissant une colombine amoureuse de Florac, dans la fausse marquise qu'il aimait. Chez lui, Cavalier est un étourneau, assez petit pour se trouver humilié devant les dames de Montpellier, et assez niais pour demeurer pendant quinze jours inactif devant M. de Villars. M. Sue nous montre M. de Baville, uniquement

pour nous le montrer, et le terrible remueur de toute cette affaire, n'est absolument rien dans l'ouvrage. Le joyeux ami de Chapelle, de Boileau, de Molière, le convive d'Auteuil, cet homme à deux faces, était cependant une figure intéressante et qui méritait l'honneur d'être plus mêlée à l'action qu'elle ne l'est.

Pour mettre en scène des personnages aussi graves, aussi authentiques que les Cavalier, Bâville, cet illustre intendant du Languedoc, et le maréchal de Villars, en les mêlant à des Toinon, à des Taboureau, le génie du romancier doit consister à faire croire à ses créations, à confirmer leur existence par quelque courte apparition du personnage historique. En ceci éclate la profondeur du maître : Walter-Scott emploie la moitié de son drame à vous pénétrer de la vie d'Amy, avant d'aborder Leicester et Elisabeth. Combien de personnages inventés pour donner à la fable la qualité de l'histoire. Relisez cette conception littéraire la plus vigoureuse, *comme plan*, qu'ait forgée Scott. Plus de trente personnages rayonnent autour d'Amy, toute l'œuvre semble faite pour elle, jusqu'à ce qu'elle aille à la fête donnée par Leicester à sa souveraine, où elle renversera le plus vaste édifice de la faveur, où elle tuera les espérances de l'ambitieux amant d'Elisabeth.

La foi littéraire manque à M. Sue. Le défaut de vérité, d'étude se fait sentir en toute chose. Ainsi, rien n'est plus ridicule ni plus contre les lois de la poétique du roman, que la manufacture de prophètes, élevée par du Serre, le gentilhomme-verrier. Imaginez-vous la science de Broussais sur

l'excitation arrivée, non pas à l'état de doute où elle est encore au dix-neuvième siècle (car je ne crois pas à des doctrines absolues en médecine), mais à l'état d'application. Comprenez-vous que, sous Louis XIV, temps où la médecine était purement empirique et pharmaceutique, il put exister un homme pratiquant, dans un intérêt politique, sur de pauvres enfans, des manœuvres névrotiques pour les plonger dans l'extase ? Qui ne sait que les miracles des convulsionnaires, cinquante ans plus tard ont causé la plus grande surprise, voire même l'incrédulité dans l'Europe savante ? De toutes les fautes que M. Sue pouvait commettre, un anachronisme médical ne devait-il pas être la dernière. L'art du romancier consiste à être vrai dans tous les détails, quand son personnage est fictif. Aussi, du Serre, ouvrant le vivier où il exalte et tient ses prophètes en réserve, fait-il, quand il les met à la porte, bourrés d'opium et vêtus en danseurs d'opéra, pour leur laisser parcourir les Cévennes, l'effet d'un petit drôle lâchant des hannetons dans une salle de spectacle. Comment M. Sue veut-il que nous croyons à ce qu'il va nous raconter, quand il nous montre du Serre imprégnant de phosphore (le phosphore a été trouvé par Stalh, je crois, plus tard,)la chevelure de ses petits prophètes ? Qu'arrivera-t-il en plein jour ? Puis comprenez-vous une pareille excitation ayant la durée de la guerre ? Ces niaiseries discréditent aussitôt les autres parties de l'œuvre.

L'auteur fait parler ses personnages en se mettant une pratique pour se déguiser la voix comme au bal de l'Opéra. Au lieu de parler polichinelle, il parle

calviniste ; mais les calvinistes ne parlent pas. Le don de devenir son propre personnage, d'être à la fois Mac-Briar, Morton, Claverhouse, il ne le possède pas. Le lecteur ne se prête à aucune illusion quand l'auteur ne la partage pas au moment où il crée. On frémit, dans Walter-Scott, en entendant ses farouches Caméroniens, et M. E. Sue ne nous émeut point. Voici pourquoi. Il n'a pas compris le rôle que doit jouer le dialogue dans les romans historiques. Les paroles des protestans ne font aucun effet, parce qu'elles sont plaquées, et ne sont pas le germe ou le fruit des faits, comme chez les personnages de Walter-Scott. Comment M. Sue veut-il que nous puissions croire à ce que disent ses personnages, de loin en loin il crible ses pages d'astérisques qui vous renvoient à de petites notes où il vous cite les auteurs auxquels il emprunte leurs discours. Une note est le coup d'épingle qui désenfle le ballon du romancier. Avec sa note, un auteur ressemble à un conteur qui, après avoir fait plusieurs histoires, au dessert, vous dit : Ce que je vais vous raconter est vrai. La note du romancier est la parole d'honneur du Gascon. L'auteur pousse la note jusqu'à l'impertinence, il prend ses lecteurs pour des ignorans. Ainsi, quand il y a quelque chose de biblique et de magnifique, M. Sue écrit au bas : Saint-Mathieu, Isaïe ! etc. Prenez garde, ce n'est pas moi, ne vous trompez pas ? Comme si l'on pouvait se tromper ! Ces réimpressions partielles de la Bible font ressembler le roman à ces robes que portent de joyeuses filles au carnaval, et qui sont faites en toile à torchon mais garnies des plus riches den-

telles. Le dialogue, disons-le hautement, est la dernière des formes littéraires, la moins estimée, la plus facile ; mais, voyez jusqu'où Walter-Sott l'a élevée ? il l'a fait servir à achever ses portraits. Deux phrases du gardeur de pourceaux, et du fou dans *Ivanhoé*, agrandissent tout, le pays, la scène, et même les nouveaux venus, le templier et le pèlerin.

M. Sue doit attribuer le peu de réalité qu'ont ses créations, à plusieurs fautes de ce genre, si tant est qu'on puisse donner ce nom glorieux à des personnages impossibles. Au lieu de cette cohésion nécessaire à la vie commune des personnages d'un drame, il règne un décousu incroyable. Ce livre n'est ni une marqueterie où toutes les pièces se commandent, ni un collier où les perles sont tenues par le même fil. Le livre peut se fermer par quatre paroles à presque tous les endroits; il n'y a ni plan, ni action. Les personnages vont où ils veulent, ils ne causent aucune surprise, il n'y a point de péripétie, rien n'est préparé. Cependant il y avait là les élémens d'un beau roman historique. Il ne fallait point tant d'événemens. Les traitemens horribles subis par la famille Cavalier suffisaient pour expliquer Cavalier qui était une espèce de Cathelineau protestant. La peinture des Cévennes, le châtiment infligé par Cavalier aux faux camisards noirs, toutes les préparations nécessaires à faire comprendre la bataille de Tréviez, cette victoire de Cavalier, remportée malgré le mauvais vouloir de ses associés; ces seuls faits, reliés par des espions à M. de Baville et au maréchal de Villars, auraient amplement suffi à Walter-Scott pour faire une œuvre admirable. Un homme de talent n'aurait

certes ni rabaissé ni prodigué Cavalier; il vous l'eût présenté pendant un premier volume sous l'incognito d'un déguisement; il ne l'aurait montré que pendant la bataille et traitant avec Villars, il aurait dit en quatre mots la fin de sa vie, et nous aurions eu l'image du grand roi traitant avec le garçon boulanger, les calvinistes faisant la terrible guerre des guérillas à Louis XIV. Walter-Scott aurait surtout donné aux discours des calvinistes français une toute autre tournure qu'à ceux des fanatiques Écossais.

Le défaut de conscience qui frappe de nullité le plan de *Jean Cavalier*, qui rend ridicules les conversations, existe encore dans le style; mais il n'y a pas de style. M. Sue écrit comme il mange et boit, par l'effet d'un mécanisme naturel; il n'y a là ni travail ni effort. La phrase est d'une désespérante uniformité. Pas une idée, pas une réflexion, pas un seul de ces traits incisifs, concis qui doivent distinguer l'écrivain français entre les écrivains, ne relève cette prose molle et lâche. La forme que M. Sue a trouvée une fois est comme le moule qui sert à une cuisinière pour toutes ses crêmes.

Il y a dans *Jean Cavalier*, à la moitié de l'ouvrage, deux personnages prétendus grotesques, aussi froids que des statues de neige et qui fondent au premier rayon d'un examen sérieux : deux bourgeois qui causent sur les affaires publiques. L'un, qui tient à l'exacte observation des lois de la civilité puérile et honnête, est la caricature de ces détestables inventions de Cooper dont je viens de vous parler. Là M. Sue est en décadence vis-à-vis de lui même. Dans ses premiers ouvrages, il y avait des personnages comme ceux de *Misère* et

de *Grain de sel*, qui ne manquaient ni d'originalité, ni de puissance. Leurs discours avaient du comique, et ce comique était tiré de l'action; mais l'auteur a complètement abandonné cette voie, il a poussé tout à l'extrême, il a pris l'exagération pour le *vis comica*.

M. Sue est tombé dans une erreur de laquelle il ne peut plus revenir. Il a mis le nez dans les documens authentiques de l'histoire de France sous Louis XIV. Les archives du ministère des affaires étrangères lui ont été ouvertes, il a vu l'envers de la tapisserie brillante de ce brillant règne, il s'est préoccupé des moyens, il s'en est ébahi comme un enfant entrant pour la première fois dans un cabinet de physique, et il a cru faire merveille en composant la *Cuisinière bourgeoise* de cette haute diplomatie. Il s'est constitué le *taon* de Louis XIV. Il a crié à l'infamie en apprenant que le cabinet de Versailles, pour devenir maître de la mer, laissait les Hollandais et les Anglais se battre entre eux. Il a trouvé mauvais que Louis XIV eût des passions. Il n'y a pas d'homme grand possible, sans la passion; autrement vous avez Washington, l'incarnation d'une statue, et pour produit, le joli pays des États-Unis! Au lieu de voir dans ce grand roi l'infatigable constructeur de places fortes, l'audacieux créateur de la domination bourbonienne en Espagne et en Italie, le bâtisseur de monumens et de canaux, le protecteur du commerce et des arts, l'ami de la littérature qui faisait asseoir Molière à sa table, qui donnait cent mille écus à Racine, et autant à Boileau, qui faisait Fénélon le précepteur du Dauphin, qui consultait Bossuet et le comprenait, enfin l'auteur

de choses si grandes, que le marteau de la révolution, que le vouloir de Napoléon n'a pu ni les faire disparaître, ni les égaler ; M. Sue a montré l'homme qui mangeait beaucoup, qui ne sentait pas bon, qui se mettait des jeux de carte dans les souliers, et sur la tête de hautes perruques, il a montré l'homme vindicatif. Que M. Sue, qui avait, dit-on, des motifs, se soit vengé dans *Latréaumont* de la maison de Rohan, en faisant un Rohan sans vouloir ni dignité, cela peut se concevoir; mais Louis XIV ne s'est jamais trouvé sur le chemin de l'auteur. M. Sue a été conduit à écrire Cavalier par continuation de son système, il veut ouvrir les yeux à l'Europe sur Louis XIV. Louis XIV est à lui, c'est sa victime, il la traîne autour de neuf volumes, comme Achille a traîné neuf fois Hector autour d'Ilion. Dans quel but? Louis XIV ne peut pas se venger en lui donnant l'ordre du Saint-Esprit.

M. Sue a commis une des plus lourdes méprises que puisse commettre un homme de loisir, qui étudie aux sources, il a prouvé qu'il ne consulte personne et tient beaucoup à cette faute qui avait déjà fait rire de lui dans l'*Histoire de la marine française*. Louis XIV, pour donner à ses favoris un signe de sa faveur, leur permettait, par un brevet, de porter un juste-au-corps bleu, particulièrement orné, qu'il mettait dans ses parties de Marly. M. Sue a imaginé que le courtisan restait éternellement vêtu de ce juste-au-corps. Et sur mer, Cavoie se bat en juste-au-corps bleu, et Villars porte dans les Cévennes ce juste-au-corps bleu. Si quelqu'un a pu ne pas être breveté pour le juste-au-corps, c'est Villars, fils d'un greffier au

parlement, l'homme, haï de la cour, qui disait à Louis XIV, forcé de lui confier les destinées de la France avant la bataille de Denain : « Sire, je vais me jeter au milieu de vos ennemis et je vous laisse au milieu des miens. » Louis XIV réservait ses faveurs pour les maréchaux de Villeroy, et de La Feuillade, les seuls incapables de ses maréchaux. Villars n'a paru que fort tard comme général en chef, dans le siècle de Louis XIV; il vint quand les Turenne, les Condé, les Luxembourg étaient morts. Dans ses derniers jours, Louis XIV ne pensait plus guère à la futile distinction du juste-au-corps bleu de Marly, qui a fait créer le *bleu Marly*, mot resté chez les merciers après la démolition de Marly : les noms survivent souvent aux choses. Cavoie et Villars se montrant l'un dans les Cévennes, l'autre sur la flotte de Ruyter en juste-au-corps de Marly, est donc une de ces fautes dont les lecteurs instruits se moquent dans les salons, à Pétersbourg, à Varsovie, à Vienne, à Berlin, et que le bourgeois parisien ne soupçonne pas; mais qui embourgeoisent la littérature. Le talent doit être gentilhomme, et des esprits distingués ne doivent pas commettre de pareilles fautes. Celle-ci tient, d'ailleurs, à la propension qu'ont les imitateurs de Scott faire *de l'historique* à peu de frais, ils trouvent un détail, ils s'en emparent et le plaquent dans leurs livres : ils généralisent des particularités, au lieu de particulariser des généralités, principe essentiel de Walter-Scott. Que dirait M. Sue d'un romancier qui ayant vu dans un portrait de Velasquez le duc d'Albe revêtu d'une armure, tenant à la main le bâton du commandement, l'introduirait ainsi vêtu dans un boudoir, sous prétexte que le peintre l'a

livré sous ce harnais à la postérité? Un vaudevilliste mettra bravement un jeune seigneur en bonne fortune avec le juste-au-corps bleu. Insensiblement l'erreur s'accrédite; puis une nation finit par vous montrer la fenêtre d'où Charles IX a tiré sur ses sujets (elle n'était pas bâtie).

Il n'y a pas de détail dans Jean Cavalier qui ne donne lieu à de semblables observations. Un monsieur de Mercœur ne saurait avoir avec un Taboureau la scène que M. Sue leur prête chez le maréchal de Villars. Les scènes de Molière dans le *Bourgeois gentilhomme* ne sont pas attribuées à des grands seigneurs, expressément nommés. Molière nous laisse dans le doute, il nous est permis de voir un intrigant dans son marquis et une femme équivoque dans *la belle marquise*; mais affirmer que chez le maréchal de Villars, le jeune de Mercœur (un enfant de la Maison de Lorraine!) a soutenu la lutte égale de part et d'autre que lui prête M. Sue avec Taboureau, est un contre-sens historique aussi gros dans l'ordre des idées que celui du juste-au-corps dans l'ordre des choses. Le roman historique a pour but d'exprimer l'esprit d'une époque, et non d'en fausser le caractère en peignant des aventures isolées, exceptionnelles, qui disparaissent dans le mouvement des choses, des idées et des faits.

En fait de fautes de français, il y en a une qui ne peut pas être mise sur le compte des protes. M. Sue dit colorier le verre au lieu de colorer. Le verre d'une lanterne magique est colorié; mais les artistes de la manufacture de Sèvres se servent de verres colorés et colorent le verre. Dans ce long ouvrage, il y a quelques pages qui annoncent tout

ce que pourrait faire l'auteur bien dirigé, sagement conseillé, châtié par des observations, maintenu dans les limites de l'érudition à laquelle s'astreignait Walter-Scott. La bataille de Tréviès est pleine de mouvement, c'est le morceau saillant de cet ouvrage.

De M. Sue à M. Victor du Hamel, il y a peut-être la distance qui existe entre M. Sue et Cooper. *La Ligue d'Avila* est l'œuvre d'un écolier. Je ne suis allé jusqu'au bout de cet ouvrage que par conscience. M. du Hamel a écrit son roman dans le style de feu Bitaubé, en manifestant les prétentions épiques du *Gonzalve de Cordoue* de Florian.

« La froide et rêveuse Allemagne a revêtu ses habits de fêtes, et attend avec impatience le jeune prince qu'elle vient de préférer à ses deux rivaux : François Ier et Henri VIII. »

Pensez que M. du Hamel dit cela de cette belliqueuse et turbulente Allemagne qui a mis l'Europe sens dessus dessous au seizième siècle, de l'Allemagne qui fournissait ses reîtres à toutes les guerres, qui inventait la poudre, l'imprimerie et Luther, trois choses noires avec lesquelles elle a changé la face du monde religieux, militaire et civil. L'art a son optique, le romancier regarde son sujet avec une lorgnette, la lorgnette a deux bouts, M. du Hamel a regardé les plus grands événemens par le bout qui les rapetisse. La critique est comme le roi : où il n'y a rien, elle perd ses droits.

De combien de réflexions n'est-on pas saisi en passant d'une œuvre semblable au livre de poésie publié par M. Hugo. Je suis resté une heure environ, demandant à la science, à la nature, à Dieu, compte de la différence des cervelles, des

âmes, des facultés. Le mot république des lettres est un non sens, il n'y aura jamais égalité. M. Hugo est bien certainement le plus grand poète du dix-neuvième siècle. Si j'avais le pouvoir, je lui offrirais et des honneurs et des richesses, le conviant à faire un poème épique. Mais il faut un Auguste à Virgile, Léon X et Jules II à Raphaël, Alexandre à Aristote, Louis XIV à Molière, François Ier à Rabelais. Nous ne sommes plus, hélas ! pour citer un vers des *Rayons*, au temps

Où parmi les grands rois croissaient les grands poètes.

Louis XIV demandait naïvement à un évêque ce que c'était que ce *Nycticorax* dont on parlait tant aux vêpres, et l'évêque répondait bravement que c'était un roi hébreu; mais il savait chercher et choisir les grands généraux, les grands poètes, les grands écrivains, les grands ministres, les grands peintres, toutes les capacités de son royaume.

L'admiration ne me ferme pas les yeux. Il y a chez M. Hugo une forme absolue, dominatrice, une sorte de monotonie dans la conception que je voudrais voir disparaître : l'énumération n'est pas chez lui une simple figure de rhétorique, elle est devenue le moyen de manifester la pensée, elle engendre la composition même. M. Victor Hugo ne peut plus être en progrès que par un poème. Dans l'exécution de cette œuvre grandiose, qui manque à la France et qu'il peut lui donner soit dans la forme grotesque prise par Arioste et à laquelle il excellerait, soit dans la forme héroïque du Tasse, il sera bien servi par le tour que prend sa poésie, par son admirable sentiment des images, par la richesse de sa palette, par sa puissance de description.

Tout est fantaisie dans *les Rayons et les Ombres ;* c'est de charmantes arabesques auxquelles il n'y a rien à reprendre ni à critiquer. Le caprice est ce qu'il y a de plus libre en littérature. Cette fois, les journaux ont donné des louanges unanimes au grand poète. Aussi puis-je hardiment le chicaner sur des fautes de grammaire qu'il ne doit plus commettre, il fera quelque jour autorité. Je suis certain que, de lui-même, il changera ce vers :

Pourquoi le brouillard d'or qui monte des hameaux ?

lequel s'explique de trois manières différentes. Et celui-ci :

Et le doux rossignol chantant dans l'ombre obscure.

Un pareil pléonasme, surtout entre le substantif et l'adjectif, doit-il se trouver chez un si puissant coloriste ?

. . . . lézard
Courant au clair de lune au fond du grand puisard.

Quand M. Hugo trouvera des lézards dans des endroits humides, il fera une découverte précieuse et digne d'être transmise au Muséum qui sera forcé de créer un genre nouveau. Le lézard vit de soleil et dans les endroits secs. Je relève cette erreur parce que déjà dans *Notre-Dame,* Esméralda donne du pain à des hirondelles. Il y a encore :

Là, je rêve, et *rôdant dans* le champ léthargique,

J'insiste d'autant plus sur ces fautes, que jamais, selon moi, M. Hugo n'est arrivé à tant de suavité, de délicatesse, de fini, de grandeur, de simplicité que dans plusieurs morceaux de ce recueil où, sans vouloir prendre Racine pour modèle, il l'a de beaucoup surpassé. Ce qui jusqu'à

présent a été l'arche sainte de la poésie française, est assurément les chœurs d'Esther et d'Athalie (*J'ai vu l'Impie adoré sur la terre*, etc.) ; mais le premier morceau, intitulé *Fonction du poète*, est bien supérieur, comme pensée, comme images, comme expression, à ces chants que Voltaire proclamait inimitables.

Ce qui vraiment surprend chez notre grand poète, est sa vive compréhension de tous les modes : il est notre premier lyrique. Cette seule qualité devait lui valoir l'unanimité des votes à l'Académie; mais il possède les tours fantasques des muses du moyen-âge, il a le secret des mille formes du trouvère et des romanceros, il peut souffler de sa bouche puissante une simple vilanelle comme un poète marotique; il joue avec la rime et la langue, comme jouaient les poètes du seizième siècle, il tournerait une chanson mieux que Béranger, s'il le voulait. Aussi regretté-je qu'à l'exemple de Gœthe, il n'ait pas fait une tragédie du genre classique où il se serait astreint au système sévère de versification et de pensée qui recommande Britannicus ou Cinna. Il aurait ainsi fermé la bouche à quelques critiques.

Ordinairement M. Hugo manifeste sa pensée avec une merveilleuse clarté, sa prose est digne de sa poésie; il est admirable prosateur ; mais, cette fois, les phrases tour à tour nuageuses, et brillantes de la préface et le ton prophétique, m'ont inquiété. Plusieurs sentences paraissent être la conclusion de longues dissertations que l'auteur aurait supprimées. Ce morceau singulier se termine par ceci : *L'esprit de l'homme a trois clés qui ouvrent tout:*

le chiffre, la lettre, la note. Savoir, penser, rêver, tout est là. Je suis, honteux de vous avouer que je ne vois aucune relation entre ces belles paroles et les pièces contenues dans le volume. M. Hugo est d'ailleurs plein de ces résumés empreints d'une grandeur olympienne, ils abondent dans sa conversation. C'est un des hommes les plus spirituels de notre époque et d'un esprit charmant : il a, dans les choses matérielles, ce bon sens, cette rectitude que l'on refuse aux écrivains et qu'on accorde à ces niais triés sur le volet de l'Election, comme si les gens habitués à remuer les idées ne connaissaient pas les faits. Qui peut le plus, peut le moins. Il y a soixante ans, M. d'Aranda trouvait la tâche de Fielding plus difficile que celle d'un ambassadeur : les affaires finissent comme elles peuvent, disait-il, au lieu que le poète doit dénouer les siennes au goût de tout le monde. M. Hugo, non moins que M. de Lamartine, vengera quelque jour les injures éternelles jetées par les bourgeois à la littérature. S'il aborde la politique, sachez d'avance qu'il y portera des dons extraordinaires. Son aptitude est universelle, sa finesse égale son génie; mais, contrairement à nos hommes d'état actuels, il est fin avec noblesse et dignité. Quant à son élocution, elle est merveilleuse : ce sera le rapporteur le plus entendu qu'on puisse souhaiter, l'esprit le plus clairvoyant. Vous ignorez peut-être que ses deux anciens libraires sont éligibles et qu'il ne l'était pas hier; il l'est, dit-on, aujourd'hui. Dans quel admirable temps nous vivons! L'auteur du *Contrat social*, ne serait pas député, peut-être le traduirait-on en police correctionnelle.

Lisez, si vous pouvez vous le procurer, un recueil de sonnets par le comte Ferdinand de Gramont. Ce jeune poète a si bien jugé son époque qu'il a *donné* clandestinement ses essais. Le livre ne se vend pas. Il y a quelque chose de gracieux dans cette allure d'une jeune muse évitant la boutique et le bruit, comme le fit d'abord M. Ballanche. C'est une coquetterie qui ne va qu'aux belles femmes : *fugit ad salices!* Je ne veux vous rien dire de ces sonnets pour vous laisser le plaisir de la surprise.

Je n'ai plus le temps de vous parler des ouvrages de femme, de *Georges* par Mme Raybaud, de *madame de la Sablière* par madame Dash, de *Provence* par M. Adolphe Dumas, de *Danaë* par M. Granier de Cassagnac, des *Etudes sur les Réformateurs modernes;* mais attribuez le retard à la longueur des considérations auxquelles entraîne une critique consciencieuse.

Le théâtre est en ce moment dans une situation périlleuse, et j'en ferai le principal sujet de ma prochaine lettre. Le Théâtre-Français est livré à un Suisse qui a compris la littérature en portier. L'avenir de notre premier théâtre, remis aux mains d'un pareil homme, accuse chez le gouvernement, une ineptie égale à celui du protégé; mais cette nomination tient à un système de compression haineuse adopté contre la littérature. En ce moment on restaure le local. Il vaudrait mieux convoquer le public dans une salle enfumée pour y voir jouer un chef-d'œuvre que de le convier à écouter des pauvretés dans une salle magnifique.

LETTRES RUSSES.

Paris, février.

Je suis enchanté, prince, de la mission que vous m'avez confiée. Rien de plus amusant que d'observer la France en comparant cette occupation à toutes celles que vous m'avez données jusqu'ici.

J'allais, depuis neuf à dix mois, dans les salons les plus célèbres, à la cour, chez les doctrinaires, chez madame Dosne, chez les artistes, je rencontrais sur le boulevard des écrivains célèbres, j'entendais partout des choses excessivement spirituelles, car les Français excellent à la critique et se moquent de tout, même d'eux et de leur gouvernement; mais on ne donnait la raison de rien. Je voyais le jeu de la machine et ne saisissais pas encore les principes qui la font si mal fonctionner. On me parlait ici de l'habileté du cabinet, et chacun me disait : Les circonstances sont de plus en plus difficiles! Plus loin, la magnificence de la cour était exaltée, et l'on me répétait : La liste civile a des dettes. J'ouvrais de grands yeux : je ne voyais ni gêne ni splendeur, et la cour est sur le pied le plus bourgeois. Malgré la gravité des circonstances, les affaires se faisaient. Je me suis cru mystifié. Dans quelle erreur étais-je!

Quelques jours avant de vous envoyer cette première lettre, je voulus aller à Versailles vérifier, par moi-même, le chiffre des dépenses qui s'y faisaient. J'étais, non pas dans un wagon du chemin

de fer, mais dans une voiture avec des gens du peuple, des ouvriers dont un avait travaillé longtemps au château. On parla de la gêne de la Liste Civile qui ne pouvait payer je ne sais quel entrepreneur immédiatement. Je répétai ce que j'avais entendu dire : il paraît que la Liste Civile est endettée. — « Elle fait l'endettée! s'écria l'ouvrier d'un air goguenard. Pour qui nous prend-on? Rendez-vous compte de deux cent soixante millions reçus depuis dix ans, et vous verrez que la liste civile a mis quelque part une centaine de millions à couvert dont vous ne trouverez pas l'emploi. Versailles est un prétexte. — Deux cent soixante millions! répétai-je. — Mais oui, reprit l'ouvrier. On a lu son Cormenin. Pendant dix-huit mois, *nous* avons payé dix-huit millions par an au lieu de douze millions votés pour la Liste Civile, ce qui a produit neuf millions de gratification. On n'a pas eu la petitesse de les redemander. Depuis dix ans, douze millions font cent vingt millions, et ces neuf de surplus donnent cent vingt-neuf. Puis la fortune particulière de la maison d'Orléans et les revenus, dits de la couronne, y compris l'usufruit de la fortune du prince de Condé, produisent treize millions par an, ce qui fait cent trente pour dix ans, en tout deux cent soixante millions. On a voté généreusement un supplément de deux millions pour le prince royal, ce qui diminue d'autant la dépense de la liste civile. Or, *notre* brave Cormenin a démontré que la Cour, qui n'a ni garde royale, ni chapelles, ni pensions aux vieux serviteurs, ni train de chasse, que nous savons peu dépensière dans ses écuries, qui ne paye ni les gentilshommes de la chambre, ni les charges de

la couronne que payait Charles X, qui commande très peu de tapis aux Gobelins, qui se garde bien de corrompre les députés à la chambre comme feu Charles X, ne doit pas dépenser les huit millions que l'état de sa maison coûtait à Charles X. Mais je suis bon prince, reprit cet homme, il y a des princesses, il y a beaucoup d'enfans, je suppose que la Cour se fend de huit millions par an, cela ne fait que quatre-vingt millions en dix ans. Versailles, selon ce qu'on nous a dit, coûte seize millions, mettez-en vingt? Supposez qu'on ait dépensé huit millions à Eu, aux Tuileries, à Fontainebleau, à Saint-Cloud, mettez enfin trente millions en bâtisses. Puis, inventez une erreur, soit dans la recette, soit dans la dépense, de vingt millions, vous apercevrez toujours cent millions d'effarouchés, de sauvés, de placés, d'enterrés. Et la Liste Civile a raison. A sa place, j'en ferais autant! Elle a tous les droits d'un simple citoyen. — C'est légal, mais ce n'est pas *Louis-quatorzien*, dit un autre homme en chapeau gris.

Prince, vous comprenez que le pays où, pour dix sous, un ouvrier peut lire, dans un pamphlet, le compte exact des revenus de la Liste Civile et compter avec elle, est bien près de lui demander d'autres comptes. Le peuple est plus fin et plus habile que la Cour la plus habile, dès que le peuple sait lire, et que la liberté de la presse est illimitée. On écrit pour lui. Tous les jours, en France, il est question des économies de la liste civile. Si elle n'a pas cent millions de placés à l'étranger, elle est bien malheureuse, car le peuple les lui donne, ou ce qui est pis, il les lui prête. Cette petite conversation, en voiture publique, m'a fait comprendre un immense

événement, le refus récent de la dotation, demandée pour marier monsieur le duc de Nemours. A l'heure où je vous écris, il n'est pas un député, qui ne se promette d'assurer sa réélection en se vantant d'avoir voté contre la dotation, vote éminemment populaire, parce qu'en France, il n'est personne qui ne fasse, comme mon ouvrier, le décompte de la Liste Civile, qui ne remarque, ainsi que je l'ai entendu remarquer vingt fois, les voyages de la Cour à Eu, ses promenades en mer, sur un excellent bateau à vapeur. La prudence et l'économie sont deux vertus jumelles. Ce vote a été la goutte d'eau qui fait déborder le verre, et pour vous l'expliquer, il faut vous développer la statistique des forces politiques en France.

Depuis l'érection du nouveau trône, remarquez, prince, que je ne dis pas l'élection, en août 1830, le cabinet des Tuileries s'est renouvelé dix-huit fois, au moyen de cinquante-deux hommes d'état qui sont : MM. d'Argout, Bassano, Barthe, Bernard, Bignon, Bresson, Broglie, Cunin, Cubières, Duchâtel, Dufaure, Dupin, Duperré, Dupont, Gasparin, Gautier, Girard, Girod, Guizot, Humann, Jacob, Jourdan, Lannes, Lafitte, Lacave, Louis, Maison, Martin, Mérilhou, Molé, Montalivet, Mortier, Passy, Parant, Périer, Pelet, Persil, Rigny, Rosamel, Salvandy, Sauzet, Schneider, Sébastiani, Soult, Teste, Thiers, Tupinier, Villemain, auxquels il faut ajouter les noms survenus par suite de la combinaison actuelle : Rémusat, Jaubert, Cousin, Gouin, Vivien et Roussin, qui sont tout neufs, ils n'ont pas encore servi.

Otons sept morts? Louis, Casimir Périer, Mor-



tier, Maison, Bassano, Rigny, Bernard; deux qui ne veulent plus se prêter au jeu du ministère: Dupont, et Laffite; vingt qui sont comme incapables, annulés, malades, mourans, inadmissibles, sans influence, impossibles, ennuyés, tout ce que vous voudrez: Sébastiani, Gérard, d'Argout, Barthe, Humann, de Broglie, Mérilhou, Persil, Montalivet, Tupinier, Girod, Bignon, Bresson, Parant, Dupin, Schneider, Lannes, Sauzet, Gautier et Jourdan. Il reste vingt-trois noms, vingt-trois hommes desquels il faut déduire quatre amiraux. Le marin est un élément qui se combine avec tous les ministères possibles. Les dix-neuf hommes d'état entre lesquels le gouvernement français est acculé sont partagés en deux camps.

Dans le premier, qui s'appuie sur deux cent vingt et un députés, prétendus conservateurs, sont: MM Soult, Duchâtel, Villemain, Passy, Molé, Salvandy, Teste, Lacave, Dufaure, Cunin, Guizot et Gasparin.

Mais MM. Guizot et Molé sont ennemis jurés et irréconciliables.

Mais MM. Passy, Salvandy, Dufaure et Teste se prêteraient complaisamment à des combinaisons avec l'autre camp.

Enfin, Soult est bien vieux. L'attachement de M. Molé n'est pas inébranlable. Gasparin est insignifiant.

Dans l'autre camp sont: MM. Thiers, Rémusat, Cubières, Cousin, Pelet, Jaubert, Gouin, Vivien et un amiral. C'est la maladie régnante.

Cette tribu ministérielle où vous n'apercevez d'autres noms que ceux de MM. de Broglie et Molé qui

appartiennent à l'aristocratie, où ceux de MM. Soult, Gérard, Lannes, Sébastiani appartiennent à l'ère napoléonienne, et où tout le reste est le produit des élections de la bourgeoisie, a fourni dix-huit ministères en neuf ans, c'est-à-dire dix-huit administrations différentes dont la vie moyenne a été de six mois. La France, en neuf ans, a eu dix-huit indispositions. Entre le Pays et la Couronne, il y a un valétudinaire. Qui a tort? le Pays ou la Couronne. Les Pays ne veulent jamais avoir tort, exemple : 1830.

Le peuple français est bien décidément le plus spirituel du monde : il a deviné sans doute que son ardeur naturelle, son aptitude, son courage et son intelligence le mèneraient trop loin dans quelque carrière que ce fût, et il a inventé le gouvernement le plus propre à rendre ses qualités inutiles. Comme il est, et sera fort heureusement pour nous, sans cesse agité par des tempêtes, il arrive en politique ce qui arrive en mer, les choses les plus légères viennent à la surface. En France, le bon sens, la saine politique, la raison, la force, tout est au fond. La nation est grande, forte et clairvoyante, le gouvernement est faible, aveugle et sans suite dans ses efforts. Sans cette admirable combinaison, les Français de 1830 étaient perdus, ils recommençaient quelque nouvelle domination, ils auraient voulu fédérer toutes les bourgeoisies de l'Europe, et auraient eu les quatre puissances contre elle; mais, avouons aussi qu'on a bien coiffé la tête de la France, comme celle d'une corneille dans un cornet de glu monarchique.

J'ai d'abord été tenté d'attribuer cette contradic-

tion au moins bizarre, à la Providence, mais elle est complètement l'œuvre de la France. La France a, depuis 1830, recommencé quatre fois le jeu de son système électif, quatre fois elle a élu, sans aucune variation sensible, les mêmes quatre cents quantités politiques parmi lesquels il ne s'est pas rencontré un seul homme d'état. Quatre fois elle n'a pas trouvé d'autres élémens de gouvernement que les hommes dont vous pouvez repasser les noms en y cherchant des capacités. Ainsi vous voyez que la France, mue par le principe actuel, ne sera jamais dangereuse.

De son côté, la Cour, pour n'être pas en reste, s'est composée des hommes les plus médiocres et les plus inconnus, triste calcul de gens qui veulent paraître plus grands qu'ils ne le sont. La Cour se compose aujourd'hui de MM. Vatout, Cailleux, Fontaine, Bois-Milon, Villemain, Trognon, Latour, Hernoux, Bertin, Strada, Baudrand, Athalin, Montalivet, Liadière, Molé, Castres, Delaborde, Cuvillier-Fleury, Chabaud-Latour, etc. La Cour semble être le produit d'une élection.

Ainsi, dans sa plus utile application, le gouvernement produit par les institutions d'août 1830, est inférieur au gouvernement monarchique. Gouverner, c'est savoir choisir les capacités. L'élection ne choisit que les médiocrités. La fin tient des principes. Ma conviction est que le mode d'élection actuelle ne convient ni au pouvoir, qui voudrait le briser et qui ne l'ose, ni au parti populaire qui veut le briser et qui l'osera ; mais ces deux intentions, l'une cachée, l'autre avouée, cachent de part et

d'autre une arrière-pensée, où se trouve pour la France une nouvelle révolution intérieure.

Une dix-neuvième rechute a eu lieu.

Le triomphe du nouveau ministère qui en résulte est une histoire, et je vais vous la raconter. Après, vous serez parfaitement tranquille, vous connaîtrez les causes de cette étonnante impuissance de la France, en comprenant que la dix-neuvième indisposition est grosse d'une vingtième qui sera peut-être une agonie.

Mars.

Dans les dix-neuf combinaisons successives, un seul nom s'y rencontre onze fois sur dix-neuf. Donc, onze fois sur dix-neuf, le roi, les deux chambres, le gouvernement ont admis que l'homme était nécessaire. Cet homme est M. Adolphe Thiers, fils d'un forgeron de la ville d'Aix en Provence, un bourgeois, qui a épousé une bourgeoise, mademoiselle Dosne. Vous n'êtes jamais venu à Paris, mon prince, vous avez pu voir le portrait de cet homme, devenu si célèbre, mais vous ne connaissez que sa figure douce, le rictus de sa bouche, le regard spirituel de ses yeux pâles, vous ne savez donc rien de plus sur lui.

M. Thiers, cette fleur ministérielle, née sur ce fumier politique, élevée entre les débris de dix-huit ministères cassés, corroborée au vent des tempêtes, habituée à plier sans rompre, est un homme d'une très petite taille, il n'a pas cinq pieds, il a l'air d'un enfant. Mais, vous qui recevez si exactement le *Charivari*, vous devez y avoir remarqué une suite de dessins sur les Enfans Terribles dont les

indiscrétions révèlent les secrets de la maison, eh bien! pour qui connaît l'extérieur, les indiscrétions de M. Thiers et surtout la nouvelle maison, il est, en politique, un *enfant terrible.* Voici un exemple :

Un jour, dans ce temps-là M. Dufaure était son ami, M. Dufaure allait être ministre, on brassait un ministère. M. Thiers et M. Dufaure se rencontrent dans l'escalier des Tuileries. — Ah! ça! dit l'homme d'Aix à l'homme de Bordeaux, pas de sottises, vous montez là haut pour la première fois, tenez-vous bien. Si la phrase vous produit trop d'effet, pensez à autre chose pour ne pas vous y laisser prendre : vous montez Pétion, n'allez pas redescendre Barnave! La conférence a lieu. M. Thiers, qui connaissait les êtres, écoute, répond et discute. M. Dufaure est emmené dans l'embrasure d'une fenêtre, il en sort avec des larmes aux yeux, et n'était pas seul à pleurer. En descendant, sur l'escalier, M. Thiers dit à son ex-ami, d'une façon assez énergique, car le mot que je vous donne a été arrangé : Mon cher, vous êtes enfoncé! L'Enfant Terrible avait raison, M. Dufaure était déjà tourné contre lui.

Comme les enfans, M. Thiers a, dans son intérieur, une étonnante naïveté, quand il est surpris par les événemens qu'il aurait dû prévoir et qu'il n'a pas prévus, car, quelque intelligente que soit *sa bonne,* (il a, dans madame Dosne, une bonne), cette femme n'a pas encore toute la virilité nécessaire à ses fonctions politiques.

M. Thiers s'est manifesté sous la restauration par une histoire de la révolution, que vous avez lue, et vous y avez vu, comme une foule d'esprits

sages, moins une histoire qu'un long pamphlet : toute histoire où l'écrivain ne contemple pas les questions, sous toutes leurs faces, n'est que l'apologie d'un fait. Le fait est, dans cette histoire, la révolution vue du côté populaire. M. Thiers fut si sévère pour le roi Charles X, que cette histoire le plaça bien dans l'opposition libérale. Il cultiva M. de Talleyrand, qui reconnut en lui plusieurs de ses propres aptitudes, qui lui apprit à considérer les hommes et les événemens sous leur vrai jour. M. Thiers, homme de conception rapide, s'instruisit sur les finances, chez M. Laffitte. Il fut un des rédacteurs du *Constitutionnel*, et le quitta pour le *National*, que commandita la maison d'Orléans, et où il fit une rude guerre au gouvernement de Charles X. La révolution de 1830 le trouva là, sans grande fortune, mais sans dettes. Il était déjà sous la protection d'une femme qui joue un rôle immense dans sa vie, et qui dans le moment où je vous écris est à peu près reine de France, madame Dosne, sa bonne. Cette bonne est certainement le cœur de la politique de M. Thiers, une espèce de père Joseph en jupons qui remonte le courage du premier ministre, quand il s'amollit ; elle a été le *dux facti*, l'âme de la conspiration dont je vais vous parler. Elle est femme d'un agent de change, aujourd'hui receveur-général. M. Thiers, à qui l'on doit un article sur Law et son système, article encore incomplet malgré son étendue, passait pour se connaître en finances, il apparut dans la politique active en croupe derrière M. Laffitte, dès le deuxième ministère, le 2 octobre 1830. Son nom, comme sous-secrétaire d'état, n'est pas inscrit dans cette combinaison ; mais à la chute

de M. Laffitte, il abandonna sa monture, qui avait fait son relai, il devint ministre du commerce et des travaux publics, puis il devint ministre de l'intérieur, et dans les circonstances difficiles de Saint-Merry, se montra coiffé du chapeau napoléonien, non loin du maréchal Soult, à cheval comme lui, dans le feu. Depuis, ce ministère, où son nom se trouve écrit pour la seconde fois, il a reparu neuf fois dans les combinaisons ministérielles.

En débutant à la tribune, il se posa révolutionnairement, il commença en véritable homme du midi, par l'éloquence dantonienne; mais il a promptement vu que ces grandes phrases, ces grands mouvemens n'allaient ni à sa voix grêle, enrouée, cassée, ni à sa petite taille. Conseillé sans doute par M. Talleyrand, il a remplacé son premier débit oratoire par le ton de la conversation, par une parole abondante, nette, clairette, froide, et qui paraît d'autant plus chaude quand il atteint au pathétique et qu'il y mêle ces larmes gutturales qui ne sont jamais pleurées; sous ce rapport, c'est un charmant comédien; mais il a trouvé son maître, et comme disent les Francais, *à qui parler*. Presque tous les hommes du midi sont mimes, s'attendrissent, se courroucent avec leurs interlocuteurs, ils sont escamoteurs en gestes et en paroles. Ils paraissent sympathiser avec vous, ils s'échauffent, ils s'emportent, et sont, en dedans, froids comme des fours minés; ils sont surtout prodigues de promesses et d'une effronterie admirable pour les nier, pour les annuler; ils vous consolent encore en vous noyant dans leur eau bénite. Il y a de la ressemblance en-

tre Bernadotte et M. Thiers. Il n'a pas plus d'entrailles que n'en avait Pitt, il n'en a ni la portée ni les desseins ; mais il en a le vouloir et l'élasticité. Sa personne se prête à son rôle. Il est léger, il descend facilement à la bonhomie, et ne monte jamais à la dignité froide, il parle trop. Il peut donc suivre et suit le cours des choses en jouant. Il abordera ou recevra son ennemi d'un air riant, sans fierté, ni pudeur.

Lors du ballotage entre M. Lafitte et M. Jacques Lefebvre, il alla demander chez M. Lafitte le résultat du scrutin en disant, avec son aplomb méridional, aux républicains : — Vous devez être bien étonnés de voir un de ceux qui ont proposé les lois de septembre s'intéresser à l'élection de M. Laffitte.

Ce n'est ni le dédain pour les hommes qui fit Napoléon si fort, ni l'hypocrisie anglaise de Cromwel, ni la profondeur cachée sous la corruption de Walpole ; c'est, chez M. Thiers, un effet de la fibre provençale, à la fois audacieuse, élastique, impressible et insouciante.

Son changement de système à la tribune et sa participation à trois ministères différens, aux finances, au commerce et à l'intérieur, sa loquacité, qualité conquise à force d'aller à la tribune, et comme député d'opposition et comme ministre, l'aplomb du méridional uni à l'aplomb de l'homme qui avait mis le nez dans les affaires et qui commençait à singer la dextérité avant d'avoir réellement de la dextérité, tout le servit auprès de la chambre ; comme aussi son peu de consistance, son aptitude recommandée par Talleyrand, le servaient auprès de la Cour. Ayant tourné le dos aux répu-

blicains, ses premiers amis, Il reçut à bout portant la mitraille républicaine des caricatures et de la presse, il fatigua la presse, et cependant il y prêtait le flanc: sa famille est une de ses plaies. Un pareil apprentissage de rouerie politique annonçait un homme dangereux. Eh bien! prince, l'inépuisable phrase ne se reconnaissait pas dans cet intarisable phraseur, la patience de l'ambition supérieure ne voyait pas la patience de l'ambition inférieure. On ne se défiait pas de cet homme qui employait, pour parvenir, les mêmes moyens qu'il avait vu pratiquer pendant quinze ans, qui trahissait ses protecteurs! M. Thiers apprenait à manier les hommes en se laissant complaisamment manier lui-même. Il se donna d'abord comme un serviteur capable de tout faire, il s'entendait avec Deutz pour prendre la duchesse de Berry, il se faisait petit. On trouva qu'il comprenait bien la nouvelle politique. Pour mieux étudier son adversaire, il se laissait prendre, renvoyer, reprendre, avec une complaisance de chat; mais il sapait toujours ceux qu'on lui donnait pour supérieurs, il leur jetait tous les embarras entre les jambes, et comme Cromwell, il se fortifiait dans le parlement.

Vous ne sauriez croire à quel point a été poussée sa ruse méridionale unie à la finesse de cette bourgeoise. Ministre au temps des lois de septembre, il a su les rejeter surM. Guizot. Il a joué MM. Molé, Soult et Odilon-Barrot, et après les avoir joués une fois, il les a joués une seconde, et il joue encore en c emoment M. Odilon-Barrot. Entre autres exemples de son étourdissant aplomb, parvenu au ministère, en février 1835, par la gauche disciplinée sous M. Odi-

lon-Barrot, et croyant pouvoir donner impunément un coup de pied à son escabeau ; après les plus belles assurances d'union, M. Thiers monte à la tribune et dit à M. Odilon-Barrot un : « Je ne vous connais pas ! » qui foudroie sa pauvre dupe ébahie. Et le cabinet des Tuileries, qui usait tant de ministères, ne se défiait pas de cet Enfant Terrible, qui l'imitait en usant tant d'adversaires ! La science ne reconnaissait pas le savant. Enfin, en 1836, la défiance entra, mais trop tard, au cœur de la dynastie. Voici comment.

Vers la fin de sa *première présidence*, M. Thiers conçut l'idée de réduire la couronne à n'être que ce qu'elle est en Angleterre, et de rester, comme M. de Metternich, vingt-six ans au pouvoir, sous le père et le fils, à l'aide du Saint-Esprit de la Chambre. Cette idée, il l'a dès lors sans cesse poursuivie ; elle est dans sa tête, il ne peut pas en avoir d'autre, il n'en a pas d'autre. Elle serait praticable avec une aristocratie olygarchique, elle est un éternel sujet de troubles dans la France organisée par l'élection. Cette idée se produisit, par un acte de souveraineté qui fut la cause du renvoi de M. Thiers. Voici la scène telle qu'elle m'a été contée par un familier de la Cour.

« Figurez-vous, prince, me dit le favori que nous apprenons par le télégraphe que le général Bugeaud a quitté l'Algérie et arrive à Toulon. Le ministre de la guerre est mandé. Est-ce vous qui rappelez le général Bugeaud ? Non. Le roi ne lui a point écrit particulièrement de revenir. Non. Le président du conseil était donc seul capable d'avoir donné l'ordre au général Bugeaud de rentrer. Ou le général était

renvoyé à Excideuil planter ses choux, où le Président agissait cavalièrement avec la Couronne On convoque le conseil, il s'assemble aussitôt. Qui a fait revenir le général Bugeaud? Moi, répond M. Thiers, et *je lui destine le commandement de l'armée d'Espagne*. Stupéfaction générale.—Vous faites donc la guerre? M. Thiers répondit par le geste affirmatif des joueurs qui risquent une forte mise, un geste de la main droite, geste assez bourgeois, ce qui le rendait offensif autant qu'une parodie. —Vous oubliez, dit-on à M. Thiers, que la Charte de 1830 a formellement réservé au roi le droit de faire la guerre. M. Thiers garde le silence. Cependant c'était bien le cas de jouer du tambour avec ses doigts sur la table. Un papier à ordonnance fut lancé à M. Thiers avec ces mots: — Donnez votre démission. Ce qui fut fait. »

Telle est la manière dont M. Thiers et la Couronne se quittèrent. Je dis la Couronne, parce que, dernièrement, M. Thiers a dit: La Couronne et Moi. Quand on se sépare ainsi, chacun peut compter sur une haine corsée ou corse chez son adversaire.

Ici, mon prince, se découvre un des vices radicaux de ce gouvernement bâtard, qui ne ressemble en rien au gouvernement anglais, despotisme admirablement déguisé. Dans les gouvernemens réguliers où le pouvoir domine, quand un premier ministre quitte les affaires par une cause ou par une autre; que le souverain ait tort ou raison, jamais le ministre ne revient, il ne reparaît plus aux yeux du roi; sa disgrâce est une nécessité, il voyage, il est banni des affaires, sa famille est enrichie, elle est puissante, elle devient

historique. Telle était la maxime de la Cour de France, et Louis XVIII l'a soigneusement pratiquée. Mais dans le système introduit par la Charte d'août, le ministre renvoyé peut devenir l'adversaire de son souverain, prendre une pose hostile, et se faire le redoutable antagoniste du cabinet. En Angleterre, cet antagonisme constitue une comédie jouée au profit de l'Angleterre et au détriment des autres cabinets. Pour rester en paix, le cabinet doit-il être wigh? on s'arrange pour laisser dix ans de triomphe à Melbourne; mais s'il faut faire la guerre, saisir brusquement les marines des puissances ennemies, porter un coup soudain et traitre, les torys reviennent au pouvoir. Ce n'est jamais la faute de l'Angleterre, la nation est mystifiée elle-même. Reprochez à un Anglais la perfidie de cette politique, le loyal anglais (l'anglais est toujours loyal) vous répond de de bonne foi: — Oh! c'est le parlement! Vous savez? les torys — ou les wighs — ont changé toute la politique; mais le peuple Anglais n'approuve pas cela.

Donc, pour la première fois, en France, le lendemain de sa chute, M. Thiers a donné le spectacle d'un ministre renvoyé, tramant une conspiration pour ressaisir le pouvoir, à la face d'une habileté trop flattée. La conspiration s'est menée à ciel ouvert, en plein jour, menée surtout par la bonne de M. Thiers, comme je vous l'ai dit : *Dux fœmina facti!* Le pouvoir de cette femme est immense. En mainte occasion, madame Dosne a fait revenir M. Thiers sur une décision. Aujourd'hui, quand après son diner, il reçoit un ambassadeur et

qu'il s'endort, elle reste à trois pas, le surveille et répond pour lui.

Avril.

Ainsi que dans les plus vastes conspirations, la maison Thiers inventa des mots pour signifier les choses. Louis XVIII, dans sa correspondance avec les siens, appelait Robespierre, *Colin*. J'ai souvent entendu parler d'un certain Papa d'Oliban par tous ces conspirateurs parlementaires, et quand j'essayais de savoir ce que signifiait ce mythe, je trouvais tant de choses que je ne puis vous dire ce dont il s'agissait. M. de R., dans sa correspondance, parle du papa d'Oliban. Madame Dosne riait devant tout le monde du papa d'Oliban. Enfin, impatienté, je demandai formellement à M. de Cardonne ce que c'était que le papa d'Oliban, oubliant que l'interrogation est la meilleure manière de ne rien apprendre. Le jeune journaliste me reconnut pour un prince russe et me dit gravement : Le papa d'Oliban est le fantastique beau-père de Dasnière, dans la petite pièce du *Sourd ou l'Auberge pleine*. Lisez la pièce.

On se moquait, place Saint-Georges, de toutes les toilettes, chapeaux, robes, parures qui se voyaient à la Cour. On racontait des anecdotes incroyables d'économie dont quelques unes, comme celle d'un peigne de corne pris à la place d'un peigne d'écaille, justifient les drôlatiques inventions du *Charivari* qui peint la Liste Civile comme vendant du coco, faisant peur aux gens qui mangent trop, etc.

Je me demande comment, lorsque madame Feu-

chère a été l'amie de la maison d'Orléans, on peut avoir madame Dosne pour ennemie. Il y a là quelque chose qu'on ne s'explique pas ou qu'on s'explique trop.

Les conspirateurs décidèrent de faire quelque chose pour la famille Napoléon, M. Thiers prépara l'histoire de l'empereur. Désormais, le parti napoléonien prit de la consistance. Il s'afficha sur les murs des brochures napoléoniennes. Le *Capitole*, journal dévoué à la cause de la famille impériale, finit par paraître.

La maison Thiers entama la guerre dans le champ libre des idées et des opinions. Elle défit en plein parlement quatre ministères. Le péril était immense au moment où le dernier fut escroqué à la faveur de l'émeute du 12 mai, sur laquelle M. Thiers n'osa pas demander d'enquête, malgré les indiscrétions du ministre de l'intérieur : l'affaire eût été trop loin, il n'était pas temps. Puis frapper des ministres, quel exemple dangereux !

Quand les hommes eurent été tâtés, les choses préparées, à l'ouverture de la session de 1839-1840, la campagne décisive s'ouvrit. Elle s'ouvrit d'une façon formidable: on annonça à la Cour, au Pays, à l'Europe, une coalition. C'est ici le moment, mon prince, de vous éventrer l'habileté de la Cour des Tuileries.

Ce n'est ni une dynastie, ni une chambre, ni un système qui règne en France; mais une terrible puissance, l'OPINION ! Qui fait l'opinion ? Les journaux. Qui fait les journaux? Des écrivains, qui ne sont pas cinquante, et médiocres pour la plupart. Car la médiocrité qui règne à la Cour, et

à la Chambre, la médiocrité des cinquante-deux hommes d'état, la médiocrité du corps diplomatique, (Vous le connaissez!) toutes ces médiocrités sont surpassées par la médiocrité des écrivains et des propriétaires qui font jouer la machine à vapeur du journalisme français, tous gens obscurs, sans portée, usés dans la machine même, écrivant pour peu de chose, écrivant pour attaquer; quelques uns attaquant par habitude, quand il n'y a pas de calcul. Les journaux légitimistes et le *National* sont les seuls qui sont dans une voie d'où ils ne peuvent sortir; et peut-être plus d'un rédacteur du *National*, journal renié par les babouvistes, les communistes et les égalitaires, regrette-t-il de s'être posé comme incorruptible.

Vous pensez aussitôt, prince, que la Cour, le gouvernement, la police, ont à eux ou les journaux, ou les écrivains. Que, fallut-il dix ou vingt millions, le pouvoir les prodigue, comme il sait les réserver pour les malheurs dont on a eu l'exemple sous les yeux. Ici, dépenser à propos son argent, c'est économiser les marches et contre-marches de l'habileté, c'est n'avoir ni contradicteurs, ni votes ennemis; ici, donner de l'argent, c'est semer dans une terre qui produit des dotations, où fleuriront des apanages offerts avec amour. Vous êtes dans la plus grande erreur. Toute habileté s'évanouit devant la plus légère dépense. Comprenez-vous pourquoi je vous ai parlé des économies de la Liste civile? Combien grande est la faute! Savez-vous ce dont le cabinet des Tuileries s'occupe le moins? De la presse et de la pensée! On y professe le plus profond mépris pour ce qui s'imprime et pour ce qui

s'exprime. Comme en se faisant élire empereur, Napoléon comprit autrement l'importance des idées? il confisqua la presse à son profit. Aujourd'hui cette confiscation est impossible. Charles X avait essayé l'amortissement, ce projet échoua. Tout est devenu plus difficile. Les procès de presse grandissent les accusés, ainsi tout aujourd'hui doit se résoudre par une assimilation constante des capacités réelles.

Les journaux amis du château sont les *Débats* et l'*Univers*. L'*Univers* est un journal entretenu en cachette par deux femmes, deux anges de vertu, de douceur, de bienfaisance, m'a-t-on dit. On y fait insulter à tort et à travers les plumes les plus dangereuses, on y vomit des injures aux hommes célèbres du pays. C'est un journal illisible, inconnu, ennuyeux, sans le moindre attrait, incapable de raccoler un bourgeois; on y jette à peine soixante mille francs, et c'est de l'argent volé.

Les *Débats* appartiennent toujours au pouvoir royal, c'est dans les principes de cette feuille qui débat son traité d'alliance diplomatiquement. Ce journal appartient à deux vieux chefs de condottieri qui fournissent, à des conditions connues, leur logique, leurs plumes, leur papier timbré, tant que le traité s'observe; s'il est rompu, les condottieri font la guerre, et la branche aînée s'en est si mal trouvée, que la branche cadette ne s'avisera jamais de la moindre infraction. Mais le journal des *Débats*, est peu disposé à guerroyer. Ces deux vieillards, dont l'un a la fortune, les rubans, la pairie, tous les hochets que peut souhaiter un ambitieux médiocre, dont l'autre, l'homme

profond, le véritable homme politique est maintenant bien refroidi (il a vu tomber sous ses coups : malheureux roi ! malheureuse France ! un ordre de choses qu'il regrette d'avoir abattu ;) ces deux vieillards sont usés, fatigués, ennuyés. L'homme fort, qui a refusé des visites royales, qui vit de poésie, au soleil, à la campagne, soutient le pouvoir, en tant que pouvoir ; il ne porte plus de passion dans la politique. Le journal des *Débats* reçoit cent quarante-quatre mille francs par an, mais il les vaut ; non point par les services qu'il rend, mais pour le mal qu'il ne fait pas. Ce n'est ni un ennemi, ni un ami, ni un allié. Cette feuille est quelque chose comme une belle-mère.

Comprenez-vous, prince, que dans un pays où dix journaux réunis font la loi, où trente écrivains de la dernière nullité foudroient un système à coups de plume, ce soit un homme affligé de cinq cent mille francs de dettes qui l'emporte sur une cour riche de vingt-cinq millions de rentes, et qui, certainement, a des économies ? Eh bien ! la chose est arrivée exactement comme je vous le dis.

M. Thiers a enregimenté sous ses ordres : le *Journal de Paris*, dirigé par M. Mévil, écrit par M. de Cardonne ; le *Constitutionnel*, dirigé par M. Véron, écrit par M. Boilay ; le *Courrier Français*, dirigé par M. de Lapelouze, écrit par M. Léon Faucher ; le *Nouvelliste*, soldé et écrit par M. Grimaldi ; le *Messager*, alors possédé par M. Waleski ; le *Siècle*, écrit par M. Chambolle, sous le patronage d'Odilon-Barrot ; le *Temps*, acheté par M. Conilh et écrit par MM. Montrol et Merruau, en tout sept journaux auxquels s'adjoignirent le *Commerce* et

le *Capitole* qui, en guerroyant contre le château pour leur compte étaient obligés de suivre les mouvemens d'attaque imprimés par M. Thiers. Le *National*, à la fois contre M. Thiers et contre le château, n'était d'aucun poids dans la lutte; de même que les journaux légitimistes, la *Quotidienne*, la *Gazette*, la *France* et l'*Écho Français*, qui sont hostiles à tout ce qui se fait en France.

Tous les matins MM. de Cardonne, Grimaldi, Boilay, Véron, Waleski, Léon Faucher, Chambolle, venaient rue Saint-Georges à l'hôtel de M. Thiers, prendre le mot d'ordre et chercher le sens des articles à faire. M. Thiers était secondé par deux de ses familiers, MM. Martin, (dit le petit Martin pour le distinguer de deux ou trois autres Martin) et Sainty dont la charge est très lourde, il traduit en français tout ce que M. Thiers écrit. Là, sous la présidence de madame Dosne, se beurraient les tartines à faire avaler au public. M. de Cardonne, jeune écrivain, alerte, fougueux, toujours le premier sur la brèche, alors dévoué, trouva le mot *Coalition*. Pierre Lhermite, de la place Saint-Georges, jeta, le premier, ce cri de révolte parlementaire, et il doubla le mot d'une autre invention dont la portée fut plus sentie par madame Dosne que par M. Thiers. M. de Cardonne se souvint du tort qu'avait fait à la Restauration le mot: *parti-prêtre* trouvé à l'usage du *Constitutionnel* par M. de Montlosier, et il inventa le mot: *Parti de la Cour*. M. Thiers vit alors l'effet de ce mot qui dessinait pour les masses la question comme il voulait la voir posée. Pourquoi une coalition? Pour combattre. Mais quoi? le parti de la Cour. La Cour a

des intérêts contraires à ceux du Peuple électoral. L'artillerie des plaisanteries vulgaires des petits journaux, la mitraille des pamphlets Cormenin tombaient alors sur la Cour. Le journalisme ainsi disposé, vous allez voir comment M. Thiers se conduisit à la Chambre.

Sans qu'on puisse s'expliquer le pourquoi, M. Berryer s'entend parfaitement avec M. Thiers, auquel il a fait avoir les voix légitimistes de l'Académie lors de son élection. Toutes les fois qu'il s'agit d'un renversement quelconque, les voix légitimistes de la Chambre sont à M. Thiers. Par une raison analogue, l'extrême gauche républicaine vote contre tout ce qui peut faire plaisir au château. Les deux extrémités de la Chambre étaient donc acquises. M. Thiers obtint encore une coopération.

Il y a dans cette Chambre un avocat maladroit, bourru par contenance, un ami du genre de l'ours dans la fable de l'amateur de jardins, quinteux surtout et qui entend la politique comme un homme de la galerie entend les échecs, cet homme est M. Dupin, un sage bourgeois qui a au cou un cordon rouge mieux noué que les cordons de ses souliers. Je ne croyais pas à ses célèbres souliers, mais je l'ai vu un soir arrivant dans les salons de l'ambassade d'Autriche, en grands souliers mal noués avec des rubans noirs, en pantalon et en habit noir, mais un habit de palais à basques usées sous la robe. Cet homme, le type vivant de cette mesquine et hargneuse bourgeoisie à qui M. Thiers donnera quelque jour une attitude horrible, fit, non moins que M. de Cormenin, rejeter l'apanage demandé pour M. de Nemours. Ses raisons étaient *fondées*, car au Palais on

distingue les *raisons fondées*, des raisons qui ne le sont pas. On donne souvent au Palais des raisons qui ne sont pas fondées. Il se fondait sur ce qu'au lieu de réunir les biens de la maison d'Orléans à la couronne, ce qui était une nécessité monarchique, Louis-Philippe avait, lui Dupin aidant, trouvé moyen de les garder, par des raisons qui n'étaient pas fondées, mais qui furent consacrées par une loi. Et alors, le roi devait pourvoir ses enfans. M. Thiers se souvient des raisons par lesquelles M. Dupin avait combattu dans la Chambre la loi sur l'apanage, et il l'obligea d'être fidèle à son opinion, lors de la demande d'une dotation. M. Thiers trouva d'ailleurs M. Dupin dans un moment d'humeur. On avait coutume au Château de l'envoyer chercher à l'occasion de tous les embarras ministériels, il y avait été déjà seize fois, et il dit alors ce mot excessivement spirituel : Je vois que ça commence toujours, mais que ça ne finit jamais par moi. Enfin, à la dix-septième reprise de l'intermède, il était question d'en faire un garde-des-sceaux, on se mit à discuter. — Je vois, dit l'avocat du Morvan, que nous ne nous entendrons jamais! On lui fit un geste hautain, il perdit la présidence de la Chambre, il boudait encore, M. Thiers s'en empara.

La lassitude politique était alors si grande parmi les quarante-cinq hommes d'état Français, qu'un jour un jeune comte vantant devant moi à M. de Broglie l'habileté du cabinet des Tuileries, le duc dit : Il est si habile qu'il ne trouvera bientôt plus personne pour faire sa partie.

M. Thiers, ayant la majorité dans les journaux, ayant déjà des appuis dans la Chambre, ne voulut

rien négliger pour contraindre le pouvoir à rentrer dans le cercle de Popilius qu'il lui décrivait, et il négociait avec la gauche d'Odilon Barrot, qui fait le quart au moins de la Chambre. Parlementer c'est la moitié du succès, en ces sortes d'intrigailleries. En estimant ses forces, M. Thiers sentit la nécessité d'opposer au parti de la Cour et aux Conservateurs, un mot qui eut l'air d'une chose. En passant en revue ces escouades d'ambitions bourgeoises, en envisageant ces figures, il leur adapta une selle et une bride. Il trouva la gaîne d'où il peut tirer, où il peut faire rentrer *ad libitum* toute une révolution. Il fit éclore dans les couloirs de la Chambre *le gouvernement parlementaire*! Ce mot est magnifique, il ne dit rien, il se prête à tout, il peut tout abriter, tout couvrir; il doit plaire à toutes les ambitions, il convient à toutes les chambres, il flattera toutes les médiocrités qui viendront s'asseoir sur ces fatales banquettes.

Ce mot n'est pas neuf. Ce fut, armé de ce pic, que Cromwel sapa le trône de Charles Ier. En 1688, il y eut à Londres un parti parlementaire, qui engendra le pouvoir parlementaire, qui engendra le gouvernement parlementaire, qui leva des armées parlementaires, qui remporta des victoires parlementaires, et qui fit au roi, parlementairement, un procès. Le gouvernement parlementaire, c'est la majorité se faisant pouvoir exécutif. On a pris peu garde au mot gouvernement parlementaire, invention de la presse, fantaisie d'écrivain!

M. Thiers trouva, mais songez prince, que ceci est l'histoire de l'hiver dernier, il trouva des dévoûmens absolus à sa personne et à ses intérêts, dans des ambitions subalternes. Cet homme qui se moque

d'un vieux maréchal, qui lui fait tantôt gagner et tantôt perdre la bataille de Toulouse au gré de ses caprices, cet homme qui manque à presque autant de paroles qu'il en donne, le politique capable de couper Odilon Barrot, cette ingrate nature de journaliste, trouva M. Grimaldi pour enterrer cent cinquante mille francs dans le *Nouvelliste;* le *Journal de Paris* coûtait, le *Courrier* coûte, le *Messager* a coûté à M. Waleski des sommes énormes. Les Cerfbeer donnaient à la maison Paulin l'argent nécessaire à M. Thiers, au moyen de l'achat de l'Histoire de Napoléon. M. Mathieu de la Redorte déployait l'opulence de son dévoûment. Madame Dosne promettait des places à tous les écrivains, à tous ses députés, une préfecture à Chambolle, le conseil d'état à Léon Faucher, une direction à Taschereau, des ambassades, enfin on se promenait place St-Georges dans l'Eldorado du pouvoir. Les promesses agissaient sur les esprits, comme les billes, les balles, sur des enfans au collége.

Pendant cette guerre à la plume, au papier timbré, à la phrase, au mot, à la promesse, M. Thiers se souvenait des leçons de son maître, homme d'église. Inquiet sur Odilon Barrot et sur son clan de gauche, il pratiquait sourdement M. Molé. M. Molé a un grand nom. Il a été essayé par Napoléon à cause du nom. Louis-Philippe l'a pris à cause de Napoléon. Il serait injuste de le juger sur ses œuvres impériales, il était trop jeune et n'a pas eu le temps de se développer; mais, sous la restauration, il a dirigé les ponts et chaussées et s'y est distingué par l'organisation des Cantonniers. Avec des apparences d'inflexibilité, c'est un homme d'un es-

prit flexible ; à l'extérieur, il est digne à la manière d'un garde de manche, et sa pensée politique est celle d'un garde-magasin. Il n'a rien été sous l'empereur, il a été peu de chose sous la Restauration, vous comprenez, prince, comment il a pu se trouver pendant quelque temps l'homme d'état favori de la Cour actuelle. L'envie de revenir au pouvoir a poussé M. Molé à écouter les ouvertures de M. Thiers, qui l'a menacé de M. Guizot, en lui faisant comprendre que M. Guizot n'était ambassasadeur à Londres qu'afin de revenir ministre des affaires étrangères, que M. Guizot les menaçait l'un et l'autre, qu'il serait le président du conseil d'une combinaison à venir. M. Molé fut enveloppé dans les ambages de cette finesse provençale qui, cette fois, avait une tournure prophétique. M. Thiers eut dès lors à sa disposition et le parti conservateur et le parti parlementaire, il était secrètement maître de la position, il pouvait choisir l'alliance la plus sûre. M. Molé, c'est la Couronne, M. Odilon Barrot est la Bourgeoisie ; M. Thiers a choisi le principe le plus fort : il a joué M. Molé. De là vient l'acrimonie et l'acerbité des attaques actuelles de la Presse, que M. Molé fait écrire par M. Pérodeau, son secrétaire. Nous y reviendrons, et je vous ferai voir ce que le dépit de cet homme d'état cause de mal au Château.

M. Thiers avait senti, cette fois, la nécessité de s'appuyer franchement sur la gauche ; car la gauche fera toujours les élections à son profit, et il s'agit d'être maître dans la Chambre à venir. Une fois l'accord fait, M. Thiers a frappé le coup le plus sensible au cœur de la Cour, il connaissait le

moral de ses adversaires, il a visé la caisse et il les a démoralisés.

Vous savez l'aventure. Le ministère, malgré M. Passy, malgré les plus sages conseils, fut obligé de demander cinq cent mille livres de rente, pour établir monsieur de Nemours. Les ministres assuraient au château une majorité de quarante voix, et il y a eu quarante voix contre eux. Je ne sais rien de plus imbécile, en politique entendons-nous bien, qu'une pareille obstination. Retournons de trente ans en arrière, et demandons-nous si Fouché n'eût pas prouvé à une demi-voix près à son maître le vote de la chambre? On prétend que personne au château ne croyait au succès, hormis une seule. Jamais on ne s'était fait plus d'illusions. L'illusion, en ce genre, est la seule poésie qui se fasse au château.

Le rejet de la dotation a profondément affecté tout le parti de la Cour. La blessure était directe, adressée *ad personam*. De là vient, m'a-t-on dit, la cause de l'abattement subit dans lequel on est tombé. Chacun croyait fermement que la Couronne avait l'appui du bourgeois, que le bourgeois la considérait comme sa création, qu'il pouvait y avoir des dissentimens entre la Chambre et la Couronne sur des questions de gouvernement, mais qu'en tout ce qui touchait les personnes, il existait une affection sérieuse et sur laquelle on pouvait compter. Ce vote a fait revenir d'une cruelle erreur. Refuser d'établir un enfant de la royauté citoyenne, est une formule négative qui peut aller loin, quand elle n'est qu'à dix années du neuf août, jour où la majorité d'une Chambre fit une nouvelle dynastie.

L'armée de la couronne et l'armée de la rue Saint-Georges se composaient de capacités égales, seulement les gens de M. Thiers tenaient de la nature des taupes, ceux de la couronne tenaient de la nature des oies; les taupes n'ont rien dit, elles ont miné; les oies ont beaucoup crié, et sont tombées dans le trou d'un scrutin.

M. Thiers a osé dire, protégé par la stupidité des institutions, ces paroles grosses de lèze-majesté. « Louis-Philippe était dans son droit, et j'étais dans le mien. »

S'il a pu dire impunément pendant la lutte, ces fatales paroles, en savez-vous la raison? M. Thiers est l'expression de la bourgeoisie voulant se gouverner par elle-même. Tôt ou tard, on devait rencontrer le principe de souveraineté, la bourgeoisie organisée par l'élection. En ce moment le gouvernement français tend à un changement complet, et il se transformera, dans un sens quelconque. M. Thiers n'est ni plus ni moins habile que tel ou tel des ministres passés, ce n'est ni un homme fort, ni un homme fatal, c'est un drapeau, un méridional, toujours au-dessus des circonstances, courant devant le vent comme M. de Talleyrand. On ne peut s'en débarrasser d'aucune manière. Otez-le, vous trouveriez un autre drapeau, quelque homme moins habile, moins fin. Chaque circonstance a son homme. Aujourd'hui la sédition n'en manque pas, la Cour seule en est dénuée par sa faute, elle n'a pas de sympathie pour les capacités. Peut-être croyez-vous, prince, que ce que je vous écris confidentiellement est mystérieux? Mais on le corne aux oreilles de la Cour, la Cour se bouche les oreilles et laisse crier.

Voilà ce qu'une femme qui a plus de talent encore qu'elle ne s'en croit, écrivait, il y a huit jours, dans la *Presse :* « Qu'il est coupable le » Pouvoir ignare *de nos jours*, qui ne sait deviner ni » la valeur des hommes, ni les pressentir, ni les re- » connaître; qui n'a pas l'expérience et qui n'a plus » l'instinct; qui languit dans la misère, entouré de » trésors; qui est faible, et laisse les hommes » forts agir contre lui; qui laisse ses écrivains tra- » vailler pour vivre, ses artistes mourir de chagrin, » et ses grands génies, qui le sauveraient, devenir » fous. » Cette femme est madame Emile de Girardin, qui est bien autrement forte que madame Dosne, et d'un esprit supérieur, en politique surtout.

La royauté nouvelle est en France l'expression de la bourgeoisie, la Cour s'est faite bourgeoise, elle a flatté sa mère, elle a oublié le père : le peuple, qui devait être son point d'appui contre la bourgeoisie comme il le fut entre les mains de Louis XI contre la féodalité. Aujourd'hui il y a une féodalité d'argent, les banquiers sont de hauts barons, la bourgeoisie menace.

L'habileté tant vantée du cabinet des Tuileries n'a rien négligé pour grandir M. Thiers, pour personnifier en lui la classe qu'il représente, la bourgeoisie parvenue. Aussi peut-être est-ce parce que M. Véron s'est vanté d'être un parvenu, dans une lettre écrite aux électeurs de Dieppe, que M. Thiers l'a enrôlé par une promesse. M. Thiers a fait ce qu'il voyait faire. Lui aussi s'est entouré d'hommes médiocres pour se grandir ; mais il n'a rien à défendre lui ! il ne perd rien dans ses défaites, il y gagne aux yeux de ses représentans.

Entre la chute et le rétablissement de M. Thiers, il y eut des entrevues aux Tuileries où l'aigreur s'envenima de part et d'autre, et qui rendirent tout accommodement impossible. Dans la dernière, M. Thiers osa dire comme Louis XIV aux Hollandais: « Je stipulerai un jour chez vous, pour vous, malgré vous ! » Il est vrai qu'on l'avait fatigué du mot *dette*, *argent*, et qu'on lui parlait *compte,* quand il parlait *affaire*.

Ainsi tout s'est accordé pour faire de ce ministère de nouvelles fourches caudines sous lesquelles l'habileté des Tuileries a dû passer. Pour que rien ne manquât à cet abaissement, le Provençal a relié son présent au passé solennellement. Celui qui avait dit : « Louis-Philippe était dans son droit et j'étais dans le mien ! » a dit à la tribune : « Tout » dissentiment a cessé entre la Couronne et moi ! »

Cette phrase est assurément la plus insolente chose qui se soit proférée en France depuis la Convention. La grossièreté de : Capet, lève-toi ! dit par le savetier, met le peuple face à face avec la royauté, c'est la révolution et sa victime en présence ; tandis que la politesse parlementaire de ce fils de forgeron, qui fait passer sous sa petite jambe une couronne en lui fermant au nez la serrure du trésor public par un vote, a je ne sais quoi de petit, de bourgeois, d'écolier, de saltimbanque. Louis XIII pliait avec une grâce royale et une mélancolie admirable sous un prince de l'Eglise, homme de génie qui lui soumettait son royaume, qui se disait son humble serviteur, loin de traiter avec lui de puissance à puissance. Le roi donnait des millions à son serviteur, il lui donnait des gardes, il lui accor-

dait un capitaine des gardes ! tandis qu'aujourd'hui la Couronne ne peut ou ne sait rien donner, et reçoit la paix!

Maintenant, sachez une chose, prince, c'est que le parti de la Cour mérite son sort. Il a couronné sa défaite par des fleurons de maladresse. Quand les enfants ont fait une méchanceté, les mamans les privent de dessert, de joujoux, de gâteaux. La Cour mit la bourgeoisie de Paris en pénitence. Il fut décidé qu'il n'y aurait ni bals ni concerts, que la bourgeoisie ne se réjouirait pas, le mariage se fit en secret. Voilà ce qui s'appelle enterrer ses morts.

Ce pouvoir énorme, cette habileté si vantée, cette immense ruse de procureur, cette sagesse enviée de tous les cabinets, laisse le dépit de M. Molé s'exhaler chaque matin dans la *Presse*. Il y a un chorus d'articles dont le sens se réduit à ce peu de mots: Voyez comme M. Thiers est inconséquent, — il est sans consistance, — c'est un petit esprit, —il ne sait rien , — il fait et défait sans cesse. Il ignore ceci, il ignore cela. Si M. Thiers veut remanier les consulats, M. Molé y avait pensé, il a laissé un travail là-dessus. Enfin, la *Presse*, depuis l'avénement de M. Thiers ressemble à Moulin et Gohier qui s'occupaient à noter en marge de la constitution toutes les violations dont Bonaparte se rendait coupable au 18 brumaire, au moment où le général les avait enfermés au Luxembourg. Mais malheureux journal! vous rouez tous les matins votre cabinet chéri, vous enfoncez mille épingles au cœur des Tuileries. Comment ce petit homme inconséquent, inconstant, qui ne sait pas demain ce qu'il voulait

hier, a marché sur le corps de ton pouvoir, l'a renversé, sans sou ni maille, est revenu fatalement, comme il le voulait, dans le ministère désigné, à la présidence! L'habileté célèbre, admirée par l'Europe, l'idée fixe, la pensée immuable a cédé devant un homme sans consistance et sans argent! Goliath a été frappé par un petit David, qui a pris un scrutin et le lui a lancé au front! Plus vous rabaissez le vainqueur, plus bas vous enfoncez le vaincu. Jamais le vieux Wurmser n'a pris Bonaparte pour un marmot, il s'est dit vaincu par un grand capitaine. M. Molé continue à déployer beaucoup de talent à mal servir sa cause. A la police correctionnelle comme en politique, les fautes des gens tombent toujours sur les maîtres. Ce n'est pas le peuple qui chasse les rois, ils sont chassés par la bêtise ou par les petites passions de ceux qui les entourent.

Mettez en regard la manière dont se conduit l'Opposition et la manière dont se conduit le Cabinet, vous comprendrez dans quel état d'infériorité politique est le cabinet des Tuileries, dans quel abîme le mène sa haine à l'égard des écrivains. L'opinion se fait à Paris, elle se fabrique avec de l'encre et du papier. Elle fait les révolutions, la province accepte les révolutions toutes faites. L'opinion, c'est l'intelligence soldée par trente propriétaires de journaux; c'est tous les écrivains capables de faire un livre, d'écrire un pamphlet; ils sont cinq cents dans toute la France, et il n'y en a pas cinquante à qui le talent permette d'être dangereux; quant à ceux-là, vous ne le croiriez jamais, on les fait insulter, on les persécute, on est enchanté de leurs déconve-

nues, on les voit aux prises avec des voleurs, on ne leur porte pas secours, on s'en réjouit. Le cabinet s'en moque, il paie des peintures qu'il faudra gratter, il y met des sommes folles, il fait la traite des Limousins, il a inventé la conscription des peintres, il badigeonne. Il oublie ses vraies richesses. La France est le pays où se trouvent le plus d'hommes universels, parce qu'elle est le pays où il y a le plus d'écrivains. Elle est dévorée par les hommes dits *spéciaux* auxquels on se fie. Un homme spécial ne peut jamais faire un homme d'état, il ne peut être qu'un rouage de la machine et non le moteur. On a certes d'habiles généraux et d'habiles marins; mais le général plus le politique, le marin plus le diplomate, l'homme à idées, voilà ce qu'on tremble de trouver; on a bien assez d'un Thiers, on a la thiérophobie, et l'on ne voit pas qu'on se sauverait s'il y en avait plusieurs. La Cour ne sait pas imiter les administrations des théâtres qui fouillent la France pour y trouver des ténors. M. Thiers est le Rubini de la Chambre. Si les Italiens avaient trois Rubini, Rubini ne coûterait pas si cher.

L'Opposition, prise dans l'ensemble de ses actes, cherche les capacités, les hommes remuants et ambitieux, elle les met à la place où ils feront le plus de mal; elle les cajole, les solde en banquets, en louanges, en argent, elle leur dit : Démolis et loge-toi là, tu me serviras et je te servirai. Elle aboie après les traîtres et souvent peut les annuler. Elle dépense six cent trente mille francs par an, sans compter les capitaux qu'elle a dévorés. Le *Messager* coûte 50,000 francs; le *Commerce*, 90,000 fr.; le *Temps*, 50,000 fr.; le *National*, 20,000 fr.; le *Courrier*,

20,000 fr.; le *Journal de Paris*, 50,000 fr.; le *Capitole*, 100,000 fr.; le *Journal général* coûtait 60,000 fr.; la *France* coûte 90,000 fr.; la *Quotidienne*, 30,000 fr. Le *Siècle* a trouvé cinq cent mille francs pour s'établir. Mais les journaux morts : le *Pays*, le *Bon Sens*, la *Tribune*, le *Globe*, la *Charte de* 1830, la *Révolution de* 1830, la *Chronique de Paris*, le *Figaro*, l'*Impartial*, l'*Europe monarchique*, le *Courrier de l'Europe*, le *Rénovateur*, le *Garde national*, le *Courrier de Paris*, le *Monde*, la *Paix*, la *Renommée de* 1835, les *Cancans*, le *Brid'Oison* ont coûté des millions. L'Opposition dépense annuellement cinq fois plus que le Pouvoir sur le terrain de la presse. Et le Pouvoir n'a jamais jeté de capitaux dans ce qu'il regarde comme une spéculation, une spéculation sans cesse dirigée contre lui ! Aussi voyez ce qui arrive ! Madame Girardin, au fort de la guerre faite par la maison Thiers au Château compose une comédie intitulée *l'Ecole des Journalistes*, et on croit y voir des allusions à la situation de M. Thiers. Eh bien! ce que l'opposition se permet contre la Cour, ce qu'elle trouve utile, national, patriotique, nécessaire, devient un *attentat contre la Maison Thiers*. Et d'abord le commissaire royal (qui aurait dû servir le Cabinet d'alors) prévoyant que M. Thiers réussirait, déclare, au moment où le comité du Théâtre-Français reçoit la pièce, que *la pièce ne sera jamais jouée*. Enfin, aucun journal, autre que la *Presse*, n'a annoncé la pièce. Aucun journaliste, d'aucune opinion, ni le *National*, ni la *Gazette*, personne n'en a parlé. Elle a été étranglée par les muets de ce Sérail. LA PRESSE a fait dans l'intérêt de M. Thiers ce que

jamais la royauté ne pourrait faire dans l'intérêt, je ne dis pas de la Couronne, mais de la France.

Le ministère a tous les journaux, moins le *National*, journal qui ne représente plus les vrais républicains et qui cache des ambitions avec lesquelles M. Thiers pourra s'entendre un jour. Les journaux légitimistes ne sont rien dans la question actuelle, ils ne s'adressent qu'à des gens convaincus. La *Presse* avait un écrivain, un homme du midi, vigoureux dans l'attaque, Granier de Cassagnac. Jamais le Château n'a songé à lui. Les deux méridionaux se sont bientôt entendus. M. Granier a pris le parti de M. Thiers qui s'occupera de lui, et il a quitté des gens qui ne pensaient pas plus à sa fortune et à son avenir qu'ils ne songent à s'enquérir des hommes de talent. J'ai entendu dire à l'auteur des *Guêpes*, l'un des hommes les plus spirituels de la littérature ; « Ils ne songent à vous que quand vous avez fait un tour et demi à leur cravate, et que vous les avez rendus violets ! »

M. de Châteaubriand a dit de M. Decaze : « Le pied lui a glissé dans le sang ! » On peut dire de ceux-ci : « Le pied leur glissera dans l'encre. »

Vous connaissez les noms des hommes qui composent le cabinet du 2 mars, mais vous ne connaissez pas les hommes.

M. de Rémusat peut s'expliquer d'un mot : c'est un gamin sérieux. Il n'a pas plus la tournure d'un homme d'état qu'il n'en a les idées. Il a de l'esprit, mais il n'a que de l'esprit : il jouait avec la politique, il a fait une jolie chanson sur son admission parmi les doctrinaires, il est léger, menu ; il fait des efforts pour paraître grave. M. Thiers l'a pris

comme un gâteau à jeter dans la gueule du cerbère, et M. de Rémusat s'est laissé gober.

M. Gouin. Celui-ci est si comique, que je ne puis vous le bien expliquer qu'en vous racontant qu'il a été tiré ministre à la courte-paille. Voici comment. M. de Rémusat part à la Chambre pour y compléter le ministère, il devait prendre le premier député qu'il rencontrerait de ceux désignés : il avise M. Gouin fulminant et tempêtant contre la coalition, il le prend par le coude, le fait virer et lui dit à l'oreille : « Voulez-vous le ministère du commerce ? » Et il le laisse emportant son acceptation. M. Gouin passe de la philippique au panégyrique. Cette bonne sottise. Ceci rappelle la ravissante impertinence de Mme la maréchale de Luxembourg qui dit à une mère, en lui montrant une jeune personne : « A qui est ce petit monstre ? — C'est ma fille. — Ah ! elle est charmante. »

M. Jaubert a été fabriqué d'une autre manière. M Jaubert est un des plus spirituels députés, il est acerbe et mordant, M. Thiers le craignait et l'aimait mieux contre lui dans le conseil que contre lui dans la Chambre. Une alliance entre un doctrinaire et les gens de la gauche était une monstruosité. — Proposons-lui tel ministère, dit à Odilon Barrot M. Thiers qui savait que le château le lui donnerait, il nous refusera, et, décemment, après une telle avance, il ne sera pas contre nous à la Chambre. M. Jaubert accepta, M. Odilon Barrot fut pris.

MM. Vivien et Cousin sont les deux mamelucks de M. Thiers, ils lui sont dévoués absolument. Ils sont moins des hommes d'état que les pions de la partie d'échecs qui va se jouer.

Le moment du triomphe était pour M. Thiers le quart d'heure de Rabelais. Vous savez la nomination de M. Mathieu de la Redorte à l'ambassade de Madrid. On lui a bien facilement accordé cette place qui, soldant des services connus, doit le déconsidérer. Le petit Martin est devenu conseiller-maître à la cour des comptes. Mais M. Thiers ne connaît plus son intrépide soldat, M. de Cardonne! Mais il a laissé M. Grimaldi se débattre avec ses pertes au *Nouvelliste*. M. Véron (je vous raconterai l'histoire de ces hommes d'état en herbe) ne répète pas encore ce que M. Thiers lui dit pour le faire attendre. M. Thiers a offert à M. Léon Faucher le le conseil-d'état, sachant qu'il refuserait. On ne sait pas encore toutes les scènes d'intérieur. Le dépit est indiscret et personne n'en est encore au dépit.

Juin.

Voilà donc deux adversaires en présence et qui se défient l'un de l'autre, cherchant tous deux des expédiens dans les plus petits événemens au lieu de s'appuyer sur des principes. M. Thiers, en arrivant au pouvoir, a parfaitement compris qu'on pouvait lui demander sa démission après la clôture de la session, il a sur-le-champ cherché à se faire un appui. Il était impossible de le demander aux hommes, la Chambre peut être dissoute par un ministère de passage, il a demandé son appui aux choses; il a inventé les funérailles de Napoléon. Comment l'habileté si vantée a-t-elle donné dans ce piége? Il est assez facile d'expliquer ce tour de résurrection-

niste. Une fois ce système de filouterie politique admis au cœur du gouvernement, quand la Cour et le ministre jouent au plus fin, il y a des combats où chacun a l'amour-propre de se croire le plus habile. On se dupe réciproquement. M. Thiers a dit : Je suis le maître de la situation, je veux marcher d'accord avec la couronne, mais c'est moi qui ai besoin de garanties, moi seul puis enterrer Napoléon, demandons ses cendres.

M. Thiers a vu sans cesse immoler les intérêts du pays à des intérêts personnels, il s'est dit : Et moi aussi, je risquerai de mettre Paris à feu et à sang, je risquerai des émeutes, je risquerai tout pour rester.

Cette pensée a été comprise. La Cour a dit : Redemandons les cendres. On a refusé cinq cent mille francs pour marier M. le duc de Nemours, il sera plaisant de voir donner un million pour établir des os! Mais elle pensait à rattraper le cercueil, et l'on s'est cru victorieux en mettant les cendres de Napoléon sous la garde d'un prince de la maison d'Orléans.

Chacun a son *rubber*, la partie décisive se jouera plus tard.

Le château va sans doute apprêter des embarras à son ministre, lui jouer des tours, lui préparer des piéges. Peut-être emploiera-t-on des moyens de séduction envers les collègues de M. Thiers. Ce sera des conversations affectueuses, des promesses. On les fera pleurer. M. Thiers a eu beau leur dire : Pensez à M. Dufaure; ils ne se souviendront pas des dix-huit combinaisons successives qui n'ont pas donné plus de six mois d'existence à chaque ministère, ils verront des ambassades attachées au mât

de cocagne de la Cour. Peut-être alors, aura-t-on, contre le premier ministre, une majorité dans le conseil. Mais si l'on joue ce jeu dangereux, je ne sais qui se brisera sur l'écueil qui sépare les deux adversaires. La royauté, jeune ou vieille, est un principe qui s'en va, la bourgeoisie est un principe qui s'élève, et M. Thiers n'est pas un homme, mais un système, celui du gouvernement bourgeois.

M. Thiers sait que depuis 1830 on n'a pas permis la formation d'un cabinet sans qu'il y eut des élémens de dissolution. Celui du 2 mars ne se serait pas formé sans cette condition. Déjà le gamin sérieux, M. Cubières et M. Jaubert se sont refusés à dissoudre la Chambre, mesure qui permettrait à M. Thiers de consolider sa position. Aujourd'hui la royauté n'est puissante que par le mal qu'elle peut faire. Elle peut, en ayant toujours à elle un, deux ou trois ministres, s'opposer à des mesures, briser des ministères. Son pouvoir agit par la négation et non pas l'activité du vouloir. Ceci est le vrai secret des dix-neuf ministères que la France a eu depuis dix ans ; aussi la France est-elle stationnaire, heureusement pour nous. On va tenter d'user par tous les moyens possibles le chef du gouvernement parlementaire ; mais M. Thiers n'est pas aussi rageur que M. Périer, il n'est pas aussi simple que M. Laffitte, il ne pleure que pour son compte, nous aurons ici des scènes curieuses.

Nous pouvons toujours compter sur l'impuissance de la France, tant que dureront ces débats intérieurs : les autres cabinets sont extrêmement intéressés à entretenir la maladie du gouvernement parlementaire, petit chancre qui, avec les commu-

nistes, les égalitaires, les légitimistes, les napoléoniens (ils ont deux journaux à eux), et la sottise électorale empêcheront tout progrès de la France.

25 juillet.

Prince, a-t-on agi avec la conviction que la situation intérieure de la France ne lui permet de rien tenter au dehors? Quoi l'Angleterre et les trois puissances ont osé passer de l'état de paix à l'état de guerre. Ah! je reconnais-là cette habile et profonde connaissance des choses en France. Vous vous êtes dit que le cabinet des Tuileries a trop peur de la guerre, de la guerre qui le mettrait face à face avec quelque Espartero, qui déchaînerait l'énergie du pays, et consoliderait le pouvoir de la Chambre. Si l'événement diplomatique de Londres est une obligeance de lord Palmerston aidant à renverser M. Thiers, elle va loin. M. Thiers renversé par une véritable résolution des quatre puissances, deviendra si redoutable à la cour des Tuileries, qu'il est impossible de prévoir l'avenir, car aucune combinaison n'aura la majorité dans la Chambre. M. Thiers appuyé sur la gauche est aussi fort aujourd'hui que l'était la gauche contre M. de Polignac. Il était si simple de s'entendre avec nous sur la question d'Orient, mais allons toujours!

J'ai bien ri de M. Thiers ne renforçant pas, à propos de l'affaire de Naples, l'escadre française dans la Méditerranée, n'ayant pas d'escadre dans les eaux égyptiennes, et parlant de l'alliance anglaise. Je vais voir si le parti de la cour chantera la *Marseillaise* aux fêtes de juillet. En attendant

M. Thiers, joué par lord Palmerston est entré dans une fureur qui montre l'étendue de sa déception, et le fait plus que jamais ressembler à un Enfant Terrible. Enfin, hier, le secret de tout ceci se trouvait peut-être dans ces quelques lignes de la *Presse* (M. Molé), répondant au *Constitutionnel* (M. Thiers).

L'HABILETÉ, *ce serait d'éviter la guerre sans faire à ses rivaux aucune concession, et sans imposer à la paix aucun sacrifice.*

Ni M. Pérodeau, ni M. Molé n'ont écrit cette phrase.

On insinue depuis trois jours que les principes de M. Thiers, sur l'intervention, le rendent incapable de traiter la question actuelle. A une coalition parlementaire on oppose une coalition de cabinets. Le débat s'est agrandi; mais quel jeu dangereux! et quelle confirmation du système de filouterie politique suivi depuis dix ans, dans cette phrase de la *Presse*. On veut renvoyer M. Thiers, voilà tout. C'est ou une guerre parlementaire en France, ou une guerre européenne si la Couronne et le Ministère sont d'accord.

L'Administrateur,

J.-B. HUICQUE.

Imp. de C. BAJAT, r. Montmartre, 131.

REVUE
PARISIENNE

DIRIGÉE PAR

M. DE BALZAC.

25 août.

PARIS,

A LA REVUE PARISIENNE,
Rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

1840

N. B. LE SOMMAIRE de la deuxième livraison (25 août 1840) se trouve à la fin.

SOMMAIRE

DE LA 1re LIVRAISON DE LA REVUE PARISIENNE,

(25 *juillet* 1840.)

LES FANTAISIES DE CLAUDINE (1).

§ Ier.

La Bohême de Paris.

Entre toutes ces personnes de connaissance que nous avons l'habitude de nommer nos amis, je distingue un jeune gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la *Bohême*.

La Bohême est la Doctrine du boulevard des Italiens. Elle se compose de jeunes gens qui ont plus de vingt ans et qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués. On les distingue déjà dans les jours de carnaval, pendant lesquels ils déchargent le trop plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drôlati-

(1) Cette Nouvelle ne peut être reproduite.

ques. A quelle époque vivons-nous? Quel absurde pouvoir laisse ainsi se perdre des forces immenses? Je connais dans la Bohême des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, appuyés qu'ils seraient par la puissance de la France. Il s'y trouve des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes : il y a de tous les genres d'esprit et de capacité. C'est un microscome : si l'empereur de Russie l'achetait moyennant une vingtaine de millions, si la Bohême voulait quitter l'asphalte des boulevards, et qu'il la déportât à Odessa, dans un an Odessa serait Paris. Là se trouve la fleur inutile et qui se dessèche de cette admirable jeunesse française que Napoléon et Louis XIV recherchaient, que néglige depuis vingt-six ans la gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France, belle jeunesse dont hier encore M. Tissot, homme peu suspect, disait : « Cette jeunesse, vraiment digne de lui, l'Empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de difficultés ou pleines de périls, dans le gouvernement des pays conquis, et partout elle répondait à son attente! Les jeunes gens étaient pour lui les *missi dominici* de Charlemagne. »

Ce mot de Bohême vous dit tout. La Bohême n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'Espérance est son code, la Foi en soi-même est son gouvernement, la Charité est à l'état de théorie. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessous de la fortune, mais au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un *si*, spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent, oh! ils doivent autant

qu'ils boivent! Enfin, et c'est là que j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux! Figurez-vous Lovelace, Henri IV, le Régent, Werther, Saint-Preux, Réné, le maréchal de Richelieu réunis dans un seul homme, et vous aurez une idée de leur amour; car ils sont éclectiques: ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de l'amour par Stendalh; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager. Tout leur est bon, ils ont créé ce burlesque axiome : *Toutes les femmes sont égales devant l'homme*. Le texte de cet article est plus vigoureux ; mais comme, selon moi, l'esprit en est faux, je ne tiens pas à la lettre.

Madame, mon ami se nomme Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Edouard Rusticoli comte de la Palferine. Les Rusticoli sont venus en France avec Catherine de Médicis, ils venaient alors d'être dépossédés d'une souveraineté minime en Toscane; ils étaient un peu parents des d'Est, ils se sont alliés aux Guise. Ils ont tué beaucoup de protestants à la Saint-Barthélemy, et Charles IX leur a donné l'héritière du comté de la Palferine, confisqué sur le duc de Savoie, et que Henri IV leur a racheté; tout en leur en laissant le titre, il voulut le rendre au duc de Savoie. En échange, les comtes de la Palferine ont eu deux charges de la Couronne et un Gouvernement. Ils ont joué le plus beau rôle sous les Valois, et jusqu'au quasi-règne de Richelieu; puis ils se

sont amoindris sous Louis XIV et ruinés sous Louis XV. Le grand-père de mon ami dévora les restes de cette brillante maison avec mademoiselle Laguerre, qu'il produisit lui, le premier. Officier sans aucune fortune en 1789, le père de Charles-Edouard eut le bon esprit, la révolution aidant, de s'appeler Rusticoli. Ce père, qui, d'ailleurs, épousa durant les guerres d'Italie une filleule de la comtesse Albani, une Capponi, de là le dernier prénom de la Palferine, fut l'un des meilleurs colonels de l'armée. L'empereur le nomma commandant de la légion, et le fit comte. Le colonel avait une légère déviation de la colonne vertébrale, et son fils dit en riant à ce sujet : — Ce fut un *comte refait*. Le général comte Rusticoli, car il devint général de brigade à Ratisbonne, mourut à Vienne après la bataille de Wagram, où il fut nommé général de division sur le champ de bataille. Son nom, son illustration italienne et son mérite lui auraient valu tôt ou tard le bâton de maréchal. Sous la Restauration, il aurait reconstitué cette grande et belle maison des la Palferine, si brillante déjà en 1100 comme Rusticoli, car les Rusticoli avaient déjà fourni un pape et revolutionné deux fois le royaume de Naples ; enfin si splendide sous les Valois et si habile que les la Palferine, quoique Frondeurs déterminés, existaient encore sous Louis XIV. Mazarin les aimait, il avait reconnu chez eux un reste de Toscan.

Aujourd'hui, quand on nomme Edouard de la Palferine, sur cent personnes il n'y en a pas trois qui sachent ce que sont les la Palferine ; mais les Bourbons ont bien laissé un Foix-Grailly vivant de son pinceau ! Ah ! si vous saviez avec quel esprit

Edouard de la Palferine a pris cette position obscure! comme il se moque des bourgeois de 1830, quel sel, quel atticisme! Si la Bohême pouvait souffrir un roi, il serait roi de la Bohême. Sa verve est inépuisable. On lui doit la carte de la Bohême et les noms des sept châteaux que n'a pu trouver Nodier et qui manquent à l'une des plus spirituelles railleries de notre époque.

Quelques traits de mon ami la Palferine vous mettront à même de le juger.

La Palferine trouve un de ses amis, l'ami était de la Bohême, en discussion sur le boulevard avec un bourgeois qui se croyait offensé; la Bohême est très insolente avec le pouvoir moderne, il s'agissait de se battre.

— Un instant, dit la Palferine en devenant aussi Lauzun que Lauzun l'ait jamais été, un instant, monsieur est-il né?

— Comment monsieur? dit le bourgeois.

— Oui, êtes-vous né? Comment vous nommez-vous?

— Godin.

— Hein? Godin! dit l'ami de la Palferine.

— Un instant, mon cher, dit la Palferine en arrêtant son ami, il y a les Trigaudin. En êtes-vous?

Étonnement du bourgeois.

— Non. Vous êtes alors des nouveaux ducs de Gaëte, façon impériale. Non. Eh bien! comment voulez-vous que mon ami *qui sera* secrétaire d'ambassade et ambassadeur, et à qui vous devrez un jour du respect, se batte! Godin! Cela n'existe pas, vous n'êtes rien, Godin! Mon ami ne peut pas se battre en l'air. Quand on est quelque chose, on ne

se bat qu'avec quelqu'un. Allons, mon cher, adieu !

— Mes respects à madame, ajouta l'ami.

Un jour, la Palferine se promenait avec un de ses amis qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant, lequel se fâcha.

— Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait.

Il devait mille francs à son tailleur, qui, au lieu de venir lui-même, envoya un matin son premier commis chez la Palferine. Ce garçon trouve le débiteur malheureux au sixième étage au fond d'une cour, en haut du faubourg du Roule. Il n'y avait pas de mobilier dans la chambre, mais un lit, et quel lit ! une table, et quelle table ! La Palferine entend la demande saugrenue, et que je qualifierais, nous dit-il, d'illicite, faite à sept heures du matin.

— Allez dire à votre maître, répondit-il avec le geste et la pose de Mirabeau, l'état dans lequel vous m'avez trouvé.

Le commis recule en faisant des excuses. La Palferine voit le jeune homme sur le palier, il se lève dans l'appareil illustré par les vers de Britannicus, et lui dit : — Faites attention à l'escalier ! Remarquez bien l'escalier, afin de ne pas oublier de lui parler de l'escalier.

En quelque situation que l'ait jeté le hasard, il ne s'est jamais trouvé ni au-dessous de la crise, ni sans esprit, ni de mauvais goût ; il déploie toujours et en tout le génie de Rivarol et la finesse du grand seigneur français. C'est lui qui a trouvé la délicieuse histoire sur l'ami de M. Laffitte, venant au bureau de *la souscription nationale*, proposée

pour conserver à ce banquier son hôtel où se brassa la révolution de 1830, et disant : Voici cinq francs, rendez-moi cent sous. On en a fait une caricature.

Il eut le malheur, en style d'acte d'accusation, de rendre une jeune fille mère. L'enfant peu ingénue avoue sa faute à sa mère, bonne bourgeoise qui accourt chez la Palferine et lui demande ce qu'il compte faire.

— Mais, madame, je ne suis ni chirurgien ni sage-femme.

Elle fut foudroyée, mais elle revint à la charge trois ou quatre ans après, en insistant et demandant toujours à la Palferine ce qu'il comptait faire.

— Oh! madame, répondit-il, quand cet enfant aura sept ans, âge auquel les enfans passent des mains des femmes entre celles des hommes... (mouvement d'assentiment chez la mère) si l'enfant est bien de moi (geste de la mère), s'il me ressemble d'une manière frappante, s'il promet, si je reconnais en lui mon genre d'esprit et surtout l'air Rusticoli, oh! alors (nouveau mouvement), par ma foi de gentilhomme, je lui donnerai un bâton de sucre d'orge.

Tout cela, si vous me permettez d'user du style employé par M. Sainte-Beuve pour la biographie des inconnus, est le côté enjoué, badin, mais déjà gâté d'une race forte. Cela sent son Parc-aux-Cerfs plus que son hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas la race *des doux*, j'incline à conclure pour un peu de débauche et plus que je n'en voudrais chez des natures brillantes et généreuses; mais c'est galant dans le genre de Richelieu, folâtre et peut-être trop dans

la drôlerie; c'est peut-être les *outrances* du dix-huitième siècle; cela rejoint en arrière les mousquetaires, et cela fait tort à Champcenets; mais ce volage tient aux arabesques et aux enjolivemens de la vieille cour des Valois. On doit sévir dans une époque aussi morale que la nôtre, à l'encontre de ces audaces; mais ce bâton de sucre d'orge peut aussi montrer aux jeunes filles le danger de ces fréquentations d'abord pleines de rêveries, plus charmantes que sévères, roses et fleuries, mais dont les pentes ne sont pas surveillées et qui aboutissent à des excès mûrissants, à des fautes pleines de bouillonnements ambigus, à des résultats trop vibrants. Cette anecdote peint l'esprit vif et complet de la Palferine, car il a *l'entre-deux* que voulait Pascal, il est tendre et impitoyable, il est comme Epaminondas, également grand aux extrémités. Ce mot précise d'ailleurs l'époque, autrefois il n'y avait pas d'accoucheurs. Ainsi les raffinemens de notre civilisation s'expliquent par ce trait qui restera.

— Ah çà, mon cher Nathan, quel galimatias me faites-vous? me dit-elle.

— Madame la baronne, lui répondis-je, vous ignorez la valeur de ces phrases précieuses, je parle en ce moment le Sainte-Beuve.

Un jour, se promenant sur le boulevard, bras dessus bras dessous, avec des amis, la Palferine voit venir à lui le plus féroce de ses créanciers, qui lui dit: — Pensez-vous à moi, monsieur?

— Pas le moins du monde, lui répondit le comte.

Remarquez combien sa position était difficile. Déjà M. de Talleyrand, en semblable circonstance, avait dit: — Vous êtes bien curieux, mon cher! Il

s'agissait de ne pas imiter cet homme inimitable.

Généreux comme Buckingam et ne pouvant supporter d'être pris au dépourvu, un jour n'ayant rien à donner à un ramoneur, il puise dans un tonneau de raisins à la porte d'un épicier, et en emplit le bonnet du petit savoyard, qui mange très bien le raisin. L'épicier commença par rire et finit par tendre la main à la Palferine.

— Oh ! fi ! monsieur, dit-il, votre main gauche doit ignorer ce que vient de donner ma droite.

D'un courage aventureux, il ne cherche ni ne refuse aucune partie ; mais il a la bravoure spirituelle. En voyant, dans le passage de l'Opéra, un homme qui s'était exprimé sur son compte en termes légers, il lui donne un coup de coude en passant, puis il revient sur ses pas et lui en donne un second.

— Vous êtes bien maladroit, dit-il.

— Au contraire, je l'ai fait exprès.

Le jeune homme lui présente sa carte.

— Elle est bien sale, reprit-il, elle est pochetée; veuillez m'en donner une autre, ajouta-t-il en la jetant.

Sur le terrain, il reçoit un coup d'épée; l'adversaire voit le sang partir et veut finir en s'écriant : Vous êtes blessé, monsieur.

— Je nie la botte ! répondit-il avec autant de sang-froid que s'il eût été dans une salle d'armes et il riposta par une botte pareille, mais plus à fond, en ajoutant : Voilà le vrai coup, monsieur. L'adversaire resta six mois au lit.

Ceci, toujours en se tenant dans les eaux de M. Sainte-Beuve, rappelle les Raffinés et la fine raillerie des beaux jours de la monarchie. On y voit

une vie dégagée, mais sans point d'arrêt, une imagination riante qui ne nous est donnée qu'à l'origine de la jeunesse. Ce n'est plus le velouté de la fleur, mais il y a du grain desséché, plein, fécond, qui assure la saison d'hiver. Ne trouvez-vous pas que ces choses annoncent quelque chose d'inassouvi, d'inquiet, ne s'analysant pas, ne se décrivant point, mais se comprenant, et qui s'embraserait en flammes éparses et hautes, si l'occasion de se déployer arrivait. C'est l'*acedia* du cloître, quelque chose d'aigri, de fermenté dans l'inoccupation croupissante des forces juveniles, une tristesse vague et obscure.

— Assez! me dit-elle, vous me donnez des douches à la cervelle.

— C'est l'ennui des après-midi. On est sans emploi, on fait mal plutôt que de rien faire, et c'est ce qui arrivera toujours en France. La jeunesse en ce moment a deux côtés : le côté studieux des *méconnus*, le côté ardent des *passionnés*.

— Assez! répéta-t-elle avec un geste d'autorité, vous m'agacez les nerfs.

Je me hâte pour achever de vous peindre la Palferine, de me jeter dans ses régions galantes, afin de vous faire comprendre le génie particulier de ce jeune homme, qui représente admirablement une portion de la jeunesse malicieuse, de cette jeunesse assez forte pour rire de la situation où la met l'ineptie des gouvernants, assez calculatrice pour ne rien faire en voyant l'inutilité du travail, assez vive encore pour s'accrocher au plaisir, la seule chose qu'on n'ait pu lui ôter. Mais une cour imbécile et bigote va supprimant tous

les déversoirs où se repandraient tant d'aptitudes et de talents. Rien pour ces poètes, rien pour ces jeunes savants. Pour vous faire comprendre la stupidité de ces gens-là, voici ce qui est arrivé à la Palferine. Il existe à la Cour *un employé aux malheurs* comme il y a dans le théâtre des Funambules un *employé aux trognons de pommes*. Cet employé apprit un jour que la Palferine était dans une horrible détresse, il fit sans doute un rapport, et il apporta cinquante francs à l'héritier des Rusticoli. La Palferine reçut ce monsieur avec une grâce parfaite, il l'entretint des personnages de la Cour. Est-il vrai que mademoiselle d'Orléans contribue pour telle somme à ce beau service, entrepris pour son neveu par Jeanest? Ce sera fort beau.

La Palferine avait donné le mot à un petit savoyard de dix ans, appelé par lui le *Père Anchise*, lequel le sert pour rien et duquel il dit : Je n'ai jamais vu tant de niaiserie réunie à tant d'intelligence, il passerait dans le feu pour moi, il comprend tout et ne comprend pas que je ne puis rien pour lui.

Anchise ramena de chez un loueur de carrosse un magnifique coupé derrière lequel il y avait un laquais. Au moment où la Palferine entendit le bruit du carrosse, il avait habilement amené la conversation sur les fonctions de ce monsieur, qu'il appelle depuis *l'homme aux misères sans écart*, il s'était informé de sa besogne et de son traitement. Lui donnait-on une voiture pour courir ainsi la ville? Oh ! non, dit-il. Sur ce mot, la Palferine et l'ami qui se trouvait avec lui accompagnent le pauvre homme, descendent et le forcent à monter en voiture; il pleuvait à torrents, la Palferine avait tout calculé, et

il offrit de conduire l'employé là où il allait. Quand le distributeur des aumônes eut fini sa nouvelle visite, il retrouva l'équipage à la porte. Le laquais lui remit ce mot écrit au crayon :

La voiture est payée pour trois jours par le comte Rusticoli de la Palferine, trop heureux de s'unir aux charités de la Cour en donnant des ailes à ses bienfaits.

La Palferine appelle maintenant la Liste civile une Liste incivile.

Il fut passionnément aimé d'une femme dont la conduite était un peu légère. Antonia demeurait rue du Helder et y était remarquée. Mais dans le temps où elle connut le comte, elle n'avait pas encore été à pied. Elle ne manquait pas de cette impertinence d'autrefois que les femmes d'aujourd'hui ont ravalée jusqu'à l'insolence.

Après quinze jours d'un bonheur sans mélange, cette femme fut obligée de revenir, dans les intérêts de sa liste civile, à un système de passion moins exclusive. En s'apercevant qu'on manquait de franchise avec lui, la Palferine écrivit à madame Antonia cette lettre qui la rendit célèbre :

« Madame,

« Votre conduite m'étonne autant qu'elle m'afflige. Non contente de me déchirer le cœur par vos dédains, vous avez l'indélicatesse de me retenir une brosse à dents, que mes moyens ne me permettent pas de remplacer, mes propriétés étant grevées d'hypothèques.

« Adieu, trop belle et trop ingrate amie ! Puissions-nous nous revoir dans un monde meilleur !

« CHARLES-EDOUARD. »

Assurément (toujours en nous servant du style macaronique de M. Sainte-Beuve), ceci surpasse de beaucoup la raillerie de Sterne dans le *Voyage sentimental,* ce serait Scarron sans sa grossièreté. Je ne sais même si Molière, dans ses bonnes, n'aurait pas dit, comme du meilleur de Cyrano : Ceci est à moi! Richelieu n'a pas été plus complet en écrivant à la princesse qui l'attendait dans la cour des cuisines au Palais-Royal : *Restez-y, ma reine, pour charmer les marmitons.* Encore la plaisanterie de Charles-Edouard est-elle moins âcre. Je ne sais si les Romains, si les Grecs ont connu ce genre d'esprit. Peut-être Platon, en y regardant bien, en a-t-il approché; mais du côté sévère et musical.

Voici comment il fit la rencontre de Claudine. Un jour, un de ces jours inoccupés où la jeunesse se trouve à charge à elle-même, et comme M. R..... sous la Restauration ne sort de son énergie et de l'abattement auquel la condamnent d'outrecuidants vieillards, que pour mal faire, pour entreprendre de ces énormes bouffonneries qui ont leur excuse dans l'audace même de leur conception, la Palferine errait le long de sa canne, sur le même trottoir, entre la rue de Grammont et la rue de Richelieu. De loin il voit une femme, une femme mise trop élégamment, et comme il le dit, garnie d'effets trop coûteux et portés trop négligemment pour n'être pas une princesse de la Cour ou de l'Opéra; mais, après juillet 1830, selon lui l'équivoque est impossible, la princesse devait être de l'Opéra. Le jeune comte se met aux côtés de cette femme, comme s'il lui avait donné un rendez-vous, il la suit avec une opiniâtreté polie, avec une persis-

tance de bon goût, en lui lançant des regards pleins d'autorité mais à propos, qui forcèrent cette femme à se laisser escorter. Un autre eût été glacé par l'accueil, déconcerté par les premiers chassez-croisez de la femme, par le froid piquant de son air, par des mots sévères; mais la Palferine lui dit de ces mots plasians contre lesquels ne tient aucun sérieux, aucune résolution. Pour se débarrasser de lui, l'inconnue entre chez sa marchande de modes : Charles-Édouard y entre, il s'assied, il donne son avis, il la conseille en homme prêt à payer. Ce sang-froid inquiète la femme. Elle sort. Il sort. Sur l'escalier, elle lui dit : — Monsieur, je vais chez une parente de mon mari, une vieille dame, madame de Bonfalot...

— Oh ! madame de Bonfalot? répond le comte, mais je suis charmé, j'y vais...

Le couple y va, Charles-Edouard entre avec cette femme, on le croit amené par elle, il se mêle à la conversation, il y prodigue son esprit fin et distingué. La visite traînait en longueur. Ce n'était pas son compte.

— Madame, dit-il à l'inconnue, n'oubliez pas que votre mari nous attend, il ne nous a donné qu'un quart-d'heure.

Confondue par cette audace, qui, vous le savez, vous plaît toujours, entraînée par ce regard vainqueur, par cet air profond et candide à la fois que paraît avoir Charles-Edouard, elle se lève, prend le bras de son cavalier forcé, descend et lui dit sur le seuil de la porte : — Monsieur, j'aime la plaisanterie...

— Et moi donc, dit-il.

Elle rit.

— Mais il ne tient qu'à vous que cela ne devienne sérieux, reprit-il. Je suis le comte de la Palferine, et suis enchanté de pouvoir mettre à vos pieds et mon cœur et ma fortune.

La Palferine avait alors vingt-cinq ans. Ceci se passait en 1834. Par bonheur, ce jour-là, le comte était mis avec élégance. Je vais vous le peindre en deux mots : il est le vivant portrait de Louis XIII, il en a le front pâle, gracieux aux tempes, le teint olivâtre, ce teint italien qui devient blanc aux lumières, les cheveux bruns, portés longs, et la royale noire; il en a l'air sérieux et mélancolique, car sa personne et son caractère forment un contraste étonnant.

En entendant le nom et voyant le personnage, Claudine éprouve comme un frémissement. La Palferine s'en aperçoit, il lui lance un regard de ses yeux noirs profonds, fendus en amandes, aux paupières légèrement ridées et bistrées qui révèlent des joies égales à d'horribles fatigues. Sous ce coup-d'œil elle lui dit : — Votre adresse!

— Quelle maladresse! répondit-il.

— Ah bah! fit-elle en souriant. Oiseau sur la branche?

—Adieu,madame, vous êtes une femme comme il m'en faut, mais ma fortune est loin de ressembler à mon désir...

Il salue et la quitte net, sans se retourner. Le surlendemain, par une de ces fatalités qui ne sont possibles que dans Paris, il alla vendre à un de ces marchands d'habits qui prêtent sur gages le superflu de sa garde-robe; et il en recevait d'un

air inquiet le prix après l'avoir longtemps débattu, quand l'inconnue passe et le reconnait.

— Décidément, crie-t-il au marchand stupéfait, je ne prends pas votre trompe!

Et il indiquait une énorme trompe bosselée, accrochée en dehors et qui se dessinait sur des habits de chasseurs d'ambassade et de généraux de l'empire.

Puis, fier et impétueux, il resuivit la jeune femme. Depuis cette grande Journée de la Trompe, ils s'entendirent à merveille.

Charles-Édouard a sur l'amour les idées les plus justes. Il n'y a pas, selon lui, deux amours dans la vie de l'homme, il n'y en a qu'un seul, profond comme la mer, mais sans rivages. A tout âge, cet amour fond sur vous comme la Grâce fondit sur saint Paul. Un homme peut vivre jusqu'à soixante ans sans l'avoir ressenti ; soudain, il se déclare comme chez Gentz, pour Fanny Elssler. Cet amour, selon une superbe expression de Heine, est peut-être la maladie secrète du cœur, une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et du beau idéal qui se révèle sous une forme visible. Enfin cet amour embrasse à la fois la créature et la création. Tant qu'il ne s'agit pas de ce grand poème, on ne peut traiter qu'en plaisantant des amours qui doivent finir, en faire ce que sont en littérature les poésies légères comparées au poème épique.

Charles-Edouard n'éprouva dans cette liaison ni le coup de foudre qui annonce ce véritable amour ni la lente révélation des attraits, la lente connaissance des qualités secrètes qui attachent

deux êtres par une puissance croissante. L'amour vrai n'a que ces deux modes. Ou la Première Vue, qui sans doute est un effet de la Seconde Vue écossaise, ou la graduelle fusion des deux natures, qui réalise l'androgyne platonique. Mais Charles-Edouard fut aimé follement. Cette femme éprouvait l'amour complet, idéal et physique, enfin la Palferine fut sa vraie passion à elle. Pour lui, Claudine n'était qu'une délicieuse maîtresse. Le diable avec son enfer, qui certes est un puissant magicien, n'aurait jamais pu changer le système de ces deux caloriques inégaux. J'ose affirmer que Claudine ennuyait souvent Charles-Edouard.

— Au bout de trois jours la femme qu'on n'aime pas et le poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre, nous disait-il.

En Bohême, le secret s'observe peu sur les amours légères. La Palferine nous parla souvent de Claudine. Cependant, personne de nous ne la vit. Jamais son nom de femme ne fut prononcé. Claudine était presque un personnage mythique. Nous en agissions tous de même, conciliant ainsi les exigences de notre vie en commun et les lois du bon goût. Claudine, Hortense, la baronne, la bourgeoise, l'impératrice, la lionne, l'Espagnole étaient des rubriques qui permettaient à chacun d'épancher ses joies, ses soucis, ses chagrins, ses espérances, et de communiquer ses découvertes. On n'allait pas au-delà. Il y a exemple, en Bohême, d'une révélation faite par hasard de la personne dont il était question : aussitôt, par un accord unanime, aucun de nous ne parla plus d'elle. Ce fait peut indiquer combien la jeunesse a le sens des vraies délica-

tesses. Quelle admirable connaissance ont les gens de choix, des limites où doivent s'arrêter la raillerie et ce monde de choses françaises désigné sous le mot soldatesque de *blague*, mot qui sera repoussé de la langue, espérons-le, mais qui seul peut faire comprendre l'esprit de la Bohême. Nous plaisantions donc souvent sur Claudine et sur le comte. C'était des : — Que fais-tu de Claudine?— Et ta Claudine? Toujours Claudine ! chanté sur l'air de *Toujours Gessler !* de Rossini, etc.

— Je vous souhaite, pour le mal que je vous veux, nous dit un jour la Palferine , une semblable maîtresse. Il n'y a pas de lévrier, de basset, de caniche qui lui soit comparable pour la douceur, la soumission, la tendresse absolue. Il y a des momens où je me fais des reproches, où je me demande compte à moi-même de ma dureté. Elle obéit avec une douceur de sainte. Elle vient, je la renvoie, elle s'en va, elle ne pleure que dans la cour. Je ne veux pas d'elle pendant une semaine, je lui assigne le mardi suivant, à une certaine heure, fût-ce minuit ou six heures du matin, dix heures ou cinq heures, les moments les plus incommodes, celui du déjeuner, du dîner, du lever, du coucher... oh ! elle viendra belle, parée, ravissante, à cette heure, exactement ! Et elle est mariée! entortillée dans les obligations et les devoirs d'une maison. Les ruses qu'elle doit inventer, les raisons à trouver pour se conformer à mes caprices nous embarrasseraient, nous autres !... Rien ne la lasse, elle tient bon ! Je le lui dis, ce n'est pas de l'amour, c'est de l'entêtement. Elle m'écrit tous les jours, je ne lis pas ses lettres, elle s'en est aperçue, elle écrit

toujours! Tenez, voilà deux cents lettres dans ce coffre. Elle me prie de prendre chaque jour une de ses lettres pour essuyer mes rasoirs, et je n'y manque pas! Elle croit, avec raison, que la vue de son écriture me fait penser à elle.

La Palferine s'habillait, je pris la lettre dont il allait se servir, je la lus et la gardai sans qu'il la réclamât, la voici.

« *Lundi, minuit.*

« Eh bien, mon ami, êtes-vous content de moi?
« Je ne vous ai pas demandé cette main, qu'il vous
« eût été facile de me donner et que je désirais
« tant de presser sur mon cœur, sur mes lèvres.
« Non, je ne vous l'ai pas demandée, je crains trop
« de vous déplaire. Savez-vous une chose? Bien
« que je sache cruellement que mes actions vous
« sont parfaitement indifférentes, je n'en deviens
« pas moins d'une extrême timidité dans ma con-
« duite. La femme qui vous appartient, à quelque
« titre que ce soit et bien que très secrètement,
« doit éviter d'encourir le plus léger blâme. En
« ce qui est des anges du ciel, pour lesquels il n'y
« a pas de secret, mon amour est égal aux plus
« purs amours; mais partout où je me trouve, il me
« semble que je suis toujours en votre présence, et
« je veux vous faire honneur.

« Tout ce que vous m'avez dit sur ma ma-
« nière de me mettre m'a frappée, et m'a fait
« comprendre combien les gens de race noble
« sont supérieurs aux autres! Il me restait quel-
« que chose de la fille d'Opéra dans la coupe de

« mes robes, dans mes coiffures. En un moment, j'ai
« reconnu la distance qui me séparait du bon goût.
« La première fois, vous recevrez une duchesse,
« vous ne me reconnaîtrez pas. Oh! combien tu as
« été bon pour ta Claudine! combien de fois je t'ai
« remercié de m'avoir dit tout cela! Quel intérêt
« dans ce peu de paroles! tu t'es donc occupée de
« cette chose à toi qui se nomme Claudine? Ce
« n'est pas cet imbécile qui m'aurait éclairée, il
« trouve bien tout ce que je fais, *il* est d'ail-
« leurs bien trop *pot-au-feu*, trop prosaïque
« pour avoir le sens du beau. Mardi va bien tar-
« der à mon impatience! Mardi, près de vous pen-
« dant plusieurs heures! Ah! je m'efforcerai mardi
« de penser que ces heures sont des mois, et que je
« suis ainsi toujours. Je vis en espoir dans cette
« matinée comme je vivrai plus tard quand elle
« sera passée par le souvenir. L'espoir est une
« mémoire qui désire, le souvenir est une mé-
« moire qui a joui. Quelle belle vie dans la vie nous
« fait ainsi la pensée! Je songe à inventer des ten-
« dresses qui ne seront qu'à moi, dont le secret ne
« sera deviné par aucune femme. Il me prend des
« sueurs froides qu'il n'arrive un empêchement. Oh!
« je briserais net avec *lui*, s'il le fallait; mais ce
« n'est pas d'ici que jamais viendra l'empêchement,
« c'est de toi, tu pourras vouloir aller dans le
« monde, chez une autre femme peut-être. Oh!
« grâce pour ce mardi! Si tu me l'enlevais, Char-
« les, tu ne sais pas tout ce que tu *lui* vaudrais,
« je *le* rendrais fou. Si tu ne voulais pas de moi,
« si tu allais dans le monde, laisse-moi venir tout
« de même, te voir habiller, rien que te voir, je

« n'en demande pas davantage, laisse-moi te prou-
« ver ainsi combien je t'aime purement! Depuis que
« tu m'as permis de t'aimer, car tu me l'as permis
« puisque je suis à toi, depuis ce jour, je t'aime de
« toute la puissance de mon âme, et je t'aimerai
« toujours, car après t'avoir aimé, on ne peut plus,
« on ne doit plus aimer personne. Et vois-tu, quand
« tu te verras sous un regard qui ne veut que
« voir, tu sentiras qu'il y a chez ta Claudine quel-
« que chose de divin que tu y as éveillé. Hélas! je
« ne suis point coquette avec toi, je suis comme
« une mère avec son enfant, je souffre tout de toi;
« moi, si impérieuse, si fière ailleurs, moi qui fai-
« sait trotter des ducs, des princes, des aides-de-
« camp de Charles X, qui valaient plus que toute
« la cour actuelle, je te traite en enfant gâté. Mais
« à quoi bon des coquetteries, ce serait en pure
« perte. Et cependant, faute de coquetterie, je ne
« vous inspirerai jamais d'amour, Monsieur! Je le
« sais, je le sens, et je continue en éprouvant l'action
« d'un pouvoir irrésistible, mais je pense que cet
« entier abandon me vaudra de vous ce sentiment
« qu'*il* dit être chez tous les hommes pour ce qui
« est leur propriété.

« *Mercredi.*

« Oh! comme la tristesse est entrée noire dans
« mon cœur lorsque j'ai su qu'il fallait renon-
« cer au bonheur de te voir hier. Une seule idée m'a
« empêchée de me laisser aller dans les bras de la
« mort: tu le voulais! Ne pas venir, c'était exécuter ta
« volonté, obéir à l'un de tes ordres. Ah! Charles,

« j'étais si jolie, tu aurais eu en moi mieux que cette « belle princesse russe que tu m'avais donnée en « exemple, et que j'avais étudiée à l'Opéra. Mais tu « m'aurais peut-être trouvée hors de ma nature. « Tiens, tu m'as ôté toute confiance en moi, je suis « peut-être laide. Oh! je me fais horreur, je deviens « imbécile, en songeant à mon radieux Charles-« Édouard. Je deviendrai folle, c'est sûr. Ne ris « pas, ne me parle pas de la mobilité des femmes. « Si nous sommes mobiles, vous êtes bien bizarres, « vous! Oter à une pauvre créature les heures d'a-« mour qui la faisaient heureuse depuis dix jours, « qui la rendaient bonne et charmante pour tous ceux « qui la venaient voir! Enfin tu étais cause de ma « douceur avec *lui*, tu ne sais pas le mal que tu lui « fais. Je me suis demandé ce que je dois inventer « pour te conserver, ou pour avoir seulement le droit « d'être quelquefois à toi.... Quand je pense que tu « n'as jamais voulu venir ici. Avec quelle délicieuse « émotion je te servirais! Il y en a de plus favorisées « que moi. Il y a des femmes à qui tu dis : Je vous « aime. A moi, tu n'as jamais dit que : Tu es une « bonne fille. Sans que tu le saches, il est certains « mots de toi qui me rongent le cœur. Il y a des « gens d'esprit qui me demandent quelquefois à « quoi je pense, je pense à mon abjection, qui est « celle de la plus pauvre pécheresse en présence du « Sauveur. »

Il y avait encore trois pages. Il me la laissa prendre, madame, et il y avait des traces de larmes qui me semblaient encore chaudes!

Cette lettre me prouva que la Palferine nous disait vrai. Edmond, assez timide avec les femmes,

s'extasiait sur une lettre semblable qu'il venait de lire dans son coin avant d'en allumer son cigarre.

— Mais toutes les femmes qui aiment écrivent de ces choses-là ! s'écria la Palferine. L'amour leur donne à toutes de l'esprit et du style, ce qui prouve qu'en France le style vient des idées et non des mots. Voyez comme cela est bien pensé, comme un sentiment est logique.

Et il nous lut une autre lettre qui était bien supérieure aux lettres factices, tant étudiées que nous donnent les auteurs de romans.

Un jour, la pauvre Claudine ayant su la Palferine dans un danger excessif, à cause d'une lettre de change, eut la fatale idée de lui apporter dans une bourse ravissamment brodée une somme assez considérable en or.

— Qui t'a fait si hardie, de te mêler des affaires de ma maison? lui cria la Palferine en colère. Raccommode mes chaussettes, brode-moi des pantoufles si ça t'amuse. Mais... Ah! tu veux faire la duchesse, et tu retournes la fable de Danaë contre l'aristocratie.

En disant ces mots, il vida la bourse dans sa main, et fit le geste de jeter la somme à la figure de Claudine. Claudine épouvantée, et ne devinant pas la plaisanterie, se recula, heurta une chaise, et alla tomber la tête la première sur l'angle aigu de la cheminée. Elle se crut morte. La pauvre femme ne dit qu'un mot, quand, mise sur le lit, elle put parler : — Je l'ai mérité, Charles !

La Palferine eut un moment de désespoir. Ce désespoir rendit la vie à Claudine, elle fut heureuse de ce malheur, elle en profita pour faire accepter la

somme à la Palferine, et le tirer d'embarras. Puis ce fut le contrepied de la fable de La Fontaine où un mari rend grâce aux voleurs de lui faire connaître un mouvement de tendresse chez sa femme.

A ce propos, un mot vous expliquera la Palferine tout entier. Claudine revint chez elle, elle arrangea comme elle le put un roman pour justifier sa blessure, et fut dangereusement malade. Il se fit un abcès à la tête. Le médecin, Bianchon, je crois, voulut un jour couper les cheveux de Claudine, qui a des cheveux aussi beaux que ceux de la duchesse de Berry; mais elle s'y refusa, et dit en confidence à Bianchon qu'elle ne pouvait pas les laisser couper sans la permission du comte de la Palferine. Bianchon vint chez Charles-Edouard. Charles-Edouard l'écoute gravement, et quand Bianchon lui a longuement expliqué le cas et démontré qu'il faut absolument couper les cheveux pour faire sûrement l'opération :

— Couper les cheveux de Claudine, s'écria-t-il, d'une voix péremptoire, non, j'aime mieux la perdre !

Bianchon, après quatre ans, parle encore du mot de la Palferine, dont nous avons ri pendant une demi-heure. Claudine, instruite de cet arrêt, y vit une preuve d'affection, elle se crut aimée. En face de sa famille en larmes, de son mari à genoux, elle fut inébranlable, elle garda ses cheveux. L'opération, secondée par cette force intérieure que lui donnait la croyance d'être aimée, réussit parfaitement. Il y a de ces mouvements d'âme qui mettent en désordre toutes les bricolles de la chirurgie et les lois de la science médicale. Claudine écrivit, sans orthographe, sans ponctuation, une délicieuse lettre

à la Palferine pour lui apprendre l'heureux résultat de l'opération, en lui disant que l'amour en savait plus que toutes les sciences.

— Maintenant, nous disait un jour la Palferine, comment faire pour me débarrasser de Claudine ?

— Mais elle n'est pas gênante, elle te laisse maître de tes actions.

— C'est vrai, dit la Palferine, mais je ne veux pas qu'il y ait dans ma vie quelque chose qui s'y glisse sans mon consentement.

Dès ce jour, il se mit à tourmenter Claudine : il avait dans la plus profonde horreur une bourgeoise, une femme sans nom. Il lui fallait absolument une femme titrée. Elle avait fait des progrès, c'est vrai. Claudine était mise comme les femmes les plus élégantes du Faubourg Saint-Germain ; elle avait su sanctifier sa démarche, elle marchait avec une grâce chaste, inimitable ; mais ce n'était pas assez ! Ces éloges faisaient tout avaler à Claudine.

— Eh bien, lui dit un jour la Palferine, si tu veux rester la maîtresse d'un la Palferine pauvre, sans le sou, sans avenir, au moins dois-tu le représenter dignement. Tu dois avoir un équipage, des laquais, une livrée, un titre. Donne-moi toutes les jouissances de vanité que je ne puis pas avoir par moi-même. La femme que j'honore de mes bontés ne doit jamais aller à pied. Si elle est éclaboussée, j'en souffre ! Je suis fait comme cela, moi ! Ma femme doit être admirée de tout Paris. Je veux que tout Paris m'envie mon bonheur ! Qu'un petit jeune homme, voyant passer dans un brillant équipage une brillante comtesse, se dise : A qui sont de

pareilles divinités? et reste pensif. Cela doublera mes plaisirs.

La Palferine nous avoua qu'après avoir lancé ce programme à la tête de Claudine pour s'en débarrasser, il fut étourdi pour la première et sans doute pour la seule fois de sa vie.

— Mon ami, dit-elle avec un son de voix qui trahissait un tremblement intérieur et universel, c'est bien! Tout cela sera fait, ou je mourrai... Elle lui baisa la main et y mit quelques larmes de bonheur. —Je suis heureuse, ajouta-t-elle, que tu m'aies expliqué ce que je dois être pour rester ta maîtresse.

— Et, nous disait la Palferine, elle est sortie en me faisant un petit geste coquet de femme contente. Elle était sur le seuil de ma mansarde, grande, fière, à la hauteur d'une sybille antique.

Tout ceci doit vous expliquer assez les mœurs de la Bohême, dont une des plus brillantes figures est ce jeune *condottiere*. Maintenant voici comme je découvris qui était Claudine, et comment je pus comprendre tout ce qu'il y avait d'épouvantablement vrai dans un mot de la lettre de Claudine auquel vous n'avez peut-être pas pris garde.

Ceci pour employer un titre inventé par M. Victor Hugo est une *Autre Guitare!*

La baronne était trop pensive pour rire.

§ II.

Le Ménage de Claudine.

Parmi tous les auteurs dramatiques de Paris, un des mieux posés, des plus rangés, des plus entendus, était, en 1829, du Bruel, dont le nom est inconnu du public sur les affiches. Il s'appelle de Cursy. Sous la Restauration, il avait une place de chef de bureau dans un ministère. Attaché de cœur à la branche aînée, il donna bravement sa démission, et fit depuis ce temps deux fois plus de pièces de théâtre, pour compenser le déficit que sa belle conduite occasionnait dans son budget des recettes. Du Bruel avait alors quarante ans, sa vie était connue. A l'exemple de quelques auteurs, il portait, à une femme du théâtre, une de ces affections qui ne s'expliquent pas, et qui cependant existent au vu et au su du monde littéraire.

Cette femme, vous le savez, est Tullia, l'un des anciens premiers sujets de l'Académie royale de musique. Tullia n'est pour elle qu'un surnom comme celui de Cursy pour du Bruel. Pendant douze ans, de 1817 à 1829, Tullia brilla sur les illustres planches de l'Opéra. Cette fille, plus belle que savante, médiocre sujet, mais un peu plus spirituelle que ne le sont les danseuses, ne donna pas dans la réforme vertueuse qui perdit le corps de ballet, elle

continua la dynastie des Guimard. Aussi dut-elle son ascendant à plusieurs protecteurs connus, au duc de Réthoré, fils du duc de Chaulieu, à l'influence d'un célèbre directeur des Beaux-Arts, à des diplomates, à de riches étrangers. Elle eut, durant son apogée, un petit hôtel rue Saint-Georges, et vécut comme vivaient les anciennes nymphes de l'Opéra. Du Bruel s'amouracha d'elle au déclin de la passion du duc de Réthoré, vers 1824. Simple sous-chef, du Bruel souffrit le directeur des Beaux-Arts, il se croyait le préféré! Cette liaison devint, au bout de six ans, un quasi mariage. Tullia cache soigneusement sa famille, on sait vaguement qu'elle est de Nanterre. Un de ses oncles, jadis simple charpentier ou maçon, grâce à ses recommandations et à de généreux prêts, est devenu, dit-on, un riche entrepreneur de bâtiments. Cette indiscrétion a été commise par du Bruel. Il dit un jour que Tullia recueillerait tôt ou tard une belle succession. L'entrepreneur, qui n'est pas marié, se sent un faible pour sa nièce, à laquelle il a des obligations.

— C'est un homme qui n'a pas assez d'esprit pour être ingrat, disait-elle.

En 1830, elle obtint une pension de retraite. A trente ans, elle se voyait un peu grasse, elle avait essayé vainement la pantomime, elle ne savait rien que se donner *assez de ballon* pour bien enlever sa jupe en pirouettant, à la manière des Noblet, et se montrer quasi nue au parterre. Le vieux Vestris lui dit, dès l'abord, que ce *temps* bien exécuté, quand une danseuse était d'une belle nudité, valait tous les talens imaginables. C'est l'*ut* de poitrine de la Danse. Aussi, disait-il, les illustres danseuses, Ca-

margo, Guimard, Taglioni, maigres, brunes, laides, ne peuvent s'en tirer que par du génie. Devant de plus jeunes sujets plus habiles qu'elle, Tullia se retira dans toute sa gloire et fit bien. Danseuse aristocratique, ayant peu dérogé dans ses liaisons, elle ne voulut pas tremper ses chevilles dans le gâchis de Juillet. Insolente et belle, Claudine avait de beaux souvenirs et peu d'argent, mais les plus magnifiques bijoux et l'un des plus beaux mobiliers de Paris. En quittant l'Opéra, la fille célèbre, aujourd'hui bien oubliée, n'eut plus qu'une idée, elle voulut se faire épouser par du Bruel : elle est aujourd'hui madame du Bruel. Comment ces sortes de femmes se font épouser après sept ou huit années d'intimité? quels ressorts elles poussent? quelles machines elles mettent en mouvement? si comique que puisse être ce drame intérieur, ce n'est pas le sujet. Du Bruel est marié, le fait est accompli.

Avant son mariage, Cursy passait pour un joyeux compagnon, il ne rentrait pas toujours chez lui, sa vie était quelque peu bohémienne, il se laissait aller à une partie, à un souper; il sortait très bien pour se rendre à une répétition de l'Opéra-Comique, et se trouvait, sans savoir comment, à Dieppe, à Baden, à Saint-Germain; il donnait à dîner, il menait la vie puissante et dépensière des auteurs, des journalistes et des artistes; il levait très bien ses droits d'auteur dans toutes les coulisses de Paris, il faisait partie de notre société. Finot, Lousteau, du Tillet, Desroches, Bixiou, Blondet, Couture, des Lupeaulx le supportaient malgré son air pédant et sa lourde attitude de bureaucrate.

Mais une fois mariée, Tullia le rendit esclave. Que voulez-vous, il aimait Tullia. Tullia venait, disait-elle, de quitter le théâtre pour l'épouser, pour devenir une bonne et charmante femme. Tullia sût se faire adopter par les femmes les plus jansénistes de la famille du Bruel. Sans qu'on eut jamais compris ses intentions d'abord, elle allait s'ennuyer chez mesdames de Bonfalot, elle faisait de riches cadeaux à la vieille et avare madame de Chissé, sa grande tante, elle passa chez cette dame un été, ne manquant pas une seule messe. Elle se confessa, reçut l'absolution, communia, mais à la campagne, sous les yeux de la tante.

Elle nous disait, l'hiver suivant : — Comprenez-vous ? j'ai de vraies tantes !

Elle était si heureuse de devenir une bourgeoise, si heureuse d'abdiquer son indépendance, qu'elle trouva les moyens qui la menaient au but. Elle flattait ces vieilles gens. Elle a été tous les jours, à pieds, tenir compagnie pendant deux heures à la mère de du Bruel pendant une maladie. Du Bruel était étourdi du déploiement de cette ruse à la Maintenon, et il admirait sa femme sans faire un seul retour sur lui-même, déjà ficelé.

Elle fit comprendre à du Bruel que le système élastique du gouvernement bourgeois, de la royauté bourgeoise, de la cour bourgeoise, était le seul qui pût permettre à une Tullia, devenue madame du Bruel, de faire partie du monde où elle eut le bon sens de ne pas vouloir pénétrer. Elle se contenta d'être reçue chez mesdames de Bonvalot, de Chissé, chez madame du Bruel, où elle posait, sans jamais se démentir, en femme sage, simple, vertueuse.

Elle fut, trois ans plus tard, reçue chez leurs amies.

— Je ne peux pourtant pas me persuader que madame du Bruel, la jeune, ait montré ses jambes et le reste à tout Paris, à la lueur de cent becs de lumières ! disait naïvement madame Anselme Popinot.

Juillet 1830 ressemble, sous ce rapport, à l'empire de Napoléon qui reçut à sa cour une ancienne femme de chambre, dans la personne de madame Garat, l'épouse du ministre de la justice. L'ancienne danseuse avait rompu net, vous le devinez, avec toutes ses camarades, elle ne reconnaissait parmi ses anciennes connaissances personne qui put la compromettre. En se mariant, elle avait pris, rue de la Victoire, un tout petit charmant hôtel entre cour et jardin où elle fit des dépenses folles, et où s'engouffrèrent les plus belles choses de son mobilier et de celui de du Bruel ! Tout ce qui parut ordinaire ou commun fut vendu. Pour trouver des analogies au luxe qui soleillait chez elle, on doit remonter jusqu'aux beaux jours des Guimard, de Sophie Arnoult, des Duthé qui dévorèrent des fortunes princières. Jusqu'à quel point cette riche existence intérieure agissait-elle sur du Bruel ? la question délicate à poser, est plus délicate à résoudre. Pour donner une idée des fantaisies de Tullia, qu'il me suffise de vous parler d'un détail. Le couvre-pieds de son lit est en dentelles de point d'Angleterre, il vaut dix mille francs. Une actrice célèbre en eut un pareil, elle le sut ; dès lors elle fit monter sur son lit un magnifique angora. Cette anecdote peint la femme. Du Bruel n'osa pas dire un mot, il eut

ordre de propager ce défi de luxe porté à l'*autre*.

Tullia tenait à ce présent du duc de Rhétoré; mais un jour, cinq ans après son mariage, elle joua si bien avec son chat qu'elle déchira le couvre-pieds, en tira des voiles, des volants, des garnitures et le remplaça par un couvre-pieds de bon sens, par un couvre-pieds qui était un couvre-pieds et non une preuve de la démence particulière à ces femmes qui se vengent, comme a dit Théophile Gautier, d'avoir vécu de pommes crues dans leur enfance. La journée où le couvre-pieds fut mis en lambeaux, marqua, dans le ménage, une ère nouvelle. Cursy se distingua par une féroce activité. Personne ne soupçonne à quoi Paris a dû le Vaudeville Dix-huitième siècle, à poudre, à mouches, qui se rua sur les théâtres. L'auteur de ces mille et un vaudevilles desquels se sont tant plaint les feuilletonistes, est un vouloir formel de madame du Bruel: elle exigea de son mari l'acquisition de l'hôtel où elle avait fait tant de dépenses, où elle avait casé un mobilier de cinq cents mille francs. Pourquoi? Jamais Tullia ne s'explique, elle entend admirablement le souverain *parce que* des femmes.

— On s'est beaucoup moqué de Cursy, dit-elle, mais, en définitive, il a trouvé cette maison dans la boîte de rouge, la houppe à poudrer et les habits pailletés du dix-huitième siècle. Sans moi, jamais il n'y aurait pensé, reprit-elle, en s'enfonçant dans ses coussins au coin de son feu.

Elle nous disait cette parole au retour d'une première représentation d'une pièce de du Bruel, qui avait réussi, et contre laquelle elle prévoyait une avalanche de feuilletons.

Tullia recevait. Tous les lundis elle donnait un thé, sa société était bien choisie, elle ne négligeait rien pour rendre sa maison agréable. On y jouait la bouillote dans un salon, on causait dans un autre; quelquefois, dans le plus grand, dans un troisième salon, elle donnait des concerts, toujours courts, et auxquels elle n'admettait jamais que les plus éminens artistes. Elle avait tant de bon sens qu'elle arrivait au tact le plus exquis, qualité qui lui donna sans doute un grand ascendant sur du Bruel. Le vaudevilliste d'ailleurs, l'aimait de cet amour que l'habitude finit par rendre indispensable à l'existence. Chaque jour met un fil de plus à cette trame forte, irrésistible, fine, dont le réseau tient les plus délicates velléités, enserre les plus fugitives passions, les réunit, et garde un homme lié, pieds et poings, cœur et tête. Tullia connaissait bien Cursy, elle savait où le blesser, elle savait comment le guérir. Pour tout observateur, même pour un homme qui se pique autant que moi d'un certain usage, tout est abîme dans ces sortes de passions, les profondeurs sont là plus ténébreuses que partout ailleurs; et les endroits les plus éclairés ont aussi des teintes brouillées.

Cursy, vieil auteur usé par la vie des coulisses, aimait ses aises, il aimait la vie luxueuse, abondante, facile; il était heureux d'être roi chez lui, de recevoir une partie des hommes littéraires dans un hôtel où éclatait un luxe royal, où brillaient des œuvres choisies. Tullia le laissait trôner parmi cette gent où se trouvaient des journalistes assez faciles à prendre et à embucquer. Grâce à ses soirées, à des prêts bien placés, Cursy n'était pas trop atta-

qué, ses pièces réussissaient. Aussi ne se serait-il pas séparé de Tullia pour un empire. Il eût fait bon marché d'une infidélité, peut-être à la condition de n'éprouver aucun retranchement dans ses jouissances accoutumées. Mais chose étrange, Tullia ne lui causait aucune crainte en ce genre. On ne connaissait pas de fantaisie à l'ancien Premier Sujet et si elle en avait eu, certes elle aurait gardé toutes les apparences.

— Mon cher, nous disait doctoralement, sur le boulevard, du Bruel, il n'y a rien de tel que d'épouser une de ces femmes qui, par l'abus, sont revenues des passions. Les femmes comme la mienne ont mené leur vie de garçon, elles ont des plaisirs par-dessus la tête, et font les femmes les plus adorables qui se puissent désirer : sachant tout, formées et point bégueules, faites à tout, indulgentes. Aussi, prêché-je à tout le monde d'épouser *un reste de cheval anglais*. Je suis l'homme le plus heureux de la terre.

Voilà ce que me disait du Bruel à moi-même en présence de Bixiou.

—Mon cher, me répondit le dessinateur, il a peut-être raison.

Huit jours après, du Bruel nous avait priés de venir dîner avec lui, un mardi. Le matin j'allai le voir pour une affaire de théâtre, un arbitrage qui nous était confié par la Commission des auteurs dramatiques ; nous étions forcés de sortir ; mais avant, il entra dans la chambre de sa femme, où il n'entra pas sans frapper, il demanda la permission.

—Nous vivons en grands seigneurs, dit-il en sou-

riant, nous sommes libres. Chacun chez nous.

Nous fûmes admis. Du Bruel dit à sa femme : — J'ai invité quelques personnes aujourd'hui.

— Vous voilà ! s'écria-t-elle, vous invitez du monde, sans me consulter, je ne suis rien ici. Tenez, me dit-elle, en me prenant pour juge par un regard, je vous le demande à vous-même, quand on a fait la folie d'épouser une femme de ma sorte, car enfin, j'étais une danseuse de l'Opéra... Oui, pour qu'on l'oublie, je ne dois jamais l'oublier moi-même. Eh ! bien, un homme d'esprit, pour relever sa femme dans l'opinion publique s'efforcerait de lui supposer une supériorité, de justifier sa détermination par la reconnaissance de qualités éminentes chez cette femme ! Le meilleur moyen pour la faire respecter par les autres, est de la respecter chez elle, de l'y laisser maîtresse absolue. Ah! bien, il me donnerait de l'amour-propre à voir combien il craint d'avoir l'air de m'écouter. Il faut que j'aie dix fois raison, pour qu'il me fasse une concession.

Chaque phrase ne passait pas sans une dénégation faite par gestes de la part de du Bruel.

— Oh ! non, non, reprit-elle vivement en voyant les gestes de son mari, du Bruel, mon cher, moi qui toute ma vie, avant de vous épouser, ai joué chez moi le rôle de reine, je m'y connais! Mes désirs, étaient épiés, satisfaits, comblés... Après tout, j'ai trente-trois ans, et les femmes de trente-trois ans ne peuvent pas être aimées. Oh! si j'avais seize ans, et ce qui se vend si cher à l'Opéra, quelles attentions vous auriez pour moi, monsieur du Bruel ? Je méprise souverainement les hommes qui se vantent d'aimer une

femme et qui ne sont pas toujours auprès d'elle aux petits soins. Voyez-vous, du Bruel, vous êtes petit et chafoin, vous aimez à tourmenter une femme, vous n'avez qu'elle sur qui déployer votre force. Un Napoléon, se subordonne à sa maîtresse, il n'y perd rien, mais vous autres! vous ne vous croyez plus rien alors, vous ne voulez pas être dominés. Trente-trois ans, mon cher, me dit-elle, l'énigme est là. — Allons, il dit encore non! Vous savez bien que j'en ai trente-cinq. Je suis bien fâchée, mais allez dire à tous vos amis que vous les mènerez au Rocher de Cancale. Je pourrais leur donner à dîner; mais je ne le veux pas, ils ne viendront pas! Mon pauvre petit monologue vous gravera dans la mémoire le précepte salutaire du Chacun chez soi qui est notre charte, ajouta-t-elle en riant et revenant à la nature folle et capricieuse de la fille d'opéra.

— Hé bien oui, ma chère petite minette, dit du Bruel, là, ne vous fâchez pas. Nous savons vivre.

Il lui baisa les mains et sortit avec moi; mais furieux. De la rue de la Victoire au boulevard, voici ce qu'il me dit, si toutefois les phrases que souffre la typographie parmi les plus violentes injures peuvent représenter les atroces paroles, les venimeuses pensées qui ruisselèrent de sa bouche comme une cascade échappée de côté, dans un grand torrent.

— Mon cher, je quitterai cette infâme danseuse ignoble, cette vieille toupie qui a tourné sous le fouet de tous les airs d'opéra, cette guenipe, cette guenon de savoyard! Oh! toi qui t'es attaché aussi à une actrice, mon cher, que jamais l'idée d'épouser ta maîtresse ne te poursuive! Vois-tu, c'est un

supplice oublié dans l'enfer de Dante! Tiens, maintenant je la battrais, je la cognerais, je lui dirais son fait. Poison de ma vie, elle me fait aller comme un valet de volet!

Il était sur le boulevard, et dans un état de fureur tel que les mots ne sortaient pas de sa gorge.

—Je chausserai mes pieds dans son ventre!

—A propos de quoi? lui dis-je.

—Mon cher, tu ne sauras jamais les mille myriades de fantaisies de cette gaupe! Quand je veux rester, elle veut sortir, quand je veux sortir, elle veut que je reste. Ça vous débagoule des raisons, des accusations, des syllogismes, des calomnies, des paroles à rendre fou! Le Bien, c'est leur fantaisie! le Mal, c'est la nôtre! Foudroyez-les par un mot qui leur coupe leurs raisonnements, elles se taisent et vous regardent comme si vous étiez un chien mort. Mon bonheur?... Il s'explique par une servilité absolue, par la vassalité du chien de basse-cour. Elle me vend trop cher le peu qu'elle me donne. Au diable! Je lui laisse tout et je m'enfuirai dans une mansarde. Oh! la mansarde et la liberté! Voici cinq ans que je n'ose faire ma volonté!

Au lieu d'aller prévenir ses amis, Cursy resta sur le boulevard, arpentant l'asphalte depuis la rue de Richelieu jusqu'à la rue du Mont-Blanc, en se livrant aux plus furieuses imprécations, et aux exagérations les plus comiques. Il était dans la rue en proie à un paroxisme de colère qui contrastait avec son calme à la maison. Sa promenade servit à user la trépidation de ses nerfs et la tempête de son âme. Vers deux heures, dans un de ses mouvements désordonnés, il s'écria: — Ces damnées femelles ne

savent ce qu'elles veulent. Je parie ma tête à couper, que si je retourne chez moi lui dire que j'ai prévenu mes amis et que nous dînons au Rocher de Cancale, cet arrangement demandé par elle ne lui conviendra plus. Mais, me dit-il, elle aura décampé; car, peut-être y a-t-il là dessous un rendez-vous avec quelque barbe de bouc! Non, cependant elle m'aime au fond!

Il n'y a que les femmes et les prophètes qui sachent faire usage de la Foi. Du Bruel me ramena chez lui, nous y allâmes lentement. Il était trois heures. Avant de monter, il vit du mouvement dans la cuisine, il y entre, voit des apprêts, et me regarde en interrogeant sa cuisinière.

— Madame a commandé un dîner, répondit-elle, madame est habillée, elle avait fait venir une voiture, puis elle a changé d'avis, elle a renvoyé la voiture, en la redemandant pour l'heure du spectacle.

— Eh bien, s'écria du Bruel, que te disais-je.

Nous entrâmes à pas de loup dans l'appartement. Personne. De salon en salon, nous arrivâmes jusqu'à un boudoir où nous surprîmes Tullia pleurant. Elle essuya ses larmes, sans affectation et dit à du Bruel : — Envoyez au Rocher de Cancale un petit mot pour les prévenir que le dîner a lieu ici!

Elle avait fait une de ces toilettes que les femmes de théâtre ne savent pas composer : élégante, harmonieuse de ton et de formes, des coupes simples, des étoffes de bon goût, ni trop chères, ni trop communes, rien de voyant, rien d'exagéré, mot que l'on efface sous le mot *artiste* dont se paient les sots. Enfin, elle avait l'air comme il faut. A trente-

cinq ans, Tullia se trouve à la plus belle phase de la beauté chez les Françaises. Le célèbre ovale de son visage était, en ce moment, d'une pâleur divine, elle avait ôté son chapeau, je voyais le léger duvet, cette fleur des fruits, adoucissant les contours moëlleux déjà si fins de sa joue. Sa figure accompagnée de deux grappes de cheveux blonds avait une grâce triste. Ses yeux gris étincelants étaient noyés dans la vapeur des larmes. Son nez mince digne du plus beau camée romain, et dont les ailes battaient, sa petite bouche enfantine encore, son long col de reine à veines un peu gonflées, son menton rougi pour un moment par quelque désespoir secret, ses oreilles bordées de rouge, ses mains tremblantes sous le gant, tout accusait des émotions violentes. Ses sourcils agités par des mouvements fébriles, trahissaient une douleur. Elle était sublime. Son mot écrasa du Bruel. Elle nous jeta ce regard de chatte, pénétrant et impénétrable qui n'appartient qu'aux femmes du grand monde et aux femmes du théâtre puis elle tendit la main à du Bruel.

— Mon pauvre ami, dès que tu as été parti je me suis fait mille reproches. Je me suis accusée d'une effroyable ingratitude et je me suis dit que j'avais été mauvaise? Ai-je été bien mauvaise? me demanda-t-elle. Pourquoi ne pas recevoir tes amis, n'es-tu pas chez toi, veux-tu savoir le mot de tout cela? Eh bien, j'ai peur de ne pas être aimée? Enfin j'étais entre le repentir et la honte de revenir, quand j'ai lu les journaux, j'ai vu une première aux Variétés, j'ai cru que tu voulais traiter un collaborateur : seule, j'ai été faible, je me suis habillée pour courir après toi... pauvre chat !

Du Bruel me regarda d'un air victorieux, il ne se souvenait pas de la moindre de ses oraisons *contre Tullia*.

— Eh bien! cher ange, je ne suis allé chez personne.

— Comme nous nous entendons! s'écria-t-elle.

Au moment où elle disait cette ravissante parole, je vis à sa ceinture un petit billet passé en travers, mais je n'avais pas besoin de cet indice pour deviner que les fantaisies de Tullia se rapportaient à des causes occultes. La femme est, selon moi, l'être le plus logique, après l'enfant. Tous deux offrent le sublime phénomène du triomphe constant de la pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment, mais il ne s'agite que pour cette pensée et avec une telle ardeur que chacun lui cède, fasciné par l'ingénuité, par la persistance du désir. La femme change moins souvent, mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant. En agissant, elle est toujours sous l'empire d'une passion, et c'est merveille de voir comme elle fait de cette passion le centre de la nature et de la société. Tullia fut chatte elle entortilla du Bruel, la journée redevint bleue et le soir fut magnifique. Ce spirituel vaudevilliste ne s'apercevait pas de la douleur enterrée dans le cœur de sa femme.

— Mon cher, me dit-il, voilà la vie : des oppositions, des contrastes!

— Surtout quand ce n'est pas joué! répondis-je.

— Je l'entends bien ainsi, reprit-il; mais, sans ces violentes émotions, on mourrait d'ennui! Ah! cette femme a le don de m'émouvoir!

Après le dîner nous allâmes aux Variétés, mais,

avant le départ, je me glissai dans l'appartement de du Bruel, j'y pris sur une planche, parmi des papiers sacrifiés, le numéro des *Petites Affiches* où se trouvait la notification du contrat de l'hôtel acheté par du Bruel, exigée pour la purge légale.

En lisant ces mots qui me sautèrent aux yeux comme une lueur : *A la requête de Jean-François du Bruel et de Claudine Chaffaroux, son épouse*, tout fut expliqué pour moi. Je pris le bras de Claudine et j'affectai de laisser descendre tout le monde avant nous. Quand nous fûmes seuls : — Si j'étais la Palferine, lui dis-je, je ne ferais jamais manquer de rendez-vous !

Elle se posa gravement un doigt sur les lèvres, et descendit en me pressant le bras, elle me regardait avec une sorte de plaisir en pensant que je connaissais la Palferine. Savez-vous quelle fut sa première idée? Elle voulut faire de moi son espion; mais elle rencontra le badinage de la Bohême.

Un mois après, au sortir d'une première représentation d'une pièce de du Bruel , il pleuvait, nous étions ensemble, j'allai chercher un fiacre; car nous étions restés, pendant quelques instants, sur le théâtre, et il n'y avait plus de voitures à l'entrée. Claudine gronda fort du Bruel, et quand nous roulâmes, car elle me reconduisit chez Florine, elle continua la querelle en lui disant les choses les plus mortifiantes.

— Eh bien! qu'y a-t-il, demandai-je?

— Mon cher, elle me reproche de vous avoir laissé courir après le fiacre, et part de là pour vouloir désormais un équipage.

— Je n'ai jamais, étant Premier Sujet, fait usage de mes pieds que sur les planches. Si vous avez du cœur, vous inventerez quatre pièces de plus par an, vous songerez qu'elles doivent réussir en songeant à la destination de leur produit, et votre femme n'ira pas dans la crotte. C'est une honte que j'aie à le demander. Vous auriez dû deviner mes perpétuelles souffrances depuis six ans que me voici mariée!

— Je le veux bien, répondit du Bruel, mais nous nous ruinerons.

— Si vous faites des dettes, répondit-elle, la succession de mon oncle les paiera.

— Vous êtes bien capable de me laisser les dettes et de garder la succession.

— Ah! vous le prenez ainsi, répondit-elle. Je ne vous dis plus rien. Un pareil mot me ferme la bouche.

Aussitôt du Bruel se répandit en excuses et en protestations d'amour: elle ne répondit pas. Il lui prit les mains, elle les lui laissa prendre, elles étaient comme glacées comme des mains de mort. Tullia, vous comprenez, jouait admirablement ce rôle de cadavre que jouent les femmes, afin de vous prouver qu'elles vous refusent leur consentement à tout, qu'elles vous suppriment leur âme, leur esprit, leur vie, et se regardent elles-mêmes comme une bête de somme. Il n'y a rien qui pique plus les gens de cœur, elles ne peuvent cependant employer ce moyen qu'avec ceux qui les adorent.

— Croyez-vous, me dit-elle de l'air le plus méprisant, qu'un comte aurait proféré pareille injure, quand même il l'aurait pensée? Pour mon malheur, j'ai vécu avec des ducs, avec des ambassadeurs,

avec des grands seigneurs, et je connais leurs manières. Comme cela rend la vie bourgeoise insupportable. Après tout un vaudevilliste n'est ni un Rastignac, ni un Rhétoré....

Deux jours après, du Bruel et moi nous nous rencontrâmes au foyer de l'Opéra, nous fîmes quelques tours ensemble, et la conversation tomba sur Tullia.

— Ne prenez pas au sérieux, me dit-il, mes folies sur le boulevard, je suis violent.

Pendant deux hivers, je fus assez assidu chez du Bruel, et je suivis attentivement les manèges de Claudine. Elle eut un brillant équipage et du Bruel se lança dans la politique, elle lui fit abjurer ses opinions royalistes; il se rallia, fut replacé dans l'administration dont il faisait autrefois partie; elle lui fit briguer les suffrages de la garde nationale, il y fut élu chef de bataillon et se montra si valeureusement dans une émeute, qu'il eut la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur, puis il fut nommé maître des requêtes et chef de division.

L'oncle Chaffaroux mourut, laissant quarante mille livres de rentes à sa nièce, la moitié de sa fortune environ. Du Bruel fut nommé député, mais auparavant, pour n'être pas soumis à la réélection, il avait été nommé conseiller d'état et directeur. Il réimprima des traités d'archéologie, des œuvres de statistique, et deux brochures politiques, ce qui fut le prétexte de sa nomination à l'une des complaisantes Académies de l'Institut. En ce moment, il est commandeur de la légion, et s'est tant remué dans les intrigues de la Chambre qu'il vient d'être nommé pair de France. On l'a nommé comte.

Il n'ose pas encore porter ce titre, sa femme seule met sur ses cartes : *la comtesse du Bruel.* L'ancien vaudevilliste a l'ordre de Léopold, l'ordre d'Isabelle, la croix de Saint-Wladimir, deuxième classe, l'ordre du Mérite civil de Bavière, il porte toutes les petites croix, outre sa grande.

Il y a trois jours, Claudine est venue à la porte de la Palferine, dans son brillant équipage armorié. Du Bruel est petit fils d'un traitant anobli sur la fin du règne de Louis XIV, ses armes ont été composées par Chérin et la couronne Comtale ne messied pas à ce blason qui n'offre aucune des ridiculités impériales.

Ainsi Claudine avait exécuté, dans l'espace de deux années, les conditions du programme que lui avait imposé le charmant, le joyeux la Palférine. Un jour il y a de cela un mois, elle monta l'escalier du méchant hôtel où loge son amant ; elle grimpe dans sa gloire, mise comme une vraie comtesse du faubourg Saint-Germain, à la mansarde de notre ami. Il la voit, et lui dit : — Je sais que tu t'es fait nommer pair. Mais il est trop tard, Claudine, tout le monde me parle de la Croix du Sud, je veux la voir.

— Je te l'aurai, dit-elle.

Là-dessus, la Palferine partit d'un rire homérique.

— Décidément, reprit-il, je ne veux pas, pour maîtresse, d'une femme qui ne sait rien, ignorante comme un brochet, et qui fait de tels sauts de carpe qu'elle va des coulisses de l'Opéra à la Cour, car je te veux voir à la cour citoyenne.

— Qu'est-ce que la croix du Sud ? me dit-elle d'une voix triste et humiliée.

Saisi d'admiration pour cette intrépidité de l'amour vrai qui, dans la vie réelle comme dans les fables les plus ingénues de la féerie, s'élance dans des précipices pour y conquérir la fleur qui chante ou l'œuf du Rok; je lui expliquai que la Croix du Sud était un amas de nébuleuses, disposé en forme de croix, plus brillant que la voie lactée et qui ne se voyait que dans les mers et les régions du Sud.

— Eh bien, lui dit-elle, Charles, allons-y!

La Palferine eut une larme aux yeux, malgré la férocité de son esprit; mais quel regard et quel accent chez Claudine? Je n'ai rien vu de comparable, dans ce que les efforts des grands acteurs ont eu de plus extraordinaire, au mouvement par lequel en voyant ces yeux si durs pour elle, mouillés de larmes, Claudine tomba sur ses deux genoux, et baisa la main de cet impitoyable la Palferine. Il la releva, prit son grand air, ce qu'il nomme l'air *Rusticoli*, et lui dit: Allons, mon enfant, je ferai quelque chose pour toi. — Je te mettrai dans... mon testament.

— Eh bien, dis-je en finissant, à madame de Rastignac à qui je racontais cette histoire de la plus exacte vérité dans tous ses détails, je me demandais si du Bruel est joué. Certes, il n'y a rien de plus comique, de plus étrange que de voir les plaisanteries d'un jeune homme insouciant, faisant la loi d'un ménage, d'une famille, ses moindres caprices y commandant, y décommandant les résolutions les plus graves. Le fait du dîner s'est, vous comprenez, renouvelé dans mille occasions et dans un ordre de choses importantes! Mais sans les fantaisies

de sa femme, du Bruel serait encore de Cursy, un vaudevilliste parmi cinq cents vaudevilistes; tandis qu'il est de la Cour...

— Appelez-vous cela de l'avancement? répondit-elle en souriant au milieu d'une tristesse profonde.

La jolie baronne avait les yeux humides et y passait les dentelles de son mouchoir.

— Qu'avez-vous?

— Mon cher Nathan, dit-elle, en me lançant un amer sourire, je sais un autre ménage où c'est le mari qui est aimé, et où c'est la femme qui est du Bruel.

J'avais oublié, comme cela nous arrive souvent à nous autres gens d'imagination, qu'après quinze ans d'une liaison continue, et après avoir, selon le mot de la Bourgoin, essayé son gendre, la baronne Delphine de Nucingen avait marié sa fille à Rastignac, que la vieille financière gouvernait entièrement cet homme d'état sans qu'il s'en aperçut, et que la jeune baronne de Rastignac avait fini par apprendre la dernière, ce que tout Paris savait.

— Vous allez publier cela, me dit Nathan.

— Certes.

— Et le dénouement.

— Je ne crois pas aux dénouements, il faut en aire quelques uns de beaux pour montrer que l'art est aussi fort le hasard; mais mon cher, on ne relit une œuvre que pour ses détails.

— Mais il y a un dénouement, me dit Nathan.

— Eh !

— La jeune baronne de Rastignac est folle de Charles-Edouard. Mon récit avait piqué sa curiosité.

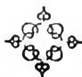
— Oui, mais la Palferine ?

— Il l'adore !

— La malheureuse !

DE BALZAC.

Août 1840, AUX JARDIES.



POÉSIE.

SEXTINE.

Dans une mer lointaine, aux pays des Génies,
Est un golfe interdit à tout grossier travail :
Rien n'y trouble du ciel les pures harmonies,
Et de ces flots aimés les tempêtes bannies
En laissent aux zéphirs le transparent émail
Où la naphte ruisselle, où fleurit le corail.

Là, parmi les courants et les bancs du corail,
Non loin du bord s'étale une île où les Génies
Ont bâti leur villa : dômes, kiosques d'émail,
Piliers, balcons à jour, capricieux travail
Qu'ils cachent au regard des légions bannies.
Heureux encor qui peut ouïr leurs harmonies !

Mais malheur à celui qui de ces harmonies
Ayant senti l'attrait, aux festons du corail
Amuse trop ses yeux ; car ses rames bannies,
Que d'un souffle jaloux repoussent les Génies,
S'arrêteront soudain ; et son plus dur travail
De ces ondes à peine aura rayé l'émail !

Parfois quand le soleil frappe en plein sur l'émail
Des feuillages touffus et peuplés d'harmonies
Qui ferment ce refuge ; aux marins en travail,
Une embrasure d'or fait voir que ce corail,
Si riche et si fleuri, du trésor des Génies
N'est rien que le rebut, les parcelles bannies.

Pauvres nefs! que le Sort sans retour a bannies,
Regagnez votre rive. Un moins splendide émail
Y revêt les jardins; mais de moins fiers Génies
Les gardent. Votre terre offre des harmonies,
Offre des fruits de miel et des fleurs de corail
Dont la conquête encor vaut des jours de travail.

Un soir, sur les flots verts qu'il rase sans travail,
Un chevalier, vêtu d'armes d'où sont bannies
Toutes fausses couleurs, arrive; du corail
Il franchit les brisants; le soleil, sur l'émail
De son blason flamboie, et l'île d'harmonies
Redouble: il touche enfin au palais des Génies!

Leur reine, lui tendant des lèvres de corail,
Dans ce séjour d'où sont toutes peines bannies,
Va de ses jeunes ans couronner le travail.

Le Comte F. DE GRAMMONT.

NOTA. Il n'existe pas de sextine dans toute la poésie française en y comprenant les œuvres des Trouvères, celles du moyen âge, et celles des poètes modernes.

L'immense difficulté de cette pièce n'a jamais été vaincue que par Pétrarque. Ce poète a fait quelques sextines qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de facilité. Dans ce petit poëme, la pensée doit se montrer aussi libre que si elle ne portait pas un joug pesant et gênant; en un mot, la fantaisie des poètes doit danser comme la Taglioni tout en ayant des fers aux pieds.

Voici ces lois qu'il est encore difficile d'expliquer avec l'exemple sous les yeux. L'auteur doit faire six strophes de six vers (d'où le nom de sextine), terminées à la rime, par les mêmes mots, de façon à ce que celui qui finit le dernier vers de la première strophe, finisse le premier vers

de la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé les six rimes de la première strophe. Mais ceci n'est rien encore : le poète n'est pas libre de placer dans chaque strophe les rimes à sa fantaisie.

Ainsi, dans la seconde strophe, après avoir fait du dernier mot de la précédente, la rime du premier vers, le second vers doit être terminé par le dernier mot du premier vers de la première strophe, le troisième par le mot du cinquième vers (toujours de la première strophe), le cinquième et le sixième par les mots du quatrième et du troisième.

La troisième strophe est ordonnée de la même manière, par rapport à la seconde et ainsi de suite jusqu'à la sixième.

La Sextine a pour conclusion un tercet également rimé avec trois des six mots, mais au choix du poète.

Cet arrangement permet de rhythmer les strophes symétriquement; mais c'est la géométrie la plus exacte, divisant de ses lignes inflexibles le changeant domaine de la fantaisie et le soumettant à l'une de ses figures.

Ce qui était possible avec la langue italienne a paru jusqu'ici tout à fait impossible avec la langue française; aussi cette victoire eut-elle été pour nous un motif suffisant de donner ce morceau quand même il ne serait pas charmant, toute règle mise à part.

DE B.



LETTRES

Sur la Littérature, le Théâtre et les Arts.

II.

A Madame la Comtesse E.

Sur M. Sainte-Beuve, à propos de Port-Royal.

10 août 1840.

Au milieu d'une époque où chaque esprit prend une allure vive et délibérée, où, pour agir sur ses contemporains, chaque auteur dramatise son sujet et son style, où l'on tâche enfin d'imiter l'action vigoureuse imprimée à son siècle par Napoléon, M. Sainte-Beuve a eu la pétrifiante idée de restaurer le genre ennuyeux. Personne encore ne lui a démontré les vices de sa manière. Peut-être est-ce explicable par le peu de courage qu'ont les Français à s'ennuyer, car, avouons nos morts, cet écrivain à tentatives malheureuses compte peu de lecteurs chez nous. Il continue donc avec intrépidité le système littéraire auquel nous devons déjà des pages où l'ennui se développe par une variété de

moyens dont il faut lui savoir gré. C'est un travail gigantesque que celui de varier l'ennui. N'est-ce pas ce qui peut expliquer la création du monde? A la longue, l'infini devait être bien ennuyeux. Les mollusques qui n'ont ni sang, ni cœur, ni vie violente, où la pensée, s'il y en a, se cache dans une enveloppe blanchâtre et fadasse, les mollusques offrent aussi leurs variétés. M. Sainte-Beuve dit, dans son Histoire de Port-Royal, qu'il y a des familles chez les esprits comme dans la zoologie ; certes on ne peut comparer le sien qu'à un sujet de ce genre animal.

En lisant M. Sainte-Beuve, tantôt l'ennui tombe sur vous, comme parfois vous voyez tomber une pluie fine qui finit par vous percer jusqu'aux os. Les phrases à idées menues, insaisissables pleuvent une à une et attristent l'intelligence qui s'expose à ce français humide. Tantôt l'ennui saute aux yeux et vous endort avec la puissance du magnétisme, comme en ce pauvre livre qu'il appelle l'Histoire de Port-Royal. Je vous le jure, le devoir de chacun est de lui dire d'en rester à son premier volume, et pour sa gloire, et pour les ais de bibliothèque. En un point, cet auteur mérite qu'on le loue : il se rend assez justice, il va peu dans le monde, il est casanier, travailleur, et ne répand l'ennui que par sa plume. En France, il se garde bien de pérorer comme il l'a fait à Lausane, où les Suisses, extrêmement ennuyeux eux-mêmes, ont pu prendre son cours pour une flatterie.

En vérité, madame, en coupant le livre, sans savoir que, littéralement, l'ennui se coupait au couteau, je voulais vous en rendre compte avec une

sorte de déférence littéraire. J'avais mes raisons. Je voulais répondre dignement à des attaques sans dignité, je voulais répondre par de la fine médisance à de la grossière calomnie, par de la franchise à de la sournoiserie. Enfin, je songeais aux constants travaux de M. Sainte-Beuve, à l'auteur de *Volupté*, livre où parmi tant d'ingrates jachères, il y a de belles fleurs, des choses sublimes dans le fouillis de lianes où l'esprit s'enchevêtre et tombe après avoir lutté contre des lacis inextricables. Mais une circonstance me permet de venger tous ceux que M. Sainte-Beuve a ennuyés dans leur coin : le ministère vient de nommer M. Sainte-Beuve à une place de conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Je rends grâce à M. de Rémusat, et me sens disposé à pardonner bien des choses à cet étrange ministre; il s'est montré là ce qu'il est, spirituel, mais toujours malicieux comme un gamin. D'abord il faut le féliciter d'avoir mis dans un poste littéraire un homme qui s'occupait peu ou prou de littérature, contrairement à l'axiome de Figaro qui régissait les résolutions ministérielles, qui mettait des Italiens à la Chambre des pairs, des Suisses, anciens chercheurs de produits chimiques, au Théâtre-Français, qui sur soixante-quinze pensions littéraires en donnait cinquante-cinq aux femmes! Puis, si pourvu d'une place qui lui permette d'avoir l'*aurea mediocritas* d'Horace, M. Sainte-Beuve, conseillé par le bien-être du rat dans son fromage, n'écrivait plus rien?... Oh! que la plaisanterie respecte à jamais les faits et gestes de ce ministre! *Charivari*, tais-toi! *Figaro*, pas une ligne! Petits journaux, silence! Au nom des lecteurs français, tres-

sons des couronnes à ce ministre. Puis enfin, quand vous aurez passé le pont des Arts, Parisiens, prenez à droite : la Bibliothèque Mazarine est à gauche ! Vous pourriez bâiller en allant de ce côté.

Par Scaliger et par Fréron, madame, ce bibliothécaire doit être passé par les armes de la plaisanterie, car il serait impossible de le combattre par les siennes, de se tenir sur un terrain où l'on s'enfonce dans un ennui boueux jusqu'à mi-jambe. Aussi ai-je bravement pris le parti de vous amuser, si je puis, car cette vieille nouvelle œuvre, ressemble bien à la nature littéraire d'où elle sort, elle est bien ingrate. Je dis bravement avec raison. Déjà l'on a voulu voir haine et injustice dans ma précédente lettre. Haine, oui. Oh ! je porte une haine vigoureuse aux mauvais ouvrages, aux auteurs qui n'écrivent pas en français, aux livres qui n'étant pas utiles sont ennuyeux. Pour l'injustice, elle ne saurait se trouver chez un critique dont les paroles sont appuyées sur des faits ; qui, loin de se permettre des allégations, prouve ses dires ; qui ne fausse pas la trame tissue par l'auteur, qui la raconte et la prend corps à corps, qui dissèque les phrases, et se conduit en loyal examinateur, disposé à applaudir ce qui est bien, à se moquer, selon son droit, de ce qui est ennuyeux, mauvais, risible et *bon à mettre au cabinet*. Cette fois, il y aura des cris, et voici pourquoi : le Français respecte tant les ouvrages ennuyeux que ce respect s'étend sur l'auteur, il passe pour une personne grave. Faites un chef-d'œuvre comme *Gilblas*, comme le *Vicaire de Wakefield*, vous restez un drôle, un homme de rien, mais produisez quelque chose comme : *De la nou-*

velle organisation sociale considérée dans ses rapports avec le catholicisme, on s'éloigne de vous avec terreur, on ne vous lit pas, et vous devenez professeur, conseiller d'état, académicien, pair de France.

Vous, si instruite des choses religieuses, vous savez qu'il n'y a pas de point historique mieux établi, plus connu que la lutte de Port-Royal et de Louis XIV. Aucune bataille apostolique, sans en excepter la Réformation, n'a eu plus d'historiens, n'a produit plus de mémoires, plus de traités religieux, de pamphlets aigre-doux, de béates correspondances, de graves et longs ouvrages. On ferait un livre plus considérable et plus curieux que le livre de M. Sainte-Beuve, en donnant la bibliographie des écrits publiés à ce sujet : ce n'est pas exagérer que de les évaluer à dix mille ; quant à les analyser, ce serait vouloir faire une Encyclopédie religieuse.

La question de Port-Royal, commencée en 1626, par l'emprisonnement de Saint-Cyran, n'a été terminée qu'en 1763, par l'abolition de l'Ordre des Jésuites. Cette querelle embrasse un ordre immense de faits, elle enferme dans son cycle le combat sur la Grâce auquel donna lieu la théorie de Molina, la lutte des jésuites et des jansénites, celle de Fénélon et de Bossuet, la bulle *Unigenitus*, le triomphe et la défaite de la sublime milice religieuse nommée les Jésuites, ces janissaires de la cour de Rome dont la chute a précipité celle du principe monarchique.

Dans ce vaste chaos bibliographique s'élèvent comme des fleurs éternelles et brillantes l'histoire de Port-Royal par Racine, livre admirable, d'une

prose magnifique. comparable pour sa grâce et sa simplicité aux plus belles pages de J.-J. Rousseau ; les *Provinciales*, immortel modèle des pamphlétaires, chef-d'œuvre de logique plaisante, de discussion rigoureuse sous les armes rabelaisiennes. De l'autre côté, les œuvres de Bossuet, de Bouhours, de Bourdaloue et les foudres vengeresses du Vatican.

Vouloir raconter Port-Royal après Racine, le défendre après Pascal et Arnauld, le critiquer après Bossuet et les Jésuites dans une époque où ces questions n'existent plus, où le catholicisme est attaqué, où M. de Lamennais écrit ses livres, constitue l'une de ces ridicules aberrations dont la critique doit faire une sévère et prompte justice. M. Sainte-Beuve connaît tant d'écrivains qui dégurgitent aujourd'hui leur instruction de la veille, qu'il a traité le haut clergé, les savans, le public d'élite auquel devait s'adresser un pareil livre comme les barbouilleurs de journaux. Vous allez voir combien les connaissances solides sont rares en France. Au moins les écrivains démolisseurs du dix-huitième siècle étaient-ils instruits! Voltaire bondissait quand Fréron lui reprochait le pléonasme de *horde errante* dans *Mahomet*, et il grondait ses trois secrétaires. Aujourd'hui, chaque matin Fréron trouverait une pannerée de sottises, grosses comme les maisons, dans les feuilletons de la journée. Savez-vous pourquoi? Disons-le en passant. Excepté aux *Débats*, il n'y a plus de rédacteurs en chef, nulle part. Un rédacteur en chef est un Duvicquet, un Geoffroi, un Châtelain, un Hoffman, un Feletz, un Bertin l'aîné, un Tissot, un homme d'une instruction immense,

qui ne laisse passer aucun mot ignorant, qui rectifie les erreurs des hommes d'imagination. Or un pareil homme doit avoir un traitement de président de Cour royale, rien que pour lire le journal. Parlez de ces sortes d'hommes à des actionnaires?

Revenons à la question de Port-Royal en elle-même? Elle a été jugée et par la cour de Rome et par Louis XIV. Elle est connue comme la mort de M. de Turenne. Les Jansénistes voulaient restaurer l'Eglise par une grande sévérité dans les sacrements, et les jésuites, comme la cour de Rome, pensaient que toute restauration doit se faire par l'Eglise. La grâce de Molina fut un prétexte dans la querelle ainsi que le livre de Jansénius; de part et d'autre on ne se battit jamais sur le vrai terrain. Enfin les jansénistes et les jésuites sont à peu près morts. En se plaçant au point de vue de la catholicité, Port-Royal constituait une hérésie. En se plaçant au point de vue monarchique, Port-Royal était la plus dangereuse des rébellions. Maintenant qu'y avait-il à faire pour un historien en 1840? Là est la vraie difficulté.

A quatre-vingts ans de distance, loin des passions qui égaraient Pascal, tout en lui faisant faire une œuvre étonnante, loin du feu, de la fumée et des entraînemens de cette bataille, le sujet était grand, vaste, hardi. M. Sainte-Beuve pouvait, à la manière de Bayle, se constituer le rapporteur des deux partis, expliquer synthétiquement les faits dont l'analyse est impossible, les faits majeurs, condenser les théories, marquer les points de cette longue partie, et faire comprendre aux contemporains quel est, dans l'histoire moderne, le poids du résultat. Tel n'a pas été le plan de l'auteur.

Il y avait une autre œuvre. M. Sainte-Beuve pouvait se placer sur le sommet où plana l'aigle de Meaux, d'où il embrassa l'antérieur de la question, d'où il contempla le péril dans l'avenir; puis se faire son continuateur ou son antagoniste en embrassant à son tour le dix-septième et le dix-huitième siècles, et tenant l'œil sur les choses futures. Là, certes, il y avait matière à quelque beau travail historique dans le genre de celui de M. Mignet sur la Révolution française. On devait se faire ou rapporteur ou juge. Oh! point. La muse de M. Sainte-Beuve est de la nature des chauves-souris et non de celle des aigles. Elle a peur de contempler de tels horizons, elle aime les ténèbres et le clair obscur; rendons-lui justice, elle laisse le clair et cherche l'obscur: la lumière offense ses yeux. Sa phrase molle et lâche, impuissante et couarde, cotoie les sujets, se glisse le long des idées; elle en a peur; elle tourne dans l'ombre comme un chacal; elle entre dans les cimetières historiques, philosophiques et particuliers; elle en rapporte d'estimables cadavres qui n'ont rien fait à l'auteur pour être ainsi remués: des Loyson, des Vinet, des Saint-Victor, Desjardins, Koerner, des Singlin, etc. Souvent les os lui restent dans le gosier, ainsi qu'il lui arrive avec Saint-François de Sales dans cette histoire de Port-Royal.

Non, il n'a pas voulu voir ce grand drame dont l'époque de Saint-Cyran, celle de Fénélon, celle de la Révocation de l'édit de Nantes, celle de la bulle *Unigenitus* sont les quatre premiers actes, dont le cinquième est le fatal bref par lequel un pape aveugle et philosophe, encensé par d'aveugles philoso-

phes, a détruit l'ordre des Jésuites, contre sa conviction et par intérêt. Oui, l'œuvre de Bossuet a croulé sous Ganganelli, pape révolutionnaire, mort effrayé de son ouvrage! Quel drame et quels acteurs!

D'un côté, Richelieu, Louis XIII, le père Joseph, Molina, Mazarin, Louis XIV, Bossuet, mademoiselle de Lafayette, Bouhours et Bourdaloue, madame de Maintenon, l'archevêque de Paris, le grand Ricci, Cérutti, le père Lachaise, l'archevêque de Reims, etc...

De l'autre: Arnauld, Pascal, Racine, Boileau, Saint-Cyran, Jansénius, Pombal, d'Aranda, Choiseul, Louis XV, Ganganelli, Voltaire, etc.

Quelle tâche pour un historien d'expliquer le pourquoi d'un pareil malentendu dans le gouvernement moral de l'Europe, dont les destinées se jouaient alors! Aujourd'hui, l'Histoire doit procéder à la manière de Montesquieu, dans *la Grandeur et la décadence des Romains*, et non à la manière des Rollin, des Gibbon, des Hume, des Lacépède. Sous ce rapport, M. Mignet est supérieur à M. Thiers. Aujourd'hui, les détails sont innombrables. L'histoire n'a que deux modes : ou les cinquante volumes in-folio du *Moniteur* écrits par un patient analyste, par un rapporteur sans passion; ou le volume in-octavo du penseur.

Louis XIV, sachons le bien, est le continuateur, par Mazarin, de Richelieu qui continuait lui-même Catherine de Médicis : les trois plus beaux génies de l'absolutisme dans notre pays. Pierre-le-Grand les comprenait bien, lui, qui en embrassant la statue du cardinal en rapporta peut-être l'esprit dans le

Nord! La Saint-Barthélemy, la Prise de la Rochelle, la Révocation de l'édit de Nantes se tiennent. L'acte de Louis XIV est le dénoûment de cette immense épopée allumée par l'imprudence de Charles-Quint; cet acte grand et courageux est, malgré les hypocrites clameurs des Sainte-Beuve de tous les temps, une chose à la hauteur de toutes les choses de ce règne colossal.

Les principes de la monarchie sont aussi absolus que ceux de la république. Je ne sais rien de viable pour les nations entre ces deux formes de gouvernement. Tout est louche et incomplet, médiocre et discutable, hors de ces deux modes; tandis qu'ils sont complets, sans appels, infinis : ou le Peuple ou Dieu. Le pouvoir ne peut venir que d'En-Haut ou d'En-Bas. Vouloir le tirer du Milieu, c'est vouloir faire marcher les nations sur le ventre, les mener par le plus grossier des intérêts, par l'individualisme. Le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme, et l'absolutisme est un système complet de répression des intérêts divergents de la société. Tous deux se tiennent. Sans le Catholicisme, la Loi n'a pas de glaive et nous en avons la preuve aujourd'hui. Je le dis hautement : je préfère Dieu au Peuple; mais si je ne puis vivre sous une monarchie absolue, je préfère la République aux ignobles gouvernemens bâtards, sans action, immoraux, sans bases, sans principes, qui déchaînent toutes les passions sans tirer partie d'aucune, et rendent, faute de pouvoir, une nation stationnaire. J'adore le roi par la grâce de Dieu, j'admire le Représentant du peuple. Catherine et Robespierre

ont fait même œuvre. L'une et l'autre étaient sans tolérance. Aussi n'ai-je point blâmé, ne blâmerai-je jamais l'intolérance de 1793, parce que je n'entends pas que de niais philosophes et des sycophantes blâment l'intolérance religieuse et monarchique. La Réformation a expiré en France sous le coup d'état de Louis XIV, et il le fallait! Il ne s'agissait pas de savoir si Luther, Calvin, Knox, continuateurs des Vaudois, des Albigeois, des Hussites qui continuaient eux-mêmes les mille hérésies des seconds temps de l'Eglise, avaient raison ou tort; il s'agissait du gouvernement temporel des sociétés, attaqué dans sa base, dans son essence, dans ses principes, par l'esprit d'examen auquel rien ne résiste, et avec qui tout pouvoir est impossible. *Sois mon égal ou je te tue* de 1793, est la phrase jumelle de : *Sois catholique ou va-t-en*, de Philippe II, de la cour de Rome, de Catherine de Médicis, du cardinal de Richelieu et de Louis XIV, car je ne vois pas pourquoi nous ne dirions pas enfin les choses comme elles sont!

Quand on proposa des transactions au grand Ricci, le Général des Jésuistes, il répondit : *Sint ut sunt aut non sint*, et il opta pour la mort de son Ordre. Cette parole que les encyclopédistes, les révolutionnaires, les poètes, le monde entier tourné vers une impuissante liberté, n'ont pas célébrée, est égale à tout ce que l'Antiquité, tout ce que le Moyen-Age ont dit de plus héroïque. Elle fut dite, dans une chambre, à Rome, par un vieillard qui conquérait la Chine à l'Eglise, qui possédait le Paraguay et le rendait heureux, qui régnait dans le Sud, qui tenait par ses confesseurs l'oreille de tous

les rois, et qui avait entre ses mains l'enseignement d'une partie du globe. Ricci, disant cette phrase, a entendu craquer les trônes ; mais il comprenait que son Ordre n'était rien, s'il n'était pas ce qu'il avait été jusque là : le gouvernement par les capacités triées dans les générations. Cette sublime abdication de la plus belle Oligarchie Religieuse qui se soit produite depuis l'Égypte, cette phrase est la loi de l'Église catholique, celle de toute Monarchie, celle de la République. Voilà ce que comprenait le parti vainqueur de Port-Royal, et de la Réformation en France.

Dieu, le Roi, le Père de famille, telle était la société de Bossuet, de Louis XIV, de Charlemagne, de Saint-Louis, de Napoléon.

La Liberté, l'Élection, l'Individu, telle est celle de la Réformation.

Par malheur, la France est en proie aujourd'hui à cette horrible formule. N'est-ce donc pas, ô France! par l'unité monarchique et religieuse que Louis XIV et Napoléon firent l'un et l'autre leurs grandes tentatives de domination française. L'un et l'autre ont eu le même sort, ils furent abandonnés, incompris au moment où ils demandaient à la nation un dernier effort. L'un et l'autre avaient attaché les deux péninsules aux flancs de la France en étendant la main sur la Méditerranée. La trahison politique du Régent a brisé l'œuvre de Louis XIV, comme en 1814 la trahison de ses lieutenants a fait périr celle de Napoléon. Aujourd'hui, la puissance de la Russie gît surtout dans la force du principe religieux et du principe monarchique réunis. Le Czar, homme en ce moment

à la hauteur de son empire, digne de la grande Catherine et de Pierre-le-Grand, est à la fois pape et empereur.

Les doctrines de Port-Royal étaient, sous le masque de la dévotion la plus outrée, sous le couvert de l'ascétisme, de la piété, une opposition tenace aux principes de l'Eglise et de la Monarchie. Messieurs de Port-Royal, malgré leur manteau religieux, furent les précurseurs des économistes, des encyclopédistes du temps de Louis XV, des Doctrinaires d'aujourd'hui, qui tous voulaient des comptes, des garanties, des explications, qui abritaient des révotions sous les mots Tolérance et Laissez-faire. La Tolérance est comme la Liberté, une sublime niaiserie politique. Elle enfante si bien les schismes, les rébellions, le trouble dans l'Etat, que l'intolérance de Calvin, qui fit brûler Servet, égale celle de l'Eglise. Qu'y a-t-il au monde, en ce moment, de plus compact, de plus despotique que l'intolérance des hypocrites mômiers de Genève et de l'hypocrite Angleterre? Port-Royal était une sédition commencée dans le cercle des idées religieuses, le plus terrible point d'appui des habiles Oppositions. La Bourgeoisie d'aujourd'hui, avec son ignoble et lâche forme de gouvernement, sans résolution, sans courage, avare, mesquine, illétrée, préférant, pour sa Chambre, des nuages au plafond de Ingres et représentée par les gens que vous savez, était tapie derrière messieurs de Port-Royal. Cette arrière-garde et cette arrière-pensée expliquent pourquoi des hommes comme Molière, Boileau, Racine, Pascal, les Bignon, etc., se rattachaient secrètement ou ostensiblement à Port-Royal. La preuve de ce que j'avance

existe dans un fait terrible dont M. Sainte-Beuve ne parle pas dans son discours d'ouverture, devenu la préface de son livre : tous les Evêques, tous les ecclésiastiques, les curés qui ont renié l'Eglise Catholique, qui ont prêté serment, qui ont souillé les siéges épiscopaux *étaient des Jansénistes*. L'Eglise et le Monarque n'ont point failli à leur devoir, ils ont étouffé Port-Royal. Louis XIV est là, comme en tout, bien supérieur à Charles-Quint. Aujourd'hui, ceci ne saurait faire question. Aussi M. Sainte-Beuve dit-il : « Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-« Cyran, était *une sorte de Sieyès spirituel qui* « *agissait avec vigueur en se tenant dans l'ombre !* » En 1636, ce Saint-Cyran disait : *Dieu m'a donné de grandes lumières, il n'y a plus d'église et cela depuis six cents ans !* (c'est-à-dire, depuis l'an mille !) Quel hypocrite, quel Cromwel religieux ! De bonne foi, peut-on en vouloir à Richelieu et aux Jésuites de l'avoir deviné ? En mourant, il dit *avoir refusé un évêché sous un gouvernement qui ne voulait que des esclaves !* Ce dernier mot est-il assez clair ? Toute Opposition religieuse est la préface d'une Hérésie dans l'Église, comme dans l'État toute Opposition est la préface d'une sédition : elle finit dans l'État par les piques de 1790 ou par les pavés de 1830, et dans l'Église par deux cents ans de guerres. Par malheur, le parti janséniste, continuateur de Port-Royal, et Port-Royal trouvèrent des gens d'un talent immense ; puis ils eurent pour héritiers les terribles jouteurs du dix-huitième siècle; mais quand les Jésuites, objet de tant de haine, tombèrent, les trônes se sentirent ébranlés. Voltaire a continué Pascal, comme Louis XIV avait continué Catherine et

Richelieu. Chaque parti était dans son droit.

Au lieu d'embrasser ce sujet si vrai, si naturel, de dominer trois siècles, savez-vous ce qu'a fait M. Sainte-Beuve? Il a vu dans le vallon de Port-Royal des Champs, à six lieues de Paris, à Chevreuse un petit cimetière où il a déterré les innocentes reliques de ses pseudo-saints, les niais de la troupe, des pauvres filles, des pauvres femmes, des pauvres hères bien et duement pourris. Sa blafarde muse, si plaisamment nommée résurrectionniste; a rouvert les cercueils où dormait et où tout historien eût laissé dormir la famille entêtée, vaine, orgueilleuse, ennuyeuse, dupée et dupeuse des Arnauld! Il s'est passionné pour les immortels et grandioses messieurs Du Fort, Marion, Lemaître, Singlin, Bascle, Vitard, Séricourt, Floriot, Hillerin, Bazile...

Ah! quelle douleur pour M. Sainte-Beuve! Ce mort est si profondément enterré qu'il met en note: *on ne sait pas au juste quel était ce Bazile*!

Rebours, Guillebert, Lepelletier, Bourdoise, Gaudon, Ferrand, Hamon, voilà des grands hommes oubliés dans les catacombes de l'histoire et auxquels il signe des certificats de vie. Il y a encore les pères Pacifique et Bernard, le père Archange, un Anglais dont les fautes de français ont, dit M. Sainte-Beuve, *des airs de grâce à la Pérugin*. Oui, voilà jusqu'où va la *griserie* de l'auteur: il compare le baragouin du père Archange, Irlandais, à la peinture du Pérugin!

Voici peut-être comment procède ce critique, et en vous expliquant ce bizarre passage, je crois rendre raison de toutes les ambiguités, de tous les non-

sens, de toutes les contradictions, de toutes les niaiseries que nous allons rencontrer dans l'analyse de ce livre extraordinaire en son genre. Pérugin est le premier, je crois, qui, au-dessous des vierges, mit de petits oiseaux. Depuis, Raphaël a bien étendu ce système en faisant toujours jouer l'enfant Jésus avec les plus jolies créations de la Nature. Dans je ne sais quelle église de Venise, vous avez dû, comme moi, remarquer une Madone au-dessous de laquelle un ange tient des oiseaux, un chef-d'œuvre! On reste ébahi devant cet ange. En parlant français, les Anglais se livrent à de vrais gazouillements qui font prendre leur bouche pour une volière. Ce rapprochement a eu lieu dans la cervelle de l'auteur, il a pensé aux oiseaux du Pérugin en pensant au gazouillement des Anglais, il a supprimé *l'entre deux* et nous a servi cette singulière phrase sur les fautes de français qui ont des airs de grâce à la Pérugin. Quand nous en serons aux autres fautes de l'auteur, nous trouverons peut-être, avec plus de raison, que M. Sainte-Beuve ressemble à un peintre fou qui voudrait nous faire prendre sa palette pour un tableau.

Enfin, M. Sainte-Beuve, a vu dans son sujet une occasion d'exhumer les mères Angélique Première, etc., les sœurs Marie-Claire, Marie Briquet, Marie-des-Anges, dame Morel, Marie Suyreau, Christine, Eugénie, Isabelle, Agnès, etc.

Quelle question, pour lui, de savoir si M. Coqueret et M. Froger en ont voulu à M. Lancelot, l'auteur des Racines Grecques. M. Lancelot, oh! M. Lancelot! Vous ne devineriez jamais ce que c'est? Je vous le donne en mille.

« *Lancelot est un innocent René avant tout con-*

« *tact de littérature* (un Réné avant la lettre?). *C'est*
« *la différence de l'idéal poétique à la réalité nue!* »

Pardon, vieux génie, qui as ouvert ses premiers sillons au brillant, au magnifique dix-neuvième siècle! Pardon, pour la profanation insensée de cette muse qui veut faire baiser à la joue ta vivante création par ce cadavre ramené péniblement du fond de sa bière.

Quant à Bourdoise, à son endroit, M. Sainte-Beuve atteint le plus haut comique.

« *Parmi les simples*, dit-il, c'est une des figures
« les plus dignes d'être notées dans l'histoire de la
« renaissance religieuse au commencement du dix-
« septième siècle. »

Ce M. Bourdoise a été vacher, berger, petit clerc de procureur, laquais même, un peu portier de collège, etc. Un homme perspicace aurait deviné que ce Figaro qui faisait un peu de tout, et qu'on nomma plus tard le *marguillier universel*, avait garde à carreau dans les choses religieuses. Dans les partis religieux comme dans les partis politiques, il y a les habiles, les intrigants, les niais, les fourbes. M'est avis que ce Bourdoise a dû s'entendre avec le Bazile inconnu. Quel héros ne vous imagineriez-vous pas d'après la phrase de M. Sainte-Beuve? Si Bossuet n'a pas prononcé son oraison funèbre, c'est par esprit de parti. Que dites-vous d'une renaissance religieuse au dix-septième siècle? Qu'ont donc fait Catherine de Médicis, Philippe II et Loyola?

M. Séricourt ressemble à Vauvenargues! Sœur Anne-Eugénie, une pauvre bête de ce troupeau d'*avettes* qui, dans l'occasion, deviennent des *lionnes*, *est la matière même d'où s'engendrera la mé-*

lancolie poétique des passions, d'où éclora la sœur de Rêné, d'où s'embrasera en flammes si éparses et si hautes, et que quelques-uns appellent incendiaires, celle qui a fait Lélia! Celle qui a fait Lélia s'embrasant en flammes éparses, hein?

Cette mosaïque d'idées contrariées avec laquelle M. Sainte-Beuve encadre ses figures inconnues, il la compose pour les figures les plus connues, et il en résulte que vous ne les reconnaissez plus. Arnauld, lui est expliqué par M. de Montlosier. Saint-Cyran lui semble être le père des Royer-Collard et des Sieyès. Dans un badinage de ce nouveau Calvin, arrêté dans son œuvre par Richelieu, il retrouve *un cas de Werther*. Vous attendiez-vous à trouver Gœthe dans l'histoire de Saint-Cyran? J'ai été dans le ravissement de l'étonnement en voyant qu'au bout du livre cet abbé révolutionnaire n'était pas un peu Carrel.

J'atteins là le sens le plus plaisant de cette histoire, dans laquelle l'auteur ressemble à un homme qui ferait cent lieues en se promenant sur trois feuilles de parquet. Dans ce livre, si M. Sainte-Beuve se pose sur quelque grande machine, il s'attache à un volant, à une vis, il y fait des tours d'agilité, il y cloue un monde de considérations hétérogènes, un homme passionné dirait hétéroclites. Dans son *tournis* de mouton, il entraine les plus petites choses, les grandes, les moyennes, il les force de tourner avec lui; puis il en résulte que le livre ressemble prodigieusement au *thé de madame Gibou*, cette drolatique invention d'Henri Monnier.

Vous pouvez croire ce que je dis, mais je tiens à

vous prouver combien cette comparaison est juste et méritée.

L'auteur a passé son temps à regarder Port-Royal avec le microscope de Raspail, il y a découvert dans les cœurs des mouvements, des intentions qui, selon lui, exhaussent des actions indifférentes, les vétilles de la dévotion, à la hauteur des plus grands efforts de la politique ou de la poésie, et il part de là pour nous entretenir de bagatelles avec une ingénuité que de plus sévères qualifieraient autrement. Enfin il arrive à multiplier ses inconnus par d'autres inconnus : il explique Angélique par Félix Neff, M. Collard par Jean Newton, qui ont leurs notices chez le libraire Risler.

Ce premier volume est bâti sur ceci, que je vous donne pour le chef-d'œuvre de cette littérature à la Jacotot.

Le père de la mère Angélique Ire, un ancien avocat, un Arnauld qui entendait les affaires, filoute l'abbaye de Port-Royal pour sa fille nommée Jacqueline. Il la présente au Saint-Siége comme âgée de dix-sept ans, quand elle en a sept, et sous le faux nom d'Angélique. Rome, dit-il finement, se doutait de ce qu'elle serait, et ne voulait pas entendre parler de Jacqueline Arnauld. Cette gentillesse qui, de nos jours, conduirait sur les bancs de la cour d'Assises, et qui nécessita d'autres bulles quand Jacqueline eut l'âge et fut en possession, M. Sainte-Beuve l'appelle une *petite supercherie* des Arnauld.

Angélique Ire (nous sommes menacés d'Angélique II, III, etc.) se soucie peu de son abbaye. Mise en sevrage chez l'abbesse de Maubuisson,

cette fameuse d'Estrées qui jurait *par ce ventre qui a porté quatorze enfants!* qui prêtait son abbaye à Henri IV pour y venir voir Gabrielle, la petite Arnauld flotte longtemps entre les séductions du monde et les ennuis de son abbaye de Port-Royal. Dans le récit des niaiseries de cette petite fille, triomphe la phrase de M. Sainte-Beuve. Il lâche alors ses *zéphirs mûrissants, ses coteaux modérés, ses pentes bienveillantes, ses fougueusement austères,* ses tropes faux où la pensée est à l'état de germe, et qui le constituent l'inventeur du têtard littéraire : quel autre nom donner à ses embryons d'images flottant sur une mare de mots? Quand je pense que cet auteur s'insurge dans une note contre M. Victor Hugo; et lui qui, après ses *incubations infertiles,* ne peut créer une image, il ose s'y élever contre l'*Ecole des images à tout prix!*

Arrive enfin le grand jour, une journée équivalant à celle des Dupes, la Journée du Guichet! Dans cette journée, Angélique Ire ferme la porte au nez de son père et refuse désormais de le laisser venir à Port-Royal, qu'il métamorphosait en maison de campagne. Voyez-vous ce bon bourgeois partant en carrosse de Paris pour Chevreuse, accompagné de sa femme, de sa fille madame Lemaître (une acariâtre avec qui son mari n'a jamais pu vivre), et trouvant visage de bois? trouvant sa fille devenue inflexible, inondée par la Grâce, après deux coups inutilement frappés par un capucin et par un père Bernard.

Voilà, pour M. Sainte-Beuve, le point de départ de Port-Royal! En nous peignant le vallon de Chevreuse et réimprimant dans son langage la biogra-

phie des Arnauld comme elle est dans Tallemant des Réaux, il annonce de loin en loin cette grande et terrible bataille du Guichet. Aussi, quand le combat se livre, lui consacre-t-il tout un chapitre. Il foudroie Racine d'avoir omis cette scène dans son histoire de Port-Royal. Racine s'est contenté de noter que la mère Angélique *fit en cette année fermer de bonnes murailles son abbaye.*

« L'oserai-je dire, s'écrie M. Sainte-Beuve, dans « cet oubli, dans cette omission de Racine, j'entre- « vois de la timidité littéraire et *du goût :* il jugea « peut-être la scène trop forte! »

Ici le livre m'est tombé des mains : Racine, auteur tragique, effrayé de la force d'une scène!

Une fois ce petit écrou de la grande machine de Port-Royal trouvé, M. Sainte-Beuve va le prendre, le pousser dans sa filière, en tirer un fil de fer qui a *cent* pages de long dans le volume! En effet il égale cette scène à ce que Corneille a inventé de plus grand, il compare Angélique I[re] à cheval sur sa serrure et fermant sa porte à son père qui lui dit inutilement : Ouvre-moi ta porte pour l'amour de Dieu ; savez-vous à quoi? A *Polyeucte!*

Autre chapitre là-dessus! Une assertion si bizarre veut des preuves. Examen de *Polyeucte* étendu sur cette porte, ramené, coupé, taillé aux proportions de ce guichet. M. Sainte-Beuve tâche d'établir que le vieux Corneille en faisant sa belle tragédie quinze ans plus tard, songeait à cette grande journée du Guichet entre un filou d'avocat et sa Perrette de fille, à cette scène que Racine, jeune rival de Corneille et ami de Port-Royal dévot et plein de goût, aurait négligée. Comprenez-vous Racine ignorant une scène

qui est, dit-il, *le coup d'état de la Grâce, sans lequel cette réforme depuis si fameuse et si fertile, avortait en naissant!* De quelle fertilité nous parle-t-il? fertile en séditions, grosse de révoltes?

M. Sainte-Beuve a trouvé que Corneille avait entrevu la sœur de Pascal âgée de treize ans, à Rouen, où Pascal le père fut intendant. Selon M. Sainte-Beuve, quelques filons de cette grande scène ont alors pu luire jusque dans l'âme de Pierre Corneille. Si quelque chose peut mériter les férules de la critique, n'est-ce pas l'ineptie avec laquelle M. Sainte-Beuve essaye de rapporter les vers de Polyeucte sur la Grâce à ce qui s'est passé dans cette journée du Guichet! Mais, M. Sainte-Beuve, *les lettres provinciales* sont là. L'Univers littéraire sait que cette tragédie fut inspirée par les doctrines molinistes sur la Grâce, à Corneille, élève des Jésuites, à Corneille, fidèle à ses maîtres jusqu'à la mort, et qui, conseillé par eux, traduisit l'Imitation en vers. Après je ne sais combien de raisonnements, M. Sainte-Beuve dit (page 129) ne voir aucune relation entre Port-Royal et Corneille, puis (page 134) il conclut à ceci :

« Corneille est de Port-Royal par *Polyeucte*, dont « le dénouement, si je ne m'abuse, dit-il, n'est que : « aussi pathétique, aussi idéalement sublime que « celui de la journée du Guichet. »

Savez-vous le dénouement de la journée du Guichet? C'est la mort de madame Arnauld à qui la mère Angélique fermait la porte au nez, qui de ce coup se fit religieuse, et qui en mourant s'écria : Mon Dieu, tirez-moi à vous! Paroles cent mille fois dites par les cent mille mourans des mille monastères chrétiens.

Comprenez-vous un pareil entêtement? M. Sainte-Beuve ne voyant aucun moyen d'embrigader la personne de Corneille dans Port-Royal (page 129) y réussit (page 134) en supposant une fraternité d'idées, qui, si vous avez saisi les prétextes de la querelle entre les Jésuites et Port-Royal, étaient diamétralement opposées. Avec un pareil système, on pourrait soutenir que Rotschild continue Ahasvérus, et que Napoléon a fait la Restauration.

Rien ne vous expliquera mieux la myopie littéraire de cette débile et imparfaite nature, que l'observation suivante de M. Sainte-Beuve à propos de Corneille et de Rotrou rattachés à Port-Royal; car, Polyeucte entraîné, Rotrou suivait avec sa tragédie de Saint-Genest, précurseur de Clara Gazul! dit-il, et un peu de Marion de Lorme.

Dans le chapitre où il cherche à créer des rapports impossibles entre Corneille et Port-Royal, et qui est inutile puisqu'il dit ne voir aucune relation entre Port-Royal et Corneille, il jette au bas d'une page cette note :

« Il y a un indice à alléguer de la communica-
« tion de Corneille avec Port-Royal, ce serait,
« dans le *Chevræana*, ce mot de Chevreau : *La der-*
« *nière fois que nous dînâmes au P.-R., M. Cor-*
« *neille et moi, au sortir de table, il me demanda mon*
« *sentiment sur des vers qu'il me récita.* Qu'est-ce que
« ce P.-R. où dînèrent Corneille et Chevreau, et où
« ils parlèrent si haut vers et tragédie? Ce ne peut
« être que Port-Royal. »

Port-Royal, qui fermait sa porte aux parens, Port-Royal, où M. Sainte-Beuve établit la disette, Port-Royal, où *la mère Angélique retranchait sur l'es-*

tomac de ses religieuses (quel français), Port-Royal *affamé,* dit plus élégamment Racine, et où l'on ne dinait pas. Vraiment ceci rappelle l'histoire de cette prétendue inscription romaine :

CES. TI. C.

ILEC. HE.

M. INDE. SANES.

Personne ne put lire : *C'est ici le chemin des ânes !* Mais quel bibliothécaire ferez-vous, M. Sainte-Beuve? Si c'eût été Port-Royal, Chevreau aurait mis *à* et non pas *au.* Comment ! vous ne voyez pas que ce lieu où Chevreau et Corneille *parlèrent si haut vers et tragédie* était le Palais-Royal. Hélas ! monsieur, ils dînèrent au Palais-Royal, ainsi nommé dès que le cardinal de Richelieu en eût fait présent au roi, qu l'accepta, et qui, dans beaucoup d'histoires de ce temp,s est désigné par ces initiales. De pareilles fautes quand on travaille des années entières, sont impardonnables, surtout quand on se fait assister de trois jeunes hommes littéraires.

Dans sa fureur d'amalgamer des choses incohérentes, M. Sainte-Beuve se permet tout le long de son livre des arlequinades semblables. Ainsi pour établir que Jansénius a pu (chose impossible) préparer dès 1621 cette grande opposition religieuse que vous savez, avec les fondateurs de Port-Royal à Bourg-Fontaine, il s'arme d'une lettre où Jansénius dit : « Je me porte bien, après une langueur de tête « et une *toux* que j'ai eues du voyage que je fis avec

« vous. » *Si on peut rattacher le Bourg-Fontaine!* s'écrie M. Sainte-Beuve, c'est par là!

Comprenez-vous *une toux* rattachant Jansénius au parti janséniste, avec lequel il n'a rien eu de commun que le nom? Jansénius c'est un des quelques exemples de ce fait historique d'un homme devenu, après sa mort, chef d'un parti dont les faits et gestes n'étaient point dans sa pensée.

L'histoire de la journée du Guichet, Corneille et Rotrou occupent un quart de ce premier volume de l'histoire de Port-Royal; le reste est une suite de voyages dans le genre de celui du jeune rat de la fable, prenant des taupinées pour des montagnes, et dont vous avez maintenant une idée d'après la balourdise sur le mot de Chevreau, d'après l'élévation de la journée du Guichet à la hauteur de la journée des Dupes et à la hauteur de Polyeucte.

Après la journée du Guichet, M. Sainte-Beuve a tâché d'embaucher, comme colonel de ses cadavres, un saint. Les saints ne pourrissent pas, vous savez! Quelle victoire, quelle conquête que de rattacher saint François de Sales à Port-Royal! L'évêque de Genève a eu quelques rapports avec les Arnauld, et M. Sainte-Beuve s'enfonce aussitôt dans une analyse de Monsieur de Genève qui envahit un tiers du volume. Si cette analyse n'était pas une sorte d'*olla podrida,* je ne vous en parlerais pas; mais il y a peut-être un véritable intérêt à débarrasser notre littérature, si ferme, si précise, d'un pareil système, et d'arrêter les ravages que fait M. Sainte-Beuve dans notre belle logique française.

Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre,

l'Elvire de Lamartine sont inclus, selon lui, dans les œuvres de saint François de Sales. Tout est dans tout. La Philothée du saint est la sœur de Céladon. M. de Lamartine est saint François de Sales ; *et vice versâ*, Saint François de Sales est M. de Lamartine. M. Sainte-Beuve ose comparer le *Théotime* de saint François de Sales au poëme anti-catholique de Jocelyn! Jocelyn excommunié à bon droit par la Cour de Rome. Mais comment Monsieur de Genève, qui est Lamartine, comme M. de Lamartine est M. de Genève, tient-il à Bernardin de Saint-Pierre? direz-vous. Oh, madame, il s'y rattache par le lac d'Annecy, qui est dans le diocèse du prélat; il y tient encore *par son coloris fondant, par le parler mélodieux, par son âme veloutée et savoureuse.* (Bernadin de Saint-Pierre, comme Racine, était une nature caustique.) Il y tient par leur commun sentiment de la nature botanique.

Si saint François de Sales lâche une bêtise... hélas! comtesse, les saints qui écrivent beaucoup ont autant d'occasions en ce genre que les romanciers, c'est précisément cela que M. Sainte-Beuve met en lumière. Ainsi M. de Genève dit « que les cerisiers « portent bientôt leurs fruits parce que leurs fruits *ne* « *sont que des cerises de peu de durée*, mais les pal- « miers, princes des arbres, ne portent leurs dattes « que cent ans après qu'on les a plantés. » Comme si les dattes duraient plus que les cerises, comme si les cerises ne se gardaient pas desséchées aussi longtemps que les dattes. Le saint, quoique tenant à Bernardin de Saint-Pierre, n'était pas fort sur l'histoire naturelle, vous le voyez! Hé bien, là-

dessus M. Sainte-Beuve s'écrie : Toujours l'image vive et l'emblème!

Enfin, saint François de Sales, en qui l'auteur trouve par avance le chantre d'Elvire, et le style des Études de la Nature, tient aussi à l'euphuisme de la cour d'Elisabeth, au marinisme, au gongorisme. Oui, madame, il est atteint et convaincu de ces trois crimes de lèse-goût sur cette phrase : *mes soupirs se font vents.* Eh bien! malgré le gongorisme, l'euphuisme, le marinisme, M. de Genève, qui est Lamartine, qui écrit comme Bernardin de Saint-Pierre, a fondé trente ans avant Richelieu un prélude d'académie française à Annecy, d'où Vaugelas est sorti, et M. Sainte-Beuve regrette que Vaugelas, *qui ne sortait pas de Coëffeteau,* ait oublié, méprisé *les grâces et les libertés heureuses de ce style à la saint François de Sales,* et qu'enfin ses ciseaux de grammairien aient tant retranché à l'oranger odorant de cette académie paternelle, qui nous donne aujourd'hui les deux de Maistre. En voilà des contradictions! Eh bien, je gage avec M. Sainte-Beuve les trois derniers volumes de Port-Royal, qu'il a commis, en s'en tenant au seul saint François de Sales, cinquante contradictions aussi amusantes que celle-ci dans les cent pages qu'il lui a consacrées.

Le Camus, le bon évêque de Belley, qui faisait des romans religieux, est, selon M. Sainte-Beuve, l'Elysée un peu folâtre de ce radieux Elie. Le saint a son l'Angely, son Triboulet; car ce pauvre romancier religieux est, selon M. Sainte-Beuve, le précurseur de M. de Roquelaure et du marquis de Bièvres.

Je ne sais pas ce que ces saints connus et ces évê-

ques inconnus ont fait à ce terrible M. Sainte-Beuve; mais il a, pour les sottises tombées dans la mer de l'oubli, l'instinct divinatoire des vieilles femmes pour les secrets. Afin de bien expliquer M. de Genève, il a recours à Pascal et met la main sur une bévue de Pascal, car il y en a plus d'une dans les pensées si célèbres de ce grand écrivain. Voici la *pensée :*

« Je n'admire pas un homme qui possède une vertu
« dans toute sa perfection, s'il ne possède en même
« temps dans un pareil degré la vertu opposée, tel
« qu'était Epaminondas, qui avait l'extrême valeur
« jointe à l'extrême bénignité, car autrement ce
« n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre
« pas de grandeur pour être à une extrémité, mais
« bien en touchant les deux à la fois et remplissant
« tout *l'entre-deux.* »

M. Sainte-Beuve intitule son chapitre, qui a quarante pages : Saint François de Sales au complet. — Entre-deux de Pascal. Il cherche cet entre-deux dans François de Sales. C'est dans l'entre-deux que se trouvent sans doute le marinisme, l'euphuisme, le gongorisme, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre, l'Académie, etc.

Je ne sais rien de plus faux que la proposition de Pascal. Ce nom ne m'épouvante pas. Pascal a eu la prétention d'être bon catholique. Or, pour lui, cette question doit être ou religieuse ou sociale. Il n'y a qu'une seule vertu que l'Église romaine a, par une pensée trinitaire, scindée en trois : la Foi, l'Espérance et la Charité. Ceci est pour la question religieuse. Quant à la question sociale, si nous entrons dans le raisonnement purement philoso-

phique, le contraire de la vertu est le vice. Il n'existe pas de vertu qui ait son opposée. L'extrême valeur n'est pas l'opposée de la bénignité. Je voudrais bien connaître l'opposée de l'Equité, du Repentir, de la Chasteté? La valeur d'Epaminondas est une pure convention humaine qui change selon les climats, ainsi que la bénignité. Pascal a pris pour des vertus les qualités morales étiquetées, pour leurs besoins, par les Sociétés.

Non, Dieu ne demande pas aux hommes cet équilibre sur la corde raide avec les vertus opposées dans chaque main. L'équipollence mathématique voulue par Pascal, ferait d'un homme un non-sens. Si la Liste Civile était aussi libérale qu'elle est économe, elle serait toute l'année entre le plaisir de donner et celui de recevoir, assise sur ses écus. Pascal a oublié qu'en morale, il n'y a rien d'absolu dans la Société, tandis que tout est absolu dans l'Église. Donc, si Pascal raisonne catholiquement, il commet une hérésie ; mais, s'il vient sur le terrain rationnel, humain, sa pensée est fausse. Son homme *admirable* réaliserait tout simplement ce que nous nous figurons de Dieu : un être égal à lui-même, en force sur tous les points de la circonférence. Cela est si vrai que, le verso tourné, M. Sainte-Beuve nous affirme que saint François de Sales était, dès ici bas, *une sphère complète.*

Une des plus délicieuses charges d'Henri Monnier va, dès ceci, vous donner une idée parfaite de ce livre. Dans la Famille Improvisée, ce charmant comédien fait son fameux personnage de Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer; il s'adresse à un bourgeois stupide, et lui fait suer sang et eau en le for-

çant d'écouter une histoire sur Dozainville l'acteur, qu'il mêle, sans s'en apercevoir, au récit d'une affaire où il y a des fils de pair de France et des marchands de peaux de lapin. Enfin, son auditeur lassé lui dit : — Voulez-vous parler de Dozainville? soit; parlons de Dozainville. Prudhomme, qui consent à parler de Dozainville, reparle pairs de France et marchands de peaux de lapin. Tout lecteur, s'il y en a, sera tenté de dire à M. Sainte-Beuve : Voulez-vous parler de saint François de Sales, de M. Royer-Collard, de M. Villemain, de George Sand, de Bernardin de Saint-Pierre? soit; nous parlerons de Port-Royal après. Mais non, l'auteur, sous prétexte de Port-Royal, continue de mêler les époques, de sophistiquer l'esprit de l'une avec l'esprit de l'autre, de mettre un peu de celui-ci, un peu de celui-là; il se sert de son livre pour mettre sa carte chez tous ses amis; enfin, il en fait un jardin anglais, où le lecteur s'endort dans le labyrinthe, sans avoir pu trouver de chemin pour revenir au logis. Je m'étonne de ceci, que M. Sainte-Beuve ayant trouvé tant de burlesques analogies entre les morts et les vivants, n'ait pas rencontré dans le passé de la littérature quelqu'un qui fût un peu M. Sainte-Beuve, ou dans lequel il y eût de l'Amaury, et qui se fût rué, comme ce héros de *Volupté*, sur les *filles de la race déchue*, qui eût fait de la contradiction un système, et de la limpide poésie française un casse-têt echinois.

Il existe dans le livre un passage où l'auteur explique enfin la démangeaison qui l'a poussé à savoir à fond Saint-Cyran. C'est celle d'apprendre, afin de les redire, beaucoup de belles choses. Je défie le

Hollandais le plus entêté de trouver un sens, un courant de narration, une signification quelconque à l'histoire de Port-Royal, à moins que l'auteur n'en ait voulu faire les lettres de noblesse de messieurs Duvergier de Hauranne, qui sont de puissants doctrinaires. Je regretterais alors qu'il eût négligé de s'instruire du sort de la famille Arnauld. En ce moment, il y a un Arnauld-Robert, héritier de cette grande et illustre famille de brouillons, lequel est libraire, et qui, se trouvant pauvre, a fait une belle fortune en vendant la Bible et des tableaux historiques d'une excessive clarté, composés par lui-même. Il y a cependant une chose à concéder à M. Sainte-Beuve. Il possède son Saint-Cyran à fond. Il rapporte que le malin père Bouhours a montré, dans plusieurs livres de l'abbé de Saint-Cyran, *de parfaits modèles de galimatias.* Quiconque aura comme moi la patience de lire ce livre, à qui ma brave critique fait trop d'honneur, verra que M. Sainte-Beuve est bien Saint-Cyran, il est même trop Saint-Cyran ; mais dans une époque où la chimie a ses proto, ses deutoxides, il a pensé qu'il fallait se distinguer par du *galimatias triple.*

Examinons le style. Mais, sur ce point, il suffit d'un mot : le style de M. Sainte-Beuve est intolérable. Quoiqu'il y ait dans cette histoire moins de fautes de français que dans *Volupté*, où elles fourmillent, la langue y est tout aussi constamment outragée. Il y a des fautes aussi grossières que celle-ci : (page 258) : Plus il s'est éloigné du saint et plus il a obéi à ses gaîtés.

M. Sainte-Beuve qui, dans une de ses critiques, blâmait un juste emploi du *en* chez un auteur, s'en sert à tort et à travers.

Page 54 : L'histoire de l'un représente celle de beaucoup d'autres et *en* dispense.

161 : Il domine son talent, mais il s'*en* pique.

Ibid. Entre deux portes toujours Méphistophelès s'entrevoit.

Méphistophélès s'entrevoit entre deux portes ne veut pas dire qu'on l'entrevoit, et c'est là ce que M. Sainte-Beuve voulait écrire. (Mes compliments aux trois messieurs qui ont aidé M. Sainte-Beuve à corriger ses épreuves.)

M. Sainte-Beuve est atteint d'une manie anti-grammaticale. Il persiste à rendre déclinables tous les participes présents des verbes. Pour lui, les verbes deviennent des adjectifs. Des substantifs passent à l'état de verbes. L'adjectif se fait participe, *et vice versà!* Il dit : *partie moralisante, labeurs recommençants, période finissante, machine vieillissante, paix recommençante.* Il y a des choses aussi bouffonnes que ses fameux *coteaux modérés.* Il y a une *fin d'hiver fructueux et mûrissant.* L'hiver mûrissant ! L'hiver fructueux dans le sens de : ayant des fruits! Fructueux ne s'emploie qu'au figuré : une affaire est fructueuse, mais l'automne a des fruits. Puis des cœurs *circoncis*, des idoles *favorites.*

Il continue à faire hurler les mots et choquer les idées les plus contraires : *s'aller cacher dans un rejaillissement de piété.* Se cacher dans quelque chose qui jaillit! Il y a *des ricochets qui sont une marche générale de la littérature.*

Tant que M. Sainte-Beuve s'amuse à tourmenter ainsi la langue, il n'y a pas de mal. Jusqu'à présent ses imitateurs sont aussi nombreux que le public du Théâtre Français, dont un plaisant, disait : Il a

eu un pied gelé. Mais quand il articule en virant sur lui-même et touchant à tout, des phrases comme celle-ci : « Rabelais bourbeux de matière et de fond, car de style très pur et limpide, » il y a lieu de déplorer chez un critique une ignorance aussi plaisante en ceci qu'à propos du Chevrœana. D'où vient-il ? a-t-il jamais ouvert Rabelais ? Mais Rabelais a enveloppé, dans son livre immense, de clairs, de terribles arrêts sur les choses les plus élevées de l'Humanité, dans un style à dessein grossier, rustiqué, plein d'images accusées d'obscénité par des gens qui ne connaissent ni les mœurs ni le langage du temps. M. Sainte-Beuve dit précisément le contraire de ce qui est. Un homme de sens a les bras cassés par de pareilles assertions, chez une sorte de professeur qui passait pour un critique et qui ne doit sa passagère autorité qu'à l'ignorance de ses lecteurs.

M. Sainte-Beuve, que la duchesse d'Abrantès appelait, à cause de ses perpétuels non-sens, *Sainte-Bévue*, ce que je répète à cause de la juste appréciation littéraire contenue dans cette anagramme, a commis encore des barbarismes comme *rassérénissement, irrassasiable*, etc., qui tiennent à son système d'entreprise à participes armés sur la langue.

J'ai été soutenu dans ma lecture par des innocences qui font rire, et auxquelles les gens convaincus ne prennent jamais garde. Il raconte que, *dans une incubation de piété mûrissante, la jeune Anne lisant une lettre sur la virginité, voit Jésus-Christ qui lui passe son anneau au doigt. La métaphore mystique prit corps et devint une réalité. Elle court au père Archange et lui révèle son ardeur de cloître. Ce*

bon homme (il était Anglais, et les Anglais sont matois) *y vit quelque déplaisir au sujet d'un mariage contrarié. On eut,* dit toujours l'auteur, *encore quelque chose à mater chez elle.* Puis il s'écrie : *Que seraient devenues de telles natures vingt ans plus tard?* Je ne sais pas si George Sand prendra ceci pour un compliment, mais M. Sainte-Beuve prétend que c'est de là que sortent les *Lélia !* Dans ce genre, il y a encore la mère Angélique 1re disant que jamais M. de Genève, *malgré sa douceur, ne lui a paru molet comme plusieurs ont cru qu'il était.* Ceci explique le sommaire du chapitre suivant. *Succès de saint François auprès du sexe !* Ces petits secours, de loin en loin, aident à traverser cet effroyable désert. On rit, on pose là le volume, et on trouve ces étranges comparaisons dont je viens de vous parler. La mère Angélique s'écriant avant Mirabeau : — Allez dire, etc. Mirabeau savait sa mère Angélique.

Si l'on ôtait à M. Sainte-Beuve ses rapprochements impertinents et incongrus, si on le privait de son mode de détourner les mots de leur sens, ce qui est une application de son système sur les Faits à la Parole, il n'existerait pas littérairement; il ne pourrait rien dire ni rien faire. Il aurait bien dû profiter pour lui-même de l'arrêt porté par du Perron (selon lui le Fontane du temps) sur l'historien Mathieu, dont il disait : *que toute l'histoire était sur des pointilles.*

Les poésies de M. Sainte-Beuve m'ont toujours paru être traduites d'une langue étrangère par quelqu'un qui ne connaîtrait cette langue qu'imparfaitement. Il a la prétention de comprendre sa poésie, mais c'est une fatuité d'auteur. Sur la fin de leurs

jours, Newton et Laplace avouaient qu'ils ne se comprenaient plus eux-mêmes. Il n'y a que des géomètres pour avouer cela. Les poètes se feraient tirer à quatre chevaux plutôt que de s'abandonner à de pareilles confidences.

M. Sainte-Beuve s'explique tout entier par une faiblesse d'esprit qui l'emporte vers toutes les opinions, vers tous les faits, et qui l'en ramène aussitôt vers de tout opposés. Ce rêveur nous donne la queue d'une méditation et la tête de la suivante en nous supprimant ce qui précède l'une et ce qui suit l'autre. Pour faire un livre, il s'élance dans le champ historique, il part, sous la conduite d'une idée, comme un enfant ingénu suivant sa mère dans les prés : il cueille une fleur, un bleuet, un coquelicot, il a voulu composer un bouquet et il arrive chargé d'une botte de foin. Il veut faire porter des fruits à une graine prise à l'Amérique qu'il plante ingénûment sur les bords de la Seine. Nous l'avons vu venant de la République chez les Royalistes, allant d'un camp à un autre avec candeur, étudiant les mystiques les plus profonds et se passionnant pour les protestants. Vous l'avez laissé s'éprenant de Saint-Simon, vous le retrouvez adorant d'imbéciles mômiers à Genève, mettant un monsieur Monneron au-dessus de ses dieux de la veille. Chaque année, il coud deux doctrines ensemble dans son cœur avec la simplicité d'un enfant, sans s'apercevoir qu'il porte au dehors un habit d'arlequin, et qu'il fait une batte de la langue française. Nous devons cet auteur à la crasse ignorance du Suisse qui possède le recueil où Sa Candeur monsieur Sainte-Beuve s'est tranquillement livré à ses exercices.

A la fin de son livre, M. Sainte-Beuve a cru devoir signaler à l'Europe littéraire la complaisance de trois de ses amis qui l'ont aidé à corriger ses épreuves et à faire cette grande histoire : MM. Labitte, Chabaille et Louandre. J'ai pris des renseignemens, et puis vous assurer que ces trois messieurs ont parfaitement supporté cette terrible épreuve. L'ouvrage n'est pas né viable, mais le père et les accoucheurs se portent bien.

20 Août.

Puisque j'ai commencé ma lettre par un de ces livres décorés à tort du titre de graves, car vous voyez qu'ils ne laissent pas d'être pleins de plaisanteries, je finirai par celui de M. Louis Reybaud, qui s'est contenté d'être purement et simplement ennuyeux, et dont on peut dire comme Rivarol des petits traités littéraires de d'Alembert : Tout le monde ne peut pas être sec. M. L. Reybaud n'a pas publié son livre sur les Réformateurs contemporains dans une autre intention que celle d'être un de ces hommes graves qu'on se hâte de placer : son ambition est modeste, il ne veut sans doute qu'être membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui est le lieu de déportation inventé pour ces sortes d'esprits. Une fois là, les hommes graves se tiennent tranquilles. Seulement, ils se gardent bien d'y admettre les profonds penseurs qui remuent leur siècle. MM. de Lamennais, Pierre Leroux n'en sont pas. Si Fourier, si Saint-Simon vivaient, ils n'en seraient point. M. L. Reybaud en sera. L'ouvrage de M. Reybaud n'est pas un livre,

mais une spéculation, et mérite d'être traité comme tel. Je ne sais rien d'ailleurs de plus pénible que l'enfantement du livre de M. Reybaud. Cet ouvrage a commencé par un embryon intitulé : Les Réformateurs modernes, dans un Tableau qui avait pour titre *Paris au dix-neuvième siècle*, et entrepris en concurrence ou à l'imitation du livre des *Cent et un*. Cet article a fait des petits, dans un recueil. Puis, le livre, troisième incarnation de la pensée de M. Reybaud, vient de se produire. Les Provençaux ont un esprit ingénieux et inventif qui les sert admirablement. M. Reybaud, qui est de Marseille, a très spirituellement fait passer, repasser et trépasser sous les yeux du public ses idées sur les Réformateurs, pour lui faire croire qu'il avait des idées, absolument comme les directeurs de théâtre font passer et repasser leurs douze comparses, d'une coulisse à l'autre, pour simuler une armée. Personne ne dira ni à M. Reybaud ni au public qu'il n'y a pas plus d'idées dans son livre que de véritable armée au Cirque-Olympique. Mais, comme l'auteur est un des aristarques abrités sous le casque célèbre du *Constitutionnel*, il est bien servi par la presse. Chaque rédacteur sait ce que veut M. Reybaud, et comme M. Reybaud peut leur rendre la pareille, ou les a déjà obligés, il s'en suit que tous les journaux nous parlent de ce livre en se gardant bien de le lire. Dans quelque temps l'habile Marseillais sera reconnu pour un défenseur de l'ordre social, un homme moral et profond, un pourfendeur d'innovations; il aura la croix d'honneur, et sera pris par une académie, qui voudra se dispenser d'admettre quelque vigoureux philosophe comme, par

exemple, Ballanche ou Barchou de Penhoën, prétendus hostiles à l'ordre de choses. Voilà le petit train des affaires en France et par quel chemin couvert arrivent les gens médiocres, dont le type est assurément M. Louis Reybaud. L'ambition permise et assez modeste de l'auteur a fortement influé sur le livre. L'ouvrage est en partie composé de biographies de Saint-Simon, de Charles Fourier, d'Owen qui sont, non seulement au-dessous de ces hommes, mais encore au-dessous de la littérature courante achetée par les libraires qui entreprennent des Biographies universelles. C'est sec, froid et aride. L'auteur ne nous a donné ni le portrait physique ni le portrait moral de ces hommes ou fameux ou célèbres. Quand un homme grave met sept ans à étudier les Réformateurs Contemporains, on est en droit de lui demander une analyse complète, patiente, étendue des œuvres d'hommes tels que Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen. M. Reybaud n'a pas gambadé autour de ces messieurs comme M. Sainte-Beuve sur ses vieux cadavres; mais, comme il avait à se présenter à ses futurs confrères en homme moral, il devait condamner ses trois victimes, les offrir en holocauste à l'Académie des Sciences morales et politiques, comme il leur sacrifie, de temps en temps, un écrivain, George Sand ou tel autre prétendu immoral. Quoi qu'il fasse, l'auteur ne pourra jamais faire oublier douze ans de rédaction au *Corsaire*, égout littéraire par où passent les calomnies les plus sales, que le ministère actuel a la faiblesse de protéger, et où M. Reybaud a le courage de travailler encore. Un rédacteur actuel de cet infâme petit journal, jugeant Fourier! un inven-

teur de *puffs* et de droleries, se faisant homme grave, voilà de ces choses plaisantes!

Les saints imoniens se sont éteints au grand jour de la cour d'assises, M. Reybaud ne pouvait donc sacrifier que des morts. Mais n'était-ce pas alors le cas d'expliquer la maladie de la France, sur laquelle les saint simoniens ont mis le doigt? Un homme d'esprit eût profité de leur dispersion, de l'impossibilité momentanée où ils sont d'agir pour éclairer le gouvernement actuel en rallumant les étincelles de vérité avec lesquelles ils avaient allumé le feu de cette sédition morale. Les saint simoniens voulaient recommencer l'Ordre des Jésuites, qui était une théocratie et un admirable classement des supériorités. Le mal de ce temps est l'insubordination des esprits, le défaut de hiérarchie. Un pair de France actuel n'est absolument rien. Un jeune homme de vingt ans au sortir du collége où il jetait des boulettes à son professeur, lance des bons mots contre un ministre, attaque un grand Poëte, un grand écrivain, un homme d'état, en lui criant : Ote-toi de là, que je m'y mette! Le défaut d'issue pour les ambitions que le talent légitime autorise tous les désirs. Tous les jeunes gens essaent alors de se faire faire place ensemble. Il n'y a plus en France ni dignité ni dignités. Aucune position ne couvre son homme. La Presse et la Morale de 1830 vont plus loin que le niveau de Robespierre, au lieu d'égaler elles ravalent. Hélas! gens moraux, sycophantes, vous apprendrez à vos dépens que la Morale n'est pas plus la Religion que le Fait n'est le Droit. Quant aux saint simoniens, M. Reybaud a cousu les vieilles banalités

des discussions qu'ils ont soulevées: il ne sort de son livre, en cet endroit, rien de neuf ni de grand, aucune considération importante. Il est si nul que vous en allez avoir une idée par ceci :

« Saint-Simon, dit-il, rencontra *sa plus belle* formule, au plus haut développement de ses idées. De l'adage : Aimez-vous les uns les autres, il en tire le principe suivant : *La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.* » Peut-on imaginer un écrivain assez ignorant pour appeler un *adage* la plus grande parole « Aimez-vous les uns les autres » de l'apôtre le plus aimé de Jésus-Christ. Voilà, dit-il, en trois lignes le nouveau christianisme. Que dites-vous d'un pareil critique? Mais votre devoir était de fustiger Saint-Simon ! ses trois lignes sont tout simplement l'explication du christianisme ancien, actuel et perpétuel. La religion catholique ne fait pas autre chose. Si Saint-Simon n'avait eu que cette *belle formule*, il n'aurait pas été le père des saint simoniens. Le livre de M. Reybaud est de l'école du Prudhomme d'Henri Monnier. A chaque instant, il s'y trouve des raisonnements qui équivalent à : *Otez l'homme de la société, vous l'isolez!*

Saint-Simon et Fourier se sont préoccupés de l'importance du travail, ils ont voulu l'organiser. Le vice principal de leurs systèmes est de donner à l'Industrie une prépondérance qu'elle ne mérite pas. Aussi les saint simoniens habiles, y voyant le triomphe des Industriels, étaient-ils des hommes très forts en Industrie, qui tous ont, depuis, en embrassant des carrières spéciales, fait

un très beau chemin. Saint-Simon, qui paraissait vouloir fonder une religion en retrempant le christianisme, fondait en réalité un nouveau gouvernement où les Industriels remplaçaient les Nobles; tandis que Fourier, sans avoir de prétentions religieuses, est peut-être beaucoup plus religieux et ne touche d'ailleurs pas aux religions.

Fourier, d'après le peu que j'en sais et ce que j'en ai lu dans M. Reybaud, est incontestablement supérieur à Owen, de qui je ne veux pas m'occuper, et à Saint-Simon. Fourier fera l'objet d'une lettre à part, dans un moment où j'aurai du loisir. M. Reybaud aurait dû mieux traiter Fourier; mais il a vu matière à réclames pour son livre et a principalement outré les choses en apparence ridicules que cet homme de génie, plein de simplicité, a mises dans ses œuvres comme on allume des flambeaux pour prendre des poissons: pauvre et sûr de lui, il a voulu se faire lire. Cependant le prétendu critique des Réformateurs lui fait occuper plus du tiers de son livre. Voici les étranges contradictions que j'ai remarquées chez l'homme grave qui passe sept ans à ruminer un livre et l'expectore en trois toussements.

M. Reybaud reconnaît positivement, voici ses expressions, que *la formule de Fourier est incontestablement supérieure à celle de Saint-Simon et à celle d'Owen, en ce sens qu'elle ne procède ni d'une autorité exorbitante ni d'une liberté illimitée; enfin cette formule célèbre de l'association du Travail, du Capital et du Talent, aura la gloire d'avoir fourni le premier mot concluant pour l'organisation de l'avenir.*

Il dit ailleurs: *Utiliser les passions, leur assurer un libre et entier développement, de manière à ce que*

toutes servent et aucune ne nuise, associer les facultés et les forces, tels sont le point d'appui de la découverte sociétaire, les fondements de l'édifice de Fourier.

Assurément, quand un lecteur lit trois phrases pareilles, il doit regarder Fourier comme un homme de génie. Fournir un mot concluant pour l'organisation de l'avenir!

On continue, et le critique accuse Fourier *d'avoir formulé le code de la brute.*

D'abord, ex-académicien futur, les brutes sont brutes précisément parce qu'elles n'ont point, et ne veulent point, et ne voudront jamais de code. Mais comment concilier une œuvre morale qui contient le secret de l'organisation à venir, et qui est le code de la brute? De pareilles contradictions me font aussitôt fermer le livre d'un moraliste; d'un homme grave, quand je vois qu'il travaille sept ans à produire des Sainte-Beuveries.

Quand Fourier n'aurait que sa théorie sur les passions, il est digne d'être un peu mieux analysé. Sous ce rapport, il continue la doctrine de Jésus. Jésus a donné l'Ame au Monde. Réhabiliter les passions, qui sont les mouvemens de l'âme, c'est se constituer le mécanicien du savant. Jésus a révélé la Théorie, Fourier invente l'application. Fourier a considéré certes avec raison les passions comme des ressorts qui dirigent l'homme et conséquemment les sociétés. Ces passions étant d'essence divine, car on ne peut pas supposer que l'effet ne soit pas en rapport avec la cause et les passions sont bien les mouvements de l'âme, elles ne sont donc pas mauvaises en elles-mêmes. En ceci Fourier rompt en visière, comme tous les grands novateurs, comme

Jésus, à tout le passé du monde. Selon lui, le milieu social dans lequel elles se meuvent rend seul les passions subversives. Il a conçu l'œuvre colossale d'approprier les milieux aux passions, d'abattre les obstacles, d'empêcher les luttes. Or régulariser l'essor de la passion, l'atteler au char social n'est pas lâcher la bride aux appétits brutaux. N'est-ce pas faire œuvre d'intelligence et non de matérialité? Ceci est le sens général de la doctrine de Fourier, comme la *divinité* possible de l'âme immortelle est le sens général du christianisme. Certes un pareil Trouveur, un novateur si extraordinaire exigeait plus d'attention qu'il n'y en a chez son critique. Pour être ou expliquée, ou combattue, ou examinée, la théorie de Fourier voulait une de ces intelligences consciencieuses, studieuses comme celle d'Hoffmann, ce rédacteur des *Débats* dont la mort a été pour ce journal une perte irréparable. M. L. Reybaud, rédacteur en tout point digne du *Constitutionnel*, a voulu, suivant une locution populaire, ménager le chou académique et la chèvre phalanstérienne, de là ses contradictions. Aussi n'a-t-il pas parlé d'un point essentiel de la conception de Fourier, celle du *minimum* qu'elle promet aux membres de sa société, *minimum* assez semblable au droit de bourgeoisie de certaines Communes de Suisse, qui supprime la misère en assurant l'aisance à chacun, sans empêcher les grandes fortunes. Si Fourier avait mis son idée sous la tutelle de l'Église catholique, en l'exprimant en termes moins offensants pour les sots qui gouvernent le monde, je ne sais pas ce qu'il serait devenu. Je ne prends ici parti ni pour ni contre lui, je l'étudierai, je vous

dirai mon sentiment ; mais pour ce qui est des prétendues Études de M. L. Reybaud, je vous conseille de ne pas ouvrir un pauvre livre, uni comme un steppe, mais sans herbe ni fleurs, où votre œil se promènerait sur quatre cents pages sans apercevoir ni une image ni une pensée. Les gens graves ont un style sobre.

Il est à remarquer que Fourier est de Besançon; cette ville nous a donné en outre MM. Victor Hugo et Charles Nodier : un grand poète, un grand prosateur et un grand philosophe. La Touraine a donné Paul-Louis Courier et M. de Vigny. M. de Lamartine est de Mâcon. M. Thiers et M. Mignet sont d'Aix, M. Léon Gozlan de Marseille ainsi que Barthélemy, MM. de Châteaubriand et de Lamennais viennent de Bretagne, G. Sand sort du Berry, Jacquart est de Lyon, David est d'Angers, Dupuytren des environs de Limoges, Cuvier de Franche-Comté, Granier de Cassagnac est de Toulouse, M. Guizot de Nîmes : n'est-ce pas extraordinaire que tous nos talents se trouvent d'outre-Loire, que le Nord de la France fournisse si peu de génie, car M. Sainte-Beuve, homme incomplet, est de Boulogne. Ceci m'a frappé en pensant que le Languedoc nous a envoyé M. Théophile Gautier et un jeune homme qui lance son premier livre, M. Edouard Ourliac. Je m'en occuperai dans ma prochaine lettre parce que je connais de lui des fragments pleins de comique, et recommandables par une certaine puissance de dialogue. Madame E. de Girardin en a parlé la première, à propos de pièces qui faisaient mourir de rire les enfants. MM. Théophile Gautier, Granier de Cassagnac et Ourliac appartiennent à cette pleïade de jeunes

talents qui, les premiers, ont franchement salué M. Victor Hugo comme un grand poète, et pour moi ce courage de l'admiration me paraît une marque de supériorité. Le livre s'appelle la *Confession de Nazarille*, titre qui pique vivement ma curiosité. N'est-ce pas alléchant comme un livre espagnol ou de Lesage?

Voici donc encore mon opinion, ma préface sur le théâtre ajournée, je n'aime pas à vous faire attendre ce que vous m'avez demandé. Je ne suis pas allé à l'Opéra, je ne puis vous en rien dire. Cependant il m'est impossible de ne pas remarquer chez M. de Rémusat une haine profonde pour le métier de son père qui dirigeait les théâtres de la cour impériale. Il a fermé tant de théâtres que le drame moderne n'a pas une planche où poser le pied. Son père eût été demander à Napoléon le nécessaire pour soutenir à l'Odéon la haute littérature dramatique en lui donnant une subvention égale à celle du vieux répertoire. Il y a quatre théâtres de vaudeville, trois théâtres de mélodrame, et pas un pour le drame et les essais de comédie de la littérature vivante. Dans ces cas-là, Napoléon savait ordonner. Il aurait bien su mettre les Italiens à la salle Ventadour et offrir cent mille francs de prix à la plus belle pièce de théâtre qui se serait produite à l'Odéon! Il y a un décret qui institue des prix décennaux pour la littérature et le théâtre, allez-en demander l'exécution? vous serez reçu comme un roi dans une section de communistes. Mais s'occuper de littérature et de théâtres, ce ne serait pas assez sérieux pour un homme si léger jusqu'à son entrée au ministère. A une au-

dience où M. Léon Gozlan exposait un des mille griefs de la littérature à ce ministre, il fut repoussé par un de ces moyens *dilatoires* opposés à tout ce qui est bien : — Nous ne pouvons rien, nous avons les mains liées. — Malheureusement pour vous, Monsieur, lui dit le spirituel écrivain, vous êtes toujours entre le mal qu'ont fait vos prédécesseurs et le bien que feront vos successeurs. Quoique ce soit un homme incontestablement spirituel, M. de Rémusat resta court. Mais l'Esprit n'est pas la Pensée. Richelieu n'avait pas exactement de l'esprit, il avait de grandes pensées. M. de Rémusat est tout simplement un garçon d'esprit qui va tomber et qui ne pourra jamais prendre sa revanche. Il a pour directeur aux Beaux-Arts, M. Cavé, que soutient M. Thiers, quoiqu'il soit secrètement attaché à MM. Duchâtel et Montalivet. M. de Rémusat voudrait renvoyer M. Cavé. Cet ancien journaliste, en se voyant menacé, s'est maintenu par un seul mot : — *J'écris mes Mémoires*, a-t-il dit. Il a été mêlé à bien des affaires, il connaît bien des ressorts secrets, on le laisse tranquille.

23 août.

POST SCRIPTUM. — Au moment où je finissais, l'un de mes amis, qui a le vice d'aimer la Cour actuelle, s'est précipité dans mon cabinet en me criant : — Que direz-vous maintenant? Voici ce que le Roi des Français vient de prononcer à Boulogne : « Vous savez, mes chers camarades, « que *toutes* les gloires de la France me sont éga-« lement chères, que jamais aucun souvenir pé-

« nible, aucun sentiment personnel n'a terni l'é-
« clat des hommages dont je me suis efforcé de
« les entourer. » L'entendez-vous? *Mes chers* CAMARADES, toutes les gloires de la France me sont également chères, *toutes*, TOUTES, TOUTES! cria mon ami. Les lettres vont être protégées, les théâtres floriront!

— Ceci me rappelle, lui dis-je en l'arrêtant, une anecdote sur Napoléon qui montre combien ce grand homme avait le sentiment de la dignité impériale. A Montereau, si ce n'est pas à Montereau, ce fut dans l'un des moments les plus critiques de cette immortelle campagne de 1814, qui ne fut qu'une seule bataille. Dans ce moment, donc, il fut obligé de donner personnellement pour se dégager d'une place où il pouvait être surpris. Il regarde ceux qui l'entouraient, il aperçoit les débris d'un régiment de la vieille garde, et les restes de cette brillante Garde d'Honneur commandée par M. de Mathan, de qui je tiens le fait. Cette garde fut alors la dernière goutte de sang de la France, ses derniers fils de famille, ses derniers chevaux. Malheureusement, il n'y en eut pas encore assez! S'il y avait alors eu plus de dévouement, les immenses efforts de Bautzen et Lutzen, n'eussent pas été nuls faute de cavalerie. On ne comptait que des gens comme il faut dans les Gardes d'honneur. Il vit encore près de lui son escorte, elle était heureusement complète. Après avoir mesuré le danger par un coup d'œil d'aigle, il sent la nécessité d'encourager ces trois masses d'hommes: — *Soldats*, cria-t-il à ses Grenadiers, sauvons la France. *Compagnons*, cria-t-il à son escorte, faisons notre devoir. Il se tourne vers les Gardes

d'honneur, et leur dit : Et vous, *Messieurs*, suivez-moi ! Assurément, trouver de pareilles nuances, au milieu de la mitraille et du feu, c'est être à la fois un homme de génie et Louis XIV.

Il m'est impossible de ne pas vous recommander un livre demi-roman, demi-voyage, qui a la tournure d'un pamphlet contre l'Egypte et qui tire une saveur particulière des circonstances actuelles. Il est intitulé : *Événements et Aventures en Egypte* par M. Scipion Marin. Quoique mal écrit, il abonde en faits. Ces faits sont graves s'ils sont vrais ; mais ils portent le cachet des choses dites par des témoins oculaires et racontées par un homme qui n'a rien vu. Voici ce qu'on se demande après la lecture de ce factum dirigé contre le pacha d'Egypte.

Méhemet-Ali n'est-il qu'un mannequin dont les bras et la tête sont remués ou l'ont été par des hommes très forts tels que Drovetti, Anastasi, Cerisy, Sève, etc.

Est-ce un vulgaire marchand de tabac, devenu marchand d'esclaves et conducteur de bétail, d'une crasse avarice comme s'il était roi, et sans une idée d'administration.

La civilisation est-elle compromise en Egypte au lieu d'y être en progrès. La population y décroît-elle en dépérissant sous un ignoble despotisme qui coupe partout l'arbre par le pied. Le climat y rend-il l'industrie impossible.

La France est-elle la dupe d'un vieux charlatan fataliste dont l'empire n'a qu'une durée viagère, qui manque du génie nécessaire pour souder des territoires entièrement hétérogènes ?

Le pacha a-t-il amené la famine dans le grenier des Romains? Ses flottes, sa prétendue administration, ses armées sont-elles des champignons qui vont sécher, faute d'impôts réguliers et certains?

Les vaisseaux égyptiens, construits de bois vert, sont-ils incapables de soutenir la navigation?

Méhémet-Ali n'est-il pas le plus atroce marchand de chair humaine qui ait existé, un vieillard en enfance jouant aux soldats et à la flotte?

L'affaire égyptienne n'est-elle pas, pour la France, une mystification aussi bouffone que le fut, pour de vrais politiques, celle de la question des Hellènes?

Le pacha pèse-t il sur notre commerce de Lyon et de Mulhouse?

Le libéralisme français a-t-il fait d'un vulgaire et ignoble tyran, un Bolivar de l'industrie, un Washington musulman?

N'avons-nous pas commis une faute irréparable en politique, depuis 1830, en ne nous faisant pas, comme autrefois, l'allié fidèle du divan?

Ou Méhémet-Ali est-il un grand homme, l'un de ces dominateurs asiatiques qui ont laissé dans le monde une trace brillante, par une génération de califes ou de princes? Sa marine est-elle excellente? Le vieux libéralisme de la France a-t-il raison de le soutenir? Est-ce, comme disent les journaux de M. Thiers, un héroïque vieillard? Comprend-il sa mission? Ce fidèle allié fera-t-il son devoir et permettra-t-il à la France de dominer la question d'Orient? Est-il si bien gardé par ses déserts qu'il puisse défier la Russie, l'Angleterre, et maintenir la dictature de M. Thiers.

Voilà les doubles questions qu'on se pose après la lecture de l'ouvrage de M. Scipion Marin. Il m'est impossible de ne pas faire remarquer la corrélation qui se trouve entre ce livre et le *Premier-Mâcon* que vient de lancer M. de Lamartine. Je regrette qu'un livre qui pourrait être utile, ait pris la forme d'un roman. Faites ou un roman ou un livre de politique. Ecrivez un pamphlet, ou publiez des documents avec le sérieux qu'ils méritent, car il est impossible à la critique de ne pas exprimer une sorte de mépris pour des œuvres ambiguës. Aussi ne parlé-je de cet ouvrage qu'à cause de son antériorité manifeste sur le terrible article publié dans la Presse contre M. Thiers, et dont les assertions s'y trouvent confirmées.

L'auteur des Événements en Égypte a cependant le mérite de fournir l'occasion de montrer ce que valent les hommes à un gouvernement qui ne sait pas les choisir.

Soliman possédait un tiers du monde, quand la domination du Charles-Quint, qui en possédait la moitié, lui proposa de prendre à eux deux le reste et de se partager le globe. L'Angleterre alors n'était presque rien. La France paraissait perdue, les armées de Charles-Quint étaient en Champagne. François Ier fit partir le comte de la Forest pour Constantinople, et le projet de Charles-Quint échoua. Dès ce jour commença l'alliance que le nouveau cabinet des Tuileries a brisée en laissant la Russie prendre sur le divan l'influence que jamais la France n'avait perdue, en envoyant toujours à Constantinople ses plus illustres, ses plus habiles diplomates : MM. Roussin et Pontois sont nos deux derniers ambassadeurs.

CHRONIQUE DE LA PRESSE.

La presse est en France un quatrième pouvoir dans l'Etat : elle attaque tout, et personne ne l'attaque. Elle blâme à tort et à travers, elle prétend que les hommes politiques et littéraires lui appartiennent et ne veut pas qu'il y ait réciprocité ; ses hommes à elle doivent être sacrés. Ils font et disent des sottises effroyables, c'est leur droit! Il est bien temps de discuter ces hommes inconnus et médiocres qui tiennent tant de place dans leur temps, et qui fon mouvoir une Presse, égale en production, à la Presse des livres. Cette rubrique de la *Revue* contiendra donc la critique de la presse périodique. Nous n'avons pas la prétention de relever toutes les sottises qui se feront dans le mois, les cent pages de la *Revue* n'y suffiraient pas. Voici ce que les journaux vertueux et tolérants continuent d'imprimer en 1840 comme en 1820 :

« Il y a deux ou trois jours, une demoiselle qui « avait assisté à un bal donné par le maire de Creil « (Oise), s'est suicidée en rentrant chez elle. On se « perd en conjectures sur les motifs qui ont inspiré « cette fatale résolution à une jeune personne qui « jouissait de l'estime publique et qui n'avait aucune « cause connue de chagrin. Le curé de la commune « a refusé de lui donner la sépulture, malgré les « prières de la famille et les conseils de l'autorité « municipale. La commune entière a voulu protes- « ter contre cette décision du curé, en assistant au « convoi de cette malheureuse jeune fille. »

Quand les écrivains, qui réclament une liberté illimitée, voudront-ils laisser à la religion catholique la liberté de protester contre le suicide, qu'elle ne saurait admettre sans se renier? Autrefois les suicidés étaient flétris par la main du bourreau, aujourd'hui la religion ne peut que les réprouver par une tacite excommunication. Est-ce parce que, dans aucun temps et sous aucun gouvernement, il n'y a eu plus de suicides que le journalisme veut les célébrer? La Presse a fait des domaines de l'intelligence et du pouvoir un champ de bataille: on doit les honneurs de la guerre aux soldats qui tombent.

M. Thiers en distribuant leurs rôles *à* ses journaux, a mis M. Chambolle à la guerre; aussi la *Presse* l'a-t-elle surnommé plaisamment Chambolle-Bey. Mais cette espèce de mécanique qui fait les Premiers-Paris au *Siècle,* une fois montée sur l'air: *Ah! quel plaisir d'être soldat!* a gardé ce ton dans les choses les plus indifférentes, et voici ce que M. Chambolle a dit: « Louis Bonaparte est gardé à la Conciergerie par un *formidable piquet.* » Au moment d'une guerre M. Chambolle devrait bien apprendre aux militaires, le secret de rendre un piquet de quatre hommes ou de douze hommes au plus, *formidable.* Tout en se promenant, en allant au ministère, cet écrivain avait une démarche hautaine et guerrière qui semblait dire: *Ego sum Rocambole!* Sa fureur a fait trembler pour ses ustensiles de ménage, et M. Thiers a dû lui allouer une indemnité. Chose étrange, après avoir demandé que la France, se levât *comme un seul*

homme, M. Chambolle une fois les *différences* payées à la Bourse est redevenu doux comme devant. Quelle rocambole !

M. Thiers fait croire pendant un moment que la France peut se trouver en guerre avec l'Europe, et voici dans les huit premiers jours, la conduite que tient le journalisme.

Il apprend à l'Europe que nous n'avons pas de cavalerie.

Il révèle avec une naïveté touchante le nombre de nos vaisseaux, en indiquant le coté faible de notre marine : elle a peu de matelots.

Il explique tout ce que nous pouvons faire de mal afin d'éclairer l'ennemi sur ses côtés vulnérables.

Si un Français commettait de pareils crimes, les journaux demanderaient qu'on le fusillât.

Voici ce qui arrive : un maréchal met à exécution un plan de campagne qui suppose des ruses de guerre. On peut fuir pour attirer l'ennemi dans un piège. Des gens qui ne savent rien ni du terrain, ni des difficultés, accusent le général en chef de stupidité. Ce général est un crétin pendant un mois dans son pays, jusqu'au moment où la victoire dément les sottises de la presse. On appelle cela *être la sentinelle du pays, éclairer l'opinion publique.*

Le chef d'une des divisions les plus importantes d'un important ministère, m'a dit : Je sais par les journaux ce que le ministre va décider avec moi.

Le public peut croire qu'il y a plusieurs journaux, mais il n'y a, en définitif, qu'*un seul journal.*

Il existe à Paris, rue Jean-Jacques-Rousseau, un bureau dirigé par M. Havas, ex-banquier, ex-co-propriétaire de la *Gazette de France*, ex-co-associé d'une entreprise pour l'exploitation des licences accordées par Napoléon à l'époque du blocus continental. M. Havas a vu beaucoup de gouvernements, il vénère le Fait et professe peu d'admiration pour les Principes; aussi a-t-il servi toutes les administrations avec une égale fidélité. Si les personnes changent, il sait que l'esprit ne change jamais, et que la direction à donner à l'esprit public est toujours le même.

M. Havas a une agence que personne n'a intérêt à divulguer, ni les ministères, ni les journaux d'opposition. Voici pourquoi. M. Havas a des correspondances dans le monde entier; il reçoit tous les journaux de tous les pays du globe, *lui, le premier*. Aussi est-il logé rue Jean-Jacques-Rousseau, en face de l'hôtel des Postes pour ne pas perdre une minute. On le laisse maître de tous les secrets, en dehors des secrets diplomatiques, car la seule chose qu'il ignore c'est ce que pensent M. de Palhen ou M. d'Appony; mais à une condition; il donne au président du conseil, à son lever, un petit bulletin universel, parfaitement rédigé, qui résulte du dépouillement de toutes les correspondances et de tous les journaux.

Tous les journaux de Paris ont renoncé, par des motifs d'économie, à faire, pour leur compte, les dépenses auxquelles M. Havas se livre d'autant plus en grand qu'il a maintenant un monopole, et *tous* les journaux, dispensés de traduire comme autrefois les journaux étrangers et d'entretenir des agents, subventionnent M. Havas par une somme men-

suelle pour recevoir de lui, à heure fixe, les nouvelles de l'étranger. A leur insu, ou de science certaine, les journaux n'ont que ce que le premier ministre leur laisse publier. Puis, M. Havas les traite selon la quotité de leur abonnement. Si les *Débats* donnent cent écus par mois, ils ont telle ou telle nouvelle avant les autres. S'il y a vingt journaux, et que la moyenne de leur abonnement avec M. Havas soit de deux cents francs, M. Havas reçoit d'eux *quatre mille* francs par mois. Il en reçoit *six mille* du ministère pour un singulier service que nous allons vous expliquer. Comprenez-vous maintenant la pauvre uniformité des *nouvelles étrangères* dans tous les journaux? Chacun teint en blanc, en vert, en rouge ou en bleu la nouvelle que lui envoie M. Havas, le Maître-Jacques de la Presse. Sur ce point, il n'y a qu'un journal, fait par lui, et à la source duquel puisent tous les journaux.

Il y a, au ministère de l'intérieur, un bureau dit *de l'esprit public*, où sont trois écrivains, MM. Léon Vidal, Edmond Texier et Deslauriers. Il était impossible qu'il n'y eût pas des lauriers. M. Léon Vidal est un garçon qui a juste ce qu'il faut d'esprit pour faire de l'esprit public. Les *tartines* politiques sont *feuilletées* par M. Edmond Texier, jeune doctrinaire en manchettes, qui a fait ses débuts sous le 6 septembre, et qui depuis a servi avec un égal enthousiasme toutes les administrations. M. Deslauriers est si modeste qu'il n'a jamais daigné se faire connaître. Ainsi ce bureau chargé de diriger l'esprit public, de surveiller la presse, enfin le pivôt d'une immense machine, et qui voudrait les meilleurs têtes du pays, en réunissant les âges de ces trois messieurs, n'a pas

un siècle. M. de Metternich, qui a un bureau semblable, y avait mis son ami, feu Gentz, une des plus vastes intelligences de l'Allemagne! Est-ce un homme vain et railleur comme M. de Rémusat, trop paresseux pour se plaire au travail, trop heureux dans l'épigramme pour s'adonner à d'autres occupations, se moquant de ses collègues et les contrefaisant dans ses moments d'oisiveté avec un rare bonheur, imitant même de plus hauts personnages, saisissant leurs poses, leur manière de parler, disant avec un comique parfait : *Je reçois toujours avec un nouveau plaisir*, etc., est-ce un homme de cette haute capacité qui changera la stupide bureaucratie du ministère de l'intérieur? Il ne sait pas en ce moment qui est pour, qui est contre lui. M. Montalivet règne encore au ministère de l'intérieur. Voilà ce qui explique pourquoi M. de Malleville, un des dévoués de M. Thiers, y est sous-secrétaire d'état; il y surveille M. de Rémusat et le personnel. Or, ce bureau, dénué d'esprit, qui s'intitule bureau de l'esprit public, est chargé de la correspondance politique avec les départements. Autrefois, le ministre de l'intérieur dirigeait l'esprit des départements. Les pauvres départements ne se doutent pas de la manière dont on les traite! On venait prendre chaque matin le mot d'ordre qui s'exécutait ponctuellement. M. de Rémusat se repose de ce soin sur un M. Léonard Guyot, qui s'est pompeusement décoré des noms de Léonce de Lavergne, à l'instar de M. Roger de Beauvoir qui ne s'appelle réellement ni Roger, ni de Beauvoir.

Voici la silhouette de ce M. Léonard Guyot. Né de parents peu fortunés, aux environs de Toulouse,

M. de Malaret, qui connaissait sa mère, pourvut à son éducation : il devint précepteur des enfants de M. de Malaret, le suivit à Paris où il se présenta pour être reçu docteur; l'académie le refusa. De dépit, il revint à Toulouse où il obtint un accessit à l'académie des jeux floraux ; mais M. Granier de Cassagnac, qui était alors à Toulouse, demanda pourquoi l'on encourageait les *citrouilles* qui se mêlaient d'écrire. Piqué par un journaliste, M. Léonard Guyot acheta une portion du journal politique de Toulouse et de l'imprimerie de cette feuille; dès lors, il se crut un personnage, et le fils de Pierre Guyot, employé de l'octroi, se transforma en Léonce de La Vergne. Légitimiste jusqu'en 1833, il devint doctrinaire, il vanta M. de Rémusat, soutint sa candidature à Muret et se glissa chez M. Guizot. Il voulut faire accepter des articles aux *Débats*, mais les *Débats* imitèrent l'Académie. M. Duchatel le nomma maître des requêtes, il convoita dès lors la place de M. Mallac, un de ces jeunes gens capables qui ont assez de cœur pour s'en aller avec leurs protecteurs, là où les Guyot restent; aussi M. Guyot est-il, aujourd'hui chef du cabinet de M. de Rémusat. Voilà comment tout se rapétisse. M. Léonce de La Vergne, incapable d'écrire dans un journal, et que l'académie de Paris a refusé, fait la correspondance politique au moyen de M. Havas. M. Havas, cette providence des journaux de Paris est aussi celle des journaux de province. Presque toutes les feuilles de province appartiennent à des imprimeurs de l'administration, et pour conserver leurs impressions, il faut être à la dévotion de M. le préfet. M. le préfet demande à M. le ministre

de l'intérieur ce qui se doit penser dans son département. De là l'expédition par voie administrative d'une correspondance élaborée au bureau de l'esprit public du ministère de l'intérieur, correspondance rédigée par ces trois messieurs et expédiée aux frais de la caisse des fonds secrets. Tout ceci devenait *d'un bête* à faire frémir, au cas où l'Opposition s'emparerait du fait. Or, voici l'expédient dont se sont avisés les gens vertueux pour continuer à inonder la France *d'esprit public* sans qu'il parut venir du ministère.

M. Havas est l'administrateur secret de la correspondance des départements à raison de six mille francs par mois. M. Havas a des enveloppes de port franc pour chaque préfecture, et il a l'air d'envoyer, lui homme libre, entrepreneur de nouvelles pour les journaux de Paris, les articles que lui payent chaque préfecture, et qu'il reçoit de MM. Léonard Guyot, Léon Vidal et autres. Ainsi, de même qu'il n'y a qu'un journal à Paris, il n'y a qu'un journal pour les départements. M. Havas est le prête-nom du ministère. Voilà le mécanisme de cette immense machine appelée le journalisme. C'est simple comme une rôtissoire que fait tourner un caniche.

Nous expliquerons plus tard quels sont les cuisiniers chargés d'épicer les plats, et vous verrez que le peuple qui se dit le plus spirituel du monde est celui qu'on dupe avec le plus de grossièreté.

Ceci prend une énorme importance, si vous venez à songer qu'il y a eu trente millions transvasés le mois dernier des poches de ce public qui lit les journaux dans les poches des amis du ministère.

LETTRES RUSSES.

IIe.

Votre curiosité, mon prince, est vivement excitée et vous m'avez demandé de plus amples renseignemens sur la maison Thiers. Elle est bien malade, elle meurt d'une Argynancie.

A peine ma première lettre expédiée, je suis allé voir quel effet produisaient les coups de tambour de M. Thiers, et ses fanfares dans ses journaux. J'ai voulu recueillir les opinions parmi ceux qui, ne pouvant pas écrire, disent tout.

— Eh! bien, dis-je à un de ces hommes d'état qui arpentent les boulevards, entre le Jockey-Club et la rue Caumartin, et qui voyant des Rémusat, des Gouin, des Vivien arrivés, ne doutent de rien, voilà donc la guerre.

— Mon prince, vous voulez nous taquiner. Tenez! Voyez!

— Quoi! répondis-je.

— Ne voyez-vous pas cette affiche de Fichet répondant à Huret?

— Hé! bien?

— Huret et Fichet étaient deux fabricants de coffre-forts qui, sentant la nécessité de faire acheter leurs serrureries, imaginèrent, pour remplir leurs caisses, d'en vendre beaucoup de vides. Chacun d'eux dénonce son compétiteur comme un

ignorant. Fichet se vantait d'ouvrir les caisses de Huret, Huret ouvrait les caisses de Fichet. Ils se combattaient dans les journaux, ils offraient des sommes énormes à qui pourrait ouvrir leurs serrures; tout le monde parlait d'eux. Les négociants, les notaires s'approvisionnaient de caisses, et les harpagons emplissaient la caisse de Huret et la caisse de Fichet. Hichet-Palmerston et Furet-Thiers ont bouleversé la Bourse de Londres et celle de Paris. Soyez sûr que les coffres-forts sont pleins. Entre deux spéculateurs à la hausse on trouve déjà huit millions de pertes. A Paris, il n'y a jamais d'argent perdu, il est toujours retrouvé. Vous trouvez ou vous ne trouvez pas, voilà tout.

Pendant ces jours derniers, tout Paris en effet s'est préoccupé des manœuvres de l'agiotage. Le coup porté par la lettre de M. de Lamartine à M. Thiers a été suivi de celui qu'il s'est porté à lui-même par les bénéfices que ses amis ont recueillis. Les pertes faites à la Bourse ont étouffé l'intérêt excité par le débarquement du prince Louis Napoléon.

J'ai voulu parler de l'affaire du prince Louis à l'un des plus éloquents pairs de France, — « L'instruction se fera rapidement, la procédure sera « sommaire, me dit-il. La commission de la Haute-« cour impliquera dans le procès le moins de « personnes qu'elle pourra; elle n'aura garde de « grandir une folie et de lui donner les proportions « d'une conspiration. Tout se passera bien : le rap-« port de la commission, l'arrêt de la chambre du « conseil, le réquisitoire du procureur-général, « feront justice de la légitimité napoléonienne.

« Louis Bonaparte aura assez le sentiment de sa « position, pour ne pas braver inutilement la cour « et le gouvernement de juillet. Les principaux « accusés subiront une condamnation d'autant « moindre qu'ils montreront plus de résignation « et de calme. Une ordonnance royale leur accor- « dera une commutation de peine. Quelques années « de détention suffiront pour rasseoir le jugement « de Louis Bonaparte. On pourra même lui rendre « la liberté, le jour où les restes mortels de l'Empe- « reur aborderont la terre de France. » Sans aucun doute cet ancien ministre qui va le redevenir, prophétise à bon escient.

Ainsi, ces graves questions : Louis Bonaparte a-t-il été joué ou vendu ? ce n'est plus rien. Beaucoup de journaux ont dit, et personne ne l'a démenti, que la police était instruite. Si la police était instruite, pourquoi le gouvernement français n'a-t-il pas charitablement averti ce jeune homme? Il est malheureux pour M. Thiers que ces sortes d'affaires arrivent pendant son ministère. C'est ainsi que l'on acquiert et qu'on mérite le reproche d'immoralité. Le jeune prétendant n'a pas compris que de pareilles tentatives ne sont appuyées que par certaines circonstances. Le génie politique consiste à les deviner. En débarquant, deux années plus tôt, le prince d'Orange, l'usurpateur Guillaume n'eût pas détrôné son beau-père, et ce n'est pas en 1827 que le duc d'Orléans aurait pu devenir Louis-Philippe.

En ce moment, le gouvernement donne lui-même l'exemple du mépris des lois les plus importantes ; mais tout disparaît devant les faits et gestes du *Parti-*

Voleur. Le prince Louis Bonaparte fait une entreprise absolument semblable à celle de Boulogne, dans la ville de Strasbourg. On défère le crime à la cour d'assises. Aujourd'hui celle de Boulogne est déférée à la chambre des pairs. Ou l'on a eu raison dans le premier cas, et l'on a tort dans le second, ou l'on a eu tort dans le premier, et on a raison aujourd'hui. Le scandale des lois tordues, faussées, cet arbitraire audacieux, n'émeuvent pas une capitale bouleversée par des pertes d'argent. On ne fait aucune attention à l'inconséquence d'un ministère qui livre à la justice le neveu de Napoléon resacré Empereur par la loi sur ses cendres, tandis qu'avant cette reconnaissance des droits de Napoléon, un autre ministère avait soustrait le prince à la justice du pays. Non, toutes ces énormités sont éclipsées par les rayonnements du tas d'or qui vient de passer dans des caisses altérées. Je suis donc forcé de suivre les caprices de cette singulière nation, et pour vous la peindre d'entrer dans le tourbillon.

— Comment, une capitale aussi spirituelle que la vôtre, dis-je à un Français bien instruit, comment des financiers, rusés comme Rostchild, se sont-ils laissés prendre?

— Ah! si vous saviez avec quel art le Parti-Voleur a mené l'affaire! Reportez-vous à dix jours. Tout était dans le calme, la paix paraissait assurée. M. Thiers avait soin d'entretenir l'illusion du présent par les articles de ses journaux. Il s'attribuait modestement l'entière défaite des carlistes en Espagne, et il faisait proclamer, à son de trompe, par le *Constitutionnel*, que les difficultés qui avaient arrêté un arrangement des affaires d'Orient, étaient

aplanies, que lui seul était capable d'obtenir ce résultat, qu'on verrait bientôt s'il n'était pas le plus grand négociateur de l'époque; enfin la providence nous l'avait envoyé pour réparer les fautes de son prédécesseur. Ceci se disait le 13 juillet. Les autres journaux jouaient, avec de légères modulations de ton, le même air que le *Constitutionnel*. Cependant trois jours après, on apprenait le soulèvement de Barcelone, le renversement brutal du ministère de la régente, les violences faites à cette princesse : il y avait baisse sur les fonds espagnols. Mais voici que des bruits bien plus sinistres retentissent tout-à-coup. Un long cri de guerre est poussé par les journaux de M. Thiers. Le pays qu'on berçait de rêves de pacification, de solution honorable de la question d'Orient, se réveille comme en sursaut. On lui dit de courir aux armes, on lui déclare que l'Europe vient de former, avec une perfidie sans exemple, au milieu des assurances de paix, une abominable coalition contre la France, qu'on en veut à notre honneur, à notre existence, à notre révolution, et le pays répond qu'il se lèvera, s'il le faut, comme en 93, pour défendre les conquêtes de la révolution et faire repentir les rois d'une agression inique. La France est fière sans être tumultueuse; elle sent sa force et son bon droit, elle va se préparer à une lutte mémorable, qui peut renouveler la face du monde. Mais la bourse est moins rassurée que le pays, les fonds baissent. Le 5 p. 0/0 était avant la guerre à 120, les journaux ministériels avaient favorisé les tendances à une hausse exagérée, ils poussent maintenant à une baisse que la peur précipite encore : la rente ne tardera pas à descendre à

110 f. Pour bien apprécier la moralité des manœuvres pratiquées, retournez un peu en arrière sur la question d'Orient, et rappelez-vous le passé. Après la bataille de Nézib, la consternation régnait à Constantinople. La flotte, au lieu d'aller combattre celle du vice-roi d'Egypte, avait fait voile vers Alexandrie pour se ranger sous les ordres de Méhémet-Ali. Ibrahim était maître de marcher sur la capitale de l'empire ottoman. Il était attendu, la route restait libre. Un ordre de son père vint l'arrêter dans sa marche victorieuse. M. Caillé, aide-de-camp du maréchal Soult, après l'avoir avec peine arraché au vieux Méhémet, se hâta de le transmettre au vainqueur de Nézib. Ibrahim s'arrêta à Marash. La France qui avait tout fait pour empêcher la guerre d'éclater, voulait, en empêchant Ibrahim de descendre du Mont-Taurus, ôter aux Russes tout prétexte de marcher sur Constantinople. La flotte russe, rassemblée à Sébastopol, n'attendait que le signal de faire voile vers le Bosphore. Le divan demandait la paix. Les bons musulmans disaient qu'un arrangement entre le jeune successeur de Mahmoud et le pacha victorieux serait conclu sans l'intervention des puissances chrétiennes. Un vieux traître, le grand visir Kosrew-pacha, vendu à votre empereur, s'y opposa. Il fit prévenir M. de Boutenieff. Alors intervint une déclaration des représentans de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Russie et de Prusse, pour informer la Sublime Porte que *l'accord* sur la question d'orient était *assuré*, entre les cinq grandes puissances, et l'engager à suspendre toute détermination définitive sans leur concours. Cet acte

porte la date du 27 juillet 1839. Bientôt, en vertu de cette déclaration, on fit la proposition d'une conférence à Londres, pour la conclusion des affaires d'Orient. En présence d'intérêts opposés et de prétentions qui se heurtaient, la négociation, comme on pense bien, dut traîner en longueur. Dans l'intervalle un plénipotentiaire turc fut accrédité près la conférence : Plus que jamais, la décision à intervenir était remise aux puissances représentées à Londres. En arrivant au pouvoir, M. Thiers s'était flatté d'en finir promptement avec la question d'Orient. Il pensait que l'Angleterre, en retour de l'affection qu'elle lui inspirait et des sacrifices qu'il était disposé à lui faire, lui donnerait cette petite satisfaction : il avait proposé sa médiation dans le différend entre cette puisssance et le roi de Naples, au sujet de l'affaire des Soufres, affaire où ce prince avait cent fois raison. L'Angleterre obtenait ce qu'elle voulait, mais elle ne faisait pas pour cela la moindre concession à M. Thiers. Sa haine contre Méhémet-Ali, et le désir de s'approprier une partie de la Syrie, la rendaient sourde à toute proposition raisonnable. Le vice-roi demandait qu'on lui garantît l'hérédité de l'Egypte et de Syrie, et moyennant cette concession, il s'engageait à être le vassal fidèle du sultan. L'Angleterre offrait de lui concéder l'Egypte seulement et le Pachalik d'Acre; elle se gardait bien de lui accorder cette partie de la Syrie qu'arrose le haut Euphrate. La proposition était inacceptable, et les négociations traînaient toujours en longueur. Au mois de mai dernier, les représentants de Prusse et d'Autriche firent à notre ambassadeur, M. Guizot, l'ouverture d'une pro-

position, d'un moyen terme, qui semblait devoir tout concilier provisoirement. Il s'agissait d'accorder au vice-roi l'Egypte *héréditairement*, la Syrie *viagèrement*. M. Guizot en instruisit sur-le-champ le cabinet. M. Thiers répondit à M. Guizot, de *ne pas refuser, mais d'attendre, avant de s'expliquer, le résultat des efforts* qu'on allait *tenter à Alexandrie pour amener le Pacha à consentir* à cette proposition. C'est M. Thiers lui-même qui nous a révélé les démarches de la Prusse et de l'Autriche et la réponse qu'il fit à M. Guizot, dans un article écrit de sa main, et publié dans le dernier numéro de la *Revue des deux Mondes*. Que fit alors M. Thiers! Il fit savoir à Méhémet-Ali qu'il eût à s'arranger bien vite et directement avec la Porte, en lui communiquant la proposition qui était faite par l'Autriche et par la Prusse. En attendant, il gardait le silence à l'égard de ces deux puissances. Méhémet se hâta d'expédier son petit-fils Samy-Bey à Constantinople avec des propositions d'arrangement. Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères de Turquie, répondit que la question d'Orient était remise à la décision de la conférence de Londres, et qu'un envoyé du sultan était accrédité près de cette conférence. Alors M. Thiers dépêcha M. Eugène Périer à Alexandrie afin d'inviter le Pacha à se montrer très accommodant, à restituer au sultan Tarsous, le district d'Adana, c'est-à-dire les défilés du Taurus, que Méhémet appelle avec raison les clefs de sa maison, l'île de Candie et les villes saintes, et à conclure un arrangement direct avec la Porte. Mais les puissances connaissaient le but de la mission de M. Eugène Périer: l'Autriche et la Prusse étaient

mécontentes de ce que M. Thiers eût paru faire si peu de cas de leur médiation ; la Russie et l'Angleterre n'eurent pas de peine à les engager à signer un traité, dont la France était exclue, même avant qu'on eût connaissance de l'insurrection de Syrie. Ce traité, signé le 18 juillet, porte en substance que les quatre puissances contractantes aviseraient aux moyens de pacifier l'empire ottoman, et qu'en conséquence, un arrangement serait proposé à Méhémet-Ali. On se doute si la proposition, faite sous les auspices de l'Angleterre, sera de nature à satisfaire les intérêts du vice-roi. D'ailleurs, Méhémet-Ali est inébranlable; il ne veut pas faire les concessions demandées, et ses réponses à M. Périer sont empreintes d'un caractère de dignité, de grandeur, de fermeté, que nous ne connaissions plus en Europe. Et si, pour le contraindre, on emploie la voie des armes, intrigant ou illustre vieillard, il s'apprête à en appeler à son courage et à sa fortune. La situation est donc très critique et la guerre imminente. Mais quelle a été la conduite de M. Thiers? A-t-il agi avec loyauté, avec bonne foi ? Si les ouvertures de la Prusse et de l'Autriche ne lui paraissaient pas satisfaisantes, pourquoi ne pas le dire franchement ? Si elles lui semblaient raisonnables, pourquoi ne pas y répondre, y donner suite, faire cause commune avec ces deux puissances ? Pourquoi les irriter, s'aliéner leur concours par une conduite tortueuse? Sans doute, de grandes difficultés restaient encore : il n'aurait pas été facile d'arracher à Méhémet le consentement qu'on lui demandait, quoique M. Thiers nous ait dit lui-même « que la France n'entendait pas dépendre, en dernier ressort, de l'ambition du pacha. » Le

président du conseil n'était donc pas éloigné d'adhérer secrètement à la proposition de la Prusse et de l'Autriche. Peut-être a-t-il fait dire à Méhémet de la prendre pour base d'un arrangement avec le sultan. Il paraîtrait même aujourd'hui disposé à l'accepter après l'avoir éludée. Quoi qu'il en soit, rien ne peut excuser M. Thiers d'avoir indignement trompé la France et abusé l'opinion publique. Il savait bien le 13 juillet que la question d'Orient était peut-être plus compliquée que jamais, et que la guerre pouvait s'ensuivre. Il connaissait le caractère du pacha, il était instruit de ce qui se passait à Londres. M. Guizot ne lui laissait rien ignorer. Et cet homme endormait la France dans une trompeuse sécurité, et les articles de ses journaux favorisaient la hausse de la rente! Et le voilà qui donne ensuite le change à l'opinion sur les motifs du traité du 15 juillet, et, que taisant ce qu'il a avoué 28 jours plus tard, il nous montre l'Europe renouvelant une de ces grandes coalitions dirigées contre la révolution! On croit à un embrasement général, tandis que lui-même doute encore d'une guerre circonscrite dans les limites de la question d'orient; et pendant qu'il fait appel aux sentiments belliqueux du pacha, à l'orgueil national, aux instincts révolutionnaires, pendant qu'il provoque des ordonnances pour augmenter l'armée et la flotte, pour renforcer le matériel, il ne fait rien, il sommeille à Auteuil; il ne s'occupe qu'à alimenter la polémique violente de ses journaux, à effrayer les spéculateurs qui ne sont pas dans le secret! Tous ses amis jouent à la baisse. Le *Parti-Voleur* réalise des bénéfices énormes! Ses

écrivains instruits obtiennent une part des profits! Ceux de M. Dosne, beau-père de M. Thiers, montent, dit-on, à plusieurs millions. Ce qui est certain, c'est que le plus riche banquier de l'Europe a perdu des sommes considérables, et qu'après 15 jours de mouvements précipités vers sa baisse, la différence à payer aux amis de M. Thiers, a dépassé le chiffre énorme de plusieurs millions! et ces gains illicites, scandaleux, ne s'arrêtent pas là! On continue de jouer, et l'on ne saurait évaluer les sommes perdues par des dupes au profit d'une centaine d'escrocs de haut et de bas étage! Et M. Thiers savait tout, et il était instruit qu'un traité se négociait à Londres! il a été forcé d'en faire l'aveu, et de rétracter les insolences que ses journaux avaient osé débiter sur l'incurie de M. Guizot. M. Guizot a exigé à Eu une réparation formelle. Il a fallu lui accorder la justification demandée. Cet homme probe et sévère n'a pas eu de peine à l'obtenir, pas plus qu'à confondre M. Thiers, en lui reprochant de l'avoir calomnié. On se demande si la chambre élective ne le mettra pas en jugement, si M. Dosne conservera encore longtemps la recette générale de Lille. Ces choses ont lieu dans un ministère dont M. de Rémusat, le doctrinaire, fait partie, où il se trouve d'autres doctrinaires, jadis si furieux contre la corruption et qui ont sans doute répudié la réputation d'austérité et d'intégrité de M. le duc de Broglie, de M. Guizot, qui n'avait pu cependant mettre l'administration du 11 octobre à couvert des soupçons de friponnerie, de complicité dans des pots-de-vin.

— Vous êtes un peuple bien difficile à gouverner,

répondis-je. Mais comment M. Thiers a-t-il commis de pareilles fautes ? il devait bien savoir que tant d'argent déplacé ferait crier.

— Il a voulu se passer de sa bonne ! dit-il d'un ton plaisant, toutes ces fautes ont été commises pendant l'absence de sa belle-mère. On lui avait trop reproché de ne rien pouvoir faire sans elle.

—Mais, d'où sort cette femme ? lui demandais-je. De toutes parts, on me questionne à son sujet.

—Oh ! vous ne le savez pas. *La prima dona*, tel est le surnom plaisant qu'elle a reçu, est fille d'un honnête marchand de draps du faubourg Montmartre. Cette femme qui ne trouve pas que l'hôtel des Capucines où mesdames la comtesse Molé et la maréchale de Dalmatie se trouvaient très convenablement logées, ne soit pas assez richement tapissé, assez somptueusement meublé pour elle, s'est assise, dans sa première jeunesse, au comptoir où sa mère tenait les livres d'un drapier. Quand elle fut en âge d'être mariée, on lui fit épouser un garçon qui avait appris les opérations du change et celles de bourse dans une maison de banque. Ce mari, M. Dosne, obtint par la faveur de madame d'Angoulême, une charge d'agent de change. Il recevait, sa femme faisait les honneurs de son salon, causait du roman du jour, et se faisait inviter par quelques journalistes aux solennités politiques de l'époque. On était sous la restauration. Elle voulut aller au faubourg Saint-Germain, elle fut éconduite. Elle devint furieuse contre l'ancienne noblesse, et arbora chez elle l'étendard du libéralisme. Quiconque écrivait dans les feuilles libérales, le plus petit en-

thousiaste de Foy et de Benjamin Constant, était accueilli chez elle. Ce fut dans ce temps, que l'auteur de l'*Histoire de la Révolution* lui fut présenté. On avait pour lui tant d'affection, qu'il fut traité comme l'ami de la maison, et fut à la fin considéré comme étant de la famille. La révolution de 1830 ouvrit à l'ami la carrière des honneurs et de la fortune. Il profita de son influence pour faire donner au mari de l'amie la recette générale de Lille, Dieu sait par quelle rouerie! M. et madame Dosne avaient deux filles. On attendit que l'aînée eût atteint quinze ans, pour la marier à M. Thiers, alors ministre du commerce. La jeune Elise, jolie et fraîche comme une grisette, est devenue pâle et maladive, ce qui fit dire à une femme très spirituelle : — On n'épouse pas impunément M. Thiers. L'influence de madame Dosne ne fit que croître. Aujourd'hui les journalistes de M. Thiers, les familiers de la petite cour d'Auteuil, les favoris de cette majesté de bourse et de comptoir, l'ont plus plaisamment appelée *Madame-Mère.* C'est elle qui a exigé que M. Thiers allât se loger à la *Tuilerie* d'Auteuil. Le principal favori, depuis le départ de M. Mathieu de la Redorte, est M. Léon de Malleville. Il soumet aux hautes lumières de *Madame-Mère* tout ce qui a rapport à l'administration du ministère de l'intérieur. Sa docilité, son savoir-faire en intrigue, et ses roueries gasconnes lui assignent une place élevée dans les affections de *Madame-Mère.* Mais il n'a point fait oublier M. Mathieu de la Redorte, dont le souvenir est bien cher, et qu'on appelle toujours l'aimable Mathieu, à cause de ses excellentes habitudes : il soumettait tout ce qu'il

faisait à l'approbation de *Madame-Mère*. On prétend qu'elle a été aux eaux par dépit. Oui, l'antagoniste de Papa d'Oliban, la reine de *la Tuilerie* n'est plus admise *aux Tuileries*. Si l'on savait, dans le monde, toutes les tribulations que M. Thiers a essuyées, tous les obstacles qu'il a dû vaincre, avant d'obtenir une invitation pour *Madame-Mère !* Que de négociations il a fallu pour qu'elle pût franchir le seuil de l'hôtel de la Présidence de la chambre des députés! Longtemps M. Dupin se montra inexorable. On avait beau le prier, lui dire que ses refus obtinés, ses dédains aigrissaient M. Thiers, il ne voulait pas céder. « Tout ce qu'il voudra, s'écria-t-il, mais quant à cela, c'est une chose impossible! » Enfin on lui représenta qu'il pouvait bien admettre chez lui une femme qui était une fois entrée aux Tuileries, il répondit: « Oh! mais vous oubliez que le roi a le droit de faire grâce! » Quelquefois on s'égaie chez *Madame-Mère* aux dépens des collègues de M. Thiers. Dernièrement on a beaucoup ri aux dépens de l'un d'eux qui s'est donné une excellente ménagère, à qui l'on disait qu'il fallait renouveler son linge. — Bah! dit-elle, nous serons au ministère dans trois mois.

— Mais, de bonne foi, croyez-vous que madame Dosne ait tant d'influence, lui dis-je, pour en savoir davantage.

— En voulez-vous une preuve. Il s'agit du général Bugeaud. Le général Bugeaud est courageux, il est bon militaire, il ne manque pas d'esprit, de cet esprit méridional qui va loin dans sa franchise. Il disait un jour en voyant à la tribune, un de ces orateurs qui ont en talent ce qui leur manque de conscience:

—« Quel dommage qu'un homme de courage et de probité comme moi ne soit pas doué de cette éloquence, mais si j'avais cette éloquence, il est probable que je n'aurais ni conscience ni courage, ainsi tout est pour le mieux! » Dès qu'il y a danger, on appelle le général, dès que le calme revient, on le renvoie, et il se laisse prendre et renvoyer avec une générosité pleine de pitié pour ces gens-là. Dernièrement, il arrive de sa campagne, à la cour. Il est accueilli flatteusement, son absence a été remarquée, enfin on lui témoigne des inquiétudes sur sa santé. — Est-ce qu'on craint une émeute? demanda-t-il naïvement. Cette sanglante épigramme ne fit rougir personne. Madame Dosne n'aime pas ce général, et M. Thiers l'aime beaucoup; mais la Bonne est plus forte que l'Enfant Terrible, elle prend son temps pour lui donner le fouet, et il cède toujours. En revenant à la présidence, M. Thiers voulut nommer le général au gouvernement de l'Algérie. Madame Dosne et un M. Mottet, qui est de la force de cent quatre-vingts Chambolle, s'y opposèrent. Le général avait été nommé, la chose était convenue, elle fut ratifiée par la cour, par la camarilla d'eunuques que vous connaissez. Enfin les journaux avaient déjà préconisé le choix. Rien n'effraya madame Dosne. Ce qu'elle fit dans l'intérieur de la maison, aidée par M. Mottet, personne ne le sait, mais M. Thiers fut obligé de revenir sur sa décision, et le général Bugeaud plaignit cet enfant : il ne se plaignit point. Comme la Cour avait ratifié, lorsque le général y alla, force fut de dorer la pilule au vieux soldat, et c'était lui qui faisait le confus. On le noya de phrases, et lui de

dire qu'il n'était pas besoin de tant de paroles, il était le serviteur *quand même* de la Couronne de juillet. Mais, en cent mille et en dix ans, personne ne devinerait par quelle phrase d'épicier, la conversation fut close ou pour mieux dire reprise. — « Après tout, général, vous n'avez pas *besoin* de cette place? La dessus le général s'écrie : — Si par *besoin* vous entendez *besoin pécuniaire*, non; mais j'ai besoin de combattre et pour mon pays et pour mon honneur. Voilà pourquoi seulement je regrette que la volonté de madame Dosne m'ôte le gouvernement de l'Algérie que vous m'avez offert. »

—Ainsi, lui dis-je en riant, comme Bilboquet dans les Saltimbanques, l'ancien agent de change s'est écrié : Sauvons la caisse! Car je vais vous apprendre une nouvelle en retour de celles que vous me donnez. M. Thiers a offert sa démission, elle a été acceptée pendant six jours. Personne n'a voulu reprendre le pouvoir. MM. Guizot, Soult, Villemain, qui seuls soutiendraient le fardeau des affaires, si toutefois on fait la faute de ne pas se confier à M. de Lamartine, ont admirablement compris la situation de M. Thiers. En ce moment, M. Thiers n'a plus la majorité dans les chambres. Si la cour acceptait sa démission, elle ferait une faute, l'Habileté du cabinet allait la commettre. Ne vaut-il pas mieux que le dictateur soit renversé par les conspirateurs, qui l'ont élevé. La partie est belle pour le maréchal Soult, pour M. Villemain, pour M. Guizot, pour M. de Lamartine, les véritables supériorités du parlement français, parce qu'elles sont probes, pleines d'élévation, d'éloquence, de grands sentiments et de principes.

— Et puis, ils sont pour l'alliance russe, me dit mon interlocuteur.

— Mais la Russie et la France sont peut-être plus près de s'entendre qu'on ne le croit.

— M. Thiers renversé, M. Thiers riche, recommencera la plus terrible guerre.

— Non, son monde est repu.

Vous, seul, mon prince, pouvez savoir si les circonstances ont servi la cour des Tuileries ou si elles les a sollicitées, si elle a eu le courage de laisser puiser dans le puits l'or de la Bourse et de favoriser les manœuvres de M. Thiers en comprenant tout ce qu'elle y gagnerait. En ce moment le premier ministre ne peut sortir de sa situation que par une de ces conceptions que le génie seul peut trouver : il y rêve peut-être, et il fait, en attendant, comme Débureau des Funambules, il se met à plat ventre devant les puissances.

L'Administrateur,

J.-B. HUICQUE.

SOMMAIRE DU 2e No DE LA REVUE PARISIENNE.

(25 *août* 1840.)

Imp. de C. BAJAT, r. Montmartre, 131.

REVUE

PARISIENNE

DIRIGÉE PAR

M. DE BALZAC.

25 septembre.

PARIS.
A LA REVUE PARISIENNE,
Rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

1840

Imprimerie Lange Lévy et comp., 16, rue du Croissant.

N. B. LE SOMMAIRE de la troisième livraison (25 août 1840) se trouve à la fin.

SOMMAIRE

DE LA 1re LIVRAISON de la REVUE PARISIENNE.

(25 *juillet* 1840.)

Z. MARCAS, par M. de Balzac.

Epître du comte de Saint-Germain au XIXe siècle sur l'INAUGURATION DE LA STATUE DE GUTENBERG, par M. le comte de Belloy.

LETTRE SUR LA LITTERATURE. — M. de Latouche. — Cooper. — Eugène Suę. — Le comte du Hamel. — M. Victor Hugo.— Les sonnets de M. le comte de Grammont.— Le Théâtre-Français dirigé par un suisse.

LETTRES RUSSES. — Versailles. — Un inconnu. — La liste civile et ses cent millions placés à l'étranger. — Voyage de la cour à Eu. — Ses promenades en mer. — Les dix-huit cabinets des Tuileries.— Cause des variations ministérielles. — *Histoire de la Coalition.* — M. Adolphe Thiers *enfant terrible.* — Madame Dosne *reine de France.*— Papa d'Oliban.— Forces de la cour et forces de l'opposition.— Le *Journal de Paris.*— Le *Constitutionnel.*—Le *Courrier Français.*—Le *Nouvelliste.*—Le *Messager.*—Le *Siècle.*—Le *Temps.*—MM. de Cardonne,—Véron,—Léon Faucher,—Grimaldi,—Walesky,— Chambolle,— Montrol et Merruau.— Le *Journal des Débats.*— L'*Univers Religieux.*— Le *Capitole.* — Le *National.* — La *Quotidienne.* — La *Gazette de France.* — L'*Echo Français.* — Le Petit Martin. — M. Sainty.—*Le parti de la Cour.*—M. Berryer.—Aventures et indiscrétions de M. Thiers.—Mot de M. de Broglie.—Mot de M. Dupin.—Le gouvernement parlementaire.—L'argent des Cerfbeer.— M. Matthieu de la Redorte. — M. Odilon Barrot. — M. Molé. — M. Guizot.— M. Thiers joue MM. Barrot et Molé.—La dotation de M. de Nemours.—Les oies et les taupes.—M. Thiers continuateur du savetier Simon. — L'École des Journalistes. — Attentat contre la maison Thiers. — M. Granier de Cassagnac.—Mot de l'auteur des *Guêpes.*—M. de Rémusat, gamin sérieux.—M. Gouin, ministre tiré à la courte paille.—M. Jaubert.—MM. Vivien et Cousin, mameluks de M. Thiers.—Comment se font et se défont les ministères. — Explication du pseudo-traité entre les quatre puissances. — Par qui M. Thiers est joué. — Désunion du ministère. — L'HABILETÉ prise dans une phrase.

SOMMAIRE DU 2e No DE LA REVUE PARISIENNE.

(25 *août* 1840.)

LES FANTAISIES DE CLAUDINE, par **M. de Balzac.** I. *La Bohême de Paris.* II. *Le Ménage de Claudine.*

POÉSIE. *Une Sextine*, par M. le comte F. de Grammont.

LETTRES SUR LA LITTÉRATURE, LE THÉATRE ET LES ARTS.— *Histoire de Port-Royal.* M. Sainte-Beuve, restaurateur du genre ennuyeux. Sa nomination à la bibliothèque Mazarine par une malice de M. de Rémusat. — Esprit de la lutte de Port-Royal avec Louis XIV.— Tâches des historiens modernes.— Catherine de Médicis et Robespierre. — Comment moururent les jésuites — Les prêtres assermentés tous jansénistes.— La toux de Jansénius. — Saint François de Sales et M. de Lamartine.—D'où vient Lélia?—*Etudes sur les Réformateurs modernes.* Singulier candidat à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Esprit des Provençaux.— 1830 dépassant Robespierre.— Fourrier continuateur de Jésus-Christ.—*La Confession de Nazarille*, par M. Edouard Ourliac.— *Evénemens d'Égypte.*— Le pacha d'Egypte est-il un boutiquier ou un héroïque vieillard.—Mot de M. Léon Gozlan à M. de Rémusat.— Anecdote inconnue sur Napoléon. — **CHRONIQUE DE LA PRESSE.** — Chambolle-Rocambolle. — Révélation sur M. Havas, le Maître-Jacques des journaux. — Bureau de l'esprit public.—Comment se font les journaux de province.—**LETTRES RUSSES** (2e).—Huret.—Palmerston et Fichet-Thiers.— M. Thiers et le *Parti-Voleur.*—Tactique de M. Thiers: ses journaux manœuvrent à la baisse.—La vérité sur les négociations de Londres. — Gains énormes du *Parti-Voleur.*— M. Guizot justifié. — Histoire complète de madame Dosne, *la prima dona.*—Cruel mot de M. Dupin.—*Madame-mère.*—Eliza Dosne; son mariage avec M. Thiers.—Pourquoi elles sont aux eaux.—Le général Bugeaud, sa franchise, destitué par madame Dosne.—M. Mottet, homme politique de la force de 180 Chambolles. — Démission de Thiers. —Elle est refusée.—Embarras actuel de l'Enfant Terrible.—Bilboquet, receveur général.—Sauvons la caisse!

LITTÉRATURE.

ETUDES SUR M. BEYLE.

(FRÉDÉRIC STENDALH).

Dans notre époque, la littérature a bien évidemment trois faces; et loin d'être un symptôme de décadence, cette triplicité, expression forgée par M. Cousin en haine du mot *trinité*, me semble un effet assez naturel de l'abondance des talens littéraires : elle est l'éloge du dix-neuvième siècle qui n'offre pas une seule et même forme, comme le dix-septième et le dix-huitième siècle, lesquels ont plus ou moins obéi à la tyrannie d'un homme ou d'un système.

Ces trois formes, faces ou systèmes, comme il vous plaira de les appeler, sont dans la nature et correspondent à des sympathies générales qui devaient se déclarer dans un temps où les Lettres ont vu, par la diffusion des lumières, s'agrandir le nombre des appréciateurs, et la lecture faire des progrès inouis.

Dans toutes les générations et chez tous les peuples, il est des esprits élégiaques, méditatifs, contem-

plateurs, qui se prennent plus spécialement aux grandes images, aux vastes spectacles de la nature et qui les transportent en eux-mêmes. De là toute unee école que j'appellerais volontiers *la Littérature des Images* à laquelle appartient le lyrisme, l'épopée, et tout ce qui dépend de cette manière d'envisager les choses.

Il est, au contraire, d'autres ames actives qui aiment la rapidité, le mouvement, la concision, les chocs, l'action, le drame, qui fuient la discussion, qui goûtent peu les rêveries, et auxquels plaisent les résultats. De là, tout un autre système d'où sort ce que je nommerais par opposition au premier *la Littérature des Idées.*

Enfin, certaines gens complets, certaines intelligences *bifrons*, embrassent tout, veulent et le lyrisme et l'action, le drame et l'ode, en croyant que la perfection exige une vue totale des choses. Cette école qui serait *l'Éclectisme littéraire* demande une représentation du monde comme il est : les images et les idées, l'idée dans l'image ou l'image dans l'idée, le mouvement et la rêverie. Walter-Scott a entièrement satisfait ces natures éclectiques.

Quel parti prédomine? Je n'en sais rien. Je ne voudrais pas qu'on inférât de cette distinction naturelle des conséquences forcées. Ainsi, je n'entends pas dire que tel poëte de l'Ecole des Images est sans idées, et que tel autre de l'école des Idées ne sait pas inventer de belles Images. Ces trois formules s'appliquent seulement à l'impression générale que laisse l'œuvre des poëtes, au moule dans lequel l'écrivain jette sa pensée, à la pente de son esprit. Toute image répond à une idée ou plus exactement à un *sentiment* qui est une collection d'idées, et l'idée n'aboutit pas toujours à une image. L'idée exige un

travail de développement qui ne va pas à tous les esprits. Aussi l'image est-elle essentiellement populaire, elle se comprend facilement. Supposez que *Notre-Dame de Paris* de M. Victor Hugo paraisse en même temps que *Manon Lescaut*, *Notre-Dame* saisira les masses bien plus promptement que *Manon*, et semblerait l'emporter aux yeux de ceux qui s'agenouillent devant le *vox populi*.

Néanmoins, quel que soit le genre d'où procède un ouvrage, il ne demeure dans la Mémoire Humaine, qu'en obéissant aux lois de l'Idéal et à celles de la Forme. En littérature, l'Image et l'Idée correspondent assez à ce qu'en peinture on appelle le Dessin et la Couleur. Rubens et Raphaël sont deux grands peintres ; mais l'on se tromperait étrangement si l'on croyait que Raphaël n'est pas coloriste ; et ceux qui refuseraient à Rubens d'être un dessinateur, pourraient aller s'agenouiller devant le tableau que l'illustre Flamand a mis dans l'église des Jésuites à Gênes, comme un hommage au dessin.

M. Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendalh, est, selon moi, l'un des maîtres les plus distingués de *la littérature des Idées* à laquelle appartiennent MM. Alfred de Musset, Mérimée, Léon Gozlan, Béranger, Delavigne, G. Planche, Madame de Girardin, Alphonse Karr et Charles Nodier. Henri Monnier y tient par le vrai de ses Proverbes, souvent dénués d'une idée mère, mais qui n'en sont pas moins pleins de ce naturel et de cette stricte observation qui est un des caractères de l'Ecole.

Cette Ecole, à laquelle nous devons déjà de beaux ouvrages, se recommande par l'abondance des faits, par sa sobriété d'images, par la concision, par la netteté, par la petite phrase de Voltaire, par une fa-

çon de conter qu'a eue le dix-huitième siècle, par le sentiment du comique surtout. M. Beyle et M. Mérimée, malgré leur profond sérieux, ont je ne sais quoi d'ironique et de narquois dans la manière avec laquelle ils posent les faits. Chez eux le comique est contenu. C'est le feu dans le caillou.

M. Victor Hugo est certes le talent le plus éminent de la Littérature des Images. M. de Lamartine appartient à cette École que M. de Châteaubriand a tenue sur les Fonts baptismaux, et dont la philosophie a été créée par M. Ballanche. Obermann en est. MM. A. Barbier, Théophile Gautier, Sainte-Beuve en sont, ainsi que beaucoup d'imitateurs impuissants. Chez quelques uns des auteurs que je viens de citer, le Sentiment l'emporte quelquefois sur l'Image, comme chez M. de Senancourt et chez M. Sainte-Beuve. Par sa poésie plus que par sa prose, M. de Vigny se rattache à cette grande école. Tous ces poètes ont peu le sentiment du comique, ils ignorent le dialogue, à l'exception de M. Gautier qui en a un vif sentiment. Le dialogue de M. Hugo est trop sa propre parole, il ne se transforme pas assez, il se met dans son personnage, au lieu de devenir le personnage. Mais cette École a, comme l'autre, produit de belles œuvres. Elle est remarquable par l'ampleur poétique de sa phrase, par la richesse de ses images, par son poétique langage, par son intime union avec la Nature; l'autre Ecole est Humaine, et celle-ci est Divine en ce sens qu'elle tend à s'élever par le sentiment vers l'ame même de la Création. Elle préfère la Nature à l'Homme. La langue française lui doit d'avoir reçu une forte dose de poésie qui lui était nécessaire, car elle a développé le sentiment poétique auquel a long-temps résisté le *positivisme*, pardonnez

moi ce mot, de notre langue, et la sècheresse à elle imprimée par les écrivains du dix-huitième siècle. J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ont été les promoteurs de cette révolution que je regarde comme heureuse.

Le secret de la lutte des Classiques et des Romantiques est tout entier dans cette division assez naturelle des intelligences. Depuis deux siècles, la littérature à Idées régnait exclusivement, les héritiers du dix-huitième siècle ont dû prendre le seul système littéraire qu'ils connussent, pour toute la littérature. Ne les blâmons pas, ces défenseurs du Classique ! La littérature à Idées, pleine de faits, serrée, est dans le génie de la France. *La profession de foi du vicaire savoyard*, *Candide*, *le dialogue de Sylla et d'Eucrate*, *la grandeur et la Décadence des Romains*, *les Provinciales*, *Manon Lescaut*, *Gilblas*, sont plus dans l'Esprit français que les œuvres de la *littérature des Images*. Mais nous devons à celle-ci la poésie que les deux siècles précédens n'ont pas même soupçonnée en mettant à part Lafontaine, André de Chénier, et Racine. La littérature à Images est au berceau, et compte déjà plusieurs hommes dont le génie est incontestable ; mais en voyant combien l'autre Ecole en compte, je crois plus à la grandeur qu'à la décadence dans l'empire de notre belle langue. La lutte finie, on peut dire que les Romantiques n'ont pas inventé de nouveaux moyens, et qu'au théâtre, par exemple, ceux qui se plaignaient d'un défaut d'action se sont amplement servis de la tirade et du monologue, et que nous n'avons encore entendu ni le dialogue vif et pressé de Beaumarchais, ni revu le comique de Molière qui procédera toujours de la raison et des idées. Le Comique est l'ennemi de la Méditation et de l'Image. M. Hugo a énormément gagné à ce

combat. Mais les gens instruits se souviennent de la guerre faite à M. de Châteaubriand, sous l'empire, elle fut tout aussi acharnée et plutôt appaisée parce que M. de Châteaubriand était seul et sans le *stipante catervâ* de M. Hugo, sans l'antagonisme des journaux, sans le secours que fournissaient aux Romantiques les beaux génies de l'Angleterre et de l'Allemagne, plus connus et mieux appréciés.

Quant à la troisième Ecole, qui participe de l'une et de l'autre, elle n'a pas autant de chances que les deux premières pour passionner les masses qui aiment peu les *mezzo termine*, les choses composites, et qui voit dans l'éclectisme un arrangement contraire à ses passions en ce qu'il les calme. La France aime la guerre en toute chose. En paix, elle se bat encore. Néanmoins Walter-Scott, madame de Staël, Cooper, Georges Sand me paraissent d'assez beaux génies. Quant à moi, je me range sous la bannière de l'Éclectisme littéraire par la raison que voici : Je ne crois pas la peinture de la société moderne possible par le procédé sévère de la littérature du dix-septième et du dix-huitième siècles. L'introduction de l'élément dramatique, de l'image, du tableau, de la description, du dialogue me paraît indispensable dans la littérature moderne. Avouons-le franchement ? Gil Blas est fatigant comme forme : l'entassement des événemens et des idées a je ne sais quoi de stérile. L'Idée, devenue Personnage, est d'une plus belle intelligence. Platon dialoguait sa morale psycologique.

La Chartreuse de Parme, est dans notre époque et jusqu'à présent, à mes yeux, le chef-d'œuvre de la littérature à idées, et M. Beyle y a fait des concessions aux deux autres écoles, qui sont admissibles par les bons esprits et satisfaisantes pour les deux camps.

Si j'ai tant tardé, malgré son importance, à parler de ce livre, croyez qu'il m'était difficile de conquérir une sorte d'impartialité. Encore ne suis-je pas certain de la garder, tant à une troisième lecture, lente et réfléchie, je trouve cette œuvre extraordinaire.

Je sais combien de plaisanteries excitera mon admiration. On criera, certes, à l'engouement quand j'ai tout simplement encore de l'enthousiasme, après le temps où il aurait dû cesser. Les gens d'imagination, dira-t-on, conçoivent aussi promptement qu'ils l'oublient, leur tendresse pour de certaines œuvres auxquelles le vulgaire prétend orgueilleusement et ironiquement ne rien comprendre. Des personnes simples, ou même spirituelles et qui de leurs superbes regards effleurent les surfaces, diront que je m'amuse à des paradoxes, à donner de la valeur à des riens, que j'ai comme M. Sainte-Beuve, mes chers inconnus. Je ne sais pas composer avec la vérité, voilà tout.

M. Beyle a fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre. Il a produit, à l'âge où les hommes *trouvent* rarement des sujets grandioses et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et par les gens vraiment supérieurs. Enfin, il a écrit *Le Prince moderne*, le roman que Machiavel écrirait, s'il vivait banni de l'Italie au dix-neuvième siècle.

Aussi, le plus grand obstacle au renom mérité de M. Beyle, vient-il de ce que *La Chartreuse de Parme*, ne peut trouver de lecteurs habiles à la goûter que parmi les diplomates, les ministres, les observateurs, les gens du monde les plus éminens, les ar-

tistes les plus distingués, enfin, parmi les douze ou quinze cents personnes qui sont la tête de l'Europe. Ne soyez donc pas étonnés que, depuis dix mois que cette œuvre surprenante a été publiée, il n'y ait pas un seul journaliste qui l'ait ni lue, ni comprise, ni étudiée, qui l'ait annoncée, analysée et louée, qui même y ait fait allusion. Moi, qui crois m'y connaître un peu, je l'ai lue pour la troisième fois, ces jours-ci : j'ai trouvé l'œuvre encore plus belle, et j'ai senti dans mon ame l'espèce de bonheur que cause une bonne action à faire.

N'est-ce pas faire une bonne action que d'essayer de rendre justice à un homme d'un talent immense, qui n'aura de génie qu'aux yeux de quelques êtres privilégiés, et à qui la transcendance de ses idées ôte cette immédiate mais passagère popularité que recherchent les courtisans du peuple et que méprisent les grandes ames? Si les gens médiocres savaient qu'ils ont une chance de s'élever jusqu'aux gens sublimes en les comprenant, la *Chartreuse de Parme* aurait autant de lecteurs qu'en a eus *Clarisse Harlowe* à son apparition.

Il y a dans l'admiration légitimée par la conscience des douceurs ineffables. Aussi tout ce que je vais dire ici, l'adressé-je aux cœurs nobles et purs, qui, malgré d'assez tristes déclamations, existent en tout pays, comme des pléïades inconnues, parmi les familles d'esprits voués au culte de l'Art. L'Humanité, de génération en génération, n'a-t-elle ici-bas ses constellations d'ames, son ciel, ses anges, selon l'expression favorite du grand prophète suédois, de Swedenborg, peuple d'élite pour lesquels travaillent les vrais artistes et dont les jugemens leur font accepter la misère, l'insolence des parvenus, et l'insouciance des gouvernemens.

Vous me pardonnerez, je l'espère, ce que des malveillans appelleront des longueurs. D'abord, je le crois fermement, l'analyse de cette œuvre si curieuse et si intéressante, fera plus de plaisir aux personnes les plus difficiles, que ne leur en procurerait la Nouvelle inédite dont elle tiendra la place. Puis, tout autre critique emploierait au moins trois articles aussi étendus que celui-ci, s'il voulait expliquer convenablement cet ouvrage, qui souvent contient tout un livre dans une page, et qui ne peut être expliqué que par un homme à qui l'Italie du Nord est un peu familière. Enfin, soyez persuadé qu'à l'aide de M. Beyle, je vais tâcher de me rendre assez instructif pour me faire lire avec plaisir jusqu'au bout.

Une sœur du marquis Valserra del Dongo, nommée Gina, l'abréviation d'Angelina, dont le premier caractère, celui de la jeune fille, ressemblerait assez, si jamais une Italienne peut ressembler à une Française, au caractère de madame de Lignolle dans Faublas, épouse à Milan, contre le gré de son frère, qui veut la marier à un vieillard, noble, riche et Milanais, un comte Pietranera, pauvre et sans un sou.

Le comte et la comtesse sont du parti français et font l'ornement de la cour du prince Eugène. Nous sommes au temps du royaume d'Italie, quand le récit commence.

Le marquis del Dongo, Milanais attaché à l'Autriche et son espion, attend pendant quatorze ans la chute de l'empereur Napoléon. Aussi ce marquis, frère de la Gina Pietranera, ne vit-il pas à Milan : il habite son château de Grianta, sur le lac de Côme; il y élève son fils aîné dans l'amour de l'Autriche et dans les bonnes doctrines; mais il a un fils cadet

nommé Fabrice dont raffolle la Pietranera : Fabrice est cadet ; comme elle, il sera sans un sou de fortune. Qui ne sait la tendresse des belles ames pour les déshérités ! Aussi veut-elle en faire quelque chose. Puis, par bonheur, Fabrice est un charmant enfant : elle obtient de le mettre au collége à Milan; où, par échappées, elle lui fait voir la cour du vice-roi.

Napoléon tombe une première fois. Pendant qu'il est à l'île d'Elbe, dans la réaction qui a lieu à Milan, que les Autrichiens reprennent, une insulte faite aux armées italiennes en présence de Pietranera qui la relève est cause de sa mort : il est tué en duel.

Un amant de la comtesse refuse de venger le mari, la Gina l'humilie par une de ces vengeances, magnifiques au-delà des Alpes, et qu'on trouverait stupides à Paris. Voici la vengeance.

Quoiqu'elle méprise, *in petto*, cet amant qui l'adore à distance et infructueusement depuis six ans, elle a des attentions pour ce misérable, et quand il est dans le paroxisme de l'espérance, elle lui écrit :

« *Voulez-vous agir une fois en homme d'esprit ? Figurez-vous que vous ne m'avez jamais connue. Je suis, avec un peu de mépris, votre servante*, GINA PIETRANERA. »

Puis, pour désespérer davantage cet homme riche de deux cent mille livres de rentes, elle *gingine*...(*ginginer* est un verbe milanais qui signifie tout se qui se passe à distance entre deux amans avant de se parler. Le verbe a son substantif. On est un *gingino*. C'est le premier degré de l'amour.) donc elle gingine un moment avec un niais qu'elle quitte ; puis elle se refugie avec une pension de quinze cents francs, à un troisième étage, où tout le Milan de ce temps vient la voir et l'admire.

Son frère, le marquis, la prie de venir au château patrimonial sur le lac de Côme. Elle y va, pour revoir et protéger son gentil neveu Fabrice, pour consoler sa belle-sœur et pour délibérer sur son avenir au milieu du sublime paysage du lac de Côme, son pays natal et celui de ce neveu dont elle a fait son fils, elle n'a pas d'enfans. Fabrice, qui aime Napoléon, apprend le débarquement au golfe Juan et veut aller servir le souverain de son oncle Pietranera. Sa mère, qui, femme d'un marquis riche de cinq cent mille livres de rentes, ne dispose pas d'un sou, sa tante Gina, qui n'a rien, lui donnent leurs diamans : Fabrice est pour elles un héros.

Le volontaire exalté traverse la Suisse, arrive à Paris, assiste à la bataille de Waterloo, puis il revient en Italie où, pour avoir trempé dans la conspiration de 1815 contre la sûreté de l'Europe,son père le maudit, et le gouvernement autrichien le met à l'index. Pour lui, rentrer à Milan, ce serait aller au Spielberg. Dès-lors Fabrice, malheureux, persécuté pour son héroïsme, cet enfant sublime devient tout pour la Gina.

La comtesse retourne à Milan, elle obtient de Bubna et des gens d'esprit que l'Autriche mit en ce moment à Milan de ne pas persécuter Fabrice, que, selon le conseil d'un très habile chanoine, elle tient caché à Novare. Au milieu de tous ces événemens pas d'argent. Mais la Gina est d'une beauté sublime, elle est le type de cette beauté lombarde (*bellezza folgorante*) qui ne se comprend bien qu'à Milan et à la Scala, quand vous y voyez les mille belles femmes de la Lombardie. Les événemens de cette vie agitée ont développé chez elle le plus magnifique caractère italien : elle a l'esprit, la finesse, la grâce italienne, la plus

charmante conversation, un empire étonnant sur elle-même ; enfin, la comtesse est tout à la fois madame de Montespan, Catherine de Médicis, Catherine II aussi, si vous voulez : le génie politique le plus audacieux et le génie féminin le plus étendu, cachés sous une beauté merveilleuse. Avoir veillé sur son neveu, malgré la haine de l'aîné qui en est jaloux, malgré la haine et l'indifférence du père, l'avoir arraché à ses dangers, avoir été l'une des reines de la cour du vice-roi Eugène, puis rien; toutes ces crises ont enrichi sa force naturelle, exercé ses facultés et réveillé les instincts engourdis au fond de son ame par sa prospérité première, par un mariage dont les joies ont été rares, à cause des constantes absences du serviteur dévoué de Napoléon. Chacun voit ou devine en elle les mille trésors de la passion, les ressources et les brillans du plus beau cœur féminin.

Le vieux chanoine, qu'elle a séduit, met à Novarre, petite ville piémontaise, Fabrice sous la protection d'un curé. Ce curé arrête les recherches de la police par ce mot : « *C'est un cadet mécontent de ne pas être aîné.* » Au moment où la Gina, qui avait rêvé que Fabrice serait aide-de-camp de Napoléon, voit Napoléon à Sainte-Hélène, elle comprend que Fabrice, inscrit au livre noir de la police milanaise, est à jamais perdu pour elle.

Pendant les incertitudes qui régnèrent en Europe au moment de la bataille de Waterloo, la Gina a fait la connaissance du comte Mosca della Rovere, le ministre du fameux prince de Parme, Ranuce-Ernest IV.

Arrêtons-nous ici.

Certes, après avoir lu le livre, il est impossible de ne pas reconnaître, dans le comte Mosca, le plus

remarquable portrait qu'on puisse jamais faire du prince de Metternich ; mais transporté de la grande chancellerie de l'empire d'Autriche, dans le modeste état de Parme. L'état de Parme et le fameux Ernest IV me semblent également être le prince de Modène et son duché. M. Beyle dit d'Ernest IV qu'il est un des princes les plus riches de l'Europe, la fortune du duc de Modène est célèbre. Afin d'éviter les personnalités, l'auteur a dépensé plus de talent qu'il n'en a fallu à Walter Scott pour faire le plan de Kenilworth. En effet, ces deux ressemblances sont assez vagues à l'extérieur pour être niées, et si réelles à l'intérieur que les connaisseurs ne peuvent pas s'y tromper. M. Beyle a tant exalté le sublime caractère du premier ministre de l'état de Parme, qu'il est douteux que le prince de Metternich soit aussi grand que Mosca, quoique le cœur de ce célèbre homme d'état offre, à qui sait bien sa vie, un ou deux exemples de passions d'une étendue au moins égale à celle de Mosca. Ce n'est pas calomnier le ministre autrichien que de le croire capable de toutes les grandeurs secrètes de Mosca. Quant à ce qu'est Mosca dans tout l'ouvrage, quant à la conduite de l'homme que la Gina regarde *comme le plus grand diplomate de l'Italie*, il a fallu du génie pour créer les incidens, les événemens et les trames innombrables et renaissantes au milieu desquelles cet immense caractère se déploie. Tout ce que M. de Metternich a fait dans sa longue carrière, n'est pas plus extraordinaire que ce que vous voyez faire à Mosca. Quand on vient à songer que l'auteur a tout inventé, tout brouillé, tout débrouillé, comme les choses se brouillent et se débrouillent dans une cour, l'esprit le plus intrépide et à qui les conceptions sont

familières, reste étourdi, stupide devant un pareil travail. Quant à moi, je crois à quelque *lampe merveilleuse littéraire*. Avoir osé mettre en scène un homme de génie de la force de M. de Choiseul, de Potemkin, de M. de Metternich, le créer, prouver la création par l'action même de la créature, le faire mouvoir dans un milieu qui lui soit propre et où ses facultés se déploient, ce n'est pas l'œuvre d'un homme, mais d'une fée, d'un enchanteur. Figurez-vous que les plans les plus savamment compliqués de Walter Scott n'arrivent pas à l'admirable simplicité qui règne dans le récit de ces événemens si nombreux, si *feuillus*, pour employer la célèbre expression de Diderot.

Voici le portrait de Mosca. Nous sommes en 1816, notez ce point !

« Il pouvait avoir quarante ou quarante-cinq
» ans, il avait de grands traits, aucun vestige
» d'importance, et un air gai et simple qui prévenait
» en sa faveur ; il eût été fort bien encore, si une
» bizarrerie de son prince ne l'eût obligé à porter de
» la poudre dans les cheveux, comme gage de bons
» sentimens politiques. »

Ainsi, la poudre que porte M. de Metternich, et qui adoucit sa figure déjà si douce, est justifiée chez Mosca par la volonté du maître. Malgré les prodigieux efforts de M. Beyle qui, de page en page, y naturalise des inventions merveilleuses pour tromper son lecteur et détourner ses allusions, l'esprit est à Modène, et ne consent point à rester à Parme. Quiconque a vu, connu, rencontré M. de Metternich, croit l'entendre parler par la bouche de Mosca, lui en prête la voix et lui donne ses manières. Quoique, dans l'œuvre, Ernest IV meure, et que le duc de

Modène existe, on se souvient toujours de ce *prince si célèbre par ses sévérités que les libéraux de Milan appelaient des cruautés.* Telles sont les expressions de l'auteur en parlant du prince de Parme.

Ces deux portraits, commencés avec des intentions piquantes, n'ont d'ailleurs rien de blessant, rien qui sente la vengeance. Quoique M. Beyle n'ait pas à se louer de M. de Metternich qui lui a refusé l'*exequatur* du consulat de Trieste, et quoique le duc de Modène n'ait jamais pu voir avec plaisir l'auteur de *Rome, Naples et Florence*, des *Promenades dans Rome*, etc., ces deux figures sont d'un grand goût et d'une haute convenance.

Voici ce qui sans doute est arrivé dans le travail même de ces deux créations. Emporté par l'enthousiasme nécessaire à qui manie la glaise et l'ébauchoir, la brosse et la couleur, la plume et les trésors de la nature morale, M. Beyle, parti pour peindre une petite cour d'Italie et un diplomate, a fini par le type du PRINCE et par le type des Premiers Ministres. La ressemblance commencée avec la fantaisie des esprits moqueurs, a cessé là où le génie des arts est apparu à l'artiste.

La convention des masques une fois faite, le lecteur vivement intéressé, accepte l'admirable paysage d'Italie que peint l'auteur, la ville, et toutes les constructions nécessaires à ses récits, qui, en bien des parties, ont la magie d'un conte de l'Orient.

Cette longue parenthèse était indispensable. Continuons :

Mosca se prend d'amour, mais d'un amour immense, éternel, infini pour la Gina, absolument comme M. de Metternich pour la Leykam. Il lui donne, au risque de se compromettre, les nouvelles

diplomatiques avant tout le monde. La présence à Milan du ministre de Parme est parfaitement expliquée plus tard.

Pour vous peindre cet amour si célèbre des Italiens et des Italiennes, il faut vous raconter un fait assez célèbre. A leur départ, en 1799, les Autrichiens, virent en partant, sur le Bastion, une certaine comtesse B....nini qui se promenait en voiture avec un chanoine, insoucians des révolutions et de la guerre: ils s'aimaient. Le Bastion est une magnifique promenade qui commence à la Porte orientale (*Porta Renza*), et qui est comme les Champs-Elysées de Paris, à cette différence près, qu'à gauche se déploie *il Duomo*, « cette montagne d'or changée en marbre! » a dit François II qui avait du trait; et à droite les franges neigeuses, les échancrures sublimes des Alpes. A leur retour en 1814, la première chose que virent les Autrichiens fut la comtesse et le chanoine, dans la même voiture et disant peut-être les mêmes choses, au même endroit du Bastion. J'ai vu, dans cette ville, un jeune homme qui souffrait s'il s'éloignait de plus d'un certain nombre de rues de la maison de sa maîtresse. Quand une femme donne des sensations à un Italien, il ne la quitte plus.

« Malgré son air léger, ses façons brillantes, Mosca, » dit M. Beyle, n'avait pas une ame *à la française ;* il » ne savait pas *oublier* ses chagrins. Quand son che- « vet avait une épine, il l'usait en y piquant ses » membres palpitans. » Cet homme supérieur devine l'ame supérieure de la comtesse, il en devient amoureux à faire des enfantillages de lycéen. « Après tout, se dit le ministre, la vieillesse n'est que l'impuissance de se livrer à ces délicieuses timidités. » La comtesse remarque un soir le regard beau et bien-

veillant de Mosca. (Le regard avec lequel M. de Metternich tromperait Dieu).

—A Parme, lui dit-elle, si vous aviez ce regard, cela *leur* donnerait l'espoir de n'être pas pendus.

Enfin le diplomate, après avoir reconnu combien cette femme est essentielle à son bonheur, et après trois mois de combats, arrive avec trois plans différens, inventés pour son bonheur, et la fait consentir au plus sage.

Aux yeux de Mosca, Fabrice est un enfant : l'intérêt excessif que la comtesse porte à son neveu lui semble une de ces *maternités d'élection* qui, jusqu'à ce que l'amour y règne, amusent les belles ames de femmes.

Mosca, par malheur, est marié. Donc, il amène à Milan le duc San Severina-Taxis. Laissez-moi, dans cette analyse, glisser quelques citations qui vous donneront des exemples du style vif, dégagé, quelquefois fautif de M. Beyle, et qui me permettront de me faire lire avec plaisir.

« Le duc est un joli petit vieillard de soixante-» huit ans, gris pommelé, bien poli, bien propre, » immensément riche, mais pas assez noble. »—A cela près, ce duc n'est point trop imbécile, dit le ministre, il fait venir de Paris ses habits et ses perruques. Ce n'est pas un homme à méchancetés *pourpensées* d'avance, il croit sérieusement que l'honneur consiste à avoir un cordon, et il a honte de son bien. Il veut une ambassade. Epousez-le? il vous donne cent mille écus, un magnifique douaire, son palais et la plus superbe existence à Parme. Sous ces conditions, je le fais nommer ambassadeur du prince, il aura le grand cordon, et il part le lendemain de son mariage, vous êtes duchesse Sanseverina, et nous

vivons heureux. Tout est convenu avec le duc qui sera l'homme le plus heureux du monde de nos arrangemens : il ne reparaîtra jamais à Parme. Si cette vie vous répugne, j'ai 400,000 francs, je donne ma démission et nous irons vivre à Naples.

— Savez-vous que ce que, vous et votre duc, vous arrangez est fort immoral, répond la comtesse.

— Pas plus immoral que ce que l'on fait dans toutes les cours, répond le ministre. Le pouvoir absolu a cela de commode, qu'il justifie tout. Chaque année nous aurons peur de 1793, et tout ce qui diminuera cette peur sera souverainement moral. Vous entendrez les phrases que je fais là-dessus à mes réceptions. Le prince a consenti, et vous aurez un frère dans le duc, qui n'osait pas s'abandonner à l'espoir d'un tel mariage qui le sauve : il se croit perdu pour avoir prêté vingt-cinq napoléons au grand Ferrante Palla, un républicain, un poète quelque peu homme de génie que nous avons condamné à mort, heureusement par contumace.

La Gina accepte. La voilà duchesse de Sanseverina-Taxis, étonnant la cour de Parme par son amabilité, par la noble sérénité de son esprit. Sa maison est la plus agréable de la ville, elle y règne, elle est la gloire de cette petite cour.

Le portrait du prince Ernest IV, la réception de la duchesse, ses débuts auprès de chaque personnage de la famille régnante, tous ces détails sont des merveilles d'esprit, de profondeur, de concision. Jamais le cœur des princes, des ministres, des courtisans et des femmes n'a été peint ainsi. Vous lirez là une grande page.

Quand le neveu de la duchesse a fui la persécution autrichienne et a passé du lac de Côme à No-

vare sous la protection de son confesseur et du curé, il a rencontré Fabio Conti, général des armées de l'état de Parme, une des figures les plus curieuses de cette cour et du livre, un général qui ne s'occupe que de savoir si les soldats de son Altesse doivent avoir ou sept ou neuf boutons à leur uniforme; mais ce comique général possède une fille ravissante, Clélia Conti. Fabrice et Clélia, fuyant tous deux les gendarmes, ont échangé une parole. Clélia est la plus belle créature de Parme. Aussitôt que le prince voit l'effet produit dans sa cour par la Sanseverina, il imagine de contrebalancer cette beauté par l'apparition de Clélia. Grand embarras! les demoiselles ne sont pas reçues à la cour: il la fait alors nommer chanoinesse.

Le prince a bien une maîtresse, il a la faiblesse de singer Louis XIV. Donc, par ton, il s'est donné sa La Vallière, une comtesse Balbi, qui met la main dans tous les sacs et n'est oubliée dans aucun marché de fournitures. Ernest IV serait désespéré si la Balbi n'était pas un peu avide : la fortune scandaleuse de sa maîtresse est un signe de puissance royale. Il a du bonheur, la comtesse est avare!

— Elle m'a reçue, dit la duchesse à Mosca, comme si elle attendait de moi une *buona mancia* (un pourboire).

Mais, à la grande douleur de Ranuce-Ernest IV, la comtesse, qui n'a pas d'esprit, n'est pas en état de soutenir la comparaison avec la duchesse, il en est humilié, première cause d'irritation. Sa maîtresse a trente ans, elle offre le modèle du *joli* italien.

« C'était toujours les plus beaux yeux du monde
» et les petites mains les plus gracieuses; mais sa
» peau était parsemée d'un nombre infini de peti-

» les rides fines qui là faisaient ressembler à une
» jeune vieille. Comme elle était forcée de sourire
» à tout ce que disait le prince, et qu'elle voulait
» lui faire croire par ce malin sourire qu'elle com-
» prenait, le comte Mosca disait que ces bâillemens
» intérieurs avaient, à la longue, produit les rides. »

La duchesse pare la première botte que lui porte Son Altesse en se faisant une amie de Clélia, qui, par bonheur, est une innocente créature. Par politique, le prince laisse vivre à Parme une sorte de parti, dit libéral (Dieu sait quels libéraux !). Un libéral est un homme qui fait peindre les grands hommes de l'Italie : Dante, Machiavel, Pétrarque, Léon X, recevant Monti dans un plafond. Cela passe pour une épigramme contre le pouvoir qui n'a plus de grands hommes. Ce parti libéral a pour chef une marquise Raversi, assez laide et méchante, taquine comme une Opposition. Fabio Conti, le général, est de ce parti. Le prince, qui pend les agitateurs, a ses raisons pour avoir un parti libéral.

Ernest IV jouit d'un Laubardemont, son Fiscal Général ou grand juge, appelé Rassi. Ce Rassi, plein d'esprit naturel, est un des personnages les plus horriblement comiques ou comiquement horribles qu'on puisse se figurer : il rit et fait pendre, il plaisante avec sa justice. Il est nécessaire, indispensable au prince. Rassi est un mélange de Fouché, de Fouquier-Tinville, de Merlin, de Triboulet et de Scapin. On appelle le prince *tyran*, il dit que c'est conspirer et il vous pend. Il a pendu déjà deux libéraux. Depuis cette exécution célèbre en Italie, le prince brave sur le champ de bataille et qui a commandé des armées, le prince, homme d'esprit, a peur. Ce Rassi devient quelque chose de terrible,

il arrive à des proportions gigantesques en restant toujours grotesque : il est toute la justice de ce petit état.

Voici ce qui ne manque pas d'arriver à la cour, des triomphes de la duchesse. Le comte et la duchesse, ce couple d'aigles en cage dans cette capitalette, offusque bientôt le prince. D'abord, la duchesse aime sincèrement le comte, le comte est de jour en jour plus amoureux, et ce bonheur taquine un prince ennuyé. Les talens de Mosca sont indispensables au cabinet de Parme. Ranucc-Ernest et son ministre sont attachés l'un à l'autre comme les deux frères Siamois. En effet, ils ont à eux deux ourdi le plan impossible (précaution oratoire de M. Beyle) de faire un seul état du nord de l'Italie. Sous son masque d'absolutisme, le prince trame des intrigues pour devenir le souverain de ce royaume constitutionnel. Il meurt d'envie de singer Louis XVIII, de donner une charte et les deux chambres à la haute Italie. Il se croit un grand politique, il a son ambition, il relève à ses yeux sa position chétive, par ce projet entièrement connu de Mosca, il a l'emploi de ses trésors ! Plus il a besoin de Mosca, plus il reconnaît de talent à son ministre, plus il y a de raisons au fond de cette ame de prince pour une jalousie inavouée. On s'ennuie à la cour, on s'amuse au palais San Severina. Que lui reste-t-il pour se démontrer à lui-même sa puissance? La chance de tourmenter son ministre. Et il le tourmente cruellement ! Le prince essaie d'abord, sur le ton plaisant, d'avoir la duchesse pour maîtresse, elle refuse ; il y a des piques d'amour-propre dont les élémens sont faciles a deviner dans cette courte analyse. Bientôt le prince en arrive à vouloir attaquer son mi-

nistre dans la duchesse, et il cherche alors les moyens de la faire souffrir.

Toute cette partie du roman est d'une remarquable solidité littéraire. Cette peinture a la grandiose d'une toile de cinquante pieds de long sur trente de hauteur, et en même temps le faire, l'exécution est d'une finesse hollandaise. Nous arrivons au drame, et au drame le plus complet, le plus saisissant, le plus étrange, le plus vrai, le plus profondément fouillé dans le cœur humain qu'on ait jamais inventé; mais qui a existé, certes, à plusieurs époques, et qui reparaîtra dans les cours où il se rejouera, comme Louis XIII et Richelieu, comme François II et M. de Metternich, comme Louis XV, la Dubarry et M. de Choiseul l'ont joué déjà.

Ce qui, dans cet établissement, a surtout souri à la duchesse, est la possibilité de faire un sort à son héros, à ce fils du cœur, à Fabrice son neveu. Fabrice devra sa fortune au génie de Mosca. L'amour qu'elle a conçu pour l'enfant, elle le continue à l'adolescent. Je puis vous le dire par avance, cet amour deviendra plus tard, à l'insu de la Gina, puis à sa connaissance, une passion qui arrivera au sublime. Néanmoins elle sera toujours la femme du grand diplomate à qui elle n'aura pas fait d'autre infidélité que celle des mouvemens passionnés de son cœur pour cette jeune idole; elle ne trompera pas l'homme de génie, elle le rendra toujours heureux et fier; elle lui fera connaître ses moindres émotions, il en ressentira les plus horribles fureurs de la jalousie, et n'aura jamais lieu de se plaindre. La duchesse sera franche, naïve, sublime, résignée, remuée comme un drame de Shakespeare, belle comme la poésie, et le lecteur le plus sévère n'aura rien à redire.

Aussi, peut-être jamais un poète ne s'est-il tiré d'une pareille donnée avec autant de bonheur que M. Beyle dans cette œuvre hardie. La duchesse est une de ces magnifiques statues qui font tout à la fois admirer l'art et maudire la nature avare de pareils modèles. La Gina, quand vous aurez lu le livre, restera devant vos yeux comme une statue sublime : ce ne sera ni la Vénus de Milo, ni la Vénus de Medici; mais la Diane avec la volupté de la Vénus, avec la suavité des vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne. La duchesse n'a surtout rien de français. Oui, le Français qui a modelé, râpé, travaillé ce marbre, n'y a rien mis du terroir. Corinne, sachez-le bien, est une ébauche misérable auprès de cette vivante et ravissante créature. Vous la trouverez grande, spirituelle, passionnée, toujours vraie, et cependant l'auteur a soigneusement caché le côté sensuel. Il n'y a pas dans l'ouvrage un mot qui puisse faire penser aux voluptés de l'amour ni les inspirer. Quoique la duchesse, Mosca, Fabrice, le prince et son fils, Clélia, quoique le livre et les personnages soient, de part et d'autre, la passion avec toutes ses fureurs; quoique ce soit l'Italie telle qu'elle est, avec sa finesse, sa dissimulation, sa ruse, son sang-froid, sa ténacité, sa haute politique à tout propos; la Chartreuse de Parme est plus chaste que le plus puritain des romans de Walter-Scott. Faire un personnage noble, grandiose, presqu'irréprochable d'une duchesse qui rend un Mosca heureux, et ne lui cache rien, d'une tante qui adore son neveu Fabrice, n'est-ce pas un chef-d'œuvre? La Phèdre de Racine, ce rôle sublime de la scène française, que le jansénisme n'osait condamner, n'est ni si beau, ni si complet, ni si animé.

Donc, au moment que tout sourit à la duchesse, quand elle s'amuse de cette existence de cour où la tempête est toujours à craindre, lorsqu'elle est le plus tendrement attachée au comte, qui, littéralement, est fou de bonheur ; quand il a la patente et les honneurs de premier ministre, *lesquels approchent fort de ceux que l'on rend au souverain lui-même*, elle lui dit un jour : — Et Fabrice ?

Le comte offre alors de lui faire obtenir, en Autriche, la grace de ce cher neveu.

— Mais, s'il est un peu au-dessus des jeunes gens qui promènent leurs chevaux anglais dans les rues de Milan, quelle vie que celle qui à dix-huit ans ne fait rien et qui jouit de la perspective de ne rien faire. Si, dit Mosca, le ciel lui avait accordé une vraie passion, ne fût-ce que pour la pêche à la ligne, je la respecterais ; mais que fera-t-il à Milan, une fois sa grâce obtenue?

— Je le voudrais officier, dit la duchesse.

— Conseilleriez-vous à un souverain, dit Mosca, de confier un poste quelconque qui, dans un jour donné peut avoir quelque importance, à un jeune homme qui a montré de l'enthousiasme, qui, de Côme, est allé rejoindre Napoléon à Waterloo? Un del Dongo ne peut être ni marchand, ni avocat, ni médecin. Vous allez jeter les hauts cris, mais vous y viendrez. Si Fabrice le veut, il sera promptement archevêque de Parme, une des plus belles dignités d'Italie, et de là cardinal. Nous avons eu à Parme trois Del Dongo archevêques, le cardinal qui a écrit en 16.., Fabrice en 1700 et Ascagne en 1750. Seulement serais-je assez long-temps ministre? voilà toute l'objection.

Après deux mois de discussions, la duchesse, bat-

tue sur tous les points par les observations du comte et désespérée de l'état précaire d'un cadet milanais, dit un jour cette profonde parole d'italienne à son ami : — Reprouvez-moi que toute autre carrière est impossible pour Fabrice.

Le comte reprouve.

La duchesse, sensible à la gloire, ne voit pas d'autre moyen de salut ici-bas, pour son cher Fabrice, que l'Eglise et ses hautes dignités, car l'avenir de l'Italie est à Rome, et pas ailleurs. Pour quiconque a bien étudié l'Italie, il est démontré que l'unité du gouvernement dans ce pays, que sa nationalité ne se rétablira que par la main d'un Sixte Quint. Le pape a seul le pouvoir de remuer et de reconstituer l'Italie. Aussi voyez avec quels soins la cour d'Autriche a surveillé depuis trente ans l'élection des papes, à quels vieillards imbéciles elle a laissé ceindre la triple couronne? Périsse le catholicisme plutôt que ma domination ! semble être le mot d'ordre. L'avare Autriche dépenserait un million pour empêcher l'élection d'un pape à idées françaises. Enfin si quelque beau génie italien dissimulait assez pour revêtir la soutane blanche, il pourrait mourir comme Ganganelli. Là, peut-être se trouve le secret des refus de la cour de Rome qui n'a pas voulu prendre la potion fortifiante, l'élixir que lui présentaient de beaux génies ecclésiastiques français : Borgia n'eût pas manqué de les faire asseoir parmi ses cardinaux dévoués. L'auteur de la bulle *in cœna Domini* aurait compris la grande pensée gallicane, la démocratie catholique, il l'eût appropriée aux circonstances. En faisant sortir cette réforme du sein de l'église, il l'eut rendue salutaire, il aurait sauvé les trônes. M. de Lamennais, cet ange égaré, n'eût pas alors, par obstination bre-

tonne, abandonné l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

La duchesse adopte donc le plan du comte. Chez cette grande femme, il y a, comme chez les grands politiques, un moment d'incertitude, d'hésitation devant un plan; mais elle ne revient jamais sur ses résolutions. La duchesse a toujours raison de vouloir ce qu'elle a voulu. La persistance, cette qualité de son caractère impérieux, imprime je ne sais quoi de terrible à toutes les scènes de ce drame fécond.

Rien de plus spirituel que l'initiation de Fabrice à ses futures destinées. Les deux amans étalent à Fabrice les chances de sa vie. Fabrice, garçon d'étonnamment d'esprit, comprend tout et aperçoit la Tiare. Le comte ne prétend pas en faire un prêtre comme on en voit tant en Italie. Fabrice est grand seigneur, il peut rester ignorant si bon lui semble, il n'en sera pas moins archevêque. Fabrice se refuse à mener la vie de café, il a horreur de la pauvreté, et devine qu'il ne peut pas être militaire. Quand il parle d'aller se faire citoyen américain (nous sommes en 1817), on lui explique la triste vie d'Amérique, sans élégance, sans musique, sans amours, sans guerre, le culte du Dieu Dollar, et le respect dû aux artisans, à la masse qui par ses votes décide tout. Fabrice a horreur de la *canaillocratie*.

A la voix du grand diplomate, qui lui montre la vie comme elle est, les illusions du jeune homme s'envolent. Il n'avait pas compris ce qui est incompréhensible pour les jeunes gens, le *n'ayez pas de zèle* de M. de Talleyrand.

— « Songez, lui dit Mosca, qu'une proclamation, » un caprice de cœur précipite l'homme enthou-

» siaste dans le parti contraire à ses sympathies
» futures. » Quelle phrase!

Les instructions du ministre au néophyte qui ne doit revenir à Parme que *Monsignore*, en bas violets, et qu'il envoie à Naples faire ses études avec des lettres de recommandation pour l'archevêque, un homme d'esprit de ses amis; ces instructions données dans le salon de la duchesse et en jouant, sont admirables. Une seule citation vous montrera la finesse des aperçus, la science de la vie que l'auteur donne à ce grand personnage.

« Crois ou ne crois pas à ce qu'on t'enseignera,
» *mais ne fais jamais aucune objection*, dit-il à Fabrice.
» Figure-toi qu'on t'apprend les règles du jeu de
» whist? ferais-tu des objections aux règles du whist!
» Et une fois les règles connues et adoptées, ne vou-
» drais-tu pas gagner? Ne tombe pas dans la vulgarité
» de parler avec horreur de Voltaire, de Diderot,
» de Raynal et de tous ces écervelés de Français, qui
» nous ont valu le sot gouvernement des deux cham-
» bres. Parles-en avec une ironie calme, ce sont gens
» réfutés depuis long-temps: 93 est là. On te par-
» donnera de petites intrigues galantes, si elles
» sont bien menées, et l'on tiendrait note de tes ob-
» jections : l'âge supprime l'intrigue, et augmente
» le doute. Crois à tout, ne cède pas à la sensation
» de briller; sois terne : les yeux fins verront ton
» esprit dans tes yeux et il sera temps d'avoir de
» l'esprit quand tu seras archevêque! »

L'étonnante et fine supériorité de Mosca n'est jamais en défaut, ni en action, ni en paroles; elle fait de ce livre un livre aussi profond de page en page que les maximes de la Rochefoucauld. Et remarquez que la passion fait commettre des fautes au comte et

à la duchesse, ils sont forcés de déployer leur génie pour les réparer. A un homme qui l'eût consulté, le comte aurait expliqué les malheurs qui l'attendraient à Parme auprès d'Ernest IV. Mais sa passion l'a rendu complètement aveugle pour lui-même. Le talent seul sait vous faire trouver de vous même, ce poignant comique. Les grands politiques ne sont après tout que des équilibristes qui, faute d'attention, voient s'écrouler leur plus bel édifice. Richelieu ne fut sauvé de son danger à la Journée des Dupes que par le bouillon de la reine-mère, qui ne voulut pas aller à Saint-Germain sans avoir pris le lait de poule qui lui conservait le teint. La duchesse et Mosca vivent par une pension perpétuelle de toutes leurs facultés; aussi, le lecteur qui suit le spectacle de leur vie, est-il en transe, de chapitre en chapitre, tant les difficultés de cette existence sont bien posées, sont spirituellement expliquées. Enfin, remarquons le bien, ces crises, ces terribles scènes sont cousues dans la trame du livre : les fleurs ne sont pas rapportées, elles font corps avec l'étoffe.

— « Il faut cacher nos amours, dit tristement la duchesse à son ami le jour où elle a deviné que sa lutte avec le prince a commencé.

Quand, pour opposer comédie à comédie, elle laisse deviner à Ernest IV qu'elle n'est que médiocrement éprise du comte, elle lui donne un jour de bonheur; mais le prince est fin, il se voit joué tôt ou tard. Et son désappointement accroît l'orage amené par de mauvais vouloirs.

Ce grand ouvrage n'a pu être conçu ni exécuté que par un homme de cinquante ans, dans toute la force de l'âge et dans la maturité de tous les talens. On s'aperçoit de la perfection en toute chose. Le

rôle du prince est tracé de main de maître, et c'est, comme je vous l'ai dit, *le Prince*. On le conçoit admirablement comme homme et comme souverain. Cet homme serait à la tête de l'empire russe, il serait capable de le mener, il serait grand; mais l'homme resterait ce qu'il est, susceptible de vanité, de jalousie, de passion. Au dix-septième siècle, à Versailles, il serait Louis XIV et se vengerait de la duchesse, comme Louis XIV, de Fouquet. La critique ne peut rien reprocher au plus grand comme au plus petit personnage : ils sont tous ce qu'ils doivent être. Là est la vie et surtout la vie des cours, non pas dessinée en caricature comme Hoffmann a tenté de le faire, mais sérieusement et malicieusement. Enfin, ce livre vous explique admirablement tout ce que la camarilla de Louis XIII faisait souffrir à Richelieu. Cet ouvrage, appliqué à des intérêts vastes comme ceux du cabinet de Louis XIV, du cabinet de Pitt, du cabinet de Napoléon ou du cabinet russe, eût été impossible à cause des longueurs et des explications qu'auraient voulues tant d'intérêts voilés; tandis que vous embrassez bien l'état de Parme; et Parme vous fait comprendre, *mutato nomine*, les intrigues de la cour la plus élevée. Les choses étaient ainsi sous le pape Borgia, à la cour de Tibère, à la cour de Philippe II; elles doivent être ainsi à la cour de Pékin !

Entrons dans le terrible drame italien qui s'est lentement et logiquement préparé d'une façon charmante. Je vous passe les détails de la cour et ses figures originales : la princesse qui croit devoir faire la malheureuse, parce que le prince a sa Pompadour; l'héritier présomptif qu'on tient en cage; la princesse Isola, le chambellan, le ministre de l'inté-

rieur, le gouverneur de la citadelle Fabio Conti. On ne peut pas prendre la moindre chose en plaisanterie. Si, comme la duchesse, Fabrice et Mosca, vous acceptez la cour de Parme, vous jouez au wisth et vos intérêts sont sur le tapis. Quand le premier ministre se croit renversé, il dit très sérieusement : — « Lorsque notre société sera partie, nous aviserons » aux moyens de nous barricader cette nuit ; le mieux » serait de partir pendant que l'on danse, pour votre » terre de Sacca, près du Pô, d'où l'on passe en » vingt minutes en Autriche. »

En effet, la duchesse, le ministre, tout sujet de Parme peut aller finir ses jours à la citadelle.

Quand le prince a fait l'aveu de ses velléités à la duchesse, et qu'elle lui a dit : — « De quel front, » vous et moi, reverrions-nous Mosca, cet homme » de génie et de cœur ?

— « Mais, dit le prince, j'y ai pensé, nous ne le » reverrions plus ! la citadelle est là. »

La Sanseverina n'a pas manqué de dire cette parole à Mosca qui s'est mis en règle.

Quatre ans se passent.

Le ministre, qui n'a pas laissé venir Fabrice à Parme pendant ces quatre ans, lui permet d'y reparaître quand le pape l'a fait Monsignore, espèce de dignité qui donne le droit de porter le bas violet. Fabrice a répondu dignement à l'attente de son maître en politique. A Naples, il a eu des maîtresses, il a eu la passion des antiquités, il a vendu ses chevaux pour faire des fouilles, il a été bien, il n'a réveillé aucune jalousie, il pourra devenir pape. Le grand plaisir de son retour à Parme est d'être délivré des attentions de la charmante duchesse d'A... Son gouverneur qui a fait de lui un savant homme,

obtient une croix et une pension. Les débuts de Fabrice à Parme, son arrivée, ses diverses présentations à la cour, constituent la plus haute comédie de genre, de caractère et d'intrigue qui se puisse lire. En plus d'un endroit, les hommes supérieurs poseront ce livre sur leur table, pour se dire à eux-mêmes : — Mon Dieu ! combien ceci est beau, finement arrangé ! profond ! Ils méditeront des paroles comme celles-ci, par exemple, que les princes devraient bien méditer pour leur bonheur :

« *Les gens d'esprit qui naissent sur le trône*, ou à côté, *perdent bientôt toute finesse de tact* ; *ils proscrivent, autour d'eux, la liberté de conversation qui leur paraît grossièreté, ils ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint. Le plaisant est qu'ils se croient du tact.* »

Ici commence la passion ingénue de la duchesse pour Fabrice et les tourmens de Mosca. Fabrice est un diamant qui n'a rien perdu en se laissant polir. La Gina qui l'avait envoyé à Naples avec la tournure d'un hardi casse-cou, dont la cravache semblait être une partie inhérente de la personne, lui voit un air noble et assuré devant les étrangers, et dans le particulier le même feu de jeunesse.

— Ce neveu, dit Mosca à son amie, ornera toutes les dignités.

Mais le grand diplomate, d'abord attentif à Fabrice, vient à regarder la duchesse, et *lui trouve des yeux singuliers*.

—J'ai la *cinquantaine*, pense-t-il.

La duchesse est si heureuse, qu'elle ne songe pas au comte. Cet effet profond, causé sur Mosca par un seul regard, est sans remède.

Quand Ranuce-Ernest IV a deviné que la tante

aime le neveu un peu plus que la parenté ne le permet, ce qui est un inceste à Parme, il est au comble du bonheur. Il écrit à son ministre une lettre anonyme à ce sujet. Quand il est sûr que Mosca l'a lue, il le mande, sans lui laisser le temps d'aller chez la duchesse, et il le tient sur le gril dans une conférence pleine d'amitié et de chatteries princières. Certes, la douleur de l'amour saignant dans une belle ame est toujours une scène qui attache; mais cette ame est italienne, cette ame est celle d'un homme de génie, et je ne sais rien de saisissant comme le chapitre sur la jalousie de Mosca.

Fabrice n'aime pas sa tante; il l'adore comme tante, elle ne lui inspire pas de désirs comme femme; néanmoins, dans leur entretien, un geste, un mot peut faire éclater la jeunesse, un rien peut faire alors partir sa tante, parce que la richesse, les honneurs, ne sont rien pour elle qui, déjà devant tout Milan, a su vivre à un troisième étage, avec quinze cents francs de rente. Le futur archevêque aperçoit un abîme. Le prince est heureux comme un roi en attendant une catastrophe dans le bonheur privé de son cher ministre. Mosca, le grand Mosca pleure comme un enfant. La prudence de ce cher Fabrice, qui comprend Mosca, qui comprend sa tante, empêche tout malheur. Le Monsignore se fait amoureux d'une petite Marietta, actrice du dernier ordre, une colombine qui a son arlequin, un certain Giletti, ancien dragon de Napoléon et maître d'armes, un homme affreux d'ame et de corps, qui gruge la Marietta, qui la bat, qui lui vole ses châles bleus et tout ce qu'elle gagne.

Mosca respire. Le prince est inquiet, sa proie lui échappe, il pouvait tenir la Sanseverina par son ne-

veu, voilà le neveu qui est un profond politique! Malgré la Marietta, la passion de la duchesse est si naïve, ses familiarités sont si dangereuses que Fabrice pour tout concilier, propose au comte, qui est aussi antiquaire et qui fait faire des fouilles, d'aller à la campagne diriger les travaux. Le ministre adore Fabrice. La troupe où est la Marietta, la *mamaccia* de Marietta, figure faite en quatre pages avec une vérité, une profondeur de mœurs étonnante; et Giletti, tout ce bagage comique, quitte Parme. Ce trio, Giletti, la *mamaccia*, Marietta passent sur la route, au moment où Fabrice chasse. Survient une rencontre du dragon, qui veut par accès de jalousie italienne *tuer le calotin*, et de Fabrice qui s'ébahit de voir Marietta sur la route. Le duel fortuit devient sérieux quand Fabrice voit Giletti qui n'a qu'un œil, vouloir le défigurer, il le tue. Giletti était bien l'agresseur, les ouvriers occupés à la fouille ont tout vu, Fabrice comprend tout le parti que les Raversi, et les libéraux tireront de cette ridicule aventure contre lui, contre les ministres, contre sa tante; il s'enfuit, il passe le Pô. Grace à l'adresse de Ludovic, un ancien serviteur de la maison Sanseverina, un garçon qui fait des sonnets, il trouve un asile et arrive à Bologne, où il revoit la Marietta. Ludovic s'attache fanatiquement à Fabrice. Cet ancien cocher est une des plus complètes figures du second plan. La fuite de Fabrice, les paysages du Pô, la peinture des lieux célèbres par où passe le jeune prélat, ses aventures pendant son exil de Parme, sa correspondance avec l'archevêque, autre caractère admirablement tracé, les moindres détails sont d'une exécution littéraire marquée au coin du génie. Et tout est italien à faire prendre la poste et courir en Italie, y

chercher ce drame et cette poésie. Le lecteur se fait Fabrice.

Durant cette absence, Fabrice va revoir les lieux de sa naissance, le lac de Côme et le château paternel, malgré les dangers de sa position à l'égard de l'Autriche, alors très sévère. On est en 1821, époque à laquelle on ne badinait pas à l'article passeport. Le prélat reconnu pour Fabrice del Dongo peut aller au Spielberg. Dans cette partie du livre l'auteur achève la peinture d'une belle tête, celle d'un abbé Blanès, simple curé, qui adore Fabrice et qui cultive l'astrologie judiciaire. Ce portrait est fait si sérieusement, il y éclate une foi si grande aux sciences occultes, que les plaisanteries dont ces sciences auxquelles on reviendra et qui ne reposent pas, comme on l'a cru, sur des bases fausses, peuvent être l'objet, expirent sur les lèvres des incrédules. Je ne sais pas quelle est l'opinion de l'auteur, mais il donne raison à l'abbé Blanès. L'abbé Blanès est un personnage vrai en Italie. Le vrai se sent là, comme on voit, si telle tête de Titien est le portrait d'un Vénitien ou une fantaisie.

Le prince fait instruire le procès de Fabrice, et dans ce procès se déploie le génie de Rassi. Le fiscal général fait voyager les témoins favorables, il en soudoie d'accablans, et, comme il le dit impudemment au prince, il tire de cette niaiserie — la mort donnée à un Giletti par un del Dongo, dans le cas de défense personnelle, par un del Dongo, frappé le premier! — une condamnation à vingt ans de détention dans la forteresse. Le prince voudrait une condamnation capitale, *afin de faire grace* et d'humilier ainsi la Sanseverina.

— Mais, dit Rassi, j'ai fait mieux, je lui ai cassé

le cou, sa carrière est à jamais barrée. La cour de Rome ne pourra plus rien pour un meurtrier.

Le prince tient enfin dans ses serres la Sanseverina! Ah! c'est alors que la duchesse devient belle, que la cour de Parme est agitée, que le drame s'illumine et prend des proportions gigantesques. Une des plus belles scènes du roman moderne est, certes, celle où la Sanseverina vient faire ses adieux au souverain, et lui pose un *ultimatum*. La scène d'Elisabeth, d'Amy, de Leicester, dans Kenilworth, n'est pas plus grande, ni plus dramatique, ni plus terrible. Le tigre est bravé dans son antre; le serpent est pris, il a beau se rouler et demander grace, la Femme l'écrase. La Gina veut, elle ordonne, elle obtient un rescrit du prince qui anéantit la procédure. Elle ne veut pas de grace, le prince mettra que *la procédure est injuste et ne peut avoir de suite;* ce qui est absurde chez un souverain absolu. Cet absurde, elle l'exige, elle l'obtient. Mosca est magnifique dans cette scène où les deux amans sont tour à tour sauvés, perdus, en péril pour un geste, pour un mot, pour un regard!

Dans tous les métiers, les artistes ont un amour-propre invincible, un sentiment de l'art, une conscience des choses qui est indélébile chez l'homme. On ne corrompt pas, on n'achète jamais cette conscience. L'acteur qui veut le plus de mal à son théâtre ou à un auteur ne jouera jamais mal un rôle. Le chimiste, appelé pour chercher de l'arsenic dans un cadavre, le trouvera s'il y en a. L'écrivain, le peintre seront toujours fidèles à leur génie, même en présence de l'échafaud. Ceci n'existe pas chez la femme. L'univers est le marchepied de sa passion. Aussi la femme est-elle plus grande et plus belle que l'homme en ceci. La Femme est la Passion et l'Homme est

l'Action. Si ce n'était pas ainsi, l'Homme n'adorerait pas la Femme. Aussi, est-ce dans le cercle social de la Cour, qui donne le plus de ressort à la passion, que la femme jette son plus vif éclat. Son plus beau théâtre est le monde du pouvoir absolu. Voilà pourquoi il n'y a plus de femmes en France. Or, le comte Mosca supprime, par un amour-propre de ministre, dans le rescrit du prince, les mots sur lesquels appuie la duchesse. Le prince se croit préféré par son ministre à la Sanseverina, et il lui jette un coup d'œil que le lecteur voit. Mosca, comme homme d'état, ne veut pas contresigner une sottise, voilà tout : le prince se trompe. Dans l'ivresse de son triomphe, heureuse d'avoir sauvé Fabrice, la duchesse, qui se fie à Mosca, ne relit pas le rescrit. On la croyait perdue, elle avait fait tous ses préparatifs de départ à la face de Parme, elle revient de la Cour, ayant fait une révolution. On croyait Mosca disgracié. La condamnation de Fabrice était prise comme une insulte du prince à la duchesse et au ministre. Point, la Raversi est exilée. Le prince rit, il tient sa vengeance, cette femme qui l'a humilié, il va la faire mourir de douleur.

La marquise Raversi, au lieu de faire les *tristes* d'Ovide comme tous ceux qui sont bannis d'une cour où ils remuaient le pouvoir, se met à l'œuvre. Elle devine ce qui s'est passé chez le prince, elle soutire les secrets de Rassi qui la laisse faire, il connaît les intentions du prince. La marquise a des lettres de la duchesse, elle envoie son amant au bagne de Gênes faire faire une lettre de la duchesse à Fabrice qui lui annonce son triomphe et lui donne un rendez-vous au château de Sacca, près du Pô, délicieux séjour où la duchesse passe les étés.

Le pauvre Fabrice y accourt, il est pris, on lui met les menottes, il est écroué à la citadelle ; et pendant qu'on l'écroue, il reconnaît la fille du gouverneur, Fabio Conti, la belle et sublime Clélia, pour laquelle il ressentira cet amour éternel qui ne pardonne pas.

Fabrice del Dongo, son neveu, celui qu'elle adore, en tout bien, tout honneur, à la citadelle !.... Jugez de la duchesse ! Elle apprend la faute de Mosca. Elle ne veut plus voir Mosca. Il n'y a plus que Fabrice au monde ! Une fois dans cette terrible forteresse, il peut y mourir, y mourir empoisonné !

Voilà le système du prince : quinze jours de terreur, quinze jours d'espérance ! et il maniera ce cheval ombrageux, cette ame fière, cette Sanseverina dont les triomphes et le bonheur, quoique nécessaires à l'éclat de sa cour, insultaient à son for intérieur. Avec ce jeu, la Sanseverina deviendra maigre, vieille et laide : il la pétrira comme une pâte.

Ce duel terrible où la duchesse a donné la première blessure, et qui a été à fond de cœur sans tuer, où elle recevra pendant un an de nouvelles blessures tous les jours, est ce que le génie du roman moderne a inventé de plus puissant.

Occupons-nous de Fabrice en prison, afin de dégager mon analyse de ce chapitre, qui est un des diamans de cette couronne.

L'épisode des voleurs dans le Moine de Lewis, son *Anaconda* qui est son plus bel ouvrage, l'intérêt des derniers volumes d'Anne Radcliffe, celui des péripéties des romans sauvages de Cooper, tout ce que je connais d'extraordinaire dans les relations de voyages et de prisonniers, rien ne se peut comparer à la réclusion de Fabrice dans la forteresse de

Parme, à trois cents et quelques pieds de la première esplanade. Cet épouvantable séjour est une Vaucluse : il y fait l'amour avec Clélia, il y est heureux, il y déploie le génie des prisonniers, et préfère sa prison à ce que le monde offre de plus enchanteur. La baie de Naples n'est belle qu'avec les yeux de l'*Elvire* de Lamartine ; mais dans les yeux d'une Clélia, dans les roulades de sa voix, il y a des univers. L'auteur peint, comme il sait peindre, par de petits faits qui ont l'éloquence de l'Action shakespearienne, les progrès de l'amour chez ces deux beaux êtres, au milieu des dangers d'une mort imminente par empoisonnement. Cette partie du livre sera lue, la respiration gênée, le cou tendu, les yeux avides, par tous ceux qui ont de l'imagination ou seulement du cœur. Tout y est parfait, rapide, réel, sans invraisemblance. Là, la passion dans toute sa gloire, ses déchiremens, ses espérances, ses mélancolies, ses retours, ses abattemens, ses inspirations, les seules qui égalent celles du Génie. Rien n'y est oublié. Vous y lirez une encyclopédie de toutes les ressources du prisonnier, ses merveilleux langages auxquels il emploie la nature, les moyens par lesquels il donne la vie au chant et un sens au bruit. Lu en prison ce livre peut donner la mort à un prisonnier ou lui faire trouer une bastille.

Pendant que Fabrice inspire l'amour et le ressent, pendant les scènes les plus attachantes du drame intérieur de la prison, il y a, vous le comprenez, un combat acharné autour de la forteresse. Le prince, le gouverneur, Rassi, tentent un empoisonnement. La mort de Fabrice est résolue dans le moment où la vanité du prince est mortellement blessée. La charmante Clélia, la plus délicieuse figure que vous

puissiez voir dans un rêve, trahit alors tout son amour en aidant à l'évasion de Fabrice, quoiqu'on ait failli tuer son père, le général.

A cette crise de l'ouvrage, on comprend tous les incidens qui l'ont précédée. Sans ces aventures où nous avons vu les hommes, où nous les avons observés agissant, rien ne serait intelligible, tout semblerait faux et impossible.

Revenons à la duchesse ? les courtisans, le parti Raversi triomphe des douleurs de cette noble femme. Son calme tue le prince et personne ne l'explique. Mosca lui-même ne la comprend pas. Ici, l'on voit que Mosca, quelque grand qu'il soit, est inférieur à cette femme qui dès ce moment vous semble être le Génie de l'Italie. Profonde est sa dissimulation, hardis sont ses plans. Quant à la vengeance, elle sera complète. Le prince a été trop offensé, elle le voit implacable ; entre eux, le duel est à mort ; mais la vengeance de la duchesse serait impuissante, imparfaite, si elle laissait Ranuce-Ernest IV lui empoisonner Fabrice. Il faut délivrer Fabrice. Cette entreprise semble justement impossible à tous les lecteurs, tant la *tyrannie* a bien pris ses mesures, tant elle a intéressé le gouverneur Fabio Conti qui met tout son honneur à bien garder ses prisonniers.

Il y a chez cet homme de l'Hudson-Lowe, mais de Hudson-Lowe à la dixième puissance ; il est italien, et veut venger la Raversi de la disgrace que lui a value la duchesse. La Gina ne doute de rien. Voici pourquoi.

« L'amant songe plus souvent à arriver à sa maî-
» tresse, que le mari à garder sa femme ; le prison-
» nier songe plus souvent à se sauver, que le geôlier

» à fermer sa porte ; donc, malgré les obstacles, l'a-
» mant et le prisonnier doivent réussir. »

Elle l'aidera ! ô la belle peinture que celle de cette italienne au désespoir et qui ne peut fuir cette cour détestée ! Allons, se dit-elle, *marche, malheureuse femme!* (on pleure en lisant cette grande parole des femmes), fais ton devoir, feins d'oublier Fabrice ! *l'oublier !* Ce mot la sauve, elle n'a pas pu pleurer jusqu'à ce mot. Donc la duchesse conspire, elle conspire avec le premier ministre qu'elle a ostensiblement disgracié, mais qui mettrait Parme à feu et à sang pour elle, qui tuerait tout, même le prince ! Ce véritable amant se reconnaît en faute, il est le dernier des hommes. Hélas ! quelle pauvre excuse ! il ne croyait pas son maître, ni si faux, ni si lâche, ni si cruel. Aussi admet-il que sa maîtresse soit implacable. Il trouve naturel que Fabrice soit en ce moment tout pour elle, il a cette faiblesse des grands hommes pour leurs maîtresses et qui les porte à comprendre jusqu'à l'infidélité de laquelle ils peuvent mourir. L'amoureux vieillard est sublime ! Il ne se dit qu'un mot, dans la scène où Gina l'a fait venir pour la rupture. Une seule nuit a ravagé la duchesse.

— « Grand Dieu ! s'écrie Mosca en lui-même, elle
» a ses quarante ans aujourd'hui ! »

Quel livre que celui où l'on trouve ces cris de passion, ces mots profonds des diplomates et à chaque page. Remarquez, en outre, ceci : Vous n'y rencontrez point de ces hors-d'œuvres, si justement nommés *tartines*. Non, les personnages agissent, réfléchissent, sentent, et le drame marche toujours. Jamais le poëte, dramatique par les idées, ne se baisse sur son chemin pour y ramasser la moindre fleur, tout a la rapidité d'un dithyrambe.

Poursuivons! La duchesse est ravissante dans ses aveux à Mosca, et sublime de désespoir. En la trouvant si changée, il la croit malade, et veut faire venir Rasori, le premier médecin de Parme et de l'Italie.

— Est-ce le conseil d'un traître ou d'un ami, dit-elle, vous voulez donner à un étranger la mesure de mon désespoir ?

— Je suis perdu, pense le comte, elle ne me place plus même au rang des hommes d'honneur vulgaires.

— Rappelez-vous, lui dit la duchesse de l'air le plus impérieux, que je ne suis pas affligée de l'enlèvement de Fabrice, que je n'ai pas la moindre velléité de m'éloigner, que je suis remplie de respect pour le prince. Voici pour vous : je compte diriger seule ma conduite, et veux me séparer de vous en bonne et vieille amie. Comptez que j'ai soixante ans, la jeune femme est morte. Fabrice en prison, je ne puis pas aimer. Enfin, je serais la femme la plus malheureuse de compromettre votre destinée. Si vous me voyez me donner l'apparence d'avoir un jeune amant, ne vous en affligez pas. Je puis vous jurer sur le bonheur de Fabrice, que je ne vous ai pas fait la moindre infidélité, et cela en cinq années de temps, c'est bien long, dit-elle en essayant de sourire, je vous jure que je n'en ai jamais eu ni le projet, ni l'envie. Cela bien entendu, laissez-moi.

Le comte part, il reste deux jours et deux nuits à réfléchir. — Grand Dieu! s'écrie-t-il enfin, la duchesse ne m'a pas parlé d'évasion, aurait-elle manqué de sincérité une fois en sa vie et sa brouille ne serait-elle que le désir que je trahisse le prince ? C'est fait!

Ne vous ai-je pas dit que ce livre était un chef-

d'œuvre, et ne le devinez-vous pas, rien que par cette grossière analyse ?

Le ministre, après cet aperçu, marche comme s'il n'avait que quinze ans, il ressuscite. Il va débaucher Rassi au prince et en faire sa créature. « Rassi, se » dit-il, est payé par le maître pour exécuter les sen- » tences qui nous déshonorent en Europe, mais il ne » refusera pas d'être payé par moi pour trahir les » secrets du maître. Il a une maîtresse et un confes- » seur. La maîtresse est de si vile espèce que le len- » demain les fruitières sauraient tout. » Il part pour aller faire ses prières à la cathédrale et y trouver l'archevêque.

— Quel homme est-ce que Dugnani, vicaire de Saint-Paul ? lui dit-il.

— Un petit esprit et une grande ambition, peu de scrupules et une extrême pauvreté, car nous en avons, des vices ! dit l'archevêque en levant les yeux au ciel.

Le ministre ne peut s'empêcher de rire de la profondeur à laquelle arrive la piété vraie avec sa bonne foi. Il fait appeler l'abbé et ne lui dit que ceci : « Vous dirigez la conscience de mon ami le Fiscal Général, n'aurait-il rien à me dire? Le comte joue le tout pour le tout : il ne veut savoir qu'une seule chose, le moment où Fabrice sera en danger de mort, et il se propose de ne pas nuire aux plans de la duchesse. Son entrevue avec Rassi est une scène capitale. Voici comment le comte débute en prenant le ton de la plus haute impertinence : « Comment, monsieur, vous faites enlever à Bologne un conspirateur que je protége ; de plus, vous voulez lui couper le cou, et vous ne me dites rien? Savez-vous le nom de mon successeur? Est-ce le général

Conti ou vous? » Le Ministre et le Fiscal conviennent d'un plan qui leur permet de garder leurs positions respectives. Il faut vous laisser le plaisir de lire les admirables détails de cette trame continue où l'auteur mène de front cent personnages sans être plus embarrassé qu'un habile cocher ne l'est des rênes d'un attelage de dix chevaux. Tout est à sa place, il n'y a pas la moindre confusion. Vous voyez tout, la ville et la cour. Le drame est étourdissant d'habileté, de faire, de netteté. L'air joue dans le tableau, pas un personnage n'est oisif. Ludovic, qui dans mainte occasion a prouvé qu'il était un Figaro honnête, est le bras droit de la duchesse. Il joue un beau rôle, il en sera bien récompensé.

C'est ici le moment de vous parler d'un des personnages secondaires qui a des proportions colossales, et duquel il est fréquemment question dans l'ouvrage, enfin de Palla Ferrante, médecin libéral condamné à mort, et qui est errant dans l'Italie où il accomplit sa tâche de propagandiste.

Palla Ferrante est un grand poète, comme Silvio-Pellico, mais ce que n'est pas Pellico, il est républicain radical. Ne nous occupons pas de l'objet de la foi de cet homme. Il a la foi, il est le Saint-Paul de la République, un martyr de la Jeune Italie, il est sublime dans l'art, comme le Saint-Barthélemy de Milan, comme le Spartacus de Foyatier, comme Marius sur les ruines de Carthage. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est sublime. Il a la conviction, la grandeur, la passion du Croyant. A quelque hauteur que soient, comme faire, comme conception, comme réalité, le prince, le ministre, la duchesse; Palla Ferrante, cette superbe statue, mise dans un coin du tableau, commande votre regard, exige votre

admiration. Malgré vos opinions ou constitutionnelles, ou monarchiques, ou religieuses, il vous subjugue. Plus grand que sa misère, prêchant l'Italie du fond de ses cavernes, sans pain pour sa maîtresse et ses cinq enfans; volant sur la grande route pour les nourrir et tenant note de ses vols et des volés pour leur restituer cet emprunt forcé de la République *au jour où il aura le pouvoir*, volant surtout pour imprimer ses traités intitulés : *de la nécessité pour l'Italie de payer un budget* ! Palla Ferrante est le type d'une famille d'esprits qui vit en Italie, sincères, mais abusés, pleins de talens, mais ignorant les funestes effets de leur doctrine. Envoyez-les avec beaucoup d'or, en France, et aux États-Unis, ministres des princes absolus ! Au lieu de les persécuter, laissez-les s'éclairer, ces hommes vrais, pleins de grandes et d'exquises qualités! Ils diront comme Alfiéri en 1793 : — Les Petits à l'œuvre, me raccommodent avec les Grands.

Je loue avec d'autant plus d'enthousiasme cette création de Palla Ferrante, que j'ai caressé la même figure. Si j'ai sur M. Beyle l'insignifiant avantage de la priorité, je lui suis inférieur par l'exécution. J'ai aperçu le drame intérieur, si grand, si puissant du républicain sévère et consciencieux aimant une duchesse qui tient au pouvoir absolu. Mon Michel Chrestien, amoureux de la duchesse de Maufrigneuse ne saurait avoir le relief de Palla Ferrante, amant à la Pétrarque de la duchesse Sanseverina. L'Italie et ses mœurs, l'Italie et ses paysages, le château de Sacca, les périls, la misère de Palla Ferrante sont bien plus beaux que ne le sont les maigres détails de la civilisation parisienne. Quoique Michel Chrestien meure à Saint-Merry, et que Palla Ferrante

s'évade aux Etats-Unis après ses crimes, la passion italienne est bien supérieure à la passion française, et les événemens de cet épisode joignent à leur saveur apennine un intérêt contre lesquels il n'y a pas à lutter. Dans une époque où tout se nivèle plus facilement sous l'habit de garde national et sous la loi bourgeoise que sous le triangle d'acier de la république, la littérature manque essentiellement, en France, de ces grands obstacles entre amans qui devenaient la source des beautés, des situations neuves et qui rendaient les sujets dramatiques. Aussi était-il difficile que le contresens sérieux de la passion d'un radical pour une grande dame échappât à des plumes exercées.

Dans aucun livre, si ce n'est dans les *Puritains*, il ne se trouve une figure d'une énergie semblable à celle que M. Beyle a donnée à Palla Ferrante, dont le nom exerce une sorte d'empire sur l'imagination. Entre Balfour de Burley et Palla Ferrante, je n'hésite pas, je préfère Palla Ferrante : le dessin est le même; mais Walter-Scott, quelque grand coloriste qu'il soit, n'a pas la saisissante, la chaude couleur de Titien que M. Beyle a répandue sur son personnage. Palla Ferrante est tout un poème, un poème supérieur au *Corsaire* de lord Byron. Ah! voilà comme on aime! se diront toutes les femmes à la lecture de ce sublime et très condamnable épisode.

Palla Ferrante a la plus impénétrable retraite aux environs de Sacca. Il a souvent vu la duchesse, il en est devenu passionément amoureux. La duchesse l'a rencontré, elle a été émue, Palla Ferrante lui a tout dit, comme s'il eût été devant Dieu. Il sait que la duchesse aime Mosca, son amour est donc sans espoir. Il y a quelque chose de touchant dans la bonne

grace italienne avec laquelle la duchesse lui laisse prendre le plaisir de baiser les mains blanches d'une femme *qui a du sang bleu* (mot italien pour dire le sang noble). Il n'a pas serré de main blanche depuis sept ans, et ce poète les adore, les belles mains blanches! Sa maîtresse qu'il n'aime plus, fait les gros ouvrages, coud pour les enfans, et il ne peut pas abandonner une femme qui ne le quitte pas, malgré la plus effroyable misère. Ces obligations d'honnête homme se devinent. La duchesse a compâti à tout, en vraie Madone. Elle lui a offert sa grace! Ah! bien, Palla Ferrante a, comme Carl Sand, ses petits jugemens à exécuter; il a sa prédication, ses courses pour réchauffer le zèle de la Jeune Italie. — « Tous ces coquins, si nuisibles au peuple, vivraient de longues années, dit-il, et à qui la faute? Que dirait mon Père en me recevant là haut! » Elle lui propose alors de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfans, et de lui donner une cachette introuvable au palais Sanseverina.

Le palais Sanseverina comprend un immense réservoir d'eau, bâti au moyen âge en vue des longs siéges et qui peut abreuver la ville pendant une année. Une partie du palais est assise sur cette belle construction. Le duc, gris pommelé, a passé la nuit de son mariage à raconter à sa femme le secret du réservoir et le secret de sa cachette. Une énorme pierre qu'on met en mouvement sur un pivot, peut laisser écouler toute l'eau et remplir les rues de Parme. Dans une des épaisses murailles du réservoir, il y a une chambre sans lumière et sans beaucoup d'air, de vingt pieds de hauteur, sur huit de large, que l'on ne saurait soupçonner, il faudrait démolir le réservoir pour la trouver.

Palla Ferrante accepte la cachette pour ses jours mauvais, et refuse l'argent de la duchesse, il a fait serment de ne jamais avoir plus de cent francs à lui. Dans le moment où elle lui offre des sequins, il a de l'argent ; mais il se laisse aller à un sequin.

— Je prends ce sequin parce que je vous aime, dit-il ; mais je suis en faute de cinq francs au-delà des cent, et si l'on me pendait en ce moment, j'aurais des remords !

— Il aime réellement, se dit la duchesse.

N'est-ce pas la naïveté de l'Italie, prise sur le fait? Molière, écrivant un roman pour peindre ce peuple, le seul avec les Arabes qui ait conservé la religion du serment, ne ferait rien de plus beau.

Palla Ferrante devient l'autre bras de la duchesse dans sa conspiration, et c'est un terrible instrument, son énergie fait frémir ! Voici la scène qui se passe un soir dans le palais Sanseverina. Le lion populaire est sorti de sa cachette. Il entre pour la première fois dans des appartemens où éclate un luxe royal. Il y trouve sa maîtresse, son idole, l'idole qu'il a mise au dessus de la Jeune Italie, au dessus de la République et du bonheur de l'humanité, il l'a voit affligée, les yeux en pleurs ! Le prince lui a ravi celui qu'elle aime le plus au monde, il l'a lâchement trompée, et *ce tyran* tient l'épée de Damoclès au dessus de la tête chérie.

— Il se passe ici, dit ce sublime don Quichotte républicain, une iniquité dont le tribun du peuple doit prendre connaissance. D'autre part, comme simple particulier, je ne puis donner à madame la duchesse Sanseverina que ma vie, et je la lui apporte. L'être que vous voyez à vos pieds n'est pas une poupée de cour, c'est un homme. — Elle a

pleuré en ma présence, se dit-il, elle est moins malheureuse.

— Songez-vous à vos dangers? dit la duchesse.

— Le Tribun vous répondra : Qu'est-ce que la vie quand le devoir parle. L'Homme vous dira : Voilà un corps de fer et une ame qui ne craint au monde que de vous déplaire.

— Si vous me parlez de vos sentimens, dit la duchesse, je ne vous revois plus.

Ferrante Palla s'en va triste.

M'abusé-je? N'est-ce pas beau comme Corneille de tels dialogues? Et, songez-y, ces passages abondent, ils sont tous, dans leur genre, à cette hauteur. Frappée de la beauté de ce caractère, la duchesse fait un écrit pour assurer le sort de la *maîtresse de* Ferrante et de ses cinq enfans, sans le lui dire, car elle a peur qu'il ne se tue en apprenant que sa famille a cette protection.

Enfin, le jour où tout Parme parle de la mort probable de Fabrice, le Tribun brave tous les dangers. Il entre la nuit au palais, il arrive déguisé en capucin devant la duchesse; il la trouve noyée dans les larmes et sans voix : elle le salue de la main et lui montre un siége. Palla se prosterne, il prie Dieu, tant cette beauté lui semble divine, et il interrompt sa prière pour dire : — De nouveau *il* offre sa vie!

— Songez-vous à ce que vous dites! s'écrie la duchesse avec cet œil hagard qui mieux que les sanglots annonce que la colère dompte l'attendrissement.

— Il offre sa vie pour mettre obstacle au sort de Fabrice ou pour le venger.

— Si j'acceptais, dit elle en le regardant. Elle voit l'éclair de joie des martyrs dans l'œil de Palla.

Elle se lève, elle va chercher la donation préparée depuis un mois pour la maîtresse et les enfans de Ferrante. — Lisez!

Il lit et tombe à genoux, il sanglotte, il va mourir de joie.

— Rendez-moi le papier, dit la duchesse. Elle le brûle à la bougie.

— Il ne faut pas, dit-elle, que mon nom paraisse. Si vous êtes pris et exécuté, si vous êtes faible, je puis l'être, et Fabrice serait en danger. Je veux que vous vous sacrifiiez!

— J'exécuterai fidèlement, ponctuellement et prudemment.

— Si je suis découverte et condamnée, reprend la duchesse d'un ton fier, je ne veux pas être accusée de vous avoir séduit. Ne *le* mettez à mort que sur mon signal. Ce signal sera l'inondation des rues de Parme dont on parlera nécessairement.

Ferrante, ravi du ton d'autorité de la duchesse, part. Quand il est parti, la duchesse le rappelle.

— Ferrante! homme sublime.

Il rentre.

— Et vos enfans?

— Bah! vous y pourvoierez.

— Tenez, voici mes diamans. Et elle lui donne un petit étui d'olivier. Ils valent 50,000 fr.

—Ah! madame, dit Ferrante avec un mouvement d'horreur.

— Je ne vous reverrai peut-être jamais. Enfin je le veux.

Ferrante s'en va. La porte est fermée, la duchesse le rappelle encore. Il la voit debout, il revient inquiet. La grande Sanseverina se jette dans ses bras. Ferrante manque de s'évanouir. Elle se laisse e...

brasser, se dégage quand Ferrante menace de ne pas rester respectueux et lui montre la porte.

La duchesse reste debout long-temps et se dit : — Voilà le seul homme qui m'ait comprise ; ainsi serait Fabrice s'il eût pu m'entendre.

Je ne saurais trop expliquer ici le mérite de cette scène. M. Beyle n'est pas le moins du monde prédicant. Il ne pousse pas au régicide, il vous donne un fait, il le pose tel qu'il a été. Personne, même un républicain, n'éprouve le désir de tuer un tyran en le lisant. C'est le jeu de passions privées, voilà tout. Il s'agit d'un duel qui veut des armes extraordinaires, mais égales. La duchesse se sert de Palla pour empoisonner le prince comme le prince se sert d'un ennemi de Fabrice pour empoisonner Fabrice. On peut se venger d'un roi, Coriolan se vengeait bien de son pays, Beaumarchais et Mirabeau se sont bien vengés de leur époque qui les méconnaissait. Ceci n'est pas moral, mais l'auteur vous l'a dit, et il s'en lave les mains comme Tacite des crimes de Tibère. « Je croirais assez, dit-il, que » le bonheur immoral qu'on trouve à se venger, en » Italie, tient à la force de l'imagination de ce peu- » ple ; les autres peuples ne pardonnent pas, ils ou- » blient. » Ainsi le moraliste explique ce peuple énergique chez qui se rencontrent tant d'inventeurs, qui a la plus riche, la plus belle imagination, et qui en a les inconvéniens. Cette réflexion est plus profonde qu'on ne le croit au premier aperçu, elle explique les sottises déclamatoires qui pèsent sur les Italiens, le seul peuple qui soit comparable au peuple français, qui vaut mieux que les Russes et que les Anglais, et dont le génie a cette fibre féminine, cette délicatesse, ce grandiose par lesquels il est,

en beaucoup de parties, supérieur à tous les peuples. Dès ce moment la duchesse reprend sa supériorité sur le prince. Jusqu'alors elle était faible et dupée dans ce grand duel : Mosca, mu par son génie courtisanesque, avait secondé le prince. Dès que sa vengeance est certaine, la Gina sent sa force. Chaque pas de son esprit lui donne du bonheur, elle peut jouer son rôle. Le courage du tribun lui exalte le sien. Ludovic est électrisé par elle. Ces trois conspirateurs, sur lesquels Mosca ferme les yeux, tout en laissant agir sa police contre eux si elle aperçoit quelque chose, arrivent au résultat le plus extraordinaire.

Le ministre a été la dupe de sa maîtresse, il s'est bien cru en disgrace, et il la méritait. S'il n'avait pas été bien trompé, jamais il n'aurait pu jouer le rôle d'amant malheureux, le bonheur ne se cache pas. Ce feu de l'ame a sa fumée. Mais après la fascination de la duchesse sur Ferrante, sa joie éclaire le ministre, il la devine enfin, sans savoir jusqu'où elle est allée.

L'évasion de Fabrice tient du miracle. Elle a exigé tant de force et de déploiement d'intelligence, que le cher enfant est près d'expirer : les parfums des vêtemens et du mouchoir de sa tante le rendent à la vie. Ce léger détail, qui n'est pas oublié dans un millier d'incidens, ravira ceux qui aiment : il est placé comme dans un finale une mélodie qui rappelle les plus douces choses de la vie amoureuse. Toutes les mesures ont été bien prises, il n'y a pas d'indiscrétion, le comte Mosca qui assiste en personne à l'expédition avec plus de quatre-vingts espions, ne reçoit pas un seul rapport comme ministre. — Me voici en haute trahison, s'est-il dit, ivre de joie. Chacun a com-

pris le mot d'ordre sans se le dire et se sauve de son côté. L'affaire faite, chaque tête doit penser à elle-même. Ludovic est le courrier, il franchit le Pô. Ah ! quand Fabrice est hors de la puissance de son assassin couronné, la duchesse, qui jusque-là était tapie comme un jaguar, roulée comme un serpent caché dans les broussailles, aplatie comme un Indien de Cooper dans la vase, souple comme une esclave et chatte comme une femme qui trompe, se redresse de toute sa hauteur : la panthère montre ses griffes, le serpent va mordre, l'Indien va chanter le chant du triomphe, elle saute de joie, elle est folle. Ludovic, qui ne sait rien de Palla Ferrante, qui dit de lui comme le peuple : — « C'est un pauvre homme persécuté à cause de Napoléon ! » Ludovic a peur que sa maîtresse ne perde la raison. Elle lui donne le petit domaine de Ricciarda. Il tremble de recevoir ce royal cadeau. Qu'a-t-il fait pour cela? Conspirer, et pour Monsignore, eh ! c'est une joie !

C'est alors, dit l'auteur, que la duchesse se livre à une action non seulement horrible aux yeux de la morale, mais funeste à la tranquillité de sa vie. En effet, on croit que dans cette ivresse elle pardonnera au prince. Non. — « Si tu veux gagner le domaine, il faut faire deux choses, dit-elle à Ludovic, et sans t'exposer. Il faut repasser le Pô à l'instant, illuminer mon château de Sacca de manière à faire croire qu'il brûle. J'ai tout préparé pour cette fête, en cas de succès. Il y a des lampions et de l'huile dans les caves. Voici un mot pour mon intendant. Que tout le pays de Sacca soit gris, buvez tous mes tonneaux et toutes mes bouteilles. Par la Madone ! une bouteille pleine, un tonneau qui aurait deux doigts de vin, tu perdrais le domaine de Ricciarda ! Cela dis-

posé, rentre à Parme et lâche l'eau du réservoir. » — Du vin pour mes chers paysans de Sacca, de l'eau pour la ville de Parme! Cela fait frémir. C'est le génie italien que M. Hugo a parfaitement mis en scène en faisant dire à Lucrèce Borgia: « Vous m'avez donné une fête à Venise, je vous rends un souper à Ferrare. » Les deux mots se valent. Ludovic n'y voit qu'une insolence magnifique et une délicieuse plaisanterie. Il répète: du vin pour les gens de Sacca, de l'eau pour ceux de Parme! Ludovic revient après avoir exécuté les ordres de la duchesse, l'installe à Belgirate, et met à Locarno en Suisse Fabrice, qui a toujours la police autrichienne à craindre.

L'évasion de Fabrice, l'illumination de Sacca mettent l'état de Parme cen dessus dessous (1). On fait une médiocre attention à l'inondation. Un événement semblable était arrivé du temps de l'invasion des Français. Une horrible punition attend la duchesse. Elle voit Fabrice mourant d'amour pour Clélia, fâché d'être premier grand-vicaire de l'archevêque, et de ne pouvoir épouser sa bien-aimée.

Au sein de sa tante et du lac Majeur, il pense à sa chère prison. Ce que souffre alors cette femme qui a ordonné un crime, qui a comme décroché la lune en tirant cet enfant chéri de prison, et qui le voit naïf et simple, pensant à d'autres choses, ne voulant rien deviner et ne se laissant pas aller à ce

(1) Je m'obstine à ortographier ce mot comme il doit l'être. *Sens dessus dessous* est inexplicable. L'Académie aurait dû, dans son Dictionnaire, sauver, au moins dans ce composé, le vieux mot *cen* qui veut dire: *ce qui est*. Malgré mon aversion pour les notes, je fais celle-ci pour l'instruction publique.

qu'il avait si sagement fui auprès de sa Gina, de sa mère, de sa sœur, de sa tante, de son amie qui voudrait bien être quelque chose de plus, toute cette torture est indicible; mais dans le livre elle se sent, elle se voit. On souffre de l'abandon de la Sanseverina par Fabrice, quoiqu'on sache que la satisfaction de son amour serait criminelle. Fabrice n'a même pas de reconnaissance. L'ex-prisonnier, comme un ministre démissionnaire qui rêve des coalitions pour rentrer au pouvoir, ne pense qu'à sa prison, il fait venir des vûes de Parme, cette ville abhorrée par sa tante; il met la forteresse dans sa chambre. Enfin il écrit une lettre d'excuses au général Conti de s'être évadé, pour pouvoir dire à Clélia qu'il ne se trouve pas heureux en liberté sans elle, et vous jugez quel effet cette lettre (elle est prise comme un chef-d'œuvre d'ironie ecclésiastique) produit sur le général, il jure de se venger. La duchesse, terrifiée et ramenée au sentiment de sa conservation par l'inutilité de sa vengeance, prend un batelier de chacun des villages situés sur le lac Majeur; elle fait nager en pleine eau; puis elle leur dit qu'on peut chercher Fabrice qui a servi Napoléon à Waterloo, qu'ils aient l'œil au guet; elle se fait aimer, obéir; elle récompense, elle a donc un espion dans chaque village; elle leur donne à tous la permission d'entrer chez elle à toute heure, même la nuit quand elle dort. Un soir, à Locarno, dans le monde, elle apprend la mort du prince de Parme. Elle regarde Fabrice.

— J'ai fait cela pour lui, j'aurais fait mille fois pis, se dit-elle, et le voilà silencieux, indifférent, songeant à une autre.

A cette pensée, elle s'évanouit. Cet évanouisse-

ment peut la perdre! La compagnie s'empresse, Fabrice pense à Clélia : elle le voit, elle frémit, elle se trouve au milieu de ce monde curieux, un archiprêtre, les autorités, etc. Elle reprend son sang-froid de grande dame, et dit : C'était un grand prince et qui a été bien calomnié ; c'est une perte immense pour nous.

« Ah ! se dit-elle quand elle est seule, c'est main-
» tenant que je paie les transports de bonheur et de
» joie enfantine que je trouvais dans mon palais à
» Parme quand j'y reçus Fabrice à son arrivée de Na-
» ples. Si j'eusse dit un mot, tout était fini, je quit-
» tais Mosca. Lié avec moi, jamais Clélia n'eut rien
» été pour Fabrice. Clélia l'emporte, elle a vingt ans.
» Je vais avoir le double de son âge. Il faut mourir !
» *Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose*
» *que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeu-*
» *nesse !* » C'est pour cette réflexion, d'une profonde justesse, suggérée par la douleur, et qui est presque entièrement vraie, que je cite ce passage. Le monologue de la duchesse est interrompu par du bruit, à minuit.

— Bon, dit-elle, on vient m'arrêter, tant mieux cela m'occupera de leur disputer ma tête.

Il n'en est rien. Le comte Mosca lui envoie leur plus fidèle courrier pour lui apprendre, avant toute l'Europe, les événemens de Parme et les détails de la mort de Ranuce-Ernest IV : il y a eu révolution, le tribun Palla-Ferrante a failli triompher, il a employé les 50,000 francs de diamans au triomphe de sa chère république au lieu de les donner à ses enfans ; l'émeute a été comprimée par Mosca, qui a servi sous Napoléon en Espagne, et qui a déployé la valeur du soldat et le sang-froid de l'homme d'état;

il a sauvé Rassi, ce dont il se repentira cruellement ; enfin il donne les détails de l'arrivée au trône de Ranuce-Ernest V, jeune petit prince amoureux de la Sanseverina. La duchesse peut revenir. La princesse douairière, qui l'adore par des raisons que le lecteur connait et qu'il a saisies dans les intrigues de la cour au moment où la duchesse y régnait, écrit une lettre charmante à la Sanseverina, nommée duchesse de son chef, et grande-maîtresse. Cependant il n'est pas prudent que Fabrice revienne encore, il faut faire anéantir la sentence en révisant le procès.

La duchesse cache Fabrice à Sacca, et rentre triomphante dans Parme. Ainsi le sujet renaît de lui-même sans effort, sans monotonie. Il n'y a pas la moindre similitude entre la première faveur de l'innocente Sanseverina, sous Ranuce-Ernest IV, et la faveur de la duchesse qui l'a fait empoisonner, sous Ranuce-Ernest V. Le jeune prince de vingt ans est amoureux fou d'elle, le péril de la criminelle est contrebalancé par le pouvoir sans bornes de la grande-maîtresse de la douairière. Ce Louis XIII au petit pied trouve son Richelieu dans Mosca. Le grand ministre, dans l'émeute, emporté *par un reste de zèle*, d'enthousiasme, l'a nommé un enfant. Ce mot est resté sur le cœur du prince, il l'a blessé. Mosca lui est utile, mais le prince qui n'a que vingt ans pour la politique, a cinquante ans pour l'amour-propre. Rassi travaille dans l'ombre, il fouille le peuple et l'Italie, il apprend que Palla Ferrante pauvre comme Job, a vendu huit à dix diamans à Gênes. Pendant les travaux souterrains du Fiscal-Général, la joie est à la cour. Le prince, jeune homme timide, comme tous les jeunes gens timides, attaque la femme de quarante ans, il s'y acharne, il

est vrai que la Gina, plus belle que jamais, ne paraît plus que trente ans, elle est heureuse, elle rend Mosca très heureux, Fabrice est sauvé, il sera rejugé, absous, et sera, la sentence abolie, coadjuteur de l'archevêque qui a soixante-dix-huit ans, avec collation de future succession.

Clélia seule inquiète la duchesse de San-Giovani. Quant au prince, elle s'en amuse. On joue des comédies au palais (des comédies *dell'arte*, où chaque personnage invente le dialogue à mesure qu'il le dit, et dont le plan est affiché dans la coulisse, des espèces de charades en action, avec intrigue). Le prince prend les rôles d'amoureux, et la Gina est toujours la jeune première. A la lettre, la grande maîtresse danse sur un volcan. Ce passage de l'œuvre est charmant. Au beau milieu d'une de ces comédies, voici ce qui arrive. Rassi a dit au prince : — Votre altesse veut-elle donner cent mille francs pour savoir au juste quel a été le genre de mort de son auguste père. Il a eu les cent mille francs, parce que le prince est un enfant. Rassi a tenté de séduire la première femme de la duchesse, cette femme a tout dit à Mosca. Mosca lui a dit de se laisser séduire. Rassi veut une seule chose, faire examiner les diamans de la duchesse par deux orfèvres. Mosca place des contre-espions et apprend que l'un des orfèvres curieux, est le frère de Rassi. Mosca vient dans l'entr'acte de la comédie avertir de ceci la duchesse, qui était fort gaie.

— J'ai bien peu de temps, dit-elle à Mosca, mais allons dans la salle des gardes. Là elle dit en riant à son ami, le ministre : — Vous me grondez toujours quand je dis des secrets inutilement, eh ! bien, c'est moi qui ai appelé au trône Ernest V ; il fallait ven-

ger Fabrice, que j'aimais bien plus qu'aujourd'hui, quoique toujours très innocemment. Vous ne croyez guère à cette innocence, mais peu importe ! puisque vous m'aimez malgré mes crimes. Eh ! bien, j'en ai un dans ma vie : Ferrante Palla a eu mes diamans. J'ai fait pis, je me suis laissée embrasser pour qu'il empoisonnât l'homme qui voulait empoisonner notre Fabrice. Où est le mal ?

— Et vous me racontez cela dans la salle des gardes, dit le comte *un peu stupéfait.*

Ce dernier mot est charmant.

— C'est que je suis pressée, dit-elle, le Rassi est sur les traces, mais je n'ai pas parlé d'insurrection, j'abhorre les jacobins. Réfléchissez et dites-moi votre avis après la pièce.

— Je vous le dirai tout de suite, répond Mosca sans se déferrer, vous tenez le prince dans la coulisse, faites-lui perdre la tête, mais en tout bien tout honneur... au moins !

On appelle la duchesse pour son entrée, et elle retourne à la coulisse.

L'adieu de Palla Ferrante à son idole est une des belles choses de cet ouvrage où il y a tant de belles choses ; mais nous arrivons à la scène capitale, à la scène qui couronne l'œuvre, au brûlement des papiers concernant l'instruction faite par Rassi que la grande maîtresse obtient de Ranuce-Ernest V et de la princesse douairière, scène terrible où elle est tantôt perdue, tantôt sauvée, au gré des caprices de la mère et du fils qui se sentent dominés par le génie de cette espèce de princesse des Ursins. Cette scène n'a que huit pages, mais elle est sans pareille dans l'art littéraire. Il n'y a rien d'analogue à quoi elle se puisse comparer, elle est unique. Je n'en dis rien,

il suffit de la signaler. La duchesse triomphe, elle anéantit les preuves et emporte même un des cartons pour Mosca, qui prend les noms de quelques témoins et qui s'écrie : « Il était temps, ils y arrivaient ! » Le Rassi est au désespoir : le prince a donné des ordres pour la révision du procès de Fabrice. Fabrice, au lieu de se constituer prisonnier, selon le désir de Mosca, à la prison de la ville qui est sous les ordres du premier ministre, retourne aussitôt à sa chère citadelle où le général, qui se croyait déshonoré par l'évasion, l'enferme rigoureusement en se proposant de s'en débarrasser. Mosca répondait de lui, corps pour corps, à la prison de la ville; mais à la citadelle Fabrice est perdu.

C'est un coup de foudre que cette nouvelle pour la duchesse, elle reste sans parole et sans entendement. L'amour pour Clélia ramenant Fabrice aux lieux où est pour lui la mort et où cette fille lui donnera un moment de bonheur qu'il vient de payer de sa vie? cette pensée l'assomme, et le danger imminent de Fabrice l'achève.

Ce danger préexiste, il n'est pas créé pour la scène même, il est le résultat des passions soulevées par Fabrice durant sa première détention, par son évasion, par la fureur de Rassi forcé de signer l'ordonnance de révision du procès. Ainsi, jusque dans les détails les plus minutieux l'auteur obéit fidèlement aux lois de la poétique du roman. Cette exacte observation des règles, soit qu'elle vienne du calcul, de la méditation, et de la déduction naturelle d'un sujet bien choisi, bien développé, fécond, ou de l'instinct particulier au talent, produit ce puissant et durable intérêt des grands, des beaux ouvrages.

Mosca, au désespoir, fait comprendre à la duchesse

l'impossibilité de faire croire à un jeune prince qu'on puisse empoisonner un prisonnier dans son Etat et offre de se défaire de Rassi. — « Mais, dit-il, vous savez comme je suis nigaud de ce côté-là. Quelquefois à la chute du jour, je pense à ces deux espions que j'ai fait fusiller en Espagne.

— Rassi doit donc la vie, répond la duchesse, à ce que je vous aime mieux que Fabrice, je ne veux pas empoisonner les soirées de la vieillesse que nous avons à passer ensemble.

La duchesse court à la forteresse et s'y convainc du danger de Fabrice, elle va chez le prince ! Le prince est un enfant qui, selon les prévisions du ministre, ne comprend pas le danger qui menace un innocent dans *sa* prison d'état. Il ne veut pas se déshonorer, mettre en jugement sa propre justice. Enfin, pressée par l'imminence (le poison est donné), la duchesse arrache l'ordre de délivrer Fabrice en l'échangeant contre la promesse d'être à ce jeune prince. Cette scène a son originalité, après celle de l'incendie des papiers. Lors de l'incendie, il ne s'agissait pour Gina que d'elle, dans celle-ci il s'agit de Fabrice. Fabrice acquitté, nommé coadjuteur de l'archevêque avec collation de future succession, ce qui équivaut à l'archevêché, la duchesse trouve des moyens d'éluder sa promesse par un de ces dilemmes que les femmes qui n'aiment pas savent toujours trouver avec un sang-froid désespérant. Elle est jusqu'au bout la femme de grand caractère qui a débuté comme vous savez. Il s'en suit un changement de ministère. Mosca quitte Parme avec sa femme, car la duchesse et lui, devenus veufs, se sont mariés. Mais tout va mal, et le prince rappelle au bout d'un an le comte et la

comtesse Mosca. Fabrice est archevêque et en grande faveur.

Suivent les amours de Clélia et de l'archevêque Fabrice, qui finissent par la mort de Clélia, par celle d'un enfant chéri, et par la retraite de l'archevêque démissionnaire qui meurt sans doute après un long supplice, à la Chartreuse de Parme.

Je vous explique cette fin en deux mots, car, malgré de beaux détails, elle est plutôt esquissée que finie. S'il avait fallu développer le roman de la fin comme l'est celui du commencement, il eut été difficile de savoir où se serait arrêté l'œuvre. N'y a-t-il pas tout un drame dans l'amour chez un prêtre ? Aussi est-ce tout un drame que l'amour du coadjuteur et de Clélia. Livre sur livre !

M. Beyle a-t-il eu quelque femme en vue en peignant la Sanseverina? Je le crois. Pour cette statue comme pour le prince et pour le premier ministre, il y a eu nécessairement un modèle. Est-il à Milan? est-il à Rome, à Naples, à Florence ? Je ne sais. Quoique je sois intimement persuadé qu'il existe des femmes comme la Sanseverina, mais en très petit nombre, et que j'en connaisse ; je crois aussi que l'auteur a peut-être grandi le modèle, et l'a complètement idéalisé. Malgré ce travail qui éloigne toute ressemblance, on peut trouver dans la princesse B..... quelques traits de la Sanseverina. N'est-elle pas Milanaise ? N'a-t-elle pas subi la bonne et la mauvaise fortune? n'est-elle pas fine et spirituelle ?

Vous connaissez maintenant la charpente de cet immense édifice, et je vous en ai fais faire le tour. Ma rapide analyse, hardie, croyez-moi, car il faut de la hardiesse pour entreprendre de vous donner

une idée d'un roman construit avec des faits aussi serrés que ceux de *la Chartreuse de Parme*; mon analyse, quelque sèche qu'elle soit, vous en a dessiné les masses, et vous pouvez juger si la louange est exagérée. Mais il est difficile de vous détailler les sculptures fines et délicates qui enrichissent cette solide construction, de s'arrêter devant les statuettes, les tableaux, les paysages, les bas reliefs qui la décorent. Voici ce qui m'est arrivé. A la première lecture, qui m'a tout-à-fait étonné, j'ai trouvé des défauts. En relisant, les longueurs ont disparu, je voyais la nécessité du détail qui, d'abord, m'avait semblé trop long ou diffus. Pour bien vous en rendre compte, j'ai parcouru l'ouvrage. Pris alors par le faire, j'ai contemplé plus long-temps que je ne le voulais ce beau livre, et tout m'a paru très harmonieux, lié naturellement ou avec art, mais concordant.

Voici cependant les erreurs que je relève, moins au point de vue de l'art, qu'en vue des sacrifices que tout auteur doit savoir faire au plus grand nombre.

Si j'ai trouvé de la confusion à la première lecture, cette impression sera celle de la foule, et dès-lors évidemment ce livre manque de méthode. M. Beyle a bien disposé les événemens, comme ils se sont passés ou comme ils devraient se passer; mais il a commis dans l'arrangement des faits la faute que commettent quelques auteurs, en prenant un sujet vrai dans la nature qui ne l'est pas dans l'art. En voyant un paysage, un grand peintre se gardera bien de le copier servilement, il nous en doit moins la Lettre que l'Esprit. Ainsi, dans sa manière simple, naïve et sans apprêt de conter, M. Beyle a risqué de paraître confus. Le mérite qui veut être

étudié, court le risque de rester inaperçu. Aussi souhaiterais-je, dans l'intérêt du livre, que l'auteur commençât par sa magnifique esquisse de la bataille de Waterloo, qu'il réduisît tout ce qui la précède à quelque récit fait par Fabrice ou sur Fabrice pendant qu'il gît dans le village de Flandre où il est blessé. Certes, l'œuvre y gagnerait en légèreté. Les del Dongo père et fils, les détails sur Milan, tout cela n'est pas le livre : le drame est à Parme, les principaux personnages sont le prince et son fils, Mosca, Rassi, la duchesse, Palla Ferrante, Ludovic, Clélia, son père, la Raversi, Giletti, Marietta. D'habiles conseillers ou des amis doués du simple bon sens, auraient pu faire développer quelques portions que l'auteur n'a pas cru aussi intéressantes qu'elles le sont, auraient demandé le retranchement de plusieurs détails inutiles malgré leur finesse. Ainsi l'ouvrage ne perdrait rien à ce que l'abbé Blanès disparut entièrement.

J'irai plus loin, et ne transigerai point devant cette belle œuvre sur les vrais principes de l'Art. La loi dominatrice est l'Unité dans la composition ; que vous placiez cette unité, soit dans l'idée mère, soit dans le plan, sans elle, il n'y a que confusion. Donc, en dépit du titre, l'ouvrage est terminé quand le comte et la comtesse Mosca rentrent à Parme et que Fabrice est archevêque. La grande comédie de la Cour est finie. Elle est si bien finie et l'auteur l'a si bien senti que c'est en cet endroit qu'il place sa MORALITÉ, comme faisaient autrefois nos devanciers au bout de leurs fabulations.

« On en peut tirer cette morale, dit-il : L'homme » qui approche de la cour compromet son bonheur, » s'il est heureux ; et, dans tous les cas fait dépendre

» son avenir des intrigues d'une femme de chambre.
» D'un autre côté, en Amérique, dans la républi-
» que, il faut s'ennuyer toute la journée à faire une
» cour sérieuse aux boutiquiers de la rue et devenir
» aussi bête qu'eux ; et là, pas d'opéra. »

Si, sous la pourpre romaine et la tête sous la mitre, Fabrice aime Clélia devenue marquise de Crezenzi, et que vous nous le racontiez, vous voulez alors faire, de la vie de ce jeune homme, le sujet de votre livre. Mais, si vous vouliez peindre toute la vie de Fabrice, vous deviez, vous homme si sagace, appeler votre livre FABRICE, *ou l'Italien au dix-neuvième siècle.* Pour se lancer dans une pareille entreprise, Fabrice aurait dû ne pas se trouver primé par des figures aussi typiques, aussi poétiques que le sont les Princes, la Sanseverina, Mosca, Palla Ferrante. Fabrice aurait dû représenter le jeune Italien de ce temps-ci. En faisant de ce jeune homme la principale figure du drame, l'auteur eût été obligé de lui donner une grande pensée, de le douer d'un sentiment qui le rendît supérieur aux gens de génie qui l'entouraient et qui lui manque. En effet, le Sentiment est égal au Talent. *Sentir* est le rival de *Comprendre*, comme *Agir* est l'antagonisme de *Penser.* L'ami d'un homme de génie peut s'élever jusqu'à lui par l'affection, par la compréhension. Sur le terrain du cœur, un homme médiocre peut l'emporter sur le plus grand artiste. Là est la justification des femmes qui aiment des imbéciles. Ainsi, dans un drame, une des ressources les plus ingénieuses de l'artiste est (dans le cas où nous supposons M. Beyle) de rendre supérieur par le Sentiment un héros qui ne peut lutter par le Génie avec les personnages qui l'entourent. Sous

ce rapport, le rôle de Fabrice exigerait une refonte. Le Génie du catholicisme devrait le pousser de sa main divine vers la *Chartreuse de Parme*, et ce Génie devrait de temps en temps l'accabler par les sommations de la Grâce. Mais alors l'abbé Blanès ne pourrait pas remplir ce rôle, car il est impossible de cultiver l'astrologie judiciaire et d'être un saint selon l'Église. L'ouvrage doit donc être ou plus court ou plus long.

Peut-être, les longueurs du commencement, peut-être cette fin qui recommence un livre et où le sujet est étranglé, nuiront-elles au succès, peut-être lui ont-elles déjà nui. M. Beyle, s'est d'ailleurs permis, dans ce livre quelques redites, sensibles seulement pour ceux qui connaissent ses premiers livres, mais ceux-là même sont nécessairement des connaisseurs, et se montrent difficiles. M. Beyle, préoccupé de ce grand principe : malheur en amour comme dans les arts, à qui dit tout ! ne doit pas se répéter, lui, toujours concis et qui laisse beaucoup à deviner. Malgré ses habitudes de sphinx, il est moins énigmatique ici que dans ses autres ouvrages, et ses vrais amis l'en féliciteront.

Les portraits sont courts. Peu de mots suffisent à M. Beyle, qui peint ses personnages et par l'action et par le dialogue ; il ne fatigue pas de descriptions, il court au drame et y arrive par un mot, par une réflexion. Ses paysages, d'un dessin un peu sec qui convient d'ailleurs au pays, sont faits lestement. Il s'attache à un arbre, au coin où il se trouve, il vous montre les lignes des Alpes qui de tous côtés environnent le théâtre de l'action, et le paysage est achevé. Le livre est surtout précieux aux voyageurs qui ont erré autour du lac de Come,

dans la Brianza, qui ont côtoyé les dernières masses des Alpes et parcouru les plaines de la Lombardie. L'esprit de ces paysages y est finement accusé, leur beau caractère est bien senti. On les voit.

Le côté faible de cette œuvre est le style, en tant qu'arrangement de mots, car la pensée éminemment française soutient la phrase. Les fautes que commet M. Beyle sont purement grammaticales : il est négligé, incorrect à la manière des écrivains du XVIIe siècle. Les citations que j'ai faites montrent à quelles sortes de fautes il se laisse aller. Tantôt un désaccord de temps dans les verbes, quelquefois l'absence du verbe; tantôt des *c'est*, des *ce que*, des *que*, qui fatiguent le lecteur, et font à l'esprit l'effet d'un voyage dans une voiture mal suspendue sur une route de France. Ces fautes assez grossières annoncent un défaut de travail. Mais si le français est un vernis mis sur la pensée, on doit être aussi indulgent pour ceux chez lesquels il couvre de beaux tableaux, que l'on est sévère pour ceux qui n'ont que le vernis. Si chez M. Beyle, ce vernis est ici quelque peu jaune, là et ailleurs écaillé par places, il laisse voir du moins une suite de pensées qui se déduisent d'après les lois de la logique. Sa phrase longue est mal construite, sa phrase courte est sans rondeur. Il écrit à peu près dans le genre de Diderot, qui n'était pas écrivain; mais la conception est grande et forte; mais la pensée est originale, et souvent bien rendue. Ce système n'est pas à imiter. Il serait trop dangereux de laisser les auteurs se croire de profonds penseurs.

M. Beyle se sauve par le sentiment profond qui anime la pensée. Tous ceux à qui l'Italie est chère, qui l'ont étudiée ou comprise, liront la *Chartreuse de Parme* avec délices. L'esprit, le génie, les mœurs,

l'ame de cette belle contrée vivent dans ce long drame toujours attachant, dans cette vaste fresque si bien peinte, si fortement colorée, qui remue le cœur profondément et satisfait l'esprit le plus difficile, le plus exigeant. La Sanseverina est l'Italienne, figure rendue avec le bonheur que Carlo Dolci a eu pour sa fameuse tête de la Poésie, Allori pour sa Judith, et Guercino pour sa Sybille de la galerie Manfrini. Dans Mosca, il peint l'homme de génie en politique aux prises avec l'amour. C'est bien l'amour sans phrases (la phrase est le défaut de Clarisse), l'amour agissant, toujours semblable à lui-même, l'amour plus fort que les affaires, l'amour comme les femmes le rêvent et qui donne un intérêt de plus aux moindres choses de la vie. Fabrice est bien le jeune Italien moderne aux prises avec le despotisme assez maladroit qui comprime l'imagination de ce beau pays; mais comme je viens de le dire, la pensée dominatrice ou le sentiment qui le pousse à se démettre de ses dignités et à finir à la Chartreuse manque de développemens. Ce livre exprime admirablement l'amour comme il est dans le Midi. Evidemment, le Nord n'aime pas ainsi. Tous ces personnages ont un sang chaud, fébrile, une vivacité demain, une rapidité spirituelle que n'ont ni les Anglais, ni les Allemands, ni les Russes qui n'arrivent aux mêmes résultats que par les calculs de la rêverie, par les méditations solitaires, par le raisonnement de l'ame éprise, par l'incendie de leur lymphe. M. Beyle a donné en ceci à cet ouvrage le sens profond, le sentiment qui assure la vie d'une conception littéraire. Mais, malheureusement, c'est presque un arcane qui veut être étudié. La *Chartreuse de Parme* est à une si grande élévation, elle

demande au lecteur une si parfaite connaissance de la Cour, du pays, de la nation, que je ne m'étonne point du silence absolu par lequel un pareil livre a été accueilli. Ce sort attend tous les livres qui n'ont rien de vulgaire. Le scrutin secret dans lequel votent un à un et lentement les esprits supérieurs qui font la renommée de ces ouvrages, se dépouille très tard. D'ailleurs, M. Beyle n'est point courtisan, il a la plus profonde horreur des journaux. Par grandeur de caractère ou par sensibilité d'amour-propre, dès que son livre paraît, il fuit, il part, il court à deux cent cinquante lieues pour n'en point entendre parler. Il ne réclame point d'article, il ne hante point les feuilletonnistes. Il s'est conduit ainsi lors de la publication de chacun de ses livres. J'aime cette fierté de caractère ou cette sensibilité d'amour-propre. Si l'on peut excuser la mendicité, rien ne plaide en faveur de cette quête de louanges et d'articles à laquelle se livrent les auteurs modernes. C'est la mendicité, le paupérisme de l'esprit. Il n'y a pas de chefs-d'œuvre tombés dans l'oubli. Les mensonges, les complaisances de la plume ne peuvent donner de vie à un méchant livre.

Après le courage de la critique vient le courage de l'éloge. Certes, il est temps de rendre justice au mérite de M. Beyle. Notre époque lui doit beaucoup : n'est-ce pas lui qui nous a révélé le premier Rossini, le plus beau génie de la musique ? Il a plaidé constamment pour cette gloire que la France n'a pas su s'approprier. Plaidons à notre tour pour l'écrivain qui connaît le mieux l'Italie, qui la venge des calomnies de ses vainqueurs, qui en a si bien expliqué l'esprit et le génie.

J'avais rencontré deux fois M. Beyle dans le monde,

en douze ans, jusqu'au moment où j'ai pris la liberté de le complimenter sur la *Chartreuse de Parme* en le trouvant au boulevart des Italiens. Chaque fois, sa conversation n'a point démenti l'opinion que j'avais de lui d'après ses ouvrages. Il conte avec cet esprit et cette grâce que possèdent, à un haut degré, MM. Charles Nodier et de Latouche. Il tient même de ce dernier pour la séduction de sa parole, quoique son physique, il est très gros, s'oppose au premier abord à la finesse, à l'élégance des manières; mais il en triomphe à l'instant, comme le docteur Koreff, l'ami d'Hoffmann. Il a un beau front, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique; enfin, il a tout-à-fait la physionomie de son talent. Il porte, dans la conversation, ce tour énigmatique, cette bizarrerie qui le pousse à ne jamais signer ce nom déjà illustré de Beyle, à s'appeler un jour Cotonnet un autre Frédéric. Il est, m'a-t-on dit, le neveu du célèbre travailleur Daru, l'un des bras de Napoléon. M. Beyle avait été naturellement employé par l'empereur. 1815 l'arracha nécessairement à sa carrière, il passa de Berlin à Milan, et c'est au frappant contraste de la vie du Nord et de celle Midi qui le frappa que nous devons cet écrivain. M. Beyle est un des hommes supérieurs de notre temps. Il est difficile d'expliquer comment cet observateur du premier ordre, ce profond diplomate qui, soit par ses écrits, soit par sa parole, a donné tant de preuves de l'élévation de ses idées et de l'étendue de ses connaissances pratiques, se trouve seulement consul à Civita-Vecchia. Nul ne serait plus à portée de servir la France à Rome. M. Mérimée a connu de bonne heure M. Beyle et tient de lui; mais il est plus élégant et plus facile. Les ou-

vrages de M. Beyle sont nombreux et se font remarquer par la finesse de l'observation, par l'abondance des idées. Presque tous concernent l'Italie. Il est le premier qui ait donné d'exacts renseignemens sur le terrible procès des Cenci ; mais il n'a pas suffisamment expliqué les causes de l'exécution, qui fut indépendante du procès, et emportée par des factions, exigée par la cupidité. Son livre de l'*Amour* est supérieur à celui de M. de Sénancour, il se relie aux grandes doctrines de Cabanis et de l'École de Paris ; mais il pêche par ce défaut de méthode qui, je viens de le dire, entache la *Chartreuse de Parme*. Il a risqué dans ce petit traité, le mot de *cristallisation* pour expliquer le phénomène de la naissance de ce sentiment, dont on s'est servi tout en s'en moquant, et qui restera, à cause de sa profonde justesse. M. Beyle écrit depuis 1817. Il a débuté par un certain sentiment de libéralisme; mais je doute que ce grand calculateur se soit laissé prendre aux niaiseries du gouvernement des deux chambres. *La Chartreuse de Parme* a un sens profond, qui n'est certes pas contraire à la monarchie. Il se raille de ce qu'il aime, il est Français.

M. de Chateaubriant disait, en tête de la onzième édition d'*Atala*, que son livre ne ressemblait en rien aux éditions précédentes, tant il l'avait corrigée. M. le comte de Maistre avoue avoir écrit dix-sept fois le *Lépreux de la Vallée d'Aoste*. Je souhaite que M. Beyle soit mis à même de retravailler, de polir la *Chartreuse de Parme*, et de lui imprimer le caractère de perfection, le cachet d'irréprochable beauté que MM. de Chateaubriant et de Maistre ont donnés à leurs livres chéris.

DE BALZAC.

LETTRES

SUR LA LITTÉRATURE, LE THÉATRE ET LES ARTS

III

A Madame la Comtesse E.

Je vous ai, dans ma dernière lettre, annoncé le succès probable de la *Confession de Nazarille*, par M. E. Ourliac, et le succès a eu lieu, malgré les obstacles que présentent et la saison et le procès Laffarge, et les bruits de guerre, et la question d'Orient. M. Ourliac a réuni cinq nouvelles, intitulées: *Suzanne*, *Collinet*, *la Confession de Nazarille*, *Psyllé*, *l'Epicurien*, en deux volumes in-octavo, tandis que je croyais à un seul roman; mais il a usé d'un droit acquis depuis long-temps à la littérature. Une seule nouvelle peut immortaliser un homme. *Werther*, *Manon Lescaut*, *Réné*, *Lavinia* ne tiendraient pas plus d'espace. Ceci n'est donc pas une question. M. Alfred de Musset, de qui je vous entretiendrai, vient de publier également six nouvelles sous le titre de *les Deux Maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*. Que toutes ces nouvelles soient inédites, ou

qu'elles aient déjà paru dans des journaux, cette dernière circonstance est aggravante par rapport aux fautes de la composition, voilà tout.

Suzanne est une cantatrice célèbre qui, à cela près qu'elle est au théâtre, ressemble tout-à-fait à Mlle Delachaux de *Ceci n'est pas un conte* de Diderot. Le calque est d'autant plus frappant que l'amant qui fait le malheur de Suzanne, un M. La Reynie, se trouve être un peu la copie de Gardeil. Dans Diderot, Mlle Delachaux est aimée purement et saintement par son médecin; dans le livre de M. Ourliac, Suzanne a pour père adoptif un pauvre musicien nommé Peters qui l'adore paternellement et maternellement. Il y a donc peu d'invention dans Suzanne. Je vais plus loin, les parties de cette nouvelle, la plus considérable des cinq, par lesquelles M. Ourliac a voulu s'écarter de son modèle, offrent quelques non-sens littéraires.

Diderot, qui eut été un grand conteur, qui n'a de style que quand il conte, et qui, malheureusement pour sa gloire, a peu cultivé cette belle partie de son talent, dont les contes n'ont même été dus qu'à des besoins de madame de Puisieux, sa maîtresse, nous a laissé dans sa misérable copie de Sterne, dans *Jacques le Fataliste*, deux diamans : l'histoire de madame de La Pommeraie et celle de l'ami Bigre. *L'Inconséquence des jugemens publics*, *Ceci n'est pas un conte*, et *Les deux amis de Bourbonne*, forment son bagage littéraire en ce genre. *Le Neveu de Rameau* n'a été publié qu'en 1817. Dans *Ceci n'est pas un conte*, cet homme, dont le caractère était exquis de naturel et qui n'en a que peu dans ses œuvres, a été simple, vrai, complet.

Certes, en racontant l'insensibilité de la belle

Rymer pour Tanié, et l'insensibilité de Gardeil pour Mlle Delachaux, Diderot a écrit un des grands morceaux de l'histoire du cœur humain. Evidemment, il a conclu pour la belle Rymer et pour Gardeil, tout en plaignant Mlle Delachaux et Tanié. L'amour est l'amour, il est ingrat et cruel, il s'en va comme il est venu, sans qu'on puisse savoir pourquoi. Ce n'est le plus prisé de tous les sentimens que parce qu'il est involontaire. La femme qui n'est pas mère est une monstruosité, la nature ordonne la maternité ; l'attachement au pays est un sentiment forcé, le sentiment religieux est inné, la passion du jeu est facultative; mais si nous naissons avec le sentiment de l'amour, nous ne sommes pas maîtres de ses applications. La destinée de la femme et sa seule gloire est de faire battre le cœur des hommes ; mais l'homme ne peut jamais répondre de la constance du phénomène. La femme est bien plus maîtresse de son amour que l'homme ne l'est du sien. La Nature et la Société sont dans une perpétuelle contradiction à ce sujet. Aussi pour étouffer la contradiction, toutes les sociétés ont-elles été fondées sur l'esclavage de la femme. Dès que, par l'amour, la femme revient à la nature, elle éprouve tous les malheurs de sa destinée primitive. La belle Rymer use de tous les droits que la Société lui donne. Gardeil est dans le Droit Naturel. Si les choses n'étaient pas ainsi, la Passion ne serait pas le plus beau poème qui se puisse inventer : les femmes aiment la poésie. *Manon Lescaut*, *la Courtisanne Amoureuse*, *Ceci n'est pas un conte*, *Adolphe*, *Werther*, *Clarisse*, *Phèdre* et *René* vous donnent la clé de presque toutes les situations du cœur humain en amour.

Gardeil, chez Diderot, est bien tout ce que de-

vait être cette nature méridionale. Quand il n'aime plus, il n'aime plus : il verrait mourir Mlle Delachaux, comme Louis XV vit enterrer la Pompadour, d'un œil sec.

M. Ourliac, pour dénouer une histoire absolument pareille, a supposé chez son La Reynie, un retour impossible vers sa victime. Gardeil, pour ne pas aimer Mlle Delachaux, n'en est pas moins un homme qui peut inspirer de l'estime. Qu'un tiers l'ennuie un peu trop à propos de Mlle Delachaux, il mettra l'épée à la main. Mais La Reynie est un lâche, il a peur d'un duel avec le gentilhomme qui aime Suzanne et qu'il a fait chasser de chez elle. Il est lâche avec elle, là où Gardeil est franc : une maîtresse doit être charmante, bien portante, agréer à tous les sens; Mlle Delachaux lui devient un objet de dégoût, il le lui dit ; c'est cruel mais c'est loyal. La Reynie tourmente Suzanne quand elle est jeune, belle, ravissante, et que tout Paris l'admire et l'applaudit au théâtre. Est-ce possible? Creusons toujours ce parallèle instructif.

Diderot, en grand artiste, n'a pas donné les antécédens de Gardeil et de Mlle Delachaux. Dans son récit, vif et pressé, vous ne voyez pas chez Gardeil, comme chez le La Reynie de M. Ourliac, un parti pris d'avoir Mlle Delachaux. Chez lui, les deux amans, également malheureux, se sont également aimés. Leur amour n'a peut-être péri que par une cohabitation constante, par le fait d'un mariage illicite. S'ils s'étaient mariés, ils eussent été les gens les plus malheureux du monde. Leur séparation est le moindre des malheurs qui les attendaient.

Ne croyez pas que ceci soit le hasard du génie, c'est toujours à cause de la manière dont une histoire est

racontée que nous nous y intéressons. Chaque sujet a sa forme spéciale. Diderot, dans *Ceci n'est pas un conte*, sue le vrai par toutes ses phrases.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait point, dans cette époque comme dans tous les temps, des jeunes gens, des La Reynie qui, voyant sur les planches une belle danseuse ou une belle cantatrice, ne forment en eux-mêmes le dessein d'en faire leur maîtresse, ne persistent dans leur plan en apercevant chez elle le luxe de la courtisane, les sacs d'or que procure le succès, et ne feignent un amour immodéré pour réussir; mais quand leur victime n'a plus rien, quand elle est vieille et laide, ils la laissent, ils sont franchement égoïstes, et ne s'avisent pas de venir pour les épouser, comme fait La Reynie, *in extremis*, dans un grenier, au milieu des loques, des guenilles et des haillons de la misère. Que cet horrible spectacle, que l'effet de sa barbarie touche ce misérable et qu'il se fasse prêtre, c'est un accident; mais ce fait isolé ne constitue pas un caractère. Le La Reynie de M. Ourliac aime par ambition une noble fille dans son pays, avant de venir à Paris y tuer la charmante Suzanne. A quoi bon ce détail inutile ? Ces deux femmes doivent-elles se rencontrer, agir, causer des péripéties dans le drame, y engendrer un antagonisme ? Non. Rien ne les lie l'une à l'autre. C'est une des plus grandes fautes qui se puissent commettre que d'introduire au début d'un livre un personnage qui ne sert à rien et qu'on ne reverra plus. Otez Mlle de Ceilhac, le roman est absolument le même. Ces incohérences, ces invraisemblances d'action, que la nature se permet souvent, sont funestes à la vie d'un livre.

Je ne cesserai de répéter que le vrai de la na-

ture ne peut pas être, ne sera jamais le vrai de l'art; que si l'art et la nature se rencontrent exactement dans une œuvre, c'est que la nature, dont les hasards sont innombrables, est alors arrivée aux conditions de l'art. Le génie de l'artiste consiste à choisir les circonstances naturelles qui deviennent les élémens du Vrai littéraire, et s'il ne les soude pas bien, si ces métaux ne font pas une statue d'un beau ton, d'un seul jet, eh! bien, l'œuvre est manquée.

Le retour de La Reynie aux choses religieuses, après une vie pleine de honte et de lâchetés, est dans la nature méridionale. Mais, pour nous faire comprendre ce fait, il faudrait tout un livre. Le comte de Comminges vient au rendez-vous chez sa maîtresse, la voit morte dans sa bière, et se fait trapiste; pour convertir cet accident en un dénoûment possible, ne faut-il pas un livre entier. La Nature n'a pas besoin de livre, le fait est expliqué par cela seul qu'il est. Pour le faire passer de l'état d'action vivante à l'action probable d'un livre, l'écrivain doit nous en montrer toutes les racines. Le trapiste n'avait à rendre de comptes qu'à Dieu, les auteurs en doivent à tout le monde.

Quand nous lisons un livre, il y a en nous une conscience du vrai qui nous crie : C'est faux! à tout détail impossible. Quand cette conscience a trop crié, comme elle a crié chez tout le monde, le livre n'a point et ne saurait avoir de valeur. Le secret des succès universels, éternels, est dans le vrai. Noble, ou ignoble, chaque homme contredira La Reynie. Noble, un homme se dit qu'il agirait comme l'amant chassé, comme M. d'Haubertchamp, il adorerait Suzanne. Ignoble, il se gar-

derait bien de tuer, de faire trop souffrir, de retirer du théâtre, de ruiner une adorable créature applaudie et pleine de talent qui lui procure des jouissances de vanité, la vie la plus heureuse et comme une auberge où il peut attendre les hasards de la vie parisienne et réaliser les rêves de son ambition. Un drôle comme La Reynie est alors une horrible exception. Je l'ai dit déjà, je crois, mais il est bon de le répéter, les héros de roman ne doivent pas être des exceptions. Deux caractères accessoires, celui de Péters et celui du gentilhomme, M. d'Haubertchamp, n'ont rien de neuf non plus; ils se promènent depuis long-temps sur la place publique de la littérature. Il y a du Ralph d'*Indiana* dans Péters, et aussi quelque chose d'allemand, de naïf qui se rencontre dans les personnages d'Alphonse Karr : ces deux figures n'ont rien d'original.

Ces observations que je vous devais, une fois faites, il est certain que *Suzanne* se lit avec plaisir. Ce volume est supérieur à beaucoup d'autres qu'on a vantés, il s'y trouve de charmans détails dans la passion de Suzanne pour La Reynie. M. Ourliac a l'entente des délicatesses de la femme. Certes, une personne difficile comme vous l'êtes, sera contente d'avoir lu un volume où elle a rencontré des scènes comme celle où Suzanne ruinée, sans asile et sans pain, trouve de l'argent pour apporter des fleurs, dans deux pots de porcelaine, à La Reynie qui les casse ; comme celle où La Reynie, par un de ces éclairs de vigueur si fréquens chez les méridionaux, vient souper chez la cantatrice sans invitation, insulte les convives, compromet Suzanne, si chaste, si pure, et si belle jusque là, et finit par devoir à cette lueur d'énergie qui simule l'amour, la récompense refusée à l'amour

vrai de M. d'Haubertchamp. Ces deux scènes, entre autres, annoncent un vrai talent. Elles ne sont pas dans Diderot. Mais pour faire comprendre sur quoi porte ma critique, il est clair que mademoiselle Delachaux comporte le sentiment qui pousse Suzanne à sacrifier son dernier morceau de pain pour donner des fleurs à l'ingrat. Quand tout est fini pour Mademoiselle Delachaux, elle explique à son docteur qu'elle ne peut plus aimer, et demeure, seule, calme en taisant ses douleurs. Suzanne va, vient, s'agite, se fait rouler dans les escaliers. Mademoiselle Delachaux a noblement sauté par la fenêtre. L'une est quelque peu grisette ; tandis qu'il y a de la fierté, de la noblesse, de la race chez l'héroïne de Diderot. Pour être juste, il faut aussi reconnaître que le seul côté par lequel La Reynie diffère de Gardeil est assez bien traité. Bien des femmes supérieures que les hasards de l'amour a mises entre les mains de ces petits êtres, envieux de tout, même de leurs maîtresses, mécontens d'eux-mêmes et les punissant des mécomptes dont ils sont seuls coupables, reconnaîtront une peinture exacte mais triste de ces bourreaux qui les ont fait souffrir pour se donner l'apparence d'une supériorité.

Enfin, il est dans ce livre un intérêt réel. Comme tous les lecteurs ne sont pas de votre force, et n'ont pas votre mémoire, il amuse, il est intéressant, il plaira. Le libraire n'aura pas à se plaindre. Mais l'auteur devra méditer ces observations, et ne pas se prendre à son succès ; d'autant plus qu'il fait preuve dans *Suzanne* de qualités littéraires précieuses. Après le sujet, il y a le faire. Or, son faire est excellent. A part quelques emmêlemens dans le fil des idées, sa phrase est nette, vive, précise. M. Ourliac peut devenir un

écrivain ; mais il n'a pas encore étudié le travail que demande la langue française, et dont les secrets sont surtout dans l'admirable prose de Charles Nodier : il entasse imparfait sur imparfait pendant trois ou quatre pages, ce qui fatigue et l'œil et l'oreille et l'entendement ; quand il a trop de l'imparfait, il se sert du verbe au prétérit. Il ne sait pas encore varier la forme de la phrase, il ignore les ciselures patientes que veulent les phrases incidentes et la manière de les grouper. Entre la Force qui marche, à l'instar de Bossuet ou de Corneille, par la seule puissance du verbe et du substantif, et le style ample, fleuri qui donne de la valeur aux adjectifs, il y a l'écueil de la monotonie des temps du verbe. Cet écueil, M. Ourliac ne l'a même pas soupçonné. Néanmoins, il y a chez lui les rudimens d'un style particulier, sans ampleur, mais suffisant. Excepté mes observations sur la phrase en elle-même, je n'ai pas vu trop de fautes dans *Suzanne*. Les fautes sont dans la musique et non dans l'instrument.

La Confession de Nazarille est un pastiche d'après Scarron, *Psyllé* est un pastiche d'après Hamilton, *l'Epicurien* est comme une page de Candide, mais retournée contre la philosophie de Voltaire ; *Suzanne* est décalquée d'après *Ceci n'est pas un conte* de Diderot ; M. Ourliac n'a donc à lui, dans les cinq nouvelles, que *Collinet*. Aussi, pour moi, *Collinet* est-il le morceau capital de cette publication. *Collinet* est écrit du style qui a servi pour *Suzanne*, et comme il n'y a d'imitation, ni dans le sujet, ni dans la forme, c'est sur ce petit conte qu'il faut juger M. Ourliac.

Collinet est un jeune comédien de province, ce que, dans l'argot du théâtre, on appelle un cabotin ; mais ce cabotin doit devenir un grand artiste, un co-

médien illustre. Il est dans une ville de province, livré aux familiarités des dandys de l'endroit, leur camarade d'abord, leur commensal au café, puis leur bouffon ; enfin leur *pâtiras*, la cible où s'adressent tous les coups ; le Triboulet à qui l'on n'accorde que la faculté d'amuser la cour. Quand Collinet, qui a beaucoup de cœur et des qualités secrètes exquises, devient amoureux d'une jeune fille innocente, pure, simple, née dans une famille bourgeoise à mœurs austères ; ce bel amour, ravissant de part et d'autre, est pris, par les ignobles railleurs de la petite ville, pour un sujet de plaisanterie. On introduit le comédien dans la famille Sorel, qui a horreur des comédiens, on l'y présente comme un jeune homme de la société, *puis on découvre sa profession et il est mis à la porte par le* père. Enfin, Clémence, la jeune personne aimée de Collinet n'ayant pas compris pourquoi M. Sorel, l'a renvoyé, les railleurs amènent cette jeune personne au théâtre où Collinet joue un rôle bouffon de l'emploi des *queues rouges*, le cœur et la valeur lui manquent en apercevant Clémence, il est sifflé, criblé de pommes crues et quitte la petite ville.

La famille Sorel a du malheur. M. Sorel perd sa place. Quelques années après, Pelletier le chef des railleurs qui ont tant tourmenté Collinet, M. Sorel et Clémence se trouvent à Paris. Pelletier apprend à M. Sorel qu'il n'y a qu'un homme qui puisse lui faire rendre justice et son emploi. Cet homme est le plus grand acteur de Paris, et cet acteur a joué jadis dans leur petite ville. Sorel y va, reconnaît Collinet et se croit perdu. Collinet se montre dans toute sa gloire à celle qu'il aime, procure une place dans l'administration du théâtre à

M. Sorel, et il épouse sa Clémence toujours aimée, ce qui est un dénoûment peu probable.

Il eut été bien autrement beau de montrer la vie impériale du grand artiste, ses amitiés illustres, ses attachemens bizarres, et de laisser tomber l'omnipotente protection de ce Talma supposé sur Clémence ébahie, rapetissée. Le dénoûment bourgeois, bon pour le parterre qui voit *Kean* aux Variétés, n'est pas en harmonie avec la réalité, ni avec la psycologie. Au moins aurait-il fallu montrer Collinet rassasié de succès, et il n'y a pas un mot qui puisse le faire croire. Espérons que l'auteur complètera quelque jour ce petit ouvrage qui vaut la peine d'être corrigé.

Le sujet a deux parties. La première est le malheur de Collinet en province. La seconde est son éclatante revanche à Paris. Dans les proportions adoptées par M. Ourliac, la première partie est traitée avec talent; mais la seconde est bien inférieure à la première, en ne s'en tenant qu'à ce que je viens de dire du dénoûment. Pour les rendre égales, il faudrait que, dans l'ordre de choses qui leur est propre, les infortunes de Pelletier et celles de la famille Sorel à Paris, fussent développées comme celles de Collinet l'ont été dans la première partie, et que Collinet pesât sur eux. Les Sorel, les Pelletier devaient subir quelque mystification douce, en échange de leurs atroces railleries. Le grand artiste aurait été fin, élégant, gracieux, là où les provinciaux avaient été si cruels, si lâches, si crapuleusement bêtes. Je ne demande pas la symétrie exacte que veulent les idées musicales, mais quelque chose d'analogue que réclamait le logique de cette composition. Certes, le château de Chenonceaux est une belle chose, mais il

manque sur la rive gauche une masse de bâtimens semblable à celle qui orne la rive droite du Cher. Collinet est inachevé comme ce célèbre édifice et souffre de ce défaut de correspondance entre les deux parties de l'œuvre. Le lecteur en est d'autant plus frappé, que la première est vive, brillante, vraie, bien écrite et très bien contée, sans longueurs, avec une rapidité qui semble devoir être une des qualités de M. Ourliac. Il est impossible, sans beaucoup de talent, d'émouvoir en prenant ce tour de narration tout voltairien, et vous ne lirez pas sans émotion le récit des infortunes de Collinet. A la contre-partie, l'auteur a bien certainement faibli.

Si M. Ourliac avait pris conseil de quelques amis qui lui eussent dit de développer la seconde partie, de la retravailler, d'ajouter quelques pages pour mieux poser Pelletier, ce stupide et bourgeois boute-en-train des jeunes gens de la petite ville, afin de mieux faire sentir combien Collinet est supérieur ; puis quelques développemens nécessaires pour dessiner un peu mieux qu'il ne l'est l'intérieur de la famille Sorel ; certes *Collinet*, dont l'étendue aurait alors été presque aussi considérable que celle du roman de Suzanne, eut fait à M. Ourliac, dès à présent, la réputation à laquelle il aspire et qu'il conquerra sans doute. *Collinet* est, pour un critique consciencieux, l'œuvre remarquable de ces deux volumes, elle contient de sérieuses promesses. J'ai d'ailleurs reconnu, dans tout ceci, du travail et de la volonté. Racine a commencé par un pastiche de Corneille, et ces sortes d'études sont excellentes, elles apprennent l'art ; seulement, on ne doit les publier que quand elles sont amusantes : M. Ourliac, lui, n'a pas eu tort. Peut-être trouvera-il ailleurs une indulgence trop

amie, voire des éloges; mais ce serait le trahir que de ne pas lui dire, ici, la vérité.

Je crois M. Ourliac appelé plus particulièrement à faire du dialogue et des œuvres de théâtre que des livres qui exigent de longues veilles, uniquement pour le style : il a cette soudaineté d'esprit, cette saillie méridionale si précieuses pour les ouvrages dramatiques, son talent comporte cette netteté d'idées, cette vivacité d'aperçus qui distinguent les auteurs comiques. Ici, mon intention n'est pas de lui dire qu'il ne doit écrire ni des nouvelles ni des romans. Lesage n'a-t-il pas fait *Gilblas* et *Turcaret*? Mais je crois de mon devoir de lui indiquer une route où l'attendent de beaux succès. *Collinet* contient une puissante et belle comédie, nous en verrons peut-être tirer quelque misérable vaudeville ; tandis que si les destinées du Théâtre-Français étaient entre des mains dignes de les diriger, M. Ourliac serait déjà prié peut-être de travailler. Ce jeune homme, chez qui se montre le talent dramatique, aidé, soutenu, nous donnerait certainement une de ces grandes comédies qui manquent au Théâtre-Français, et que l'on continue à demander aux gens les plus incapables de les faire.

Je trouve une preuve à ma prédiction dans la ressemblance qui existe entre le style de M. Ourliac et celui de M. Alfred de Musset, à qui nous devons déjà deux volumes dialogués où s'est révélé, de l'aveu des plus savans, le génie dramatique, et qui vient de publier les six nouvelles dont je vous ai parlé. Ce qui prouve que M. Ourliac appartient par son style et son esprit à l'Ecole des Idées.

M. Alfred de Musset qui, dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, avait conservé quelques allures

poétiques, qui n'y était pas le maître de son sujet, qui s'y laissait emporter à quatre pages de dithyrambe sur la walse, et qui s'égarait assez complaisamment dans les prairies, s'est montré cette fois tout-à-fait prosateur et prosateur élégant. Ses nouvelles, bien conçues, bien exécutées, sont racontées avec le style net, aux contours précis dont s'est servi M. Ourliac; mais il n'y a pas de comparaison à faire entre eux. Quoique jeune, M. Alfred de Musset est un vieil athlète. Il s'est déjà escrimé dans sept ou huit volumes in-octavo, tant en vers qu'en prose et en dialogue avec bien des sujets, bien des modes et bien des conceptions.

Les Deux Maîtresses, *Emmeline*, et surtout *Frédéric et Bernerette*, qui est l'œuvre le plus remarquable des nouvelles de M. Alfred de Musset, comme Collinet est celle des cinq nouvelles de M. Ourliac, appartiennent à ce genre éminemment français qui se trouve caractérisé dans l'Étude sur M. Beyle. M. de Musset est un poète qui a su se faire sa place entre MM. de Lamartine, Victor Hugo, de Béranger, de Vigny, et Casimir Delavigne. Sa muse est une noble muse, gaie, tendre, bouffonne, et quelquefois épique. Elle a de belles idées et de belles images, elle dialogue fièrement et spirituellement, elle courtise tous les pays, elle chante une ballade allemande, elle fait du Drame espagnol, elle conte, elle chausse le brodequin ou le cothurne, elle s'arme de castagnettes et danse un boléro, elle lance des chansons qui sont des chefs-d'œuvre et que le monde répète; elle se moque de Byron ou l'imite; elle peut, elle sait être mélancolique, elle est grande dame ou courtisane, elle plaît, mais surtout, elle n'a pas la moindre prétention blessante, tout en

ne s'abandonnant pas elle-même et se disant amoureuse de la gloire. Je n'ai rencontré personne qui n'aimât pas la littérature de M. de Musset ; quant à moi, je le dis, elle me plaît infiniment. Voici ce qu'est *les Deux Maîtresses.*

Un jeune homme, de médiocre condition, aime deux femmes, une marquise et une petite bourgeoise qui se ressemblent. La marquise est le symbole et la réalisation des désirs de luxe et d'élégance de Valentin, qui, semblable à tous les jeunes gens pauvres, rêve la richesse. La bourgeoise est une douce et tendre figure, la madame Pierson de *l'Enfant du Siècle*, une femme, comme disent les Italiens, sympathique (*simpatica*). M. de Musset s'est servi de ce mot qu'emploient les Italiens modernes pour signifier un monde de choses, mais qui n'est en usage que dans l'Italie du Nord. Rome et Naples ne le comprennent pas. Valentin est très heureux avec ces deux femmes. Après quelques incidens de cette double passion qui ne peut pas aller long-temps comme les bœufs et qui doit se brouiller, Valentin, quoique la marquise lui offre de partir avec lui, choisit la pauvre et l'aimante madame veuve Delaunay. Ce dénoûment, excessivement bourgeois, n'est pas trop dans les habitudes de l'auteur. Rien n'est coquet, n'est élégant et pur de dessin, comme cette narration, facile, entraînante, pleine de détails heureux. Cependant M. de Musset y commet une faute impardonnable, et de laquelle tout narrateur doit se corriger en la laissant à MM. Paul de Kock, Victor Ducange et Pigault-Lebrun. Dès que, dans un ouvrage, l'auteur se montre et vous parle de lui, l'illusion cesse. L'auteur, en parlant de lui, produit dans l'esprit de son lecteur le même effet que produirait sur une salle

attentive un acteur en s'avançant vers la rampe, faisant les trois saluts, interrompant son rôle pour dire : Messieurs, notre camarade Mlle Mars, étant indisposée, fait réclamer votre indulgence ! Moi, je prends aussitôt mon chapeau, je réclame le bras de mon ami, en lui disant : Sortons ! Je ne pourrai plus voir ni *Tartufe,* ni *Elmire ;* je verrai le comédien Fleury et Mlle Mars. Le charme est rompu. L'effet est pire encore quand, en tenant un livre dans mon lit, le lisant à la lueur des bougies, croyant que Valentin, Mme Delaunay, la marquise de Parnes existent, quand ces personnages parlent et marchent devant moi, je lis : *Tournez la page, elles vont entrer en scène;* ou bien, *notre héros.* Je sais bien que M. de Musset a feint d'adresser le récit à une femme ; mais quand on prend cette forme permise, il faut alors la compléter et donner l'histoire comme un fragment de conversation et achever le cadre. En commençant par : « Croyez-vous, madame, qu'il serait possible d'être amoureux de deux personnes à la fois? On ne doit pas dire : Tournez la page. Si c'est une lettre, que ce soit une lettre. Si c'est une conversation, que ce soit une conversation. Si c'est un drame, ne laissez pas voir le garçon de service qui allume les quinquets d'un *portant.* La foi est comme la pudeur, une femme ailée qui s'envole au moindre bruit, au moindre soupçon, qui s'effarouche d'un geste.

Emmeline, la seconde nouvelle, est sous ce rapport irréprochable.

Emmeline, comme *la Marquise* de George Sand, comme *Matteo Falcone* de Mérimée, comme *Claude Gueux* de Victor Hugo, comme *René* de Châteaubriand, est une de ces pages où l'artiste, l'écri-

vain, le poëte donnent la mesure entière de leur talent; mais il y manque une chose essentielle qui l'empêche d'être tout ce que sont les Nouvelles dont je parle. Et cependant ces cent pages, car Emmeline tient en cent pages, sont pleines. Elles valent un long roman en deux volumes. Si le sujet était original, ce serait le parfait de la Nouvelle moderne. Emmeline a le tort impardonnable de venir après dix ans de littérature, pendant lesquels hommes de talent, hommes d'esprit, bons et mauvais auteurs ont découvert, analysé les plaies de la femme sans les guérir. Les femmes incomprises sont devenues ridicules. On a tué pour un temps l'adultère en littérature, quoiqu'il aille toujours son petit train dans le monde. Je ne prétends pas qu'un grand esprit ne saura pas tirer une belle œuvre de la carrière d'où sont sortis tant de blocs, mais Emmeline n'a rien de neuf. Le public est incapable de sentir les différences que M. de Musset y a mises par son style entre les vulgarités qui nous ont assailli. Le style n'y triomphe pas des caractères ni des situations vulgaires. M. de Musset a bien plus de pénétration qu'il n'en faut pour savoir que la France renouvelle par chaque lustre son mobilier littéraire : le poignard, — le cadavre, — l'horreur, — le moyen-âge, — l'adultère, — l'intime, — l'historique, tout est fourbu. Enfin, le système de la plaisanterie elle-même a besoin d'être changé. Robert-Macaire est vieux. Néanmoins, ceux même qui disent : *Assez de pâté d'anguille*, trouveront du plaisir à lire Emmeline. En employant une même somme de ce talent dans un sujet original, l'auteur eut été certes à la hauteur des nouvelles que je viens de citer.

Le Fils de Titien, la nouvelle suivante, est re-

marquable par le sentiment admirablement peint et bien senti de l'infériorité qui empêche le fils de suivre les traces de son père, quand ce père est un géant de gloire. Ce sujet est plus neuf que celui d'Emmeline. L'amour d'une belle patricienne pour *Tizianello*, né de sa croyance à la supériorité du génie sur toute aristocratie, est un beau détail.

Ce qui plaît dans ces trois nouvelles est une distinction qui n'appartient qu'au poète, et qui se retrouve chez MM. Hugo et de Vigny : rien n'y est commun, ni l'idée, ni la phrase, ni le sujet ; tout y porte l'empreinte que les poëtes mettent à leurs ouvrages et qui les leur rendent propres, absolument comme, chez les grands seigneurs, tout a été fait pour eux, par eux, et ne se retrouve nulle part.

Le premier volume est supérieur au second : je n'aime ni *Croisilles*, ni *Margot*. *Croisilles* n'est ni une esquisse, ni une nouvelle, ce n'est rien. M. de Musset y met un fermier-général au Havre, et tout le monde sait que les fermiers-généraux, surtout sous Louis XV, étaient à Paris, et n'avaient que des receveurs et des directeurs en province. Avant la révolution, le Havre, port sans aucune importance, ne saurait être le théâtre de l'aventure de Croisilles, qui veut le mouvement d'un grand port de mer. A Bordeaux, chez le Receveur-général de la Guyenne, tout eut été possible. Quand il n'y a qu'un nom à changer, je ne sais pas pourquoi se donner le malheur d'une invraisemblance.

Frédéric et Bernerette est un petit roman délicieux, plein de naturel, de goût, de tristesse, digne des trois premières nouvelles, et même infiniment supérieur. La prose de M. de Musset est, dans cette charmante page, leste et découplée. Elle est pleine

de faits, de réflexions, d'observations, elle serre de près celle de M. Mérimée et celle de M. Beyle, et de plus a le mérite de la pureté. L'histoire, car de tels romans arrivent à la valeur de l'histoire, est d'un dramatique horrible, d'une épouvantable vérité, d'un sens cruel, et par dessus tout, amusante.

M. de Musset introduit souvent des vers dans ses récits. Sauf certaines exceptions, je blâme beaucoup cet usage. Voici pourquoi. L'expérience a été contre Voltaire lui-même, contre tous les ouvrages où la prose et les vers sont alternativement employés, même quand les vers ne sont pas de la poésie et se rapprochent de la prose, comme ceux de Voltaire. Les raisons de cette répulsion, instinctive chez le public, sont faciles à trouver. En français surtout, la disposition d'esprit dans laquelle on se met pour lire la prose est entièrement opposée à celle où l'on arrive, péniblement chez certaines personnes, pour être de plain pied avec la poésie. En un mot, nous sommes terre à terre en prose et nous devons monter à je ne sais quelle élévation en poésie. Ainsi, ce n'est pas un cahot sur la route, c'est une ascension et une descente rapide. Eh! bien, cette opération de l'esprit est insupportable, et personne ne veut s'y prêter, à plus forte raison quand les vers sont pleins de poésie.

M. de Musset est un écrivain trop remarquable pour qu'on ne lui dise pas que *fut* ne se trouve à aucun temps du verbe *aller*. Si la majeure partie des écrivains du dix-septième siècle a fait cette faute, il est interdit aux écrivains du dix-neuvième de prendre le verbe *être* pour le verbe *aller*. Il fait aussi la faute de *aussi* pour *si*. Aussi veut une comparaison. Ces deux fautes et quelques autres

sont d'autant plus choquantes que M. de Musset écrit bien, varie la forme, n'a pas cette monotonie dans les temps du verbe que je viens de reprocher à M. Ourliac, et mérite les plus grands éloges pour son style. M. de Musset est une nature française, il a le don des résumés clairs et vifs, il abonde en réflexions pleines de sens, concises, frappées comme des louis d'or, et par lesquelles il rattache un portrait, un événement, une scène à la morale, à la vie humaine, à la philosophie. Ces facultés sont l'apanage des gens d'un talent vrai, fécond, puissant. En deux volumes, voici donc deux œuvres remarquables: *Emmeline, Frédéric et Bernerette*; deux autres : *le Fils de Titien, les Deux Maîtresses* qui ne peuvent être écrites ni pensées par le premier venu. Néanmoins, est-ce un livre? ces choses resteront-elles? Je ne le crois pas.

En terminant ces six nouvelles, on se demande comme le mathématicien: qu'est-ce que cela prouve? A-t-on voulu prouver quelque chose? Y a-t-il là quelque grand et vaste symbole comme dans *Adolphe*, comme dans *Paul et Virginie*, comme dans telle ou telle page qui devient un monument au milieu des ruines d'une littérature? J'aurai le courage de dire non. Après ma dernière lettre sur M. Sainte-Beuve, vous pouvez me croire. Eh! bien, malgré ses nombreux défauts, malgré ses entortillages de style, un livre comme *Volupté* a plus de chances de vie littéraire que les bijoux dont je vous parle. Madame de Couaën, l'héroïne de *Volupté*, représente une des faces du cœur de la femme, l'amour contenu. Bien des gens timides et maladroits sentiront comme le héros, comme Amaury qui se brise sur l'écueil au lieu de le fuir. Enfin la situation du prêtre

jugeant au tribunal de la pénitence celle qu'il a aimée n'est pas moindre de celle de Brutus jugeant ses enfants. *Paul et Virginie* retracera toujours les émotions de l'enfance et les premiers désirs du cœur chez toutes les nations. *Réné* est le type de la passion impossible, de la mélancolie et de l'incertitude. On explique par des raisons semblables le succès d'*Adolphe*. Mais Frédéric et Bernerette, mais Emmeline, sont des accidens de notre société actuelle, et non tout une face de cette société. Qu'un étudiant en droit varie, aime et délaisse tour à tour une grisette, que cette grisette aime avec un dévoûment sublime et meure ; qu'Emmeline, espèce de Mme de Lignolle, simple, vraie et naturelle, soit trompée par la beauté même de son caractère et qu'elle ne rencontre pas, dans un libre choix, le mari qui lui convenait, qu'elle aime deux ans après un autre homme ; que le mari, l'amant et la femme soient dignes tous trois et tels qu'ils sont souvent aujourd'hui dans cette crise vulgaire, M. de Musset a-t-il élevé chacune de ces narrations à la hauteur où elles deviennent typiques, a-t-il présenté l'un de ces sens généraux auxquels s'attachent invinciblement les cœurs ? Non. Si je lui oppose de grandes œuvres, c'est qu'il m'est démontré qu'avec un peu plus de méditation ou de travail, avec des sujets plus étudiés, plus heureux que ceux-là, M. de Musset pourrait faire un de ces beaux livres, l'orgueil et la gloire des littératures. Rabelais, Cervantes, Sterne, Lesage ont doté leurs grands ouvrages d'une pensée de ce genre. Le génie a un souffle qui lui est propre et qui passe dans ses moindres créations. Werther n'a pas plus d'étendue que Frédéric et Bernerette, et Werther restera. Phlipote,

dans Molière, a une vie étonnante et n'est que nommée ; mais quel reflet projette sur elle la famille ? A coup sûr, ceci doit sembler étrange. Le rôle de Mignon, dans le *Wilhem-Meister*, n'occupe pas cent pages, et son existence, dans la mémoire des hommes, est néanmoins plus assurée que ne l'est, outre-tombe, celle des habitans du pays de Bade. J'essaierai de vous dire la cause de cette puissance, en finissant ma lettre.

Ceux qui sont doués de talens rares, comme l'est M. de Musset, doivent étudier les causes de ces phénomènes de l'esprit humain, afin d'en augmenter la divine nomenclature. En littérature, il ne suffit pas d'amuser, ni de plaire, il faut attacher un sens quelconque à la plaisanterie. Conter pour conter est l'arabesque littéraire ; mais l'arabesque n'est un chef-d'œuvre que sous le pinceau de Raphaël : un peintre médiocre en fera, mais pour les cafés ; l'homme de génie, seul leur donne une signification qui, bien que vague, arrête encore le regard et fait songer, comme la fumée du cigare qu'on brûle. Le Conte, cette magnifique, cette puissante forme de la pensée humaine et qui va si loin, témoin Peau-d'Ane, Barbe-Bleue, la Courtisane Amoureuse, Roméo et Juliette, porte avec lui quelque secret quand il a conquis la vie refusée à tant d'œuvres. Quelque plaisamment, artistement, curieusement, que soit travaillée une lanterne, elle doit avoir sa lumière. Assurément je mets, comme faire, comme esprit, comme grace, Frédéric et Bernerette bien au-dessus du Lépreux de la Vallée d'Aoste avec lequel il n'a d'ailleurs aucune ressemblance, je ne les compare que comme volume et comme quintessence ; mais le livre de M. de Maistre est éclairé par une lueur éternelle.

La vie lui vient de cette lueur, de ce sens intime et profond que je vois avec douleur manquer dans beaucoup d'ouvrages modernes, où se rencontrent toutes les conditions des chefs-d'œuvre avoués, sans qu'ils soient des chefs-d'œuvre. S'il fallait rechercher les causes de cette bizarrerie qui a fait dire *habent sua fata libelli* (les livres ont leurs hasards), j'irais trop loin. Ce serait tout un traité qui voudrait du temps et que l'académie trouverait impertinent. Je ne me permettrai qu'une remarque pour tenir ma promesse.

Les hommes auxquels nous devons ces poëmes ont toujours étudié l'état de l'atmosphère des connaissances humaines. Ils ont pour ainsi dire regardé en l'air, tâté le pouls à leur époque, senti sa maladie, observé sa physionomie, étudié ses humeurs : leur livre ou leur personnage a été le brillant et sonore appel auxquels ont répondu, dans un temps donné, les idées contemporaines, les fantaisies en germe, les passions inédites. Pour employer un mot plaisant, le besoin de leur livre se faisait généralement sentir : il était invisiblement et tacitement demandé. Le génie entend ces sympathies muettes, ou les devine.

J'expliquerai cette pensée par un exemple qui la rendra sensible et de bon usage en littérature. Assurément le Méphistophelès de Gœthe est un pauvre personnage dramatique, il n'est pas de valet de la Comédie Française qui ne soit plus spirituel, plus éveillé, agissant avec plus de logique et de profondeur que ce prétendu démon. Examinez bien le rôle? il est pitoyable. Eh ! bien, chacun l'a revêtu de ses propres idées sur le diable, chacun s'est servi de lui pour donner un nom à ses terreurs, à ses doutes, à ses images. Le monde est venu vers le poète qui lui

jetait ce nom, et Méphistophelès en compagnie de Faust surtout a existé. Panurge, Gargantua, Pantagruel, créations supérieures et immortelles ont dû la vie à quelques sympathies de ce genre, en dehors de leur immense valeur réelle. Ainsi de Réné qui ne ferait pas une feuille de Revue, et qui, si cette Nouvelle paraissait aujourd'hui semblerait médiocre. Il y a des secrets dans cette observation par laquelle je termine, et ces secrets seront appréciés, étudiés par ceux à qui elle s'adresse.

On annonce *Latréaumont* à la Comédie-Française pour cette semaine, et ce sera l'occasion la plus naturelle de vous dire mon sentiment sur l'état du théâtre en France. Mon travail est prêt, il fera, comme on dit dans l'argot du journalisme, la *tête* de l'article.

Il nous est arrivé de Rome un tableau de *Stratonice* par M. Ingres, et je vais faire mes efforts pour le voir. Vous comprenez que si je ne vous ai rien dit des Arts encore, c'est faute d'occasion, je n'irai pas vous ennuyer de l'examen des concours qui, cette année, ont été pitoyables ; mais un tableau de *Stratonice* par M. Ingres est une de ces œuvres capitales auxquelles on se doit. J'examinerai aussi la dernière gravure de M. Henriquel Dupont.

SUR LES OUVRIERS.

CHOEUR DES AMIS DE L'ORDRE.

« Qui êtes-vous, vous qui nous attaquez ? Les fau-
» teurs du désordre et de l'anarchie ! les ennemis des
» lois et du pays ! les perturbateurs acharnés de
» l'ordre public ! vous êtes de misérables agitateurs,
» sans cesse occupés à chauffer, remuer et soulever
» les mauvaises passions ! il faut pourtant que l'Ordre
» que vous attaquez avec rage et fureur se rétablisse !
» il faut des lois sévères pour vous tenir en bride.
» La révolte est toujours menaçante, vous entret e-
» nez toujours l'hydre de l'anarchie, vous paralysez
» sans cesse l'action du gouvernement qui veut le
» bonheur du pays. Il faut bien le mettre à l'abri de
» vos tentatives révolutionnaires, il faut sauver
» l'État, sauver la France ! il faut *intimider* les mor-
» tels ennemis du repos et de la paix ! il faut les
» frapper d'une *crainte* salutaire sans laquelle le
» gouvernement devient impossible, il faut *terrifier*...
» Finissons-en avec les factieux ! etc. »

Tout cela se dit avec divers degrés de verve et d'éloquence, avec accompagnement de soldats, de fusils, de canons, de garde nationale, dans des articles, dans des proclamations, dans des discours appropriés aux temps, aux lieux, aux circonstances, et qu'il est inutile de spécifier ici.

CHOEUR DES AMIS DE LA LIBERTÉ.

« Ah ! que vous êtes bien des infâmes, vous qui » vous prélassez au pouvoir et vous nourrissez des » sueurs du peuple ! Comme vous dévorez l'impôt ! » Comme vous vous jetez sur les trésors arrachés à » la nation, à cette malheureuse France dont vous » sucez effrontément le sang et les richesses ! Vous » êtes les ennemis mortels de la liberté et du progrès, » de tout ce qui est bon et honnête ! Vous vous en- » graissez là bien à votre aise, n'est-ce pas ? La place » est bonne au pouvoir, misérables sycophantes ! » Qu'avez-vous fait de vos principes, vous qui vous » disiez les amis de la liberté ? vous les foulez aux » pieds maintenant, renégats sans ame et sans cœur ! » A vous les places ! à vous les honneurs et les ri- » chesses ! à vous d'opprimer par la force brutale et » d'y joindre la ruse et la corruption ; car tous les » moyens vous sont bons ; car vous êtes des gens sans » moralité et sans conscience ; car vous foulez aux » pieds tout sentiment et toute justice ! Ah ! deman- » der à des gens comme eux de la conscience et de » la justice, autant vaudrait demander des moissons » au désert, la vie à un cadavre ! Holà ! messieurs » du pouvoir, il faut pourtant que cela finisse ! » Croyez-vous donc que le peuple que vous écrasez » soit disposé à supporter long-temps encore votre » honteux despotisme ? Non ! non, la mesure se rem- » plit, elle sera bientôt comble et il faudra bien » qu'elle répande. Le jour de la justice n'est pas loin ! » Allez, allez, vous n'êtes pas de taille à étouffer la » liberté ! et, après tout, qu'êtes-vous ? rien ; une » poignée de misérables, et il y a contre vous toute

» une nation généreuse qui est faite pour la liberté,
» qui veut la liberté et qui crie : En avant ! etc., etc.»

Ce chœur est accompagné de conspirations, d'embrigademens des ambitions mécontentes, de clubs, d'émeutes, de procès à la Chambre des pairs, de bourgeois tués, de soldats assassinés, de prospectus de journaux qui ne se font pas comme la *Démocratie*, et autres drôleries républicaines.

Sous une forme plaisante, ceci est l'image de la situation assez monotone de la France, et toute son histoire depuis 1830 faite par M. Victor Considérant.

L'émeute des ouvriers est un épisode du drame auquel coopèrent depuis dix ans les Chœurs que vous venez d'entendre.

Mais il est excessivement utile, pour le bon sens et pour la raison publique de faire observer aux amis de l'Ordre que cette lutte n'existe dans aucun autre pays au monde qu'en Angleterre où elle a été calmée. Il est donc bien extraordinaire qu'elle ait lieu dans notre belle France qui semblait avoir fini toutes ses expériences gouvernementales, après les *sept* formes de gouvernement (la Constituante,—la Convention,—le Directoire,— le Consulat,—l'Empire,—la Restauration, — Juillet) dont elle a joui en cinquante ans. Assurément, l'Europe a le droit de se moquer de nous, et elle en use largement, attendu que le gouvernement actuel n'a rien de fixe : il a eu dix-neuf administrations différentes en dix ans. Qu'est-ce qu'une situation politique où il est impossible de trouver six hommes qui s'accordent pendant six mois ou qui soient pendant six mois en harmonie avec leurs élémens constitutifs ? C'est bien évidemment ou la faute des hommes ou la faute des principes, il faut changer ou les uns ou les autres.

Enfin, n'y a-t-il pas lieu de rechercher la vraie cause de l'état stationnaire où reste la France depuis 1830. N'oublions pas qu'après avoir pansé toutes ses blessures et payé les dettes de trois révolutions, la Restauration a donné l'Algérie à la France, position qui commande aujourd'hui la question d'Orient.

Or, l'émeute des ouvriers n'est pas un fait isolé; c'est une maladie. Si vous avez enlevé cette tache rouge sur le corps politique, sachez-le bien, la maladie subsiste, il y aura quelque nouvelle éruption ailleurs, je ne sais où; quand? je ne sais pas.

Le caractère du gouvernement, depuis 1830, est de faire des lois à mesure que les circonstances en exigent, au lieu d'avoir des lois qui permettent de dominer les circonstances. Ce caractère est celui de toutes les époques révolutionnaires, qui sont des maladies politiques. Ce triste système est celui des gens médiocres, qui vont au jour le jour. C'est de l'Empirisme, et non de la grande médecine politique.

On a mis *Ordre* et *Liberté* sur les boutons des uniformes de la garde nationale. La Liberté est précisément le contraire de l'Ordre : on a fait hurler les mots comme hurlent les choses. On a voulu mettre d'accord les deux Chœurs que vous venez d'entendre, et qui peut-être ont tous deux raison. Le second veut le gouvernement avec un principe, fatal il est vrai, mais qui a l'avantage d'être un principe. Les amis de l'Ordre n'ont pas de principe vital. On peut tout au nom du Peuple, on ne peut rien au nom de l'Ordre. Qu'est-ce que l'Ordre? chacun l'entend à sa manière, l'Ordre est une question éternellement à l'*ordre du jour*, ce n'est que le maintien des intérêts. Les intérêts sont changeans, donc l'Ordre change, et le principe d'un gouvernement

doit être éternel, immuable. Là est toute la force de l'Autriche.

Toute Société n'est-elle pas basée sur le sacrifice d'une grande quantité des Droits Naturels en retour des avantages sociaux? N'est-ce pas la répression par le pouvoir social des intérêts divergens? N'est-ce pas la répression de l'intérêt personnel et de l'égoïsme au profit d'une Nation qui croît et s'agrandit? La Liberté, comme l'entend le Peuple, et comme on tâche de la lui faire comprendre, est le contraire de toute Société. Qu'est-ce que 1830 a sanctifié? La souveraineté du peuple par l'élection. On avait élu des députés qui ont élu le Roi. Ce Droit est aujourd'hui au-dessus de tout. Le Peuple fait par ses députés et défait les lois. L'Élection peut, de renouvellement en renouvellement, amener le triomphe de nouveaux intérêts, d'où nouveau Système. C'est parce que les deux opinions extrêmes, le Légitimiste et le Républicain, croient triompher par l'Élection, qu'ils réclament l'un le *Suffrage universel*, l'autre la *Réforme électorale*. Le Vote est le Souverain. Le Vote change, donc la loi n'a rien de fixe. La coalition qui a fait, malgré le bon sens public, malgré la Cour, nommer M. Thiers premier ministre, le prouve assez. A l'ouverture de la session prochaine, M. Thiers sera peut-être renversé. Et ce sera toujours légal. Un Droit semblable, inouï, révolutionnaire, et qui donne l'apparence de la Légalité au Désordre, qui grave sur les boutons d'une armée civile un non-sens, a intronisé, savez-vous quoi? *Le dieu Cent-Sous!* le culte de l'Intérêt Personnel. Quand un pays arrive à ne voir en toute chose que l'argent (l'Élection, les Droits politiques, tout est basé sur: *Que payes-tu d'impôts?*). Il n'existe donc aucune force morale qui s'oppose au mouve-

ment anti-social de l'Intérêt. Aussi le Pouvoir actuel est-il sans force devant l'argumentation des deux Partis qui lui demandent le Suffrage et la Réforme.

Quand un intérêt en souffrance compte assez d'hommes froissés, il devient un parti. Rien ne peut empêcher les ouvriers, comme tous autres prolétaires, de vouloir être rétribués plus qu'ils ne le sont. Le gouvernement n'a pas le droit d'intervenir entre le maître et l'ouvrier, il n'a que le droit de canonner dans les rues les masses d'ouvriers qui s'y rassemblent et y commettent des actes criminels. Or, quand un gouvernement déploie des forces contre des masses, ce n'est pas la masse qui a tort; mais, dans tous les cas, le gouvernement, même quand il est vainqueur. La réunion d'une masse quelconque mécontente est un acte d'accusation contre lui : à lui de prévoir les besoins. Allez voir si dans le reste de l'Europe les besoins des intérêts généraux ne sont pas étudiés et satisfaits pour éviter toute collision.

Par qui existez-vous? par le peuple! Quel est votre devoir? De veiller aux intérêts de vos commettans. Il n'y a plus de Monarchie. Moi, fraction imposante du peuple, je souffre, et je réclame, qu'avez-vous à dire, à cela, vous, mes intendans? Le peuple est logique. Vous, gouvernement, vous êtes insensé d'accepter un pareil contrat, et vous ne tiendrez pas contre cette logique.

Napoléon s'intitulait Empereur par la grace de Dieu! Louis-Philippe est roi des Français par la grace des Chambres. Agitez-vous, discutez, verbalisez, intimidez, bouchez-vous les oreilles pour ne pas entendre, la question est là. La Royauté n'est plus qu'un mandat, elle ne résulte plus que d'une convention.

Napoléon et la Restauration avaient essayé de combattre par des palliatifs le funeste effet du partage égal des biens institué par le code civil, qui est une fabrique constante de prolétaires ou d'ambitions insatiables, une perpétuelle cause de médiocrité de fortune. La question des ouvriers est là, je vais le démontrer.

Un écrivain ministériel très remarquable et que le pouvoir a sagement fait de s'assimiler, M. Granier de Cassagnac a fort bien expliqué la maladie, il promet au ministre de l'intérieur de lui indiquer un topique ; mais ceci est le fait du charlatanisme médical : la cause subsistera. Le vrai médecin politique doit aller au siége du mal. Je vais me servir de ce que son travail a de bien, et rectifier son argumentation en la ramenant à la cause du mal qui est dans la LOI. Que veulent les ouvriers? Supprimer *les marchandeurs*. Le Marchandeur est une espèce de sous-traitant qui, dans ces derniers temps, s'est interposé entre les ouvriers et les maîtres. M. Granier de Cassagnac fait observer avec raison que le système des Marchandeurs anéantira la perfection des œuvres dans les arts mécaniques. Ici les ouvriers ont raison, dit M. Granier. Encore quelques années et ces arts auront péri. C'est vrai. Pourquoi? Ce n'est pas la faute du système de *marchandeurs*, mais de la cause occulte, sociale, venue de loin, qui a produit ce système.

Il n'y a plus de fortunes en état de payer les belles œuvres ce qu'elles valent, tout s'est amoindri, émietté sous la loi révolutionnaire, qui divise et pulvérise tout sous son pilon, et qui ne donne aux entreprises, aux constructions, aux meubles d'une famille qu'un intérêt proportionné à la durée de la

Vie Humaine. Ah! vous sentez la nécessité des grandes fortunes comme celles des Rotschild, des Aguado, etc. Et les écrivains radicaux les regardent comme des vols. Apprenez que, quand M. de Rotschild commande une pendule de trente mille francs, des vases de quarante mille francs, il se trouve encore à Paris des artistes pour les faire et pour les exécuter tout aussi bien et souvent mieux qu'aux temps où l'art régnait sous la protection des souverains, et des Aristocraties qui ne mouraient pas par chaque génération. Le besoin appelle la production. La production répond avec une admirable fidélité à la Commande. Toutes les fortunes vont s'amoindrissant, les productions des arts mécaniques s'amoindrissent. On démolit les hôtels pour faire des maisons. Le peintre fait de petits tableaux pour de petits appartemens. On loue un livre deux sous au lieu de l'acheter. On se met trois ducs pour payer une loge. Nous assistons au convoi, service et enterrement des grandes fortunes. Il y a des gens qui disent : Tant mieux ! Ils disent alors adieu à la civilisation. Mais combien y a-t-il de ces fortunes? Plus nous irons, plus elles seront difficiles, pour ne pas dire impossibles. Où sont les corps constitués, éternels qui ordonnaient des travaux séculaires. Il fallait au moins cinquante ans d'expérience pour voir en France les résultats du système de l'égalité. L'Europe les voit avec effroi, le penseur en reste stupéfié. *Le bon marché!* voilà désormais la loi française. Les fortunes se nivellent avec une funeste rapidité. Les gens de cent mille livres de rentes se comptent. Vous avez aboli les majorats, la seule institution qui, réservée aux familles de la pairie, n'était certes pas dangereuse, et qui allait, d'ici à un siècle, sau-

ver la France, en y fondant le gouvernement anglais. Eh! bien, dans une période de cinquante années, ce sera les fortunes de vingt-cinq mille livres de rentes que vous compterez. Puis, un jour, vous aurez une épouvantable armée de propriétaires d'un arpent ou d'une maison. Voilà l'avenir de la France. Les gros salaires, les grosses fortunes momentanées de l'industrie formeront l'aristocratie, qui sera menacée par des masses affamées. Le symptôme de cet avenir est le *marchandeur*, créé par la nécessité de tout donner au rabais. Les tribunaux de prud'hommes, qui ont été complètement inutiles dans l'émeute de Lyon, seraient excellens dans une société religieuse régulière, assise sur un droit incontestable; mais ils ne vaudront jamais l'article du code sur les coalitions qui se trouve impuissant aujourd'hui : jamais ni le Magistrat, ni l'Administrateur ne mettront mille ouvriers en prison. D'abord, ces gens s'y trouvent trop bien en en comparant le régime à leur misère, puis vous n'auriez pas assez de geôles. Ferez-vous une loi pour organiser le travail manuel comme vous avez organisé le travail intellectuel par des concours d'admission aux écoles spéciales; mais n'était-ce pas la pensée de la restauration avec ses écoles des arts et métiers ? D'abord, elle était excellente avec une Religion. Puis, cette organisation ne peut avoir lieu pour les travaux bruts. Assurément tous les constructeurs civils devraient sortir de l'école des ponts et chaussées, les architectes d'une école d'architecture, les ébénistes, les charpentiers, les serruriers de l'école des arts et métiers, les jardiniers d'une école d'horticulture, et les filateurs, les manufacturiers d'une école de commerce et des manu-

factures, comme les pharmaciens, les avocats, les notaires, les avoués, les magistrats, les médecins sortent de leurs Facultés ou de leurs Etudes. Pour vous, l'effet de ce système sera de poser la question d'une manière plus violente dans un temps donné. Ce sera l'œuvre saint-simonienne, le triage des capacités. Le prolétarisme y verra tôt ou tard une aristocratie. Enfin, ce sera tout-à-fait une atteinte à la liberté du commerce qui doit rester illimitée. Dans tous les cas, ce système constitue une perte de temps social, un énervement de la jeunesse, et n'empêche pas le fait de l'ouvrier de génie qui devance l'Instruction légale. Ce sera élargir la plaie de l'incrédulité, de l'indifférence en fait de religion, du défaut de hiérarchie qui dévore la France, car ces institutions n'auront aucun caractère moral. Vous êtes un gouvernement athée. Quel est le sentiment qui reliera fortement ces centres à l'Etat ? l'argent ! Ne faut-il pas avoir de quoi vivre en apprenant ! toujours le dieu Cent-Sous.

Quant à la question des salaires, des heures de travail, cela ne signifie rien politiquement parlant. Cette ardente question tombe devant le défaut d'ouvrage. Les maîtres, s'abstenant de faire, ont bientôt raison des ouvriers. La main-d'œuvre a ses variations de hausse et de baisse. Mais il est très dangereux de laisser aux ouvriers la faculté de s'assembler et de reconnaître leurs forces réelles dans un temps où la *propriété* est visiblement menacée par la variabilité du Principe Gouvernemental, et par des discussions anti-sociales. Les ouvriers, sachez-le bien, sont les sous-officiers, tout formés de l'armée des prolétaires dont les généraux sont dans le parti républicain. L'émeute de Lyon, causée par des motifs

à peu près semblables à ceux de l'émeute de Paris, et qui, de purement industrielle, est devenue politique, ne vous a pas éclairés. Si vous y aviez bien pensé, vous n'eussiez pas eu l'émeute d'hier. Vous en verrez bien davantage. Voulez-vous savoir le pourquoi? Au lieu de créer des Institutious, vous faites des lois. Maintenant quelles sont les Institutions qui peuvent donner de la force à un gouvernement dont la base est mouvante, je les vois bien; mais vous n'êtes même plus en état de faire comprendre aux masses ni à la bourgeoisie que les Institutions ne peuvent pas être l'ouvrage de plusieurs volontés délibérantes. On les appellerait des Coups d'Etat.

Le système de 1830 a tout au contraire abondé dans le sens des destructeurs; il a brisé toutes les Institutions qui tendaient à constituer la France, à lui donner une politique et des Corps agissans; il a démonétisé le pouvoir. Aujourd'hui vous ne pouvez le nier, la puissance paternelle la plus forte des Institutions sociales et qui me paraît être toute la Société, est amoindrie encore plus par le résultat du titre des Successions que par le Titre de la puissance paternelle. En effet, dès qu'un fils a vingt et un an, il souhaite le bonjour à son père, il doit songer à faire fortune. Dès-lors, il n'y a plus la moindre subordination dans l'Etat. Le père et le fils peuvent avoir des intérêts contraires. Chacun ne pense plus qu'à soi. L'individualisme est le produit de vos lois: vous avez des contribuables. Aussi jamais, dans aucun temps, n'a-t-on fait plus de lois fiscales et pénales. La nation qui demande, plus que toutes les autres nations, à être contenue par une hiérarchie puissante, n'a pas le moindre sentiment d'obéissance, ni de respect. On ne contient les peuples que par la

Religion. L'Etat n'a plus de religion dominante, le prêtre est un fonctionnaire, aux gages de la commune ou de l'Etat. La bourgeoisie ne croit plus, l'épicier est de la religion de Voltaire, et vous voulez que le peuple croie? Sachez-le bien, le fanatisme de de la religion grecque est un des principes du gouvernement russe. L'instruction publique remise entre les mains des laïques, n'a pas de cohésion. Elle vient vous dire (par la voix du ministre) M. Cousin, dans sa plus grande solennité, qu'il y a un mât de cocagne en haut duquel arrivent la tenacité, le travail. Le ministre parvenu a généralisé la doctrine des Parvenus, qui ne doit être qu'une exception. Ce ministre, dont le seul élève a fini par le suicide, n'a même pas parlé français, il a dit: *Les luttes dont vous sortez*, pour *d'où* vous sortez. Il s'en suit qu'au sortir du collége, l'écolier se propose d'être premier ministre, et comme il n'y en a qu'un, le jeune homme fait brèche quelque part en pure perte pour lui, mais au grand dommage de l'Etat. Ainsi donc dans la Famille, au Collége, dans le Prolétariat, dans la politique, en toute chose, au lieu de contenir les intérêts privés, vous les avez déchaînés en faisant arriver la doctrine du Libre Arbitre à ses conséquences extrêmes. Vous avez laissé l'Industrie, le Commerce et le Travail qui ne sont que des choses secondaires en saine politiqne, devenir tout dans l'Etat, au lieu d'y être asservies. La Bourgeoisie n'est pas autre chose que la réunion de l'Industrie, du Commerce et du Travail. Entre la Bourgeoisie et le centre d'action où se font les évolutions du pouvoir, il n'y a plus de barrières. Chacun peut aller de plain-pied dans votre machine politique, ce qui ne se voit qu'en France aujourd'hui. Ne nous citez jamais les états d'Améri-

que. Un pays où il y a des terres à prendre, pour une population cent fois supérieure à la population, ne saurait être un exemple à donner à des nations dont le territoire est déterminé.

Les Caisses d'épargne, et les encouragemens donnés à l'intérêt personnel sont, en France, les fautes du libéralisme, comme l'émancipation des nègres a été la sottise de la philanthropie européenne. Vous avez créé la queue de l'argent comme 93 avait créé *la queue du pain*. La Caisse d'épargne, idée antigouvernementale, a des conséquences aussi immorales que l'étaient celles de la loterie.

La désorganisation est partout, la hiérarchie que vous voulez n'est jamais une pensée qui puisse sortir des masses, c'est une conséquence de l'accord du pouvoir monarchique et de la religion, la hiérarchie résulte d'un grand sentiment religieux qui n'existe plus en France. Il fallait une génération pour le lui rendre, et 1830 a écrasé le germe si péniblement réchauffé par la Restauration. Aujourd'hui la hiérarchie, si vous en établissiez une, serait un fait momentané, qui se briserait et se recomposerait incessamment au gré de l'Élection.

Il est facile de prouver ce que je dis : il n'y a plus en France qu'une seule chose, socialement parlant, qui soit organisée, c'est l'armée. Encore son admirable obéissance passive et l'honneur du drapeau ont-ils été bien relâchés par les mots : baïonnette intelligente, par la fraternisation de 1830, par le respect du civil, et par ce qui se passe en Espagne, exemple contagieux. A quoi devez-vous l'armée ? Au *despotisme* admis et compris du commandement et au sentiment de l'honneur (*le drapeau*). Deux choses qui n'existent plus en dehors de l'armée. L'ar-

mée est une société en petit. Le jour où les deux cent cinquante mille ouvriers qui campent dans Paris, et qui vont arriver au chiffre de trois cent mille par le fait de l'entreprise des fortifications, seront sans ouvrage, vous n'aurez aucune force morale pour repousser leur agression. La force militaire sera tout-à-fait impuissante, parce que les ouvriers chanteront ce Chœur des amis de la liberté, que vous savez, et seront appuyés par le plus énergique des partis, par le parti républicain que vous combattez depuis dix ans, sans avoir su ni osé l'éteindre. Les ouvriers sont l'avant-garde des barbares.

Cet état de choses, sachez-le bien, est compris, étudié, connu. MM. Royer Collard, Lamartine, Guizot, Bertin l'aîné, bien d'autres que je ne nomme pas, quand ils ont la tête sur l'oreiller et qu'ils pensent en eux-mêmes, et non pour les autres, ne croient pas à leur lendemain. Pas un des symptômes de cette dissolution ne leur échappent, ils compriment leurs regrets, et croient l'intérieur moins en paix que l'extérieur. Leurs yeux cherchent quel vigoureux génie de domination, un de ceux qui font les 18 brumaire et les 13 vendémiaire, viendra restaurer le pouvoir, car ceux qui y sont ne peuvent pas le rétablir. Pourquoi? Hélas! ils l'ont détruit. Enfin, loin de chercher les hommes forts, le système actuel tend à les combattre, à les persécuter.

Un journal a voulu blâmer ces paroles: *L'ineptie des gouvernans*, en appliquant à MM. Thiers, Cousin et de Rémuzat, ce que, dans le récit d'une catastrophe privée, l'écrivain disait comme historien de nos mœurs actuelles, dans l'acception la plus générale possible; mais, pour faire ouvrir les yeux à des gens qui veulent absolument les fermer, il faut em-

ployer des paroles vives, et susceptibles de frapper. MM. Thiers, Cousin et de Rémusat sont des hommes qui, pris individuellement, offrent des qualités éminentes, et qui ne se rencontrent pas communément; mais il existe, dans les régions supérieures, une grande quantité de personnes qui leur sont au moins égales, et ces qualités ne sont pas celles qui constituent des Hommes d'État. Richelieu, Mazarin, le cardinal de Fleury, Colbert, Louvois n'avaient aucune des qualités remarquables de ces Messieurs. De Lyonne en était absolument privé. Certes, ils eussent certainement été dans l'impossibilité de parler long-temps devant une assemblée et d'y discuter, ils n'auraient pas pu faire un Cours de philosophie, et c'étaient de médiocres railleurs; mais jamais il ne s'est rencontré de volontés plus compactes, de travailleurs plus assidus, d'idées incarnées plus tenaces, de négociateurs plus habiles, plus persistans, ni plus dignes. Mais aussi ces hommes n'ont pas été le fruit des séditions populaires, des coalitions de quelques bourgeois stupides. Ce fut après dix ans d'expériences que Richelieu s'endormit dans Mazarin et le signala comme le seul homme à qui l'on pouvait confier le fardeau des affaires publiques. Ce choix, cette prédiction feraient déjà de Richelieu un grand homme. En mourant, Mazarin léguait à Louis XIV, deux commis, en les lui recommandant comme il avait été recommandé lui-même. Ces deuxcommis étaient le grand Colbert, et le grand de Lyonne. De Lyonne, pour qui a étudié la politique, est au moins aussi grand que Colbert, c'es toute l'étonnante diplomatie de cette immense époque.

Aussi la décadence, glorieuse encore de Louis XIV, a-t-elle commencé quand ces deux hommes et Lou-

vois, ce magnifique triumvirat de serviteurs, eut disparu. Sur le terrain où MM. Thiers, Cousin et Rémusat sont quelque chose, chacun des politiques que je cite n'eut rien été. Je ne veux pas prétendre qu'il y ait incompatibilité entre le don de la parole, l'esprit, la conception littéraire et les qualités nécessaires à l'homme d'état, ce serait absurde. J'ai dit et je pense queles hommes habitués à manier les idées, à les résumer, à les étudier sont précisément ceux parmi lesquels se rencontreront les grands politiques modernes. Mais je crois et je vois que les gouvernans, la masse totale de ceux qui mettent les mains aux affaires, sont au dessous de leur mission. La situation est peut-être plus forte que des hommes simplement habiles, érudits, instruits, spirituels, et là peut-être se trouve le mot de 'énigme présentée par l'infériorité de la France depuis 1830; mais ce que je sais bien, et ce qui est démontré jusqu'à l'évidence, c'est l'impossibilité du pouvoir en France dans les conditions actuelles.

Il n'y a qu'un homme isolé qui puisse dire ces choses. En les disant, les journaux opposés au gouvernement, les légitimistes, auraient peur de nuire à leur parti. Les républicains ne pensent pas ainsi, et les journaux de M. Thiers appartiennent au parti qui a commis ces fautes et qui veulent les ériger en systèmes. Les amis du pouvoir savent que, malgré leur profonde vérité, ces opinions tueraient leur Royauté. D'abord ce serait mentir au programme, puis elles supposent une suite de Coups d'Etat. Qu'espère-t-on? Ou jouer les Chambres, ou en rencontrer une intelligente : deux impossibilités!

LETTRES RUSSES.

La France a présenté ce mois-ci le plus singulier spectacle. Elle a crié : la guerre ! en apprenant le traité de Londres, puis elle a dit : L'Autriche n'osera pas le signer. Et l'Autriche a signé. Puis elle a dit : En m'entendant crier, on n'osera pas l'exécuter ! Et le traité s'exécute. — Oui, mais il n'y aura pas de moyens coërcitifs, a-t-elle dit. Et l'emploi des moyens coërcitifs a lieu. — L'Angleterre ignore son danger, le parlement n'approuvera pas lord Palmerston. Et le parlement, les pairs, et l'aristocratie anglaise, laissent faire lord Palmerston.

L'Angleterre vient de faire, au moyen d'Espartero, qui est son homme, une révolution qni menace la France du côté des Pyrénées. Ainsi, la République s'avancera, par le midi, sur Louis-Philippe, si Louis-Philippe s'avance sur le Rhin vers les monarchies. La cour de Turin, qui ne veut pas de république, et lui oppose ses cent mille hommes est une barrière suffisante à une invasion, avec les fortifications qui empêchent le passage des Alpes. L'expédition d'Ancône prouve que la France compte sur la marine pour tourner les Alpes. Peut-être est-ce à cause de ces difficultés que M. Thiers a fait dire, par ses journaux, que

la France choisirait son champ de bataille. Ce dont s'est le plus irrité le cabinet des Tuileries serait la défaut de prudence de M. de Metternich sur lequel il comptait. En effet, l'Autriche est la puissance la plus menacée et par la guerre, et par le traité de Londres. Si la Russie n'allait pas à Constantinople, elle irait à Vienne, elle y touche, et Vienne, c'est la naturalisation russe du Danube. Le Danube sera-t-il un fleuve russe ou un fleuve allemand? Cette question est flagrante. Si M. de Metternich accède au traité de Londres, qui laisse la Russie reprotéger l'empire ottoman, il existe donc des stipulations entre l'Autriche et la Russie qui ont satisfait le méticuleux, le prévoyant vieillard. Eh! bien, ce fait qui rend le traité de Londres plus dangereux encore pour la France, et qui aurait dû faire ouvrir les yeux, a été cause d'une violente phillipique contre M. de Metternich. Des phrases!

M. de Lamartine est le seul qui, dans la presse française, ait bien vu la question. Malgré les dénégations diplomatiques, il a lieu à un démembrement en Orient, ce qui implique un remaniement européen. Les traités de 1815 ont fait leur temps. Chaque puissance arme, et surtout la France, moins en vue d'une guerre, qu'en perspective d'un congrès. Le traité de Londres en sera le motif. La Turquie n'existe plus. Trente millions d'Allemands ont un intérêt qui pèse dans la balance, l'Allemagne est plus française que russe, et la Russie est trop habile pour ignorer l'antipathie incurable qui existe entre le peuple allemand et le peuple russe. Or, l'Allemagne et la France sont plus fortes que l'empire russe, quelque vaste qu'on le laisse se faire.

Dans un temps donné, ces trois nations, l'Italie,

la France et l'Allemagne, contrebalanceront la Russie, quoi qu'on fasse. Chez elle, la Russie est presque invincible ; hors de chez elle, elle serait battue. Ni le centre, ni le midi de l'Europe ne se laisseront subjuguer. Le péril pour le monde était dans une alliance entre la Russie et la France. L'alliance anglaise a été un *moyen*, l'alliance russe est un *but*. Il n'y a que l'alliance russe qui donne à la France une politique ; et dans ce moment, il n'y a pas de Politique Française, tandis qu'il y a un Politique Russe et une Politique Anglaise Chacun de ces deux cabinets a quelque chose à s'offrir, un avenir immense à se partager. Tel est le sens du traité de Londres, qui n'est qu'une étape dans la marche progressive de ces deux Etats. L'Autriche a eu des garanties illusoires, peut-être viagères, mais qui lui permettent de voir moins de dangers de ce côté que du côté de la France. L'Autriche n'a rien à gagner en regardant vers la France, elle a même tout à perdre; tandis que du côté de l'Orient, il y a des provinces et des débouchés à conquérir.

Voilà ce que disent les hommes sensés en France, pour s'expliquer la crise actuelle. Il n'y a pas de cause à la guerre. Seulement, il est ridicule à la France d'en vouloir à deux puissances progressives de sa propre immobilité. L'Europe la laisse conquérir l'Algérie; elle a consacré le précédent par lequel l'Angleterre a pris querelle avec de petits princes pour s'emparer d'Aden et de Mascate. Que parle-t-on de paix? La Russie a la guerre au Caucase et à Khiwa ; l'Angleterre a la guerre avec la Chine et les princes indiens ; la France a la guerre en Afrique. Si la guerre devient européenne, ce serait par l'unique volonté de la France. Il n'y a pas de question

d'Orient, mais cette question bien plus grave : A qui sera la Méditerrannée ? Là est la souveraineté du vieux monde. Or, la puissance qui aura Constantinople sera la reine de la Méditerranée. Malte est une protestation de l'Angleterre contre ce fait de l'avenir. Ce n'est ni dans six mois, ni dans le futur congrès, ni dans un siècle que cette question sera vidée. Voilà toute la question d'Orient. La France aurait la Syrie, Tunis et Tripoli, l'Angleterre aurait l'Egypte, la Russie Constantinople. Le problême serait posé, ce qui rendrait la solution plus facile, et cet antagonisme assurerait pour quelque temps la paix du monde. Il y aurait équilibre dans le triumvirat. Le temps seul dirait qui est la dupe. En ceci, M. de Lamartine a parlé en homme de génie, et il est évident qu'il est *pour l'alliance* russe, la seule qui puisse faire avoir à la France, et la Belgique et le Rhin. Tout ce que fait la Russie est contre l'Angleterre ; et, sous ce rapport, elle est française comme la possession de la Belgique est un fait anti-anglais qui sert la Russie. Voilà des garanties mutuelles. Quand les triumvirs seront placés dans des positions aussi fortes les unes que les autres, les unes contre les autres, il y aura paix et équilibre. Deux adversaires placés à six pas, ayant chacun un fusil chargé, le doigt sur la détente et se visant l'un et l'autre au cœur, ne font jamais feu, car ils veulent vivre : les nations ne meurent pas. La France se prépare au combat, M. Thiers tire une lettre de change sur quatre pays qui doivent armer comme il arme. Après, on désarmera parce que personne ne veut troubler une paix qui donne les bénéfices de la guerre.

M. Thiers se maintiendra difficilement devant

ces idées qui seront celles de la chambre, laquelle finira par obéir aux gros bon sens. Elle n'approuvera guère une dépense effective de trois cents millions pour les fortifications de Paris, et les autres dépenses qui menacent de faire deux budgets consécutifs de seize cents millions, c'est-à-dire presque le capital de la dette française. S'il y a là dessous un plan, il est difficile de le communiquer aux Chambres sans le communiquer à l'Europe.

Le chancelier aurait conseillé à un haut personnage le renvoi de M. Thiers, en disant qu'il ne gouvernait que par l'improbité. — On ne fait que cela depuis dix ans, aurait-on répondu. Par une cause ou par une autre, il y a dans ce moment accord entre M. Thiers et le cabinet des Tuileries. Dans le conseil tenu pour décider les fortifications et auquel furent appelées plusieurs sommités, une personne pour qui M. Thiers a maintenant le plus grand respect, étant sur le point de parler des négociations entamées à Vienne et à Berlin, M. Thiers l'aurait remis sur lord Palmerston, en traitant lord Palmerston comme lord Palmerston mérite d'être traité : un vieux fou, un vieux fat et autres aménités politiques.

M. Thiers est arrivé au pouvoir par ce qu'il avait de mauvais et de révolutionnaire ; il en sera chassé par ce qu'il a de bon et pour ce qu'il voudra faire de bien. On l'accuse déjà d'être une seconde édition de M. de Polignac, et c'est parfaitement juste.

AUX ABONNÉS

de

LA REVUE PARISIENNE.

Je remercierai d'autant plus les abonnés qui sont venus à la *Revue* au milieu des préoccupations actuelles, qu'en parcourant les listes, je n'ai point trouvé de noms qui me fussent connus, ou de ces personnes que nous appelons *nos connaissances*. Quant à des amis, hormis deux ou trois exceptions, il n'y en a pas un. Ainsi nos cinq ou six cents premiers abonnés m'accusent des sympathies qui me deviennent précieuses. Il y a long-temps que j'ai répété, d'après un illustre auteur : Un lecteur est un ami inconnu. Je les remercie de leur appui, pourquoi ne dirai-je pas de leur concours. C'est grâce à l'abonnement que ce recueil pourra subsister, car la vente est aléatoire, soumise aux caprices du moment ; et comme la *Revue parisienne* ne recherchera jamais la popularité aux dépens de la conscience ou de la vérité ; par instans, elle peut être quittée et reprise. Elle est, en un mot, toujours à la merci d'une circonstance.

Les plaintes ont été générales sur le caractère d'imprimerie employé. Aussi, maintenant que le premier volume est terminé, ce caractère sera-t-il

changé pour ne plus varier. On a choisi un caractère qui, bien que plus gros à l'œil, permettra de conserver à la livraison autant de matière qu'elle en a offert dans ce volume. S'il y a lieu, le premier volume sera recomposé en nouveau caractère, afin de donner à la collection entière le même aspect, et nous pourrons l'échanger, à un prix modéré, contre les trois livraisons publiées en caractère trop fin.

Une autre amélioration, également désirée, sera introduite. Chaque verso portera le titre de *Revue parisienne*, et le recto indiquera le titre de la matière principale, afin d'éviter l'ennui des recherches.

La tâche que j'ai entreprise de ramener la critique à sa vraie destination, à la discussion des moyens de l'art, et à la consécration des principes sans lesquels il n'y a que confusion, voulait quelque courage; mais elle ne pouvait pas aller non plus sans quelques erreurs. Toutes les fois qu'il y aura erreur, je n'hésiterai jamais à la réparer. Ainsi, j'ai deux rectifications à faire d'autant plus nécessaires qu'elles touchent à des faits qui ne sont ni politiques, ni littéraires. Assurément ce n'est pas moi qui ne cesserai de flétrir les personnalités dans le journalisme, dont la plume s'y prêtera. Je ne manquerai d'aucun genre de courage.

J'ai dit que M. L. de Lavergne se nommait effectivement Léonard Guyot. M. de Lavergne est venu me voir, et m'a simplement exhibé son acte de naissance, en me montrant qu'il avait nom Guilhaud de Lavergne, et que ces deux noms étaient ceux de son père. Un petit mot de M. Granier de Cassagnac m'avait déjà dit la différence d'orthographe de Guilhaud, et pour ceux qui ont étudié la science des noms d'hommes et de pays, il y a tant de différence

entre Guilhaud, qui peut être un nom *franc*, et Guyot qui est un nom vulgaire, qu'ils ne seront pas surpris de ma remarque.

Une pièce authentique a prouvé de même que M. Roger de Beauvoir se nommait ainsi ; j'ai vu d'où provenaient les erreurs de ceux qui contestent le nom de Roger à M. Roger de Beauvoir, et que, dans mon innocence, j'avais le tort d'écouter depuis dix ans. J'espère que ceci ne peut être que fort utile à M. Roger, en faisant cesser les contes qui couraient à ce sujet.

Comme il court aussi sur moi des bruits assez ridicules, j'ajouterai ce qui me concerne à ces deux rectifications. Des personnes, assez haut placées, ont dit, qu'à propos de l'interdiction qui avait frappé mon drame de *Vautrin*, j'avais reçu de l'argent du ministère. Ceci est une calomnie, et me force à donner des explications personnelles.

Je me suis cru, je me crois encore en droit de recevoir des indemnités à ce sujet : je les recevrais, mais je ne les demanderais point. Que personne n'infère de mes paroles que je tends la main. Ce serait en contradiction avec mes principes, extrêmement sévères en ceci. Quand on eut défendu *Vautrin*, j'allai plaider avec M. Hugo et le directeur la cause du théâtre seulement. MM. de Rémusat et Hugo savent bien que jamais je n'ai dit un mot qui eût trait à la question d'argent.

Le lendemain de la dernière audience, qui fut infructueuse, je tombai grièvement malade, M. Cavé me fit une visite en me disant que ma situation serait prise en considération sérieuse. C'était la première fois de ma vie que j'allais être en communication avec une caisse publique ou ministérielle. Je consultai

quelques amis de grand sens et de haute probité ; j'allai même voir M. Berryer pour savoir si je pouvais accepter en tout bien tout honneur. Il y eut unanimité.

J'étais au coin du feu, toujours souffrant, quand M. Cavé revint, m'apportant dans une enveloppe entr'ouverte quelques billets de mille francs. En me les présentant, il me dit : — Nous ne pouvons pas faire mieux, et, entendons-nous bien, ce sera *rancune tenante*, nous ne voulons pas vous corrompre ! Ce fut dit sur un ton gai. Je refusai positivement et en donnant des raisons très sages : j'accepterais une indemnité, en harmonie avec le tort qui m'était fait, et non une aumône qui me laisserait en proie à toutes les difficultés de la position que me faisait l'interdiction de *Vautrin* (deux personnes avaient prêté 17,500 fr. sur le succès, et je périrai plutôt de travail que de les rendre victimes de leur hardiesse). M. Cavé trouva fort nobles les paroles que je lui dis alors. J'ai une lettre de M. Alexandre Dumas, venu sur-le-champ au secours de l'auteur dramatique comme y était venu M. Hugo, par laquelle il me félicite de ma conduite et m'engage à y persister.

Plus tard, quand je fus rétabli, j'allai, dans l'intérêt de bien des malheurs, demander que la Porte-Saint-Martin s'ouvrît provisoirement, ce qui fut accordé *dans l'intérêt des artistes* ; mais les difficultés judiciaires entre les trois locataires différens de la salle (MM. Crosnier, Harel et un banquier) rendaient la réouverture provisoire impossible. Cette permission a eu pour effet de me faire consumer, ainsi qu'à M. Frédérick Lemaître, deux mois, en courses, en démarches inutiles, et à préparer inutilement une comédie en cinq actes avec prologue, intitulée *Mercadet.*

Voici donc l'exacte vérité. Si mon nom se trou-

vait dans un état quelconque relatif à la dépense aux *Fonds secrets*, ce serait l'histoire du cuisinier qui mettait 6,000 francs de persil pour aligner ses comptes.

Malgré les observations de quelques amis dévoués, je ne voulais pas parler de moi, ni publier cette réclamation. Je trouvais quelque chose de triste à montrer que le contact avec les hommes du pouvoir peut devenir salissant. Enfin, je n'ai jamais redouté la calomnie, parce que je ne crains rien de la médisance, et j'hésitais. Mais, quand un homme honorable m'a dit avoir entendu, de la bouche d'un personnage grave, une assertion à cet égard, j'ai compris la nécessité d'un démenti public que M. Cavé ne peut s'empêcher de confirmer verbalement, s'il est consulté.

Cela dit, croyez bien que toutes les fois que je réclame ici ou ailleurs une protection aussi active pour les Lettres qu'elle l'est pour les Arts et pour l'Architecture, quand je déplore l'effroyable parcimonie avec laquelle on traite une des plus belles sources de gloire qu'ait la France, ces efforts ne sont entachés d'aucune pensée basse ni personnelle. On m'a fait tour à tour riche et misérable, j'ai toujours été pauvre, et je ne me défends pas du désir de devenir riche par les nobles moyens auxquels M. Scribe doit sa fortune. Sans la contrefaçon, qui cause encore bien plus de tort au commerce du pays qu'aux gens de lettres, je serais probablement riche. Ainsi le défaut de protection dans le gouvernement sur ces intérêts commerciaux, immenses, est cause de la détresse de la littérature. Pour un intérêt cent fois moindre, l'Angleterre a menacé Naples de la guerre, en s'immisçant dans les affaires même du royaume de Naples, en lui contestant le droit de faire ce qu'il

voulait d'une marchandise à lui. A ce sujet, l'intervention, la médiation de la France ont été nécessaire. Quel rôle le soufre joue-t-il dans la totalité des productions du commerce anglais? Comparez-le à celui de la librairie dans la production de la France! Qu'un ministre envoie faire le relevé de la masse effrayante de papier noirci que la Belgique a vendue à l'Europe, et qu'on calcule les pertes du commerce français, les nôtres. L'œuvre de G. Sand a été tirée, en une édition compacte, à dix mille exemplaires, par une seule maison!

N'est-ce pas quelque chose de pitoyable que la contrefaçon des *Guêpes* et de la *Revue parisienne* qui ne coûtent qu'*un* franc? Nous publierions un livre qui coûterait six liards, la Belgique le contreferait et le vendrait un sou. Quand ce vol, honteux pour l'Europe du dix-neuvième siècle, en arrive à un combat dont les termes sont posés ainsi, n'est-ce pas le cynisme du pirate. Si j'ai le courage de toujours revenir à cette question, c'est que je comprends qu'en la laissant dormir, on nous opposera que ce Fait, dont la conséquence est la mort de la littérature, est devenu un Droit.

La littérature n'a plus les récompenses royales qui, de tout temps, la soutenaient. Vous ne lui distribuez pas l'argent voté par les chambres. Vous ne rougissez pas de donner un mandat de cinquante francs à un homme de lettres. Vous privez, par votre inertie diplomatique, la librairie française du marché européen. En 1840, elle vend à peu près le *dixième* de ce qu'elle vendait de nouveautés en 1830. Elle est réduite à faire de chaque publication *le manuscrit* pour la Belgique : de quoi voulez-vous que vive l'homme de talent pauvre, qui aime l'Art et ne fait pas des

Lettres un moyen de parvenir au pouvoir. Un journal a dit que M. Thiers était en voie de conclure avec la Hollande un traité relatif à la contrefaçon, certes ce pas serait décisif dans la question. L'Allemagne tout entière se prête à l'extinction de la contrefaçon, et l'union des douanes allemandes a les moyens d'y parvenir. M. de Metternich a pris des mesures à ce sujet avec tous les états de l'Italie. Il serait très beau à M. Thiers de fermer cette plaie. La Belgique ne résistera pas à une intimidation, dès que tous les marchés lui seront fermés surtout. Le Droit des Gens est d'ailleurs si violemment outragé, que la France a droit de réclamer de la Belgique une indemnité pour ses auteurs volés depuis dix ans. Si la contrefaçon était éteinte, ce n'est pas 500,000 francs que M. Thiers aurait trouvés au jour de sa détresse, mais deux millions pour son *Histoire de Napoléon*.

Maintenant, en terminant ce premier volume et cette observation, je crois nécessaire de dire que ces raisons n'ont été pour rien dans la création de la *Revue parisienne;* elle a été causée par l'hostilité flagrante et continue de la Presse envers moi, et qui, certes, a été ignoble à propos de *Vautrin*, par le défaut de critique dans le feuilleton qui ne s'occupe que de théâtres. Les théâtres donnent des loges, et la littérature n'offre que des livres. J'ai tenté d'élever une tribune indépendante et impartiale.

Cette *Revue* ne reposera pas uniquement sur moi, comme on pourrait le supposer. Seulement, je crois nécessaire d'en bien fixer l'esprit et les doctrines, de n'y appeler que des convictions, d'y unir des hommes qui puissent y rester unis et ne présenter aucune de ces divergences qui rendent presque tous les journaux ridicules aux yeux des abon-

nés, quand ils y voient un rédacteur y louer ce qu'un autre rédacteur a blâmé. Il faut plus de trois mois pour offrir une rédaction si utilement compacte, si homogène, qui ne faiblisse ni devant la censure à faire d'un ami, ni devant l'éloge d'un ennemi, qui ne considère jamais que l'œuvre et l'art.

Chaque trimestre de la *Revue parisienne* forme un volume. Ce volume réuni coûtera quatre francs. Ce prix sera sévèrement maintenu pour ne pas faire de l'abonnement une duperie. Il est impossible d'empêcher les libraires, à qui l'on accorde des remises, de baisser les prix ; mais c'est une plaie nécessaire qui se trouve fermée après que la vente en livraisons est épuisée. Ainsi, quand cette vente sera consommée, le prix de quatre francs deviendra celui de la collection.

Cette petite explication est nécessaire pour donner la clé de la contradiction momentanée que causent les usages de la librairie, pour laquelle cent trente veut dire cent. L'un des grands malheurs de ce commerce vient de ce que douze et douze font trente. Il arrivera peut-être un moment où elle demandera mille en achetant cinq cents.

25 septembre 1840. DE BALZAC.

FIN DU PREMIER VOLUME.

L'Administrateur : J.-B. HUICQUE.

SOMMAIRE DU 3e N° DE LA REVUE PARISIENNE.

(25 *septembre* 1840.)

ETUDE SUR M. BEYLE, par M. DE BALZAC. — Trois Ecoles littéraires distinctes. — Analyse de la chartreuse de Parme. — Le comte Mosca est-il le portrait de M. de Metternich? — Le prince de Parme est-il celui duc de Modène? — Caractère de l'Italie actuelle. — Combien de fois M. de Châteaubriand et M. de Maistre ont écrit *Atala* et *le Lépreux de la vallée d'Aost*. — LETTRES SUR LA LITTÉRATURE, LE THÉATRE ET LES ARTS.—Collinet.—Dernières publications de M. Alfred de Musset.—L' Adultère toujours neuf et toujours usé.—Le Secret des hommes de génie.—SUR LES OUVRIERS —Double chœur de musique politique noté à l'usage des Français, par M. Considérant.—*L'Ordre* n'est que sur les boutons de la garde nationale. — Empirisme de M. Granier de Cassagnac. — Utilité de la fortune de MM. Rotschild et Aguado —Les *Marchandeurs* issus du Code civil. — Esprit des lois actuelles. — Souveraineté du vote. — Faute de français de M. Cousin. — Suicide de son seul élève. — Les hommes prévoyans ne se connaissent pas de lendemain. —*Lettr es russes*.— Impossibilité de la guerre. — AUX ABONNÉS DE LA REVUE.—Différence entre M. Guilhaud et Guyot de Lavergne. — M. Cavé et le drame de VAUTRIN.—Démenti.—Causes de la misère littéraire. — Deux millions pour M. Thiers. — En librairie, deux et deux ne font pas quatre.

PARIS
IMPRIMERIE SCHNEIDER
rue d'Erfurth, 1.

